

TROISIEME VOYAGE
DE COOK,
OU
VOYAGE A L'OCEAN PACIFIQUE,
ORDONNÉ PAR LE ROI D'ANGLETERRE.

TOME SECOND.

TROISIEME VOYAGE

DE COOK,

ET

VOYAGE A L'OCEAN PACIFIQUE

OR DONNE PAR LE COMTE DE CLERMONT

TOME SECOND.

TROISIÈME VOYAGE
D E C O O K,
O U
VOYAGE A L'OCCÉAN PACIFIQUE,

ORDONNÉ PAR LE ROI D'ANGLETERRE,

POUR faire des Découvertes dans l'HÉMI SP H È R E N O R D,
pour déterminer la position & l'étendue de la Côte Ouest de
l'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE, la distance de l'ASIE,
& résoudre la question du passage au Nord.

*Exécuté sous la direction des Capitaines COOK, CLERKE & GORE,
sur les Vaisseaux la Résolution & la Découverte, en 1776, 1777, 1778, 1779 & 1780.*

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR M. D*****.

OUVRAGE enrichi de Cartes & de Plans, d'après les relèvemens pris par le Lieutenant
Henry Roberts, sous l'Inspection du Capitaine Cook; & d'une multitude de Planches,
de Portraits & de Vues de Pays, dessinés, pendant l'expédition, par M. Webber.

*Les deux premiers Volumes de l'original ont été composés par le Capitaine Jacques Cook,
& le troisième par le Capitaine Jacques King.*

T O M E S E C O N D.



A P A R I S,
HOTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. D C C. L X X X V.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI

LE DERNIER VOYAGE

DE COOK

VOYAGE A ROCHEAN PACIFIQUE

ORDONNANCE PAR LE ROI

Par le quel le Roi a ordonné que le Capitaine James Cook, de la Compagnie des Indes Occidentales, sera envoyé à la découverte de la Nouvelle Zélande, et de la partie méridionale du continent de l'Amérique du Nord, et qu'il sera autorisé à faire toutes les dépenses nécessaires pour l'exécution de son voyage.

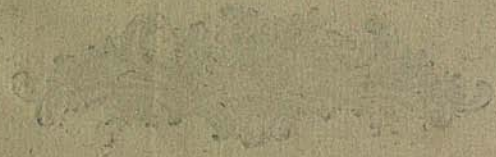
En conséquence, le Roi a ordonné que le Capitaine Cook sera fourni de tout ce qui sera nécessaire pour son voyage, et qu'il sera autorisé à faire tous les achats qu'il jugera nécessaires pour l'exécution de son voyage.

EN DONNANT AU SIEUR DE ...

Le Roi a ordonné que le Capitaine Cook sera autorisé à faire tous les achats qu'il jugera nécessaires pour l'exécution de son voyage, et qu'il sera tenu de rendre compte de son voyage au Roi, et de lui présenter un rapport de tout ce qu'il aura vu et découvert.

ORDONNANCE

DU ROI



LE ...

LE ...

LE ...

H
C
52



VOYAGE A LA MER PACIFIQUE.

SUITE DU LIVRE SECOND.

CHAPITRE IX.

*DESCRIPTION d'une grande Fête, appelée
NATCHE, relative au Fils du Roi :
Processions & autres cérémonies qui eurent
lieu le premier jour : Nuit passée dans la
Maison du Roi : Continuation de la Fête
le lendemain : Conjectures sur son objet :
Départ de TONGATABOO & arrivée à EOOA :
Description de cette île, & récit de ce qui nous
y arriva.*

*NOUS ÉTIONS PRÊTS à appareiller de Tongataboo ;
mais le vent soufflant de la partie de l'Est, le jour ne*

Tome II.

A

ANN. 1777.
Juillet.

2 TROISIEME VOYAGE

ANN. 1777.

Juillet.

6.

devoit pas durer assez long-tems, pour débouquer les passes, avec la marée du matin, ou avec celle du soir; l'une finissoit trop tôt, & l'autre trop tard, &, à moins qu'il ne survint un vent très-bon, je sentis qu'il faudroit attendre deux ou trois jours.

7. CE DÉLAI me causa d'autant moins de regrets, que je résolus d'assister à une grande fête fixée pour le 8, à laquelle le Roi nous avoit invités, lorsque nous allâmes lui faire notre dernière visite. Il quitta notre voisinage le 7, & il se rendit, ainsi que tous les Insulaires d'un rang distingué, à *Mooa*, où les cérémonies devoient se passer. Plusieurs d'entre nous le suivirent le lendemain. D'après ce que Poulaho nous avoit dit, nous jugeâmes que son fils & l'héritier présomptif de la Couronne, alloit être revêtu solennellement de certains privilèges, & en particulier de celui de manger avec son pere, honneur dont il n'avoit pas encore joui.

8. NOUS ARRIVAMES à *Mooa* sur les huit heures, & nous trouvâmes le Roi dans un enclos si petit & si sale, que je fus étonné de voir un lieu aussi mal-propre, dans cette partie de l'île. Un grand nombre d'Insulaires étoient assis devant lui. Ils se livroient aux soins qui les occupent ordinairement le matin; ils préparoient un Bowl de *Kava*. Sur ces entrefaites, nous allâmes faire une visite à quelques-uns de nos Amis, & observer les préparatifs de la cérémonie qui devoit bientôt commencer. A dix heures, les Naturels s'assemblerent au milieu d'une prairie, qui est en face du *Malae*, ou du grand édi-

fice auquel on nous avoit conduit, quand nous allâmes à *Mooa* pour la première fois. Nous aperçûmes, à l'extrémité de l'un des chemins, qui débouchent dans cette prairie, des hommes armés de piques & de massues; ils récitoient ou chantoient constamment une petite phrase, sur un ton pleureur qui annonçoit la détresse; & qui sembloit demander quelque chose. Ces phrases de récitatif ou de chant, se continuèrent pendant une heure: durant cet intervalle, une multitude d'Insulaires arrivèrent par le chemin, dont je viens de parler; chacun d'eux apportoit une igname attachée au milieu d'une perche, qu'il déposa aux pieds de ceux qui psalmodioient si tristement. Le Roi & le Prince arrivèrent également, & s'affirent sur la prairie; on nous pria de nous asseoir à leurs côtés, mais d'ôter nos chapeaux & de délier nos cheveux. Tous ceux qui apportoit des ignames étant arrivés, chacune des perches fut relevée & portée sur les épaules de deux hommes. Après s'être formés en compagnies de dix ou douze, ils traversèrent le lieu de la scène d'un pas pressé; les compagnies étoient conduites par un guerrier armé d'une massue ou d'une épée, & gardées à droite par plusieurs autres qui avoient différentes armes. Un Naturel, portant sur une perche un pigeon en vie, terminoit la procession composée d'environ deux cens cinquante personnes.

ANN. 1777.
 Juillet.

JE CHARGEAI Omaï de demander au Chef, où l'on portoit les ignames avec tant d'appareil: le Chef ne se fousciant pas de satisfaire notre curiosité, deux ou trois d'entre nous suivirent la procession contre son gré. Les

4 TROISIEME VOYAGE

ANN. 1777.
Juillet.

Infulaires s'arrêterent devant le *Morai* ou le *Fiatooka* (a) d'une maison, située sur une petite montagne éloignée d'un quart de mille du lieu où ils se rassemblerent d'abord. Ils y déposèrent les ignames, dont ils formerent deux tas; mais j'ignore quelle étoit leur intention. Comme notre présence sembloit les gêner, nous les quittâmes, & nous retournâmes auprès de Poulaho, qui nous dit de nous promener dans les environs, parce qu'il y auroit un entr'acte de quelque durée. Nous nous éloignâmes peu, & notre promenade ne fut pas longue; nous craignons de perdre une partie de la cérémonie. Lorsque nous rejoignîmes le Roi, il m'engagea à ordonner aux Matelots de ne pas sortir du canot; il ajouta que chaque chose seroit bientôt *Taboo*, si l'on rencontre dans la campagne quelques-uns de mes gens ou des siens; qu'on les renverferoit à coups de massues, & même qu'ils seroient *Mateed*, c'est-à-dire, tués. Il m'avertit aussi que nous ne pouvions pas nous trouver parmi les Acteurs de la cérémonie, mais qu'on nous meneroit dans un lieu d'où nous verrions tout ce qui se passeroit. Notre vêtement fournit à Poulaho un premier prétexte pour nous exclure; il dit que si nous voulions assister à la cérémonie, il faudroit avoir la partie supérieure du corps découverte jusqu'à la poitrine, ôter nos chapeaux & délier nos cheveux. Omai répondit qu'il se conformeroit aux usages du pays, & il commença à se déscha-

(a) C'est le *Fiatooka* dont M. Anderson a parlé plus haut; voyez la page 389.

biller. Le Prince imagina ensuite d'autres prétextes, & Omai fut exclus aussi-bien que nous.

ANN. 1777.
Juillet.

CETTE DÉFENSE ne me convenoit pas trop, & je m'éloignai pour quelques momens, afin de découvrir ce que vouloient faire les Insulaires. J'apperçus peu de monde dans la campagne, excepté les hommes vêtus pour la cérémonie; quelques-uns d'entr'eux portoient des bâtons d'environ quatre pieds de longueur, au-dessous desquelles étoient attachés deux ou trois morceaux de bois, de la grosseur du pouce, & longs d'un demi-pied: ils alloient au *Morai*, dont je parlois tout-à-l'heure. Je pris le même chemin, & je fus arrêté plusieurs fois par leurs cris de *Taboo*; je continuai cependant ma route, sans trop m'occuper de leurs cris, jusqu'au moment où je vis le *Morai* & les Insulaires qui étoient assis devant la façade: on me pressa alors très-vivement de rétrograder; & ignorant quelles seroient les suites de mon refus, je revins sur mes pas. J'avois observé que les Naturels, chargés des bâtons de quatre pieds, défilassent le *Morai* ou le temple; je crus, d'après cette circonstance, qu'il se passoit derrière cet édifice, des choses qui méritoient d'être examinées: je formai le projet de m'y rendre par un détour; mais je fus si bien surveillé par trois hommes, que je ne pus exécuter mon dessein. Cherchant à tromper ces sentinelles, je retournai au *Malae*, où j'avois laissé le Roi, & je m'évadaï une seconde fois; mais je rencontrai bientôt mes trois hommes, en sorte qu'ils me parurent chargés d'épier tous mes mouvemens. Je ne fis aucune attention à leur

6 TROISIEME VOYAGE

ANN. 1777.
Juillet.

démarche ou à leur propos, & je ne tardai pas à appercevoir le principal *Fiatooka* ou *Morai* du Roi que j'ai déjà décrit (a). Une multitude d'Insulaires étoient assis devant cet édifice ; c'étoient les Naturels que j'avois vu dépasser l'autre *Morai*, placé à peu de distance de celui-ci. Comme je pouvois les observer de la plantation du Roi, je m'y rendis, à la grande satisfaction de ceux qui m'accompagnoient.

Dès que j'y fus entré, je racontai ce que j'avois vu, à ceux de nos Messieurs qui s'y trouvoient, & nous nous plaçâmes de maniere à bien examiner la suite de la cérémonie. Le nombre des Naturels, qui occupoient le *Fiatooka*, continua pendant quelque tems à augmenter ; ils quitterent enfin leurs sièges, & ils se mirent en marche ; ils marchoient en couple, l'un après l'autre. Les deux Naturels qui formoient un couple, portoient entr'eux sur leurs épaules un des bâtons dont j'ai parlé : on nous dit que les petits morceaux de bois attachés au milieu, étoient des ignames ; il est vraisemblable que les Naturels emploient des morceaux de bois, pour emblèmes de ces racines. Le second de chaque couple plaçoit communément une de ses mains au milieu du bâton, comme si cet appui eût été nécessaire pour l'empêcher de rompre sous le poids ; ils affectoient aussi de marcher courbés, comme s'ils eussent été accablés par la pesanteur d'un fardeau. Nous comptâmes cent

(a) Voyez la page 391.

huit couples; les hommes qui les composoient, étoient tous, ou la plupart, d'un rang distingué. Ils vintent très-près de la haie, derrière laquelle nous nous trouvions, & nous les vîmes fort à notre aise.

ANN. 1777.
Juillet.

LORSQU'ILS EURENT tous défilé devant nous, nous retournâmes à la maison de Poulaho. Ce Prince fortoit; on ne nous permit pas de le suivre, & on nous mena sur-le-champ à l'endroit qu'on nous destinoit, c'est-à-dire, derrière une palissade, voisine de la prairie du *Fiatooka*, où l'on avoit déposé les ignames le matin. Comme nous n'étions pas les seuls exclus de la cérémonie, & qu'on souffroit à peine que nous la regardassions en cachette, il arriva près de nous un assez grand nombre d'Insulaires: j'observai que les enclos des environs étoient d'ailleurs remplis de monde. Mais on avoit pris tous les soins imaginables, pour nous masquer la vue; non-seulement on avoit réparé les palissades dans la matinée, on en avoit élevé presque par-tout de nouvelles, d'une si grande élévation qu'un homme de la plus haute taille ne pouvoit voir par-dessus. Nous ne craignîmes pas de faire des trous dans la haie avec nos couteaux; & de cette manière, nous observâmes assez bien tout ce qui se passoit de l'autre côté.

LORSQUE nous nous postâmes derrière la haie, deux ou trois cens personnes étoient assises sur l'herbe, près de l'extrémité du sentier, qui débouchoit dans la prairie du *Morai*; d'autres, en plus grand nombre, ne tardèrent pas à les venir joindre. Nous vîmes aussi arriver

ANN. 1777.
Juillet.

des hommes portant de petits bâtons, & des branches ou des feuilles de cocotier : dès qu'ils parurent, un vieillard s'assit au milieu du chemin, & les regardant en face, il prononça un long discours sur un ton sérieux. Il se retira ensuite, & les Insulaires, dont je viens de parler, s'avancèrent vers le centre de la prairie, & élevèrent un petit hangard. Quand ils eurent achevé cet ouvrage, ils s'accroupirent un moment; ils se releverent, & ils allèrent se placer parmi le reste de la troupe. Bientôt après, le fils de Poulaho entra, précédé de quatre ou cinq Insulaires; il s'assit avec son cortège, derrière le hangard un peu de côté. Douze ou quatorze femmes du premier rang se montrèrent; elles marchaient lentement deux à deux, & elles portoient une pièce étroite d'étoffe blanche, de deux ou trois verges de longueur, étendue dans l'intervalle qui séparoit les deux personnes de chaque couple. Elles s'approchèrent du Prince; elles s'accroupirent devant lui; &, ayant mis autour de son corps quelques-unes des pièces d'étoffe qu'elles apportoient, elles se releverent : elles se retirèrent dans le même ordre, & elles s'assirent à une certaine distance sur sa gauche. Poulaho lui-même parut, précédé de quatre hommes qui marchaient deux à deux, & qui s'assirent à environ vingt pas, & à la gauche de son fils. Le jeune Prince quitta alors sa première place, il alla s'asseoir avec son escorte sous le hangard; & un nombre considérable d'autres Insulaires s'assirent sur l'herbe, devant le Pavillon Royal. Le Prince regardoit le peuple, & avoit le dos tourné au *Morai*. Trois compagnies de dix ou douze hommes chacune, sortirent l'une

Pune après l'autre du milieu du groupe le plus nombreux ; & , courant avec précipitation au côté opposé de la prairie, elles s'affirent durant quelques secondes ; elles retournerent ensuite, de la même manière, à leur première place. Deux hommes, qui tenoient un petit rameau vert à la main, se leverent & s'approcherent du Prince ; ils s'affirent quelques secondes, à trois reprises différentes, à mesure qu'ils avancerent, & ils se retirèrent dans le même ordre : nous observâmes qu'ils pencherent leurs rameaux les uns vers les autres, tant qu'ils furent assis. Peu de tems après, un troisième & un quatrième Insulaires répétèrent cette cérémonie.

ANN. 1777.
Juillet.

LA GRANDE PROCESSION que j'avois vu se mettre en marche de l'autre *Morai*, arriva à cette époque. Si l'on juge du détour qu'elle fit, par le tems qu'elle employa, il dut être considérable. Dès que les hommes qui la composoient eurent atteint la prairie, ils s'avancerent à droite du hangard. Après s'être prosternés sur le gazon, ils déposèrent leurs prétendus fardeaux (les bâtons dont j'ai déjà parlé) & ils regarderent le Prince. Ils se releverent ; ils se retirèrent dans le même ordre, en joignant leurs mains, qu'ils tenoient devant eux de l'air le plus sérieux, & ils s'affirent sur les bords de la scène. Tandis que cette bande nombreuse défiloit, & déposoit ses bâtons, trois hommes, assis sous le hangard avec le Prince, prononcèrent des phrases d'un ton langoureux. Ils garderent un silence profond durant quelque tems ; ensuite un homme assis au front de la prairie, commença un discours, ou une priere, pendant laquelle il

ANN. 1777.
Juillet.

alla, à plusieurs reprises, briser un des bâtons apportés par ceux qui étoient venus en procession. Lorsqu'il eut fini, la troupe assise devant le hangard, se sépara pour former une haie, à travers laquelle le Prince & sa suite passèrent; & l'assemblée se dispersa.

QUELQUES-UNS d'entre nous satisfaits de ce qu'ils avoient déjà vu, retournerent aux vaisseaux; mais, comme je ne voulois perdre aucune occasion de m'instruire des institutions politiques & religieuses de ce peuple, je demeurai à *Mooa*, avec deux ou trois de mes Officiers, afin d'être témoin de la fête qui ne devoit se terminer que le lendemain. Les petits morceaux de bois & les bâtons apportés sur la prairie, par ceux qui étoient venus en procession, se trouvant abandonnés, j'allai les examiner, quand il n'y eut plus de foule. Je ne trouvai que des morceaux de bois, attachés au milieu des bâtons, ainsi que je l'ai déjà dit. Cependant les Naturels placés près de nous, nous avoient répété plusieurs fois que c'étoient de jeunes ignames; & quelques-uns de nos Messieurs, comptant sur cette assertion; ne vouloient pas en croire leurs yeux. Puisque ce n'étoit pas des ignames, il est clair que les Naturels ne purent nous les donner que pour les emblèmes de ces racines, & que nous les comprîmes mal.

ON SERVIT notre souper à sept heures; il fut composé de poissons & d'ignames. Il ne tenoit qu'à nous de manger du porc, mais nous ne voulûmes pas tuer un gros cochon, que le Roi nous avoit donné pour

ce repas. Le Roi soupa avec nous, il but une très-grande quantité d'eau-de-vie & de vin, & il alla se coucher à demi ivre. Nous passâmes la nuit dans la même maison que lui, & quelques personnes de sa suite.

ANN. 1777.
Juillet.

LES INSULAIRES s'éveillèrent à une ou deux heures du matin, ils causerent environ une heure, & ils dormirent de nouveau. Excepté Poulaho, ils se leverent à la pointe du jour, & je ne fais où ils allerent. Bientôt après, une des femmes qui accompagnoient ordinairement le Prince, entra, & demanda où il étoit. Je le lui montrai; elle s'assit sur-le-champ près de lui, & elle se mit à le *Macer*, ainsi que M. Anderson avoit vu *Macer* Futtafaïhe; elle lui fraploit doucement sur les cuisses, avec ses poings fermés. Cette opération destinée à prolonger le sommeil du Roi, eut un effet contraire; mais, quoiqu'il ne dormît pas, il se tint couché.

NOUS ALLAMES, Omaï & moi, faire une visite au jeune Prince, qui nous avoit quitté dès le grand matin; car il ne logeoit pas avec le Roi, & il occupoit une maison particuliere à quelque distance de celle de son pere. Nous le trouvâmes environné de petits garçons ou de jeunes gens de son âge, assis devant lui. Une vieille femme & un homme d'un âge avancé, qui sembloient prendre soin de lui, étoient assis par-derriere. Nous vîmes d'autres hommes & d'autres femmes occupés du service de sa Cour.

NOUS RETOURNAMES ensuite auprès du Roi, qui ve-

ANN. 1777.
Juillet.

noit de se lever , & qui étoit entouré d'un cercle nombreux , composé sur-tout de vieillards. Tandis qu'on préparoit un Bowl de kava , on apporta un cochon cuit au four & des ignames fumantes ; comme les Insulaires , & sur-tout ceux qui boivent la *kava* , mangent peu le matin , ils nous donnerent la plus grande partie de ces alimens , ce qui fit beaucoup de plaisir à l'équipage de mon canot. Je fis une seconde promenade , & j'allai voir plusieurs autres Chefs ; ils prenoient tous leur boisson du matin , où ils l'avoient déjà prise. Quand je rejoignis le Roi , je le trouvai endormi dans une petite hutte écartée : deux femmes le frappaient mollement sur les cuisses. Il s'éveilla sur les onze heures , & on lui servit du poisson & des ignames , qui sembloient avoir été cuits dans du lait de cocos ; il en mangea très-peu , & il se recoucha de nouveau. Je le quittai alors , & je portai au Prince des étoffes , des grains de verre , & d'autres choses que je voulois lui donner : il y avoit assez d'étoffe pour un habit complet à la mode du pays , & il s'en revêtit tout de suite ; fier de sa parure , il vint d'abord se montrer à son pere , & il me conduisit ensuite chez sa mere , près de laquelle il y avoit dix ou douze femmes , dont la physionomie inspiroit le respect. Ici le Prince changea d'habit , & il me fit présent de deux pieces d'étoffe de l'île. Il étoit plus de midi , & je retournai dîner au Palais , où l'on m'avoit invité. Plusieurs de nos Messieurs étoient revenus des vaisseaux , durant la matinée ; on les invita , ainsi que moi , au repas. Le festin fut composé d'ignames & de deux cochons ; j'éveillai Poulaho qui dormoit toujours , & je l'engageai à se mettre à table. Sur ces entrefaites , on lui

apporta deux mullets & des coquillages, & ayant joint sa portion à la nôtre, il s'assit près de nous, & il mangea de bon appetit.

ANN. 1777.
Juillet.

QUAND le dîner fut fini, on nous dit que la cérémonie de la veille recommenceroit bientôt, & on nous enjoignit d'une manière expresse de ne pas nous trouver aux environs des acteurs; mais j'avois résolu de ne plus observer la Fête derrière la toile & de m'approcher davantage. Je m'échappai en effet de la plantation, & je marchai vers le *Morai*, qui devoit être le lieu de la scène. Les Insulaires que je rencontrai m'engagerent plusieurs fois à revenir sur mes pas, je ne les écoutai point, & ils me laisserent passer. En arrivant au *Morai*, je vis un assez grand nombre de Naturels assis à l'un des bords de la prairie, de chaque côté du chemin; quelques autres étoient également assis au bord opposé, & j'apperçus au milieu, deux hommes qui avoient le visage tourné contre le cimetière; dès que j'eus atteint la première troupe, on me dit de m'asseoir & je m'assis. Il y avoit à l'endroit où je m'assis, une multitude de petits paquets de feuilles de noix de cocos, attachés à des bâtons qui présentoient la forme d'une civière. On m'apprit qu'ils étoient *taboo*, & c'est tout ce que je pus savoir. La foule des acteurs augmentoit d'un moment à l'autre; ils arrivoient tous du même côté: l'un des Insulaires se tournoit par intervalle vers ceux qui venoient nous joindre, & il prononçoit un petit discours, dans lequel le mot de *Areekee*, c'est-à-dire Roi, frappoit souvent mes oreilles. L'un des Naturels dit quelque chose qui produisit

ANN. 1777.
Juillet.

parmi l'assemblée des éclats de rire d'une gaieté bien franche, & plusieurs des Orateurs obtinrent des applaudissemens. On me pria à diverses reprises de m'éloigner; lorsqu'ils virent que je ne le voulois pas, ils délibérèrent entr'eux & ils m'exhorterent à prendre leur costume & à découvrir mes épaules: j'y consentis, & ma présence ne sembla plus les gêner.

Je fus plus d'une heure sans observer autre chose que ce que je viens de raconter; enfin le Prince, les femmes & le Roi, arriverent, comme ils étoient arrivés la veille. Le Prince se plaça sous le hangard; deux hommes qui portoient chacun une natte, y entrerent en récitant des paroles d'un air très-sérieux, & ils mirent leurs nattes autour de Futrafaihe. Les cérémonies commencerent alors: trois compagnies coururent au bord opposé de la prairie, elles s'y assirent durant quelques secondes & elles retournerent à leur place avec précipitation de la même manière que le jour précédent: bientôt après, les deux hommes qui étoient assis au milieu de l'esplanade, firent un discours ou une priere de peu de durée; la troupe entière dont je faisois partie, se leva brusquement, & courut s'asseoir devant le hangard qu'occupoient le Prince & trois ou quatre Insulaires. J'étois sous la direction de l'un des Naturels qui s'empressoit de me rendre service; il eut soin de me placer avantageusement, & si l'on m'avoit permis de faire usage de mes yeux, je n'aurois rien perdu de tout ce qui se passoit; mais il fallut me tenir assis les regards baissés, & prendre l'air réservé & modeste d'une jeune fille.

LA PROCESSION entra de la même maniere que la veille. Les Naturels marchaient deux à deux ; les divers couples portoient sur leurs épaules un bâton , au milieu duquel se trouvoit une feuille de cocos. Ces bâtons furent déposés avec les cérémonies du jour précédent : la première bande fut suivie d'une seconde ; les Insulaires qui composoient celle-ci , apporterent des paniers de feuilles de palmier , de la même forme que ceux dont ils se servent dans leurs ménages. Une troisième apporta différentes espèces de petits poissons , dont chacun étoit placé à l'extrémité d'un bâton fourchu. On plaça les paniers aux pieds d'un vieillard , qui me parut être le Grand-Prêtre , & qui étoit assis à la droite du Prince en-dehors du hangard ; il en prit un à sa main tandis qu'il fit un discours ou une priere ; il le mit ensuite à terre ; il en demanda un second , qu'il tint de la même maniere , en marmottant quelques paroles , & il continua jusqu'à ce qu'il eût fait la même cérémonie sur tous les paniers. Les poissons attachés aux bâtons fourchus , furent présentés l'un après l'autre , à deux hommes qui étoient assis à gauche du hangard , & qui tenoient des rameaux verts. Le premier poisson fut déposé à leur droite , & le second à leur gauche : au moment où on leur présentoit le troisième , un Insulaire fort & robuste , assis derrière les deux autres , étendit son bras & saisit le poisson ; les deux autres le firent en même-tems ; ils parurent se disputer également chacun des poissons qu'on leur offrit ; mais comme il y avoit deux mains contre une , indépendamment des avantages de la position , l'Insulaire qui se trouvoit par derrière , n'en attrappoit que des morceaux ; il ne quittoit

ANN. 1777.
Juillet.

ANN. 1777.
Juillet.

jamais prise, il falloit toujours lui arracher le poisson de force, & il jettoit derrière lui ce qu'il pouvoit en garder; les deux autres plaçoient les poissons alternativement à droite & à gauche. L'Insulaire qui agissoit seul, s'empara enfin d'un poisson entier, sans que les deux autres s'y opposassent, & j'ignore si ce fut par hasard, ou selon les règles du cérémonial. L'assemblée s'écria alors *marecai*, c'est-à-dire, *très-bien* ou *c'est très-bien fait*. Il me sembla qu'il étoit à la fin de son rôle, car il n'essaya point de saisir les poissons qu'on offrit depuis. Ces poissons, ainsi que les paniers, furent tous présentés par les personnes qui les avoient apportés; elles se tenoient assises. On suivit, dans cette présentation, l'ordre & la méthode qu'avoit suivi la première bande, lorsqu'elle déposa les petits bâtons à terre.

QUAND la dernière bande fut arrivée, quelques personnes firent des harangues ou des prières, & nous nous levâmes tous brusquement au signal qu'on nous donna; nous courûmes durant un moment à gauche, & nous nous assîmes le dos tourné au Prince & aux Insulaires qui occupoient le hangard. On me dit de ne pas regarder derrière moi; toutefois, malgré la défense des Naturels & le souvenir de l'accident arrivé à la femme de Loth, je détournai le visage pour voir ce qui se passoit. Le Prince regardoit le Morai; mais la dernière évolution avoit placé tant de monde entre lui & moi, que je ne pus apercevoir ce qu'on faisoit au hangard. On m'assura ensuite, que ce fut le moment où l'on revêtit le Prince de l'honneur suprême de manger avec son pere, & qu'on servit au Roi

au Roi & à son fils un morceau d'igname grillée. Je le crois d'autant plus, qu'on nous avoit annoncé d'avance, que cela devoit arriver durant la cérémonie, & que d'ailleurs les Insulaires regardoient d'un autre côté, ce qu'ils font toujours lorsque leur Monarque mange quelque chose.

ANN. 1777.
Juillet.

PEU DE TEMS après, nous nous retournâmes tous en face du hangard, & nous formâmes un cercle devant le Prince, laissant entre nous & lui un grand espace libre. Quelques hommes s'approchèrent alors de nous, deux à deux; ils portoient sur leurs épaules de gros bâtons ou des perches; ils firent un bruit auquel on peut donner le nom de chant, & ils agiterent leurs mains à mesure qu'ils s'avancèrent. Lorsqu'ils furent près de nous, ils remuerent leurs jambes avec beaucoup d'agilité, de maniere qu'ils eurent l'air de marcher très-vîte sans faire un seul pas: trois ou quatre Insulaires se leverent ici du milieu de la foule, ils tenoient à la main de gros bâtons, & ils coururent vers ceux dont je viens de parler. Les premiers jetterent à l'instant leurs bâtons & ils s'enfuirent; les trois ou quatre hommes fondirent sur les bâtons, qu'ils frapperent vigoureusement, & ils repassèrent à leurs places; mais, en s'éloignant, ils proposerent le défi qui précède leurs combats de lutte, & des champions d'une haute taille arriverent bientôt du même côté, en réitérant le cartel. Le côté opposé détacha presque au même instant des guerriers qui vinrent leur répondre. Les deux troupes paraderent autour de l'esplanade pendant quelques minutes, & elles se retirerent chacune

ANN. 1777.
Juillet.

vers leur bande. Il y eut des combats de lutte & de pugilat, qui durèrent une demi-heure : deux hommes s'affrèrent alors devant le Prince, & prononcèrent des discours que je crus adressés à Futtafaihe. La Fête étoit terminée, & l'assemblée se dispersa.

JE M'APPROCHAI pour voir les différens paniers ; on ne m'avoit pas permis jusqu'ici de satisfaire ma curiosité, parce que, disoit-on, tout étoit *taboo*. Je ne trouvai que des paniers vides, & s'ils étoient censés contenir quelque chose, ce ne pouvoit être qu'allégoriquement ; excepté les poissons, ce qu'on avoit étalé durant la cérémonie, fut aussi emblématique.

NOUS NOUS EFFORÇAMES envain de découvrir l'objet de cette cérémonie en général, qui est appellée *natche*, & de ses différentes parties. On ne répondit gueres à nos questions que *taboo*, mot qui s'applique à beaucoup d'autres choses, comme je l'ai observé plus haut. Comme le Roi nous avoit dit dix jours auparavant, que les Insulaires lui apporteroient des ignames, qu'il mangeroit avec son fils ; comme il avoit indiqué d'avance quelques détails de la Fête, nous jugeâmes sur ses propos & sur ce que nous vîmes, que le Prince, en qualité d'héritier présumptif de la Couronne, venoit de jurer ou de promettre solennellement de ne jamais abandonner son pere, & de lui fournir toujours les divers articles désignés par leurs emblèmes. Cette conjecture est d'autant plus vraisemblable, que les principaux personnages de l'île assistèrent à la cérémonie. Quoi qu'il en soit, tout se passa

avec un appareil mystérieux, & le lieu & les détails de la scène prouvent assez que la Religion y joua un grand rôle. Les Insulaires ne s'étoient point récrié jusqu'alors contre notre vêtement ou nos manieres; ils voulurent cette fois nous obliger à nous découvrir jusqu'à la ceinture, à délier nos cheveux, à les laisser flotter sur nos épaules, à nous asseoir, comme eux, les jambes croisées, à prendre quelquefois la posture la plus humble, à baisser les yeux & à joindre nos mains. L'assemblée entiere se soumit à ce cérémonial d'un air pénétré; enfin tout le monde fut exclus, excepté les Acteurs & les Insulaires d'un rang distingué: d'après ces diverses circonstances, je suis persuadé qu'ils croyoient agir sous l'inspection immédiate d'un Etre suprême.

 ANN. 1777.
 Juillet.

La *natche*, dont je viens de faire la description, peut être regardée comme purement figurative. La petite quantité d'ignames que nous vîmes le premier jour, ne supposoit pas une contribution générale, & on nous laissa entendre que c'étoit une portion consacrée à l'*Otooa* ou à la Divinité. On nous apprit que, dans trois mois, on célébreroit à la même occasion, une Fête encore plus solemnelle & plus importante; qu'alors on étaleroit les tributs de *Tongatoo*, celui de *Hapae*, de *Vavaoo*, & de toutes les autres îles; & qu'afin de rendre la cérémonie plus auguste, on sacrifieroit des victimes humaines choisies parmi le bas-peuple: ainsi, la superstition & la stupide ignorance influent d'une maniere terrible sur les mœurs du peuple le plus humain & le plus bienfaisant de la terre! Nous demandâmes la raison de ces

ANN. 1777.
Juillet.

meurtres barbares. On se contenta de nous répondre ; qu'ils étoient nécessaires à la *Natche* , & que la Divinité extermineroit sûrement le Roi , si on ne se conformoit pas à l'usage.

LA NUIT approchoit lorsque l'assemblée se dispersa , & comme nous étions assez loin des vaisseaux & que nous avions une navigation difficile à faire, nous parâmes bien vite de *Mooa*. Quand je pris congé de Poulaho, il me pressa beaucoup de demeurer à terre jusqu'au lendemain , & pour m'y déterminer , il me dit que je verrois une cérémonie funèbre. La femme de Marcewagee , c'est-à-dire , la belle-mère du Roi , étoit morte depuis peu , & la *Natche* , avoit obligé de porter son corps dans une pirogue qui mouilloit dans la Lagune. Poulaho promit de m'accompagner à *Eooa* , dès qu'il auroit rendu les derniers devoirs à sa belle-mère , & de s'y rendre après moi , si je ne l'attendois pas. Ses propos me firent comprendre, que sans la mort de cette femme , la plupart des Chefs seroient venus avec moi à *Eooa* , où il paroît qu'ils ont tous des possessions. J'aurois volontiers attendu le Roi , si la marée n'eût pas été favorable pour débouquer les passes : d'ailleurs le vent orageux , depuis plusieurs jours , s'étoit affoibli & fixé , & en laissant échapper cette occasion , notre départ pouvoit être renvoyé à quinze jours : ce qui acheva de me déterminer , nous sûmes que la cérémonie funèbre dureroit cinq jours , & c'étoit trop longtemps pour nous , qui mouillions dans un endroit où l'appareillage ne dépendoit pas de nous. J'assurai néanmoins le Roi , que si nous ne mettions pas à la voile , je vien-

drois le revoir le lendemain. Nous le quittâmes ainsi, & nous arrivâmes aux vaisseaux sur les huit heures du soir.

ANN. 1777.
Juillet.

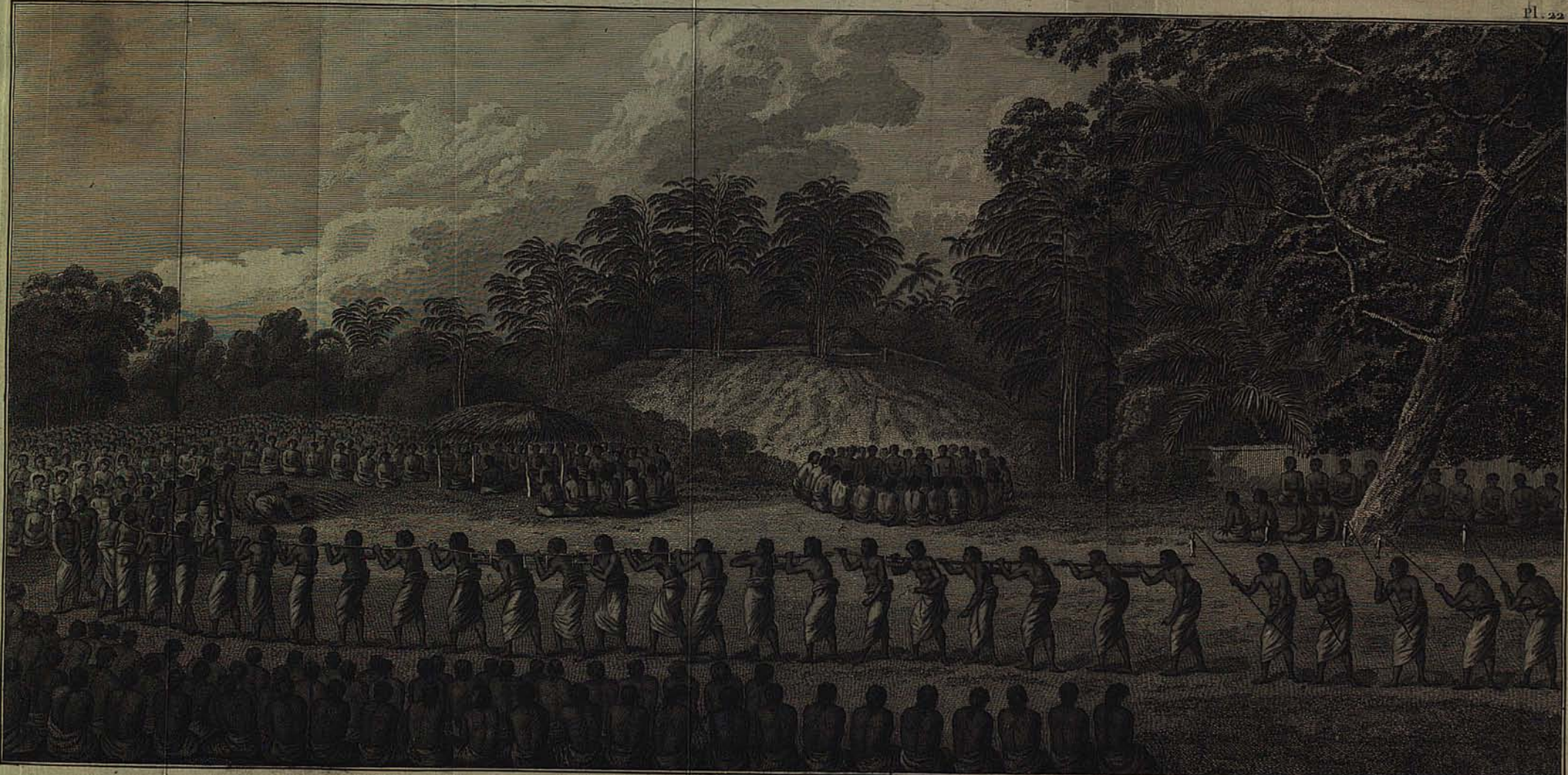
J'AI OUBLIÉ de dire, qu'Omaï assista aux cérémonies du second jour ; mais nous ne nous trouvâmes pas ensemble , & même je ne fus qu'il y étoit , que lorsque la Fête fut terminée. Il m'apprit ensuite , que le Roi s'étant aperçu de mon évasion , envoya plusieurs émissaires l'un après l'autre , auxquels il recommanda de me ramener : vraisemblablement ces messagers ne furent pas admis à l'endroit où j'étois , car je n'en vis aucun. Poulaho instruit que j'avois enfin découvert mes épaules comme les acteurs de la cérémonie , permit à Omaï d'y assister également, sous la condition de prendre le costume usité en cette occasion. On exigeoit d'Omaï qu'il se conformât à un usage de sa patrie , & il consentit volontiers à ce qu'on desiroit ; on lui donna un habit convenable , & il arriva vêtu de la même manière que les Naturels. Il est probable qu'on nous avoit d'abord exclus , parce qu'on s'attendoit à un refus de notre part sur ces préliminaires.

AU MOMENT où je me rendis à *Mooa* , pour observer la *Natche* , j'y fis conduire les chevaux , le taureau , la vache & les chèvres que je me proposois de laisser dans l'île ; je crus qu'ils seroient plus en sûreté sous les yeux des Chefs , que dans un lieu qui devoit être désert durant notre absence. Outre les quadrupèdes , dont je viens de parler , j'enrichis *Mooa* d'un vertrat , & de trois

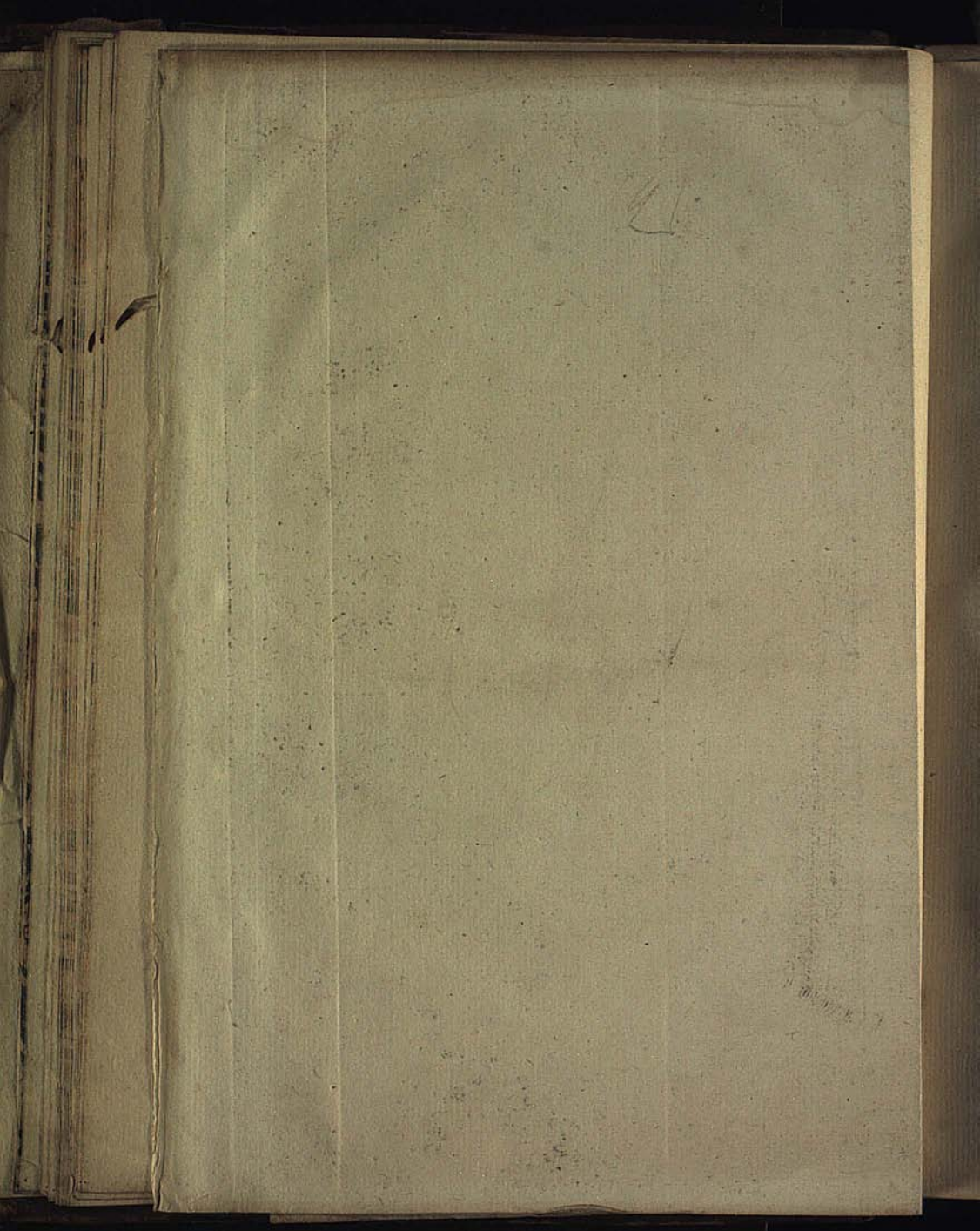
ANN. 1777.
Juillet.

jeunes truies, de la race d'Angleterre. Les Naturels, prévoyant que ces individus amélioreroient beaucoup leurs cochons qui ne sont pas gros, montrèrent un grand desir de les avoir. Feenou obtint aussi de moi deux lapins, un mâle & une femelle : on nous dit, avant notre départ, qu'ils avoient déjà produit. Si nos quadrupèdes se multiplient, ce dont je suis bien persuadé, ces îles auront fait une acquisition importante, & l'île de *Tongataboo* n'étant pas montueuse, les habitans tireront de grands secours des chevaux.

10. NOUS APPAREILLAMES de *Tongataboo* le 10, à huit heures du matin, & à l'aide d'un vent ferme du Sud-Est, nous traversâmes le canal, qui se trouve entre les petites îles, appellées *Makkahoa* & *Monooafai*: celui qu'on rencontre entre la dernière île & *Pangimodoo*, est beaucoup moins large. La marée nous fut très-favorable, jusqu'au moment où nous atteignîmes le travers du chenal qui mène à la *Lagune*, où le flot de l'Est rencontre celui de l'Ouest. Cette rencontre, jointe à la profondeur de la *Lagune*, & aux bas-fonds qui sont à son entrée, produisent dans les vagues beaucoup de clapotage & de gouffres. D'autres choses accroissent encore le péril, car la profondeur de la mer, dans le canal, excède la longueur d'un cable : il n'y a point de mouillage, excepté près des rochers, où nous trouvâmes quarante & quarante-cinq brasses, fond de sable brun; & ici même un bâtiment seroit toujours exposé aux gouffres que forment les vagues. J'avois résolu de jeter l'ancre, dès que nous aurions débouqué les passes,



NATCHE, OU GRANDE FÊTE EN L'HONNEUR DU FILS DU ROI DE TONGATABOO.



& de descendre de nouveau à *Tongataboo*, afin d'assister à la cérémonie funèbre, dont on m'avoit parlé; mais, ne voulant pas laisser les vaisseaux dans une position, où je ne les croyois point en sûreté, je renonçai à mon projet. Nous continuâmes à manœuvrer au vent, sans avancer ou reculer d'un pied, jusqu'à l'instant de la marée haute. A cette époque, nous vîmes à bout de nous jeter dans l'espace, où la marée de l'Est exerce son action; nous comptions y avoir le jussant très-bon pour notre route, mais sa force fut si peu considérable, qu'en tout autre tems nous ne l'aurions pas remarqué. Nous reconnûmes que la plus grande partie de l'eau, qui se porte dans la lagune, vient du Nord-Ouest, & se retire par le même côté. Voyant, à cinq heures de l'après-dîner, que nous ne pouvions gagner la haute mer avant la nuit, je mouillai sous la côte de *Tongataboo* par quarante-cinq brasses, & à environ deux encablures du récif qui borde cette partie de l'île. La *Découverte* mouilla aussi derrière nous; mais elle dérivait sur les banes de sable, avant que son ancre eût pris fond, & à minuit, elle se trouvoit encore dans une sorte de danger.

ANN. 1777.
Juillet.

Nous demeurâmes à l'ancre jusqu'à 11 heures du lendemain; nous appareillâmes alors pour marcher à l'Est; mais il étoit dix heures du soir, avant que nous eussions doublé l'extrémité orientale de l'île, & avant que nous pussions mettre le cap sur *Middelbourg* ou *Eooa*, (comme l'appellent les habitans du pays) où nous mouillâmes à huit heures du matin du 12, par qua-

11.

12.

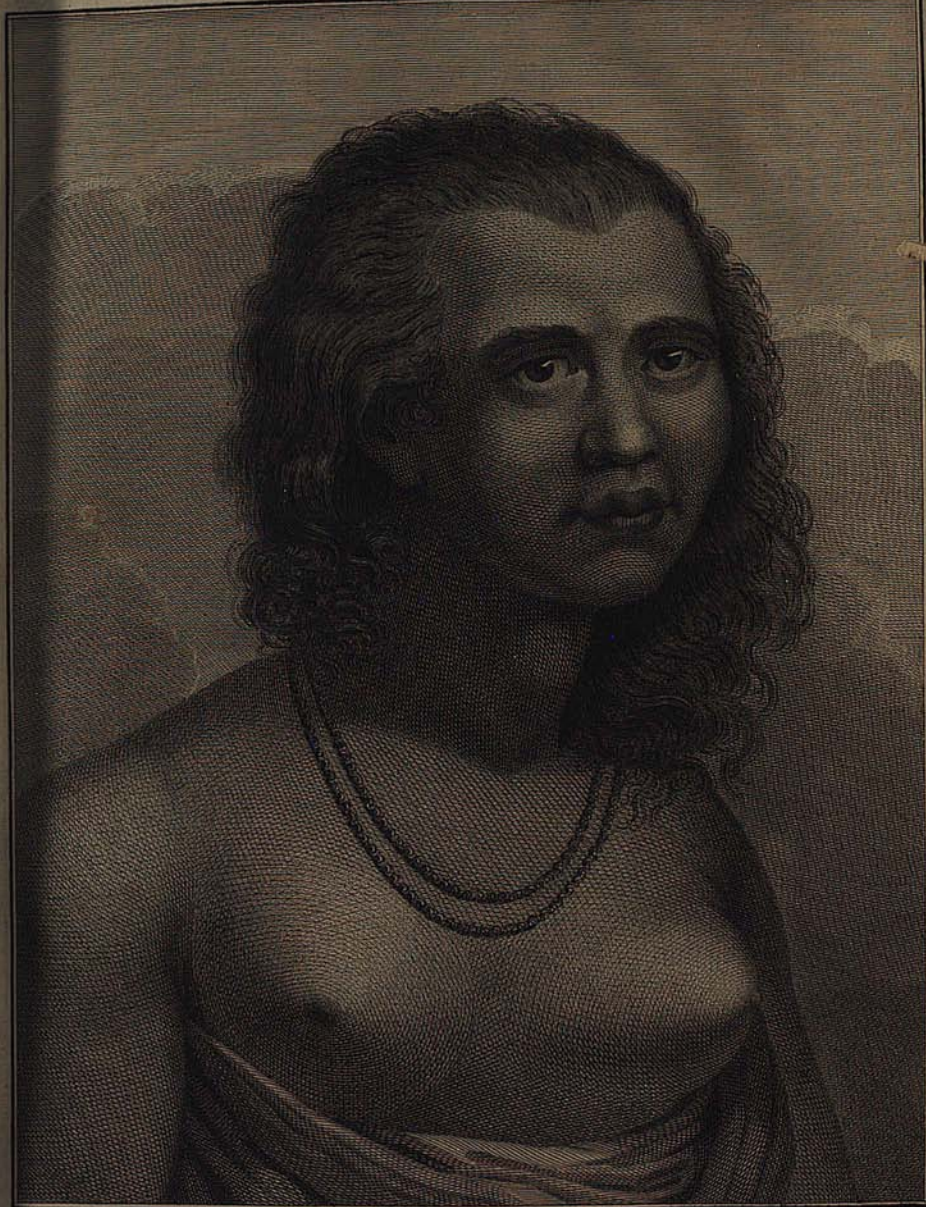
ANN. 1777.
Juillet.

rante brasses fond de sable, entremêlé de pointes de corail. Les extrémités de l'île se prolongeoient du Nord 40^e Est, au Sud 22^e Ouest; la haute terre d'*Eooa*, nous restoit au Sud 45^e Est, & *Tongataboo* du Nord 70^e Ouest, au Nord 19^e Ouest: nous étions à environ un demi-mille de la côte, & à-peu-près à l'endroit que j'occupai en 1773, & que je nommai la *Rade Angloise*.

NOUS FUMES à peine mouillés, que *Taoofo*, l'un des Chefs du pays, & plusieurs autres Naturels vinrent nous voir; ils semblerent se réjouir beaucoup de notre arrivée. *Taoofo* (a) avoit été mon *Tayo*, (Ami) quand je relâchai ici durant mon second Voyage; ainsi, nous nous connoissions bien. Je descendis à terre avec lui, pour chercher de l'eau douce; car c'étoit sur-tout pour remplir mes futailles que j'abordois à *Eooa*. On m'avoit dit à *Tongataboo* que j'y trouverois un ruisseau qui vient des collines, & qui se jette dans la mer; mais je n'en trouvai point. On me conduisit d'abord à une source saumâtre, située entre la marque de la marée basse, & celle de la marée haute, parmi des rochers, dans l'anse où nous débarquâmes, & où aucun Navigateur ne songeroit à faire de l'eau. Je crois cependant que l'eau de cette source seroit bonne, s'il étoit possible

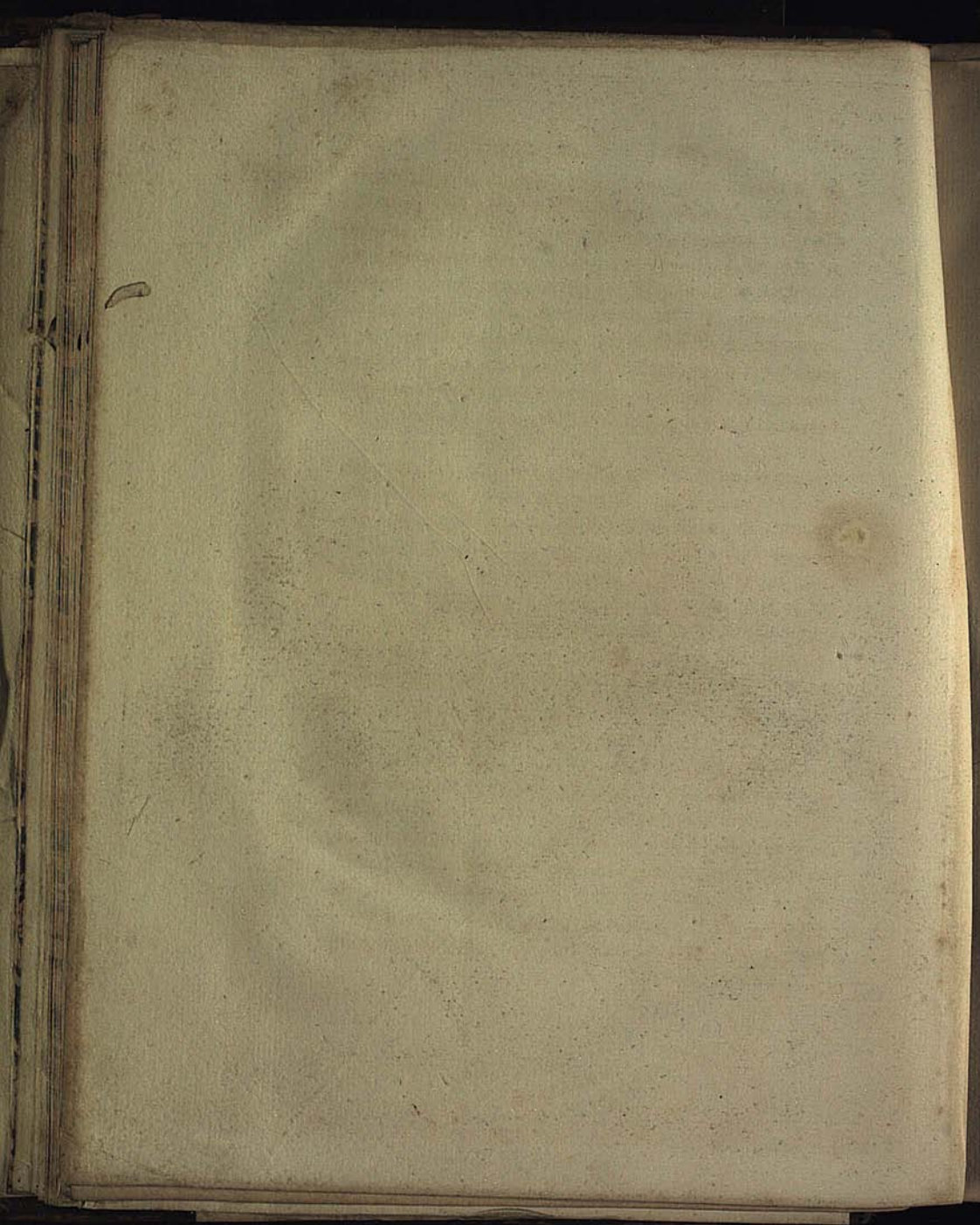
(a) Le Capitaine Cook ne donne, dans la Relation de son second Voyage, que le nom de *Tioony* au Chef qu'il rencontra ici. Voyez le tome I, page 192 de l'original.

de la puiser,



UNE FEMME DE EAOO.

Benard del.



de la puiser, avant qu'elle se mêle à celle de la marée. Nos amis s'appercevant qu'elle ne me plaisoit point du tout, nous menèrent vers l'intérieur de l'île, où je rencontrais de la très-bonne eau dans une ouverture profonde: avec du tems & de la peine, nous aurions amené cette eau à la côte, au moyen de quelques augets composés de feuilles & de tiges des bananiers; mais, plutôt que d'entreprendre ce travail ennuyeux, je me contentai du supplément que les vaisseaux avoient embarqué à *Tongataboo*.

ANN. 1777.
Juillet.

AVANT de retourner à bord, j'indiquai aux Naturels un endroit où nous acheterions des cochons & des ignames. Ils nous vendirent beaucoup d'ignames, mais peu de cochons. Je déposai sur cette île un béliet & deux brebis du *Cap de Bonne-Espérance*, & j'en donnai le soin à Taoofa, qui parut s'enorgueillir de cette commission. Je fus bien aisé que Māreewagee, à qui j'en avois fait présent, les eût dédaignés: Eooa n'ayant pas encore de chiens, les moutons s'y multiplieront plus aisément qu'à *Tongataboo*.

QUAND nous regardions cette île, des vaisseaux, elle nous offroit un aspect très-différent de celles que nous avions rencontrées jusqu'alors, & elle présentoit un très-beau paysage: *Kao*, pouvant être considéré comme un immense rocher, nous n'en avons point vu d'aussi haute, depuis notre départ de la *Nouvelle-Zélande*: de son sommet, qui est presque aplati, elle s'abaisse doucement vers la mer. Comme les îles de ce groupe sont

ANN. 1777.
Juillet.

applanies, on n'y découvre que des arbres, lorsqu'on les contemple du milieu des vagues; mais ici la terre s'élève insensiblement, & elle présente un point de vue étendu où l'on apperçoit des bocages formant un joli désordre à des distances irrégulières, & des prairies dans l'intervalle de l'un à l'autre. Près de la côte, elle est entièrement couverte de différens arbres, parmi lesquels se trouvent les habitations des Insulaires; il y avoit, à droite de notre mouillage, un bocage de cocotiers si vaste, que nous n'en avons jamais vu d'aussi grands.

13.

Le 13, dans l'après-midi, nous allâmes sur la partie la plus élevée de l'île, située un peu à droite de nos vaisseaux, afin de découvrir tout le pays. Nous traversâmes à mi-chemin une vallée profonde, dont le fond & les côtés, quoique composés presque en entier de rochers de corail, étoient revêtus d'arbres. Notre élévation excédoit de deux à trois cens pieds le niveau de la mer, & cependant nous y vîmes le corail rempli de trous & d'inégalités, comme dans les rochers de cette substance, exposés à l'action de la marée. Du corail dans le même état, s'offrit à nos regards, jusqu'au moment où nous approchâmes des sommets des plus hautes collines. Il faut remarquer que ces collines présentent sur-tout une pierre jaunâtre, tendre & sablonneuse. Le sol y est d'une argile rougeâtre qui nous parut très-profonde en bien des endroits. Nous rencontrâmes sur la partie la plus haute de l'île, une plateforme ronde, ou un amas de terre, soutenu par une muraille de pierres de corail, qu'on n'a pu conduire à

cette élévation qu'avec beaucoup de peine. Nos guides nous apprirent qu'on l'avoit construit par ordre des Chefs, & que les Infulaires s'y rassembloient quelquefois pour boire la *Kava* : ils l'appelloient *Etchee*, c'est-à-dire, du nom qu'on donne, à *Tongataboo*, à un autre ouvrage de la même espèce. On trouve, à quelques pas d'ici, une source d'une eau excellente, & environ un mille plus bas, un ruisseau qui, à ce qu'on nous dit, se jette dans la mer, quand les pluies sont abondantes. Nous vîmes aussi de l'eau, dans une multitude de petits trous, & on en découvreroit sans doute une grande quantité, si l'on creusoit des puits.

ANN. 1777.
Juillet.

DE LA HAUTEUR où nous étions arrivés, l'île entière s'offrit à nos regards, excepté une partie de la pointe méridionale. Le côté Sud-Est, dont les hautes collines sur lesquelles nous étions, ne se trouvent pas éloignées, s'élève immédiatement du bord de la mer, d'une manière très-inégal, en sorte que les plaines & les prairies, qui ont quelquefois une grande étendue, occupent toutes le côté Nord-Ouest; &, comme elles sont ornées de touffes d'arbres, entremêlées de plantations, chaque point de vue présente un beau paysage. Tandis que je regardois ce pays charmant, je songeai, avec un plaisir extrême, que les Navigateurs verroient peut-être un jour, du même point, ces prairies couvertes de quadrupèdes utiles apportés par des vaisseaux Anglois; que la postérité nous tiendrait compte de l'exécution d'un projet si noble, & que ce bienfait suffiroit seul, pour attester aux générations futures que nos voyages con-

ANN. 1777.
Juillet.

tribuerent au bonheur de l'humanité. Outre les plantes communes dans les autres îles des environs, nous trouvâmes ici une espèce d'*Acrosticum*, le *Melastoma*, & la fougere arbre, ainsi qu'un petit nombre d'autres fougères ou plantes, qui ne croissent point plus bas.

Nos GUIDES nous dirent que tous les terrains, ou du-moins la plus grande partie des terrains de cette île, appartiennent aux Chefs de *Tongataboo*, dont les habitans sont les vassaux ou les fermiers. Il paroît qu'il en est de même des îles voisines, si j'en excepte *Annamooka*, où quelques Chefs semblent agir avec une sorte d'indépendance. Omaï, qui aimoit beaucoup Feenou & les habitans de ces îles en général, eut envie de s'établir ici : on lui proposoit de le faire un des Chefs de la contrée ; je pense qu'il auroit été bien aise de s'y fixer, si cet arrangement eût obtenu mon aveu. J'ayoue que je le désapprouvai, parce que je crus que mon brave camarade feroit plus heureux dans sa patrie.

QUAND je fus de retour aux vaisseaux, on m'informa que des Insulaires avoient donné des coups de massues à un de leurs compatriotes, au milieu du cercle où nous faisons des échanges, qu'ils lui avoient ouvert le crâne, & cassé une cuisse ; & qu'ils l'auroient laissé mort sur la place, si nos gens ne les avoient pas arrêtés ; que le blessé sembloit devoir mourir bientôt, mais qu'on l'emporta dans une maison voisine, & qu'il reprit des forces. Je demandai la raison d'un traitement si barbare, & on me dit qu'on l'avoit surpris caressant une femme

qui étoit *Taboo* : nous comprîmes toutefois qu'elle étoit *Taboo*, parce qu'elle appartenoit à un autre homme, & parce qu'elle se trouvoit d'un rang supérieur à celui de son amant. Nous reconnûmes ainsi que les Insulaires des *Iles des Amis* punissent sévèrement les infidélités. Le châtement de la femme fut moins rigoureux : on nous assura qu'elle recevroit seulement de légers coups de bâton.

ANN. 1777.
Juillet.

LE 14, je plantai une pomme de pin, & je femai des graines de melons, & d'autres végétaux, dans la plantation du Chef. J'avois lieu de croire que ces soins ne seroient pas infructueux, car on me servit à dîner un plat de Turneps, produits par les graines que j'avois laissées ici, lors de mon second Voyage. 14

J'AVOIS FIXÉ mon départ au 15. Taofa me pressa de prolonger ma relâche d'un ou deux jours, afin qu'il pût me faire le présent qu'il me préparoit : ce motif, joint à l'espérance de voir quelques-uns de nos Amis de *Tongataboo*, me détermina à différer l'appareillage. 15

JE REÇUS le présent du Chef le lendemain : il fut composé de deux paquets d'ignames & de fruits qu'il me parut avoir rassemblés, en exigeant des Naturels une sorte de contribution. La plupart des habitans s'étoient réunis à l'endroit où l'on m'offrit les fruits & les ignames; & ainsi que nous l'avions déjà éprouvé sur les autres îles, lorsque la foule se trouvoit nombreuse, nous eûmes bien de la peine à contenir leurs dispositions au vol. Afin de nous 16

ANN. 1777.
Juillet.

amuser; on nous donna le spectacle de divers combats de bâtons, de lutte & de pugilat. Des femmes prirent part aux deux derniers. Le Chef vouloit terminer la fête par le *Bomai*, ou la danse de nuit; mais un accident imprévu fit manquer cette partie du spectacle, ou du moins nous empêcha d'y assister: l'un de mes gens se promenant à quelque distance du lieu de la scène, fut environné par vingt ou trente Insulaires, qui le renversèrent par terre, & le dépouillerent de tout, même de ses habits. Dès que j'en fus instruit, je saisis deux pirogues & un gros cochon, & j'enjoignis à Taoofoa de me rendre les habits, & de livrer les coupables. Il parut très-affligé de la violence de ses compatriotes, & il fit sur-le-champ les démarches que je desirois. Cette affaire alarma tellement l'assemblée, que la plupart des Naturels s'enfuirent. Ils revinrent néanmoins, lorsqu'ils s'aperçurent que je n'employois pas d'autres moyens de vengeance. On me livra bientôt un des coupables, & on me rendit une chemise & une paire de culottes. Le reste de ce qu'avoient pris les voleurs, n'étant pas arrivé à l'entrée de la nuit, je fus obligé de quitter la côte, pour me rendre à bord; la mer étoit si grosse que les canots eurent bien de la peine à sortir de la crique, quoiqu'on vît encore un peu clair.

17. JE DÉBARQUAI de nouveau le 17, avec un présent pour Taoofoa, je voulois le remercier de celui qu'il m'avoit fait. Comme il étoit de bonne heure, je trouvai peu de monde sur la côte; & les Insulaires, que j'y vis, mon-
troient de la crainte. Je chargeai Omaï de les assurer

que nous ne médions aucune entreprise contr'eux. Afin de ne point leur laisser de doutes sur la sincérité de cette promesse, je relâchai les pirogues que j'avois faites, je rendis la liberté au coupable qu'ils m'avoient livré, & ils reprirent leur gaieté ordinaire. Ils formèrent tout de suite un grand cercle, dont le Chef & les principaux personnages de l'île faisoient partie. On m'apporta alors le reste des habits de celui de mes gens qu'on avoit dépouillé; mais ils étoient en lambeaux, & ils ne valoient pas la peine d'être conduits à bord. Taoofo partagea avec trois ou quatre Chefs, ce que je lui donnai; il ne réserva qu'une petite portion pour lui. Ils avoient peu compté sur un aussi riche présent, & l'un des Chefs, vieillard d'une figure respectable, me dit que nous ayant donné si peu de chose, & ayant maltraité une personne de l'équipage, ils ne méritoient pas cette preuve de bienveillance. Je demurai parmi eux jusqu'au moment où ils eurent achevé leur Bowl de Kava; & après leur avoir payé la valeur du cochon, dont je m'étois emparé la veille, je retournai à bord accompagné de Taoofo, & de l'un des domestiques de Poulaho, à qui je remis un morceau de fer en barre, en lui enjoignant de le porter au Roi, comme une dernière marque de mon estime & de ma reconnaissance.

ANN. 1777.
Juillet.

NOUS APPAREILLAMES bientôt; & à l'aide d'une brise légère du Sud-Est, nous gouvernâmes au large: Taoofo & un petit nombre d'autres Insulaires, qui se trouvoient sur mon bord, nous quitterent à cette époque. En re-

ANN. 1777.
Juillet.

levant l'ancre, nous nous aperçûmes que les rochers avoient beaucoup endommagé le cable; & on ne doit pas compter sur le fond de cette rade. Nous sentîmes d'ailleurs qu'elle est exposée à une houle prodigieuse du Sud-Ouest.

Nous étions en mer depuis peu de tems, lorsque nous vîmes une pirogue à voile qui arriva de *Tongataboo*, & qui gagna la crique devant laquelle nous avions mouillé. Quelques heures après, une petite embarcation, montée par quatre hommes, se rendit à la hanche de mon vaisseau: il faisoit peu de vent, & nous étions peu éloignés de la côte. Les Insulaires nous dirent que la pirogue à voile, venant de *Tongataboo*; avoit apporté un ordre aux habitans d'*Eooa*, de nous fournir un certain nombre de cochons; & que le Roi & d'autres Chefs arriveroient dans deux jours: ils m'exhorterent à retourner à notre dernier mouillage. Je n'avois aucune raison de douter de ce qu'ils me disoient; deux d'entr'eux étoient venus de *Tongataboo* sur la pirogue à voile, & ils ne s'étoient approchés de nous, qu'afin de nous donner cet avis. Cependant, comme nous nous trouvions hors des terres, je crus devoir d'autant moins retourner sur mes pas, que nous comptions avoir à bord assez de provisions, jusqu'à notre arrivée à *O-Taïti*. Indépendamment de ce que je reçus en présent de *Taoofa*, nous achetâmes à *Eooa* des ignames, que nous payâmes sur-tout avec de petits clous; nous y augmentâmes considérablement aussi notre supplément de cochons; mais nous en aurions obtenu un bien

un bien plus grand nombre, si les Chefs de *Tongataboo*, propriétaires de la plupart des richesses de l'île, avoient été avec nous. Les quatre Insulaires, s'apercevant de l'inutilité de leurs instances, nous quitterent à l'entrée de la nuit; d'autres, qui étoient venus sur deux pirogues, & qui nous avoient apporté des noix de cocos & des Shaddecks, qu'ils échangeurent contre des bagatelles, nous quitterent aussi. Les Naturels avoient un si grand desir de se procurer encore quelques-unes de nos marchandises, qu'ils suivirent nos vaisseaux en mer, & qu'ils prolongerent les échanges jusqu'au dernier instant.

ANN. 1777.

Juillet.



 CHAPITRE X.

AVANTAGES que nous procura notre séjour aux îles des AMIS : Remarques sur les articles les plus propres aux échanges avec les Naturels : Rafraîchissemens qu'on peut s'y procurer : Nombre des îles & leurs noms : Les îles de KEPPEL & de BOSCAWEN en dépendent : Remarques sur VAVAOO, HAMOA, FEEJEE : Voyages de long cours que les Naturels font sur leurs pirogues : Combien il est difficile d'obtenir des informations exactes : Détails sur la personne des Insulaires de l'un & l'autre sexe, sur la couleur de leur peau, leurs maladies, leur caractère; de quelle manière ils portent leurs cheveux; piquetures de leur corps; habits & ornemens dont ils se parent; propriété personnelle.

 ANN. 1777.
 Juillet.

NOUS QUITTAMES ainsi les *Îles des Amis*, & leurs habitans, après une relâche d'environ trois mois, pendant lesquels nous vécîmes dans l'amitié la plus cordiale avec les Insulaires. Leur extrême disposition au vol, trop souvent encouragée par la négligence de nos équipages, produisit, il est vrai, des querelles passagères,

mais ces querelles n'eurent jamais de suites funestes. Je m'occupai constamment du soin de prévenir une brouillerie générale, & je crois que peu d'hommes sur les deux vaisseaux, partirent sans regret. Le tems que je passai ici, ne fut pas mal employé. Nous consommâmes une très-petite quantité de nos provisions de mer : les productions du pays nous suffirent à-peu-près, & nous y prîmes même un supplément de vivres, assez considérable pour gagner *O-Taïti*, où j'étois sûr de trouver beaucoup de rafraîchissemens. Je fus bien aise d'ailleurs d'avoir une occasion d'améliorer le sort de ce bon peuple, en lui laissant des animaux utiles; j'ajouterai que les quadrupèdes, destinés pour *O-Taïti*, reprirent des forces dans les pâturages de *Tongataboo* : en un mot, nous tirâmes une multitude d'avantages de notre séjour aux *Iles des Amis*. Rien ne troubla nos plaisirs; & la poursuite du grand objet de notre voyage, n'en souffrit pas, car la saison de marcher au Nord, étoit passée, comme je l'ai déjà dit, lorsque je pris la résolution de gagner ces terres.

ANN. 1777.
Juillet.

OUTRE l'utilité immédiate dont cette relâche fut pour nous, & pour les habitans des *Iles des Amis*, les Navigateurs Européens, qui feront la même route, profiteront des connoissances que j'ai acquises sur la Géographie de cette partie de l'Océan Pacifique; & les Lecteurs Philosophes, qui aiment à étudier la nature humaine, dans tous les degrés de la civilisation, & qui se plaisent à recueillir des faits exacts sur les habitudes, les usages, les arts, la religion, le gouvernement & la

ANN. 1777.
Juillet.

langue des peuplades qui habitent les contrées lointaines du globe, nouvellement découvertes, jugeront peut-être instructifs & amusans les détails que je puis leur donner, touchant les Insulaires de cet Archipel. Je vais exposer, avec une fidélité scrupuleuse, les remarques que j'ai faites.

LES ARTICLES les plus propres aux échanges avec les Naturels, sont en général les meubles, les outils & les instrumens de fer. Ils recherchent beaucoup les grandes & les petites haches, les clous de fîche, ou les clous d'une moindre grosseur, les rapes, les limes & les couteaux. Ils estiment aussi beaucoup les étoffes rouges, les toiles blanches ou de couleur; les miroirs & les grains de verre: les grains bleus obtiennent la préférence sur tous les autres, & les blancs sont ceux dont ils font le moins de cas. On nous donnoit un cochon pour un collier de grains de verre bleus. Il faut observer que les choses purement agréables, seront quelquefois plus ou moins recherchées. Lorsque nous abordâmes à *Annamooka*, pour la première fois, les Naturels vouloient à peine échanger leurs fruits contre des grains de verre bleus; mais Feenou étant arrivé, ce personnage important les mit à la mode, & ils acquirent la valeur dont je parlois tout-à-l'heure.

AVEC les articles que je viens d'indiquer, on obtiendra tous les rafraîchissemens que produisent ces îles, c'est-à-dire, des cochons, des volailles, du poisson, des ignames, du fruit à pain, des bananes, des noix de

cocos, des cannes de sucre, & en général, les diverses provisions qu'offrent *O-Taïti*, ou les autres îles de la Société. Les ignames des *Iles des Amis* sont excellentes, & quand elles se trouyent à leur point de maturité, elles se gardent très-bien à la mer; mais le porc, le fruit à pain, & les bananes, d'une assez bonne qualité d'ailleurs, ne valent pas les mêmes articles tirés d'*O-Taïti*, & des Terres des environs.

ANN. 1777.
Juillet.

L'EAU parfaitement douce, dont les vaisseaux ont si grand besoin, dans les longs voyages, est rare sur ces terres: on en trouve, il est vrai, sur chacune; mais en trop petite quantité, ou en des lieux trop incommodés pour les Navigateurs. Cependant, comme les *Iles des Amis* offrent des provisions, & sur-tout des noix de cocos en abondance, les vaisseaux, dont les équipages n'auront pas trop de délicatesse, pourront se contenter de l'eau qu'on y rencontre. Tandis que nous mouillions au-dessous de *Kotoo*, à notre retour de *Hapaee*, quelques-uns des Habitans de *Kao* nous apprirent qu'il y a dans leur île, un ruisseau qui descend des montagnes, & qui porte ses eaux à la mer, au côté Sud-Ouest, c'est-à-dire, au côté qui est en face de *Toofoa*. Il est aisé de reconnoître *Toofoa* à son élévation, ainsi qu'au volcan considérable, dont j'ai déjà parlé, & dont nous vîmes toujours sortir de la flamme & de la fumée. Ces détails sur le ruisseau de *Kao* sont d'autant plus intéressans, que, selon le rapport des Naturels, cette partie de la côte présente un mouillage. On nous assura que la

ANN. 1777.
Juillet.

— pierre noire, qui sert à ces peuplades de haches & d'autres outils, vient de Toofoa.

IL FAUT COMPRENDRE, sous la dénomination générale d'*Istles des Amis*, non-seulement le groupe de *Hap-paee*, que j'ai visité, mais aussi toutes les terres découvertes au Nord à-peu-près au même Méridien, & d'autres qu'aucun Navigateur Européen n'a aperçu jusqu'ici. Chacune d'elles dépend, à quelques égards, de *Tongataboo*, qui, sans avoir la plus grande étendue, est la Capitale & le siège du gouvernement.

SELON les informations que nous reçûmes à *Tongataboo*, cet archipel est fort vaste. Les Naturels nous indiquèrent plus de cent-cinquante îles; ils firent usage de feuilles d'arbres pour en déterminer le nombre, & M. Anderson dont le zèle & l'activité étoient infatigables, vint à bout d'en savoir les noms. Ils en comptoient quinze d'élevées & montueuses comme *Toofoa* & *Eooa*, & trente-cinq de grandes. Nous n'en vîmes que trois de ces dernières, *Hapaee*, (regardée par les Insulaires comme une seule île), *Tongataboo* & *Eooa*: je ne puis rien dire des trente-deux que nous n'avons pas aperçu, si ce n'est qu'elles doivent être plus étendues qu'*Annamooka*, car les personnes qui nous donnerent ces détails, la mettoient au nombre des petites îles: il est vrai que plusieurs de celles-ci sont des rochers ou des bancs de sable inhabités. J'en ai indiqué au moins soixante-une sur ma Carte des *Istles des Amis* & sur le plan du havre de

Tongataboo ; j'y renvoie les Lecteurs. C'est aux Navigateurs furus à déterminer exactement la position & l'étendue d'environ cent autres qui se trouvent dans ce parage, que nous n'avons pas eu occasion d'examiner, & dont nous ne connoissons l'existence que par le témoignage de quelques-uns des Naturels du pays. En voici la liste ; je la publie, pour faciliter les recherches qu'on fera après nous.

ANN. 1777.
Juillet.

Noms des îles des AMIS & des autres de ce parage, dont les Habitans d'ANNAMOOKA, de HAPPAE & de TONGATABOO nous ont parlé (a).

Komoofeeva.	Noogoofaeou.	Novababoo.
Kollalona.	Koreemou.	Golabbe.
Felongaboonga.	Failemaia.	Vagaetoo.
Kovereetoo.	Koweeka.	Gowalka.
Fonogoeatta.	Konookoonama.	<i>Goofoo.</i>
Modooanoogoono.	Koonoogoo.	Mafanna.
Ogoo.	Geenageena.	Kolloooa.
Tongooa.	Kowourogoheefo.	Tabanna.
Koooa.	Kottejeea.	Motooha.
Fonooa eka.	Kokabba.	Laakabba.
<i>Vayoo.</i>	Bola.	Toofanaetollo.
Koloa.	Toofagga.	Toofanaelaa.
Fafeene.	Loogoobahanga.	<i>Kogoopaloo.</i>
Taonga.	Taoola.	<i>Havaeeeke.</i>
Kobakeemotoo.	Maneenceta.	<i>Tootoocela.</i>

(a) On a marqué en lettres italiques les îles auxquelles les Naturels donnent une grande étendue.

ANN. 1777. Juillet,	Kongahoonoho.	Fonooaoma.	Manooka.
	Komalla.	Fonoonneonne.	Leshianga.
	Koobaboo.	Wegaffa.	Pappataia.
	Konnetale.	Foamotoo.	Loubatta.
	Komongoraffa.	Fonooalaiee.	Oloo.
	Kotoolooa.	Tattahoi.	Takounoye.
	Kologobeele.	Latte.	Kopao.
	Kollokolahee.	Neyaf.	Kovoocea.
	Matageefia.	Feejee.	Kongaireeke.
	Mallajee.	Oowaia.	Tafeedoowia.
	Mallahahee.	Kongaiyahoi.	Hama.
	Gonoogoolaiée.	Kotooboo.	Neeootabootaboo.
	Toonobai.	Komotte.	Fotoona.
	Konnevy.	Komoarra.	Vytoboo.
	Konnevao.	Kolaiya.	Lotooma.
	Moggodoo.	Koofona.	Toggelao.
	Leoamoggo.	Konnagillelaioo.	Talava.

IL ME PAROÏT sùr que les îles du Prince *William*, découvertes & ainsi nommées par Tasman, sont comprises dans la liste que je viens de donner; car, durant notre relâche à *Hapace*, l'un des Naturels me dit qu'on trouve au Nord-Ouest de cette terre, & à trois ou quatre jours de navigation, un groupe d'îles composé de plus de quarante. Les Journaux du voyage de Tasman n'assignent pas d'autre position aux îles du Prince *William* (a).

(a) Tasman vit dix-huit ou vingt de ces petites îles, dont chacune étoit entourée de bancs de sable, de bas-fonds & de rochers. Quelques Cartes leur donnent le nom de Bancs de *Heemskirk*. Voyez la Collection des Voyages à la Mer Pacifique du Sud, par M. Dalrymple, Vol. II, pag. 183; & la Collection de Harris, Vol. I, pag. 325 édition de Campbell.

IL Y A LIEU de croire aussi, que les îles *Keppell* & *Boscawen*, découvertes par le Capitaine Wallis, en 1765, s'y trouvent également; qu'elles sont non-seulement connues aux îles des Amis, mais qu'elles dépendent du même Souverain. Je produirai sur ce point un témoignage qui me semble décisif. Demandant un jour au Roi Poulaho, comment les habitans de *Tongataboo* avoient acquis la connoissance du fer, & d'où ils avoient tiré un outil de ce métal que j'apperçus parmi eux, lorsque je relâchai sur cette terre, en 1773; il me répondit qu'il venoit d'une île nommée *Neeootabootaboo*. Je continuai mes questions, & je voulus favoir s'il avoit oui dire de qui le tenoient les Insulaires de *Neeootabootaboo*. Je le trouvai bien instruit de ces détails: il m'apprit que l'un d'eux vendit à un vaisseau qui relâcha dans leur pays, une massue pour cinq clous, & que les cinq clous avoient été envoyés à *Tongataboo*; il ajouta que jusqu'alors il n'avoit point vu de fer: ainsi, celui que laissa Tasman, devoit être usé & oublié depuis long-tems. Je fis des recherches particulières sur la position, l'étendue & la forme de l'île; je témoignai le desir d'apprendre à quelle époque ce vaisseau relâcha, quelle fut la durée de son séjour, & s'il y avoit plus d'un bâtiment. Le Roi paroissoit connoître ce qui avoit rapport à ce fait important; il me répondit qu'il n'y avoit qu'un vaisseau, que ce vaisseau ne mouilla point, & qu'il s'éloigna de l'île après avoir envoyé un canot à terre. Plusieurs circonstances me persuadèrent, que l'arrivée de ce vaisseau étoit assez récente; selon ce qu'il me dit, il y a deux îles l'une près de l'autre; il les avoit parcouru toutes deux; il me décrivit la première, comme étant éle-

ANN. 1777.
Juillet.

ANN. 1777.
Juillet.

vée & en forme de pic de même que *Kao*, & il l'appelloit *Kootahee*; il me représenta comme beaucoup plus basse, la seconde; où débarquerent quelques personnes du vaisseau, & il l'appelloit *Neeootabootaboo*. Il ajouta, que les habitans des deux îles sont de la même race que ceux de *Tongataboo*; qu'ils construisent leurs pirogues de la même maniere; qu'ils ont des cochons & des volailles, & en général les mêmes productions végétales. Le vaisseau dont me parla le Roi, doit être le *Dauphin*, le seul bâtiment sans conserve, que je sache avoir touché dans ces derniers tems à quelques-unes des îles de cette partie de la mer pacifique, avant ma première relâche aux *Îles des Amis* (a).

Hamo, *Vavao* & *Feejee*, dont on nous parla beaucoup, sont les îles les plus considérables de ces environs qu'on nous ait indiqué. On nous les représenta comme

(a) Voyez le Voyage du Capitaine Wallis, dans la Collection de Hawkesworth, Vol. I, pag. 492 & 494 de l'original. Le Capitaine Wallis dit que ces deux îles sont élevées; mais il observe que l'une a la forme d'un pain de sucre, d'où l'on peut conclure qu'elle a plus d'élévation que l'autre, & qu'elle ressemble beaucoup à *Kao*. En comparant les détails donnés par Poulaho au Capitaine Cook, avec le Journal du Capitaine Wallis, il paroît sûr que l'île *Boscawen* est l'île *Kootahee*, & l'île *Keppel*, l'île *Neeootabootaboo*. La dernière est une des Terres étendues, marquées dans la liste précédente. Le Lecteur, averti déjà que les Navigateurs écrivent, d'une maniere très-différente, les mots prononcés par les Natures, jugera que *Kottejeea* & *Kootahee* sont la même île.

plus grandes que *Tongataboo*. Je présume que ces terres n'ont été aperçues d'aucun Européen: Tasman marque, il est vrai, sur sa Carte, une île à l'endroit où je suppose *Vavao*, c'est-à-dire, par environ 19^e de latitude-Sud (a); mais il donne peu d'étendue à cette terre, au lieu que *Vavao*, selon le témoignage unanime de nos Amis de *Tongataboo*, est plus grande que cette dernière île, & a de hautes montagnes. J'y serois allé, & j'aurois accompagné Feenou lorsqu'il s'y rendit de *Hapae*, s'il ne m'avoit pas découragé, en me disant faussement qu'elle est peu considérable, & même qu'on n'y trouve point de havre. Poulaho, c'est-à-dire, le Roi, m'assura bientôt qu'elle est grande, qu'elle offre non-seulement toutes les productions de *Tongataboo*, mais qu'elle a l'avantage particulier de posséder un ruisseau d'eau douce & un havre aussi beau que celui de la Métropole des *Iles des Amis*. Il proposa de me servir de guide, si je voulois faire le voyage; il en vint jusqu'à me dire, que je pourrois le tuer, si tout ce qu'il m'assuroit n'étoit pas vrai. Ses assertions ne me laisserent aucun doute, & je fus convaincu que Feenou, par des vues d'intérêt, avoit cherché à m'induire en erreur.

ANN. 1777.
Juillet.

(a) M. Dalrymple & Campbell qui ont imprimé les Journaux du Voyage de Tasman, ne disent pas qu'il ait vu cette île. La Carte à laquelle renvoie le Capitaine Cook, est vraisemblablement celle qu'on trouve dans la Collection des Voyages de Dalrymple, où la route de Tasman est indiquée d'une manière exacte. On y voit plusieurs petits îlets sur le parage dont il est ici question.

ANN. 1777.
Juillet.

*Hamo*a, qui dépend aussi de *Tongataboo* ; gît au Nord-Ouest de *Vavao*, à deux jours de navigation. Si je crois tout ce qu'on m'en a dit, elle est la plus grande des *Iles des Amis*, elle a des havres & de la bonne eau, & on y trouve en abondance chacune des productions de ces terres; Poulaho y réside souvent. Il paroît que les habitans sont très-estimés à *Tongataboo*, car on nous apprend que les chants & les danses exécutés devant nous, étoient copiés sur les leurs, & nous vîmes quelques maisons, qu'on nous assura avoir été bâties sur le modèle des maisons de *Hamo*a. M. Anderson, qui faisoit des recherches continuelles sur les langues des peuples de la mer du Sud, recueillit les trois mots suivans du dialecte de *Hamo*a.

Tamolao (a), un homme, Chef du pays.

Tamaety, une femme qui a de l'autorité dans l'île.

Solle, un homme du peuple.

(a) On a vu, dans plusieurs des notes précédentes, des extraits des *Lettres édifiantes & curieuses*, qui prouvent la conformité des usages des habitans des îles *Carolines*, avec les coutumes que le Capitaine Cook a trouvé sur des îles de la Mer Pacifique du Sud, très-éloignées les unes des autres. Cette ressemblance toutefois laisse encore des doutes sur l'identité d'origine des peuplades de ces Terres; car on peut dire, avec raison, que le développement seul des facultés de la nature humaine, introduit les mêmes usages chez des peuples séparés par un grand espace, & qu'on observe les mêmes habitudes dans tous les siècles, & dans toutes les parties

D'APRÈS les instructions qu'on nous a données, *Feejee*

 gît au Nord-Ouest-quart-Ouest de *Tongataboo*, à trois

 ANN. 1777.
 Juillet.

du globe, parmi les hommes qui sont au même degré de civilisation ; le Lecteur cependant n'appliquera peut-être pas cette remarque à la conformité dont on parle ici, s'il veut bien saisir la distinction que je vais faire. Les usages fondés sur des besoins communs à toute l'espèce humaine, & bornés à l'application des méthodes qui peuvent satisfaire ces besoins, ne supposent pas, malgré leur conformité, que ceux qui les suivent se sont imités, les uns les autres, ou qu'ils tirent leur origine de la même souche ; car l'homme a par-tout la même sagacité, & les moyens de satisfaire un besoin particulier, sont en petit nombre, sur-tout dans les pays également incultes. Ainsi, les Tribus les plus éloignées, celles, par exemple, de la *Terre de Feu*, & celles qui habitent les îles situées à l'Est du *Kamschatka*, peuvent produire du feu de la même manière, en frottant deux bâtons, sans donner lieu de croire que l'une a imité l'autre, ou tiré cette invention d'une source commune. Il n'en est pas ainsi des usages qui ne tirent point leur origine d'un principe général de la nature humaine, & qui ne doivent leur établissement qu'aux fantaisies & aux modes infiniment variées des diverses peuplades. Les coutumes des Insulaires de la partie septentrionale & de la partie méridionale de la Mer Pacifique, d'après lesquelles nous avons jugé que les différentes Tribus viennent de la même souche, sont évidemment de la dernière espèce. Puisque les Habitans de *Mangeea* & ceux des *Nouvelles Philippines*, pour donner des marques de respect à un homme ou à une femme, frottent sa main sur leurs visages, il est clair qu'ils ont appris à la même école cette manière de saluer. Si les esprits trop livrés au scepticisme, ne se rendent point, j'ajouterai qu'il me paroît difficile de ne pas convenir de l'identité de race, dans le cas présent ; qu'à la preuve, tirée de la conformité des usages, on peut en joindre ici une nouvelle, encore

ANN. 1777.
Juillet.

jours de navigation. On nous en parla comme d'une terre élevée, mais très-fertile, où il y a beaucoup de cochons, de chiens, de volailles, & toutes les espèces de fruits & de racines qu'on trouve dans ces parages : on nous assura qu'elle est beaucoup plus étendue que *Tongataboo*, dont elle ne dépend pas, ainsi que les autres îles de cet Archipel ; que *Feejee* & *Tongataboo* sont souvent en guerre. Plusieurs circonstances nous firent connoître que les habitans de *Tongataboo* redoutent beaucoup les Insulaires de *Feejee* : pour exprimer le sentiment de leur infériorité, ils avoient coutume de plier leur corps en avant, & de se couvrir de leurs mains le visage : il ne faut pas s'étonner de l'effroi qu'inspiroient les Naturels de *Feejee*, car la dextérité avec laquelle ils manient l'arc & la fronde, les rend redoutables, & comme ils

plus incontestable, celle de la conformité des idiômes. Le Capitaine Cook nous apprend que le mot de *Tamoloa* signifie un *Chef*, à *Hamoā*, l'une des îles des *Amis*, & on voit dans les *Lettres éditantes & curieuses*, que les Habitans des îles *Carolines* appellent du même nom les Principaux du pays. Deux notes insérées plus haut offrent des passages du Pere Cantova, où ce Missionnaire parle des *Tamoles* de ces dernières îles ; il emploie ce terme au moins douze fois dans le cours de quelques pages. Je vais transcrire un passage absolument décisif, qui rend superflue toute autre citation.

« L'autorité du Gouvernement se partage entre plusieurs Familles
 » Nobles, dont les Chefs s'appellent *Tamoles*. Il y a outre cela
 » dans chaque Province un principal *Tamole*, auquel tous les
 » autres sont soumis. » *Lettres éditantes & curieuses*, tome XV,
 page 312.

mangent, à l'exemple des Zélandois, les guerriers qu'ils tuent dans les batailles, cet usage abominable, ajoute encore à la frayeur de leurs voisins. Les Habitans de *Tongataboo*, qui les accusoient d'être cannibales ne les ont point calomniés; car plusieurs personnes de *Feejee* que nous interrogeâmes, convinrent du fait.

ANN. 1777.
JUILLET.

PUISQUE je parle des Antropophages, je demande à ceux qui soutiennent que le défaut de subsistances a déterminé les premiers Cannibales à manger de la chair humaine, ce qui a déterminé les habitans de *Feejee* à conserver cet usage au milieu de l'abondance. Les Insulaires de *Tongataboo*, qui, sans doute par crainte, s'efforcent de vivre en paix avec leurs farouches voisins, les détestent beaucoup: cependant ils vont quelquefois les combattre, & ils rapportent du pays ennemi des trophés de plumes rouges, qu'on trouve en grande quantité à *Feejee*, & qui sont très-estimées aux *Iles des Amis*, ainsi que je l'ai dit tant de fois. Lorsque les deux îles sont en paix, la communication entre les deux terres est assez vive; il paroît qu'elles se connoissent depuis peu, autrement, *Feejee* ayant beaucoup de chiens, ce quadrupède se seroit répandu plutôt à *Tongataboo*, & aux îles des environs, où j'en laissai les premiers couples en 1773. Les Naturels de *Feejee*, que nous rencontrâmes ici, étoient d'une couleur plus foncée, que celle des habitans des *Iles des Amis* en général; l'un d'eux avoit l'oreille fendue, & le lobe si alongé, qu'il touchoit presque les épaules; singularité que j'avois observée sur d'autres îles de la mer du Sud dans mon second voyage.

ANN. 1777.
Juillet.

Il me parut qu'on avoit pour eux beaucoup d'égards ; au reste , la vivacité de leur esprit ne contribuoit peut-être pas moins à ce bon accueil , que la puissance & la cruauté de leur Nation. Leur pénétration est bien supérieure à celle des Naturels de *Tongataboo* , si j'en juge par quelques-uns de leurs ouvrages mécaniques que nous apperçûmes ; ils ont des massues & des piques sculptées de la maniere la plus adroite , des étoffes en compartimens , d'un dessein exact , des nattes dont les couleurs sont nuées avec goût , & enfin des pots de terre & d'autres meubles , qui annoncent de très-habiles ouvriers.

J'AI DIT que *Feejee* gît à trois jours de navigation de *Tongataboo* : ces peuplades n'ont d'autre méthode de mesurer la distance d'une île à l'autre , que par le tems dont elles ont besoin pour faire la traversée sur une de leurs pirogues. Voulant déterminer avec une sorte de précision , l'espace que peuvent parcourir leurs embarcations par un vent modéré , dans un intervalle fixe , j'allai à bord d'un de ces petits bâtimens qui étoit sous voile , & après diverses expériences du Lock , je reconnus qu'en serrant le vent par une jolie brise , elles font sept nœuds ou sept milles en une heure. J'en conclus qu'elles parcourent sept ou huit milles par heure , avec les brises qui soufflent ordinairement sur ces parages. Mais la longueur d'un jour ne doit pas être ici comptée de vingt-quatre heures ; car , en parlant d'un jour de navigation , ils comprennent seulement l'intervalle qui se trouve du matin au soir , c'est-à-dire , dix ou douze heures au plus : ainsi , deux jours de voile désignent

désignent l'intervalle qu'il y a du matin du premier jour au soir du second. Ils se guident sur le Soleil pendant le jour, & sur les étoiles pendant la nuit : lorsque l'obscurité de l'atmosphère leur ôte ce moyen de direction, les points d'où viennent les vents & les vagues leur servent de boussole. Si le vent & les vagues changent de route au moment où le ciel est nébuleux, (ce qui n'arrive guères qu'alors, dans les parages qui sont le théâtre du vent alisé) ils s'égarerent, ils manquent souvent le port où ils alloient, & on n'en entend plus parler. Le Lecteur se souvient de ce que nous avons dit des Compatriotes d'Omaï jettés à *Wateoo*, par les courans & les tempêtes, & il paroît que les équipages dont on ne reçoit plus de nouvelles, ne périssent pas toujours.

ANN. 1777.
Juillet.

DE TOUS LES HAVRES & de tous les mouillages que j'ai rencontré parmi ces îles, celui de *Tongataboo* est sans comparaison le meilleur, non-seulement parce qu'il est très-sûr, mais à raison de son étendue & de la bonté de son fond. Les dangers que nous courûmes en y entrant du côté du Nord, doivent servir de leçon, & j'exhorte les Navigateurs à ne pas essayer cette route avec un vaisseau lourd : l'autre passage par lequel nous fortîmes, est beaucoup plus facile & beaucoup plus sûr. Ceux qui voudront entrer par le canal de l'Est, doivent gouverner sur la pointe Nord-Est de l'île, & longer la côte septentrionale, en la laissant, ainsi que les petites îles à tribord, jusqu'à ce qu'ils aient atteint le travers de la pointe orientale de l'entrée dans la lagune, & côtoyer

ANN. 1777.
Juillet.

ensuite le récif des petites îles ; en prenant cette route, ils passeront entre *Makkahaa* & *Manooafai* ou la quatrième & la cinquième des îles qu'on voit à la hauteur de la pointe ouest de la *lagune* : on peut aussi passer entre la troisième & la quatrième îles, c'est-à-dire, entre *Pangimodoo* & *Manooafai* ; mais ce canal est bien plus étroit que l'autre. La marée est très-forte dans tous les deux ; le flot vient du Nord-Ouest, comme je l'ai déjà observé, & l'Ebbe suit la même direction ; mais je parlerai ailleurs des marées. Dès qu'on est au milieu de l'un des deux canaux, il faut serrer la côte de *Tongataboo*, & mouiller entre cette terre & *Pangimodoo*, devant une crique qui mène à la *lagune* où les canots peuvent entrer à mi-flot.

Si *Tongataboo* a le meilleur havre, *Annamooka* offre la meilleure eau, qu'on ne peut pas toutefois appeler bonne ; mais en creusant des puits près de l'étang, nous en trouvâmes d'assez passable. Cette dernière île gissant au centre du groupe, est d'ailleurs la mieux située pour tirer des rafraichissemens des terres des environs. Outre la rade dans laquelle nous mouillâmes, & le havre qui est en-dedans de la pointe Sud-Ouest, il y a une crique dans le récif, qu'on voit en face de l'anse sablonneuse orientale, au côté septentrional de l'île où deux ou trois vaisseaux peuvent tenir en sûreté en s'amarrant de manière à ne point éviter, & en établissant leurs ancres ou amarres de l'avant & de l'arrière sur les rochers.

J'AI DÉJÀ DÉCRIT les îles *Hapae*; j'ajouterai seulement ici qu'elles se prolongent au Sud-Ouest-quart-Sud, & au Nord-Est-quart-Nord, l'espace d'environ dix-neuf milles. L'extrémité septentrionale gît par $19^{\text{d}} 39'$ de latitude Sud & $33'$ de longitude à l'Est d'*Annamooka*. On trouve, dans l'intervalle qui les sépare les unes des autres, une multitude de petites îles, de bancs de sable & de brisans; en sorte que la meilleure route pour y arriver sans danger, est celle que j'ai prise, ou d'arrondir par le Nord, selon la position du vaisseau qui veut y aborder. *Lefooga*, en travers de laquelle nous mouillâmes, est la plus fertile des îles qu'on nomme *Hapae*; elle est aussi la plus peuplée: elle offre un mouillage le long du côté Nord-Ouest; mais il sera nécessaire de bien examiner le local, avant d'amarrer, car, lors même que la sonde rapporteroit un beau sable, on y rencontrera des rochers aigus de corail qui couperont bientôt les cables.

ANN. 1777.
Juillet.

JE RENVOIE à la carte ceux qui desireront de plus grands détails nautiques sur les *Iles des Amis*: chacune de ses parties a été rédigée avec autant d'exactitude que les circonstances l'ont permise. Il faut aussi y recourir, si l'on veut connoître les divers mouillages des vaisseaux, & leurs routes de l'une à l'autre de ces terres. Je grossois mon Journal, sans amuser ni instruire le Public, si je parlois de tous les relevemens que nous primes, ou de toutes les manœuvres que nous fîmes, pour revirer de bord, &c.

ANN. 1777.
Juillet.

J'OMETS ici plusieurs remarques géographiques, qui se trouvent dans la relation de mon second voyage (a); je renvoie d'ailleurs aux observations que j'y ai insérées (b) sur les habitans, les mœurs & les arts des *Iles des Amis* : en général, je n'ai rien découvert depuis qui m'oblige de changer d'opinion. Je me borne donc à quelques particularités intéressantes, qu'on n'y rencontre pas, ou qui y sont exposées d'une manière inexacte & imparfaite, & aux choses qui peuvent éclaircir davantage le récit que j'ai fait de nos entrevues avec les Insulaires.

ON IMAGINE sans doute qu'ayant passé près de trois mois parmi eux, je suis en état de répondre à toutes les difficultés, & de donner une description satisfaisante de leurs usages, de leurs opinions & de leurs institutions civiles & religieuses : cette opinion paroît d'autant mieux fondée, que nous avions à bord un Naturel de la Mer du Sud, qui entendoit la langue du pays & la nôtre, & qui sembloit très-propre à nous servir d'Interprète; mais le pauvre Omaï ne fut pas aussi utile sous ce rapport, qu'on est tenté de le croire. A moins que l'objet ou la chose que nous voulions connoître, ne se trouvât sous nos yeux, nous avions bien de la peine à acquérir des connoissances imparfaites.

(a) Tome I, pages 211, 213 de l'original.

(b) Ibid. pages 213 & les suivantes de l'original.

Nous faisons cent méprises, & Omaï étoit encore plus sujet à ces méprises que nous; car, n'ayant point de curiosité, il ne s'avisa jamais de recueillir des observations pour lui-même, &, quand il étoit disposé à nous procurer des éclaircissens, ses idées étoient si bornées, peut-être si différentes des nôtres, & ses explications si confuses, qu'elles embrouilloient nos recherches, au lieu de nous instruire. J'ajouterai que nous ne rencontrions gueres, parmi les Naturels, un homme assez habile, & d'assez bonne humeur, pour nous donner les informations que nous désirions. La plupart d'entr'eux n'aïmoient pas nos questions, que vraisemblablement ils jugeoient oiseuses. Le poste que nous occupions à *Tongataboo*, où nous demeurâmes le plus de tems, étoit d'ailleurs très-défavorable. Nous nous trouvions dans une partie de l'île, où il n'y a gueres d'autres habitans que des pêcheurs. C'étoit constamment un jour de fête, pour ceux que nous allions voir, ou qui venoient nous rendre visite; en sorte que nous eûmes bien peu d'occasions d'examiner quelle est la maniere de vivre habituelle des Insulaires. On ne s'étonnera donc pas, si nous développons, d'une maniere incomplète, plusieurs points relatifs à leurs usages domestiques: au reste, nous sommes efforcés de remédier à ces défavantages, par des observations continuelles. Je dois à M. Anderson une grande partie de la fin de ce Chapitre & du Chapitre suivant: ce qui a rapport à la Religion & à la langue de ces peuplades, est entièrement de lui; &, sur les autres objets, j'ai exprimé à-peu-près dans les ter-

ANN. 1777.

Juillet.

ANN. 1777.

Juillet.

mes de son Journal, des Remarques qui s'accordent avec les miennes.

LES NATURELS des *Iles des Amis* excèdent rarement la taille ordinaire (nous en avons cependant mesuré quelques-uns qui avoient plus de six pieds) mais ils sont très-forts & bien faits , sur-tout aux cuisses , aux jambes & aux bras. En général, leurs épaules ont beaucoup de largeur; &, quoique leur stature musculeuse, qui paroît la suite d'un grand exercice, annonce plus la vigueur que la beauté, plusieurs offrent réellement une belle figure. On est surpris de la variété de leurs traits, & il n'est gueres possible de les caractériser par une conformité générale: On peut dire qu'il est très-commun d'y voir des pointes de nez épatées; mais, d'un autre côté, nous avons apperçu cent visages pareils à ceux des Européens, & de véritables nez aquilins. Ils ont les yeux & les dents d'une bonne qualité; mais les dents ne sont ni si blanches, ni si bien rangées que celles qu'on rencontre souvent parmi les peuplades de la Mer du Sud. Au reste, pour balancer ce défaut, il y a peu de ces lèvres épaisses si communes dans les îles de l'Océan Pacifique.

ON RECONNOÎT moins les femmes à leurs traits, qu'à la forme générale de leur corps, qui n'offre pas ordinairement l'embonpoint nerveux de celui des hommes. La physionomie de quelques-unes est si délicate, qu'elle indique leur sexe, & qu'elle a droit aux éloges qu'on

donne à la beauté & à la douceur du visage ; mais les physionomies de cette espèce sont assez rares. Au reste, c'est la partie la plus défectueuse ; car le corps & les membres de la plupart des femmes sont bien proportionnés, & il y en a qui pourroient servir de modèles aux Artistes. La petitesse & la délicatesse extraordinaires de leurs doigts, comparables aux plus jolis doigts de nos Européennes, sont ce qui les distingue davantage.

ANN. 1777.
Juillet.

LA COULEUR générale de la peau est d'une nuance plus foncée que le cuivre brun ; mais plusieurs des hommes & des femmes ont un teint vraiment olivâtre ; quelques-unes des personnes du sexe sont même assez blanches ; leur blancheur vient probablement de ce qu'elles s'exposent moins au Soleil ; ainsi qu'une disposition à l'embonpoint, dans un petit nombre des Principaux du pays, paroît être la suite d'une vie plus oisive. Les Chefs offrent souvent aussi une peau plus douce & plus propre : celle du bas-peuple est ordinairement plus noire & plus grossière, sur-tout dans les parties qui ne sont pas couvertes, différence qu'il faut peut-être attribuer à des maladies cutanées. Nous vîmes à *Hapae* un homme & un petit garçon, & à *Annamooka*, un enfant d'une blancheur parfaite. On a trouvé de pareils individus chez tous les peuples noirs ; mais je présume que leur couleur est plutôt une maladie, qu'un phénomène de la nature.

À TOUT PRENDRE néanmoins, il y a peu de défauts ou de difformités naturelles parmi eux : nous

ANN. 1777.
Juillet.

en rencontrâmes deux ou trois qui avoient les pieds tournés en-dedans, & quelques-uns affligés d'une forte de cécité, occasionnée par un vice de la cornée. Ils sont sujets à d'autres maladies : les dartres, qui semblent affecter la moitié des Insulaires, & qui laissent après elles des taches blanchâtres & serpentine, sont la maladie la plus commune ; mais elle est moins grave qu'une seconde très-fréquente, laquelle se manifeste sur toutes les parties du corps, en larges ulcères qui ont de grosses bordures blanches, & qui jettent une matiere légère & claire. Nous vîmes quelques-uns de ces ulcères très-virulents ; & les Naturels, qui en avoient sur le visage, inspiroient le dégoût. Nous en vîmes plusieurs de guéris, ou sur le point de l'être ; mais dans ces cas, les malades avoient perdu le nez, ou ils en avoient perdu la plus grande partie. Comme nous savions, de maniere à n'en pouvoir douter (a), que les habitans des *Iles des Amis* étoient sujets à cette maladie dégoûtante, avant mon second Voyage, & que les Naturels en convenoient ; malgré la conformité des symptômes, elle ne peut être l'effet du virus vénérien, à moins qu'on ne suppose que nous n'avons pas apporté ici la maladie vénérienne en 1773. Il est sûr que nous l'y avons trouvée en 1777 ; car, peu de jours après notre arrivée, quelques-uns de mes gens la prirent ; & je sentis avec

(a) Voyez le second Voyage du capitaine Cook, (tome II page 20 de l'original) . M. Cook y parle d'un homme affligé de cette maladie, qu'il rencontra à *Annamooka* en 1773.

regret ;

regret, que je m'étois envain donné, lors de ma première relâche, tous les soins possibles, pour prévenir l'introduction d'une calamité aussi terrible. Ce qui est extraordinaire, les Naturels ne semblent pas s'en occuper beaucoup, & nous vîmes peu de traces de ses effets destructifs; vraisemblablement le climat & leur régime affoiblissent son venin. Il y a deux autres maladies répandues aux *Iles des Amis*: la première est une enflure coriace qui affecte les jambes & les bras; & les grossit extrêmement dans toute leur longueur; mais qui n'a rien de douloureux; la seconde est une tumeur de la même espèce, qui vient aux testicules, & qui surpasse quelquefois la grosseur des deux poings. On peut d'ailleurs regarder comme des hommes très-sains; les habitans de ces contrées: nous n'avons pas rencontré, durant notre séjour, une seule personne détenue chez elle, pour cause de maladie. Au contraire, leur force & leur activité sont, à tous égards, proportionnées à la vigueur de leurs muscles; & ils déploient tellement l'une & l'autre dans leurs occupations habituelles, & dans leurs amusemens, qu'ils sont, à coup sûr, peu sujets aux maladies nombreuses, qui résultent de l'indolence, ou d'une manière de vivre contraire à la Nature.

LEUR CONTENANCE est gracieuse & leur démarche ferme; ces avantages leur paroissent si naturels & si nécessaires, qu'en nous voyant tomber souvent sur les racines des arbres, ou les inégalités du terrain, ils rioient de notre mal-adresse; plus que de toute autre chose;

ANN. 1777.
Juillet.

LEURS PHYSIONOMIES expriment à un point remarquable la douceur & l'extrême bonté de leur caractère; on n'y apperçoit pas le moindre trait de cette aigreur farouche, qu'on remarque sur le visage des peuples qui vivent encore dans un état de barbarie. Leur maintien est si calme, ils ont tant d'empire sur leurs passions, & tant de fermeté dans leur conduite, qu'ils semblent assujettis dès l'enfance aux prohibitions les plus sévères; mais ils ont d'ailleurs de la franchise & de la gaieté, quoiqu'ils prennent quelquefois sous les yeux de leurs Chefs une sorte de gravité & un air sérieux, qui leur donnent de la roideur, de la mauvaise grace & de la réserve.

L'ACCUEIL amical qu'ont reçu tous les Navigateurs, montre assez les dispositions pacifiques des Naturels des *Iles des Amis*. Loin d'attaquer les étrangers ouvertement ou clandestinement, à l'exemple de la plupart des habitans de ces mers, on n'a pas à leur reprocher la plus légère marque d'inimitié; ils ont au contraire, à l'exemple des peuples civilisés, cherché à établir des communications par des échanges, c'est-à-dire, par le seul moyen qui réunit les différentes nations. Ils sont si habiles dans les échanges (ils les appellent *Fukatou*) que nous jugeâmes d'abord qu'ils s'étoient formés, en commerçant avec les îles voisines; mais nous nous assûrâmes ensuite qu'ils ne font point de trafic, ou qu'ils en font un très-peu considérable, excepté avec *Feejee*, d'où ils tirent des plumes rouges, & un petit nombre d'articles que j'ai indiqués plus haut. Il n'y a peut-être

pas sur le globe de peuplade qui mette plus d'honnêteté, & moins de défiance dans le commerce. Nous ne courions aucun risque à leur permettre d'examiner nos marchandises, & de les manier en détail, & ils comptoient également sur notre bonne-foi. Si l'acheteur ou le vendeur se repentoient du marché, on se rendoit réciproquement, d'un commun accord, & d'une manière enjouée, ce qu'on avoit reçu. En un mot, ils semblent réunir la plupart des bonnes qualités qui font honneur à l'homme, telles que l'industrie, la candeur, la persévérance, l'affabilité; & peut-être des vertus moins communes; que la brièveté de notre séjour ne nous a pas permis d'observer.

ANN. 1777.
Juillet.

LE PENCHANT AU vol, universel & très-vif dans les deux sexes, & parmi les individus de tous les âges, est le seul défaut que nous leur connoissons. J'observerai toutefois que cette partie défectueuse de leur conduite, sembloit ne regarder que nous; car j'ai lieu de croire qu'ils ne se volent pas entr'eux plus souvent, peut-être pas aussi fréquemment qu'en d'autres pays, où les larcins de quelques personnes corrompues, ne nuisent point à la réputation du corps du peuple en général. Il faut avoir beaucoup d'indulgence pour les tentations & les foiblesses de ces pauvres Insulaires de la Mer Pacifique, à qui nous inspirons les desirs les plus ardents, en leur montrant des objets nouveaux, dont l'utilité ou la beauté fascinent leurs esprits. Le vol, parmi les nations civilisées & éclairées, annonce un caractère souillé par la

60 TROISIEME VOYAGE

ANN. 1777.
Juillet.

basseffe, par une cupidité qui méprise les règles de la justice; par cette paresse qui produit l'extrême indigence, & qui néglige les moyens honnêtes de s'en affranchir. Mais on ne doit pas juger aussi sévèrement les vols commis par les Naturels des *Iles des Amis*, & des autres Terres où nous avons abordé: ils paroissent résulter d'une curiosité, ou d'un desir très-pressant de posséder des choses qui étoient absolument nouvelles pour eux, & qui appartenoient à des étrangers très-différens de leur propre race. Si des hommes aussi supérieurs à nous en apparence, que nous le sommes à eux, arrivoient parmi nous avec des richesses aussi séduisantes que le sont les nôtres, pour des peuplades étrangères aux arts, est-il sûr que nos principes de justice suffiroient pour contenir la plupart des individus de notre nation? La cause de leur penchant au vol, que je viens d'indiquer, paroît d'autant plus vraie, qu'ils volent tout indifféremment dès la première vue, avant de songer, le moins du monde, à se servir de leur proie d'une manière utile: il n'en est pas de même parmi nous; le dernier de nos voleurs ne voudroit pas risquer sa réputation, ou s'exposer au châtiement, sans savoir d'avance l'usage qu'il fera des choses dérobées. Au reste, la disposition au vol de ces Insulaires, très-désagréable & très-incommode d'ailleurs; nous fournit un moyen de connoître la vivacité de leur intelligence; car ils commettoient les petits larcins avec beaucoup de dextérité, & les vols plus capitaux, avec une suite & des combinaisons proportionnées à l'impor-

rance des objets. J'en ai donné une preuve frappante, en racontant ; qu'ils essayèrent d'enlever en plein jour une des ancrs de la *Découverte*.

ANN. 1777.
Juillet.

LEUR CHEVELURE est en général lisse, épaisse & forte; celle d'un petit nombre d'entr'eux boucle naturellement. Elle est noire, presque sans exception; mais la plupart des hommes, & quelques-unes des femmes la peignent en brun ou en pourpre, & quelquefois en orangé. Ils produisent la première couleur, en y mettant une forte d'enduit de corail brûlé, mêlé avec de l'eau; la seconde, en y appliquant des rapures d'un bois rougeâtre, délayées également dans de l'eau; & la troisième, en la parfumant, je crois, d'une poudre tirée du fouchet des *Indes*.

LORSQUE j'abordai sur ces îles pour la première fois, je crus que les hommes & les femmes étoient dans l'usage de porter leurs cheveux courts; mais notre relâche ayant été plus longue cette fois, j'ai vu beaucoup de cheveux longs. Leurs modes, en ce point, sont si variées, qu'il est difficile d'indiquer celle qui est la plus répandue. Quelques-uns les portent coupés à l'un des côtés de la tête, tandis que la portion du côté opposé a toute sa longueur; ceux-ci les ont coupés près, & peut-être rasés dans un endroit; ceux-là ont la tête rasé, excepté une seule touffe, qu'ils laissent ordinairement près de l'oreille: d'autres les laissent prendre toute leur croissance, sans y toucher. Les femmes, en géné-

ANN. 1777.
Juillet.

ral, portent leurs cheveux courts; les hommes se coupent la barbe, & les deux sexes s'arrachent les poils sous les aisselles; j'ai déjà décrit de quelle maniere. Les hommes ont des piquetures d'un bleu foncé, depuis le milieu du ventre jusqu'à mi-cuisses. Ils produisent ces piquetures, avec un instrument d'os, rempli de dents: après avoir plongé les dents dans le suc du *Doedoe*, ils les impriment dans la peau, à l'aide d'un morceau de bois, & il en résulte des points ineffaçables. Ils tracent ainsi des lignes & des figures si variées & si bien disposées, qu'elles ont quelquefois de l'élégance. Les femmes ne se *tatouent* que l'intérieur des mains. Le Roi n'est point assujéti à cette coutume, il n'est pas obligé non plus de se faire, dans les tems de deuil, ces blessures, dont je parlerai tout-à-l'heure.

LES HOMMES sont tous circoncis, ou plutôt *supercis*, car on leur coupe seulement un petit morceau de la partie supérieure du prépuce; ce qui l'empêche de recouvrir jamais le gland. Ils ne veulent pas autre chose; ils disent que la propreté leur a dicté cette opération.

L'HABILLEMENT des femmes est le même que celui des hommes; il est composé d'une pièce d'étoffe, ou d'une natte, (plus ordinairement de la première) large d'environ deux verges, & de deux & demie de longueur, & toujours assez long pour faire un tour & demi sur les reins, où il est arrêté par une ceinture ou une corde. Il est double sur le devant, & il tombe

comme un jupon, jusqu'au milieu de la jambe. La partie, qui est au-dessus des reins, offre plusieurs plis; en sorte que si on la développe dans toute son étendue, il y a assez d'étoffes pour envelopper & couvrir les épaules, qui restent presque toujours nues. Tel est, pour la forme, le vêtement général des deux sexes. Les Insulaires, d'un rang distingué, portent seuls de grandes pièces d'étoffe, & de belles nattes. Le bas-peuple s'habille de pièces plus petites, & très-souvent, il ne porte qu'un pagne de feuilles de plantes, ou le *Maro*, qui est un morceau d'étoffe étroit, ou une natte ressemblant à une ceinture: ils passent le *Maro* entre leurs cuisses, & ils en couvrent leurs reins. Il paroît destiné principalement aux hommes. Ils ont divers habits pour leurs grands *Haivas* ou fêtes; mais la forme est toujours la même; & les vêtemens les plus riches sont plus ou moins garnis de plumes rouges. Je n'ai pu savoir à quelle occasion les Chefs mettent leurs chapeaux de plumes rouges. Les hommes & les femmes ont quelquefois de petits bonnets composés de différentes matières, pour se garantir le visage du Soleil.

ANN. 1777.
Juillet.

LA PARURE des deux sexes est aussi la même. Les ornemens les plus communs, sont des colliers du fruit du *Pandanus*, ou de diverses fleurs odoriférantes; on leur donne, dans le pays, le nom général de *Kahulla*. Les Naturels suspendent quelquefois sur leur poitrine, de petites coquilles, l'aile & les os de la cuisse des oiseaux, des dents de requins, &c. Ils portent souvent, à la par-

ANN. 1777.
Juillet.

tie supérieure du bras, une nacre de perle bien polie ; ou un anneau de la même substance sculpté ; ils ont d'ailleurs des bagues d'écaïlle de tortues, & des bracelets.

LES LOBES de leurs oreilles, sont percés en deux endroits, & ils y placent des morceaux cylindriques d'ivoire, d'environ trois pouces de long, qu'ils introduisent par l'un des trous, & qu'ils font sortir par l'autre, ou de petits roseaux de la même grandeur, remplis d'une poudre jaune. Cette poudre, dont les femmes se frottent tout le visage ; ainsi que nos dames se mettent du rouge sur les joues, paroît être du fouchet des Indes pulvérisé. Nous avons vu souvent le lobe d'une seule oreille percé d'un trou & non pas de deux.

LA PROPRETÉ DU CORPS, est ce qu'ils semblent préférer à tout ; aussi, se baignent-ils fréquemment dans les étangs, qui ne paroissent pas destinés à autre chose (a) : quoique l'eau de la plupart de ces étangs soit d'une puanteur insupportable, ils aiment mieux s'y laver que dans la mer ; ils savent très-bien que l'eau salée gâte la peau ; & lorsque la nécessité les oblige à prendre des

(a) On retrouve cet usage parmi les Habitans des îles *Carolines* ; et ils sont accoutumés à se baigner, trois fois le jour, le matin, à midi, & sur le soir. *Lettres édifiantes & curieuses*, tome 16, page 314.

bains dans l'Océan, ils ont ordinairement des cocos remplis d'une eau douce, dont ils font usage pour détruire cette impression. Ils recherchent beaucoup l'huile de la noix de cocos par la même raison; non-seulement ils en jettent une quantité considérable sur leur tête & sur leurs épaules, ils ont soin de plus de s'en froter tout le corps. Quand on n'a point vu l'effet de cette opération, on ne peut concevoir à quel point elle embellit la peau. Tous les Insulaires cependant n'ont pas des moyens de se procurer de l'huile de cocos, & c'est sans doute parce que le bas-peuple ne s'en sert point, que sa peau est moins fine & moins douce.

ANN. 1777.

Juillet.



 CHAPITRE XI.

OCCUPATIONS des femmes des îles des AMIS ; occupations des hommes ; agriculture ; construction des maisons ; outils , cordages & instrumens de pêche ; instrumens de musique ; armes ; nourriture & maniere d'appréter les alimens ; amusemens ; Mariages ; Cérémonies funèbres ; Divinités du Pays ; idées sur l'ame & sur une autre vie : Temples ; Gouvernement ; hommages qu'on rend au Roi : Détails sur la Famille Royale : Remarques sur la Langue & petit Vocabulaire de cet idiôme : Observations nautiques & autres.

 LA VIE DOMESTIQUE des Insulaires des îles *des Amis* ; n'est pas assez laborieuse pour être fatigante, & pas assez oisive pour être accusée de paresse. La nature a été si prodigue envers eux, qu'ils ont rarement besoin de se livrer à beaucoup de travail ; & leur activité les empêchera toujours de se livrer à la mollesse. Par une heureuse combinaison des circonstances, leurs occupations habituelles sont en si petit nombre & de si peu de durée, qu'ils ont bien du tems pour leur récréation ; le travail & les

ANN. 1777.
Juillet.

affaires ne viennent point troubler leurs amusemens ; & ils ne quittent ces amusemens que lorsqu'ils en sont rassasiés.

ANN. 1777.
Juillet.

LES OCCUPATIONS DES FEMMES n'ont rien de pénible; elles font la plupart de leurs travaux, dans l'intérieur de la maison. Elles se trouvent chargées seules de la fabrique des étoffes. J'ai déjà décrit les procédés de cette manufacture, j'ajouterai seulement qu'il y a des étoffes de différens degrés de finesse. La plus grossière, dont ils forment de très-grandes pièces, ne reçoit l'impression d'aucun modèle. Parmi les espèces les plus fines on en voit de rayées, d'autres sont à carreaux, ou sur divers dessins de couleurs nuancées. Je ne dirai pas comment on applique les couleurs, car je n'ai pas été témoin de cette opération. Les étoffes en général résistent quelque-tems à l'eau, mais la plus lustrée est la plus solide.

LA SECONDE de leurs manufactures qui est aussi confiée aux femmes, est celle des nattes, dont la texture & la beauté surpassent toutes les nattes que j'ai vu ailleurs. Quelques-unes en particulier sont si supérieures à celles d'*O-Taïti*, que les Navigateurs peuvent en porter comme articles de commerce à la Métropole des îles de *la Société*. J'en ai distingué sept ou huit sortes qui leur servent de vêtemens ou de lits, & on en trouve beaucoup d'autres destinés à des objets d'agrément ou de luxe. Ils tirent sur-tout ces dernières de la partie membraneuse & coriace de la tige du bananier; les nattes qu'ils portent se font avec le *Pandanus*, qu'ils cultivent pour cela, & au-

ANN. 1777.
Juillet.

quel ils ne permettent jamais de se former en tronc : les plus grossières sur lesquelles ils dorment, viennent d'une plante appelée *Ewarra*. Les femmes emploient leurs momens de loisir, à des ouvrages moins importants ; elles font, par exemple, une multitude de peignes, de petits paniers, avec la matiere premiere des nattes, avec la gouffe fibreuse de la noix de cocos, qu'elles tressent simplement, ou qu'elles entrelacent de grains de verre ; & ce qui sort de leurs mains a tant d'élégance & de goût, qu'un étranger ne peut s'empêcher d'admirer leur constance & leur adresse.

LE DÉPARTEMENT des hommes est plus laborieux & plus étendu. Ils sont chargés de l'agriculture, de la construction des maisons & des pirogues, de la pêche & d'autres choses relatives à la navigation (a). Comme ils se nourrissent sur-tout de racines & de fruits cultivés, ils s'occupent sans cesse du travail de la terre, & ils semblent avoir porté l'agriculture au degré de perfection, que permet l'état où ils se trouvent. J'ai déjà parlé du vaste terrain qu'occupent les champs de bananiers ; les districts.

(a) Le pere Cantova nous apprend que les travaux sont distribués de la même manière aux îles *Carolines*. « La principale occupation des hommes, est de construire des barques, de pêcher & de cultiver la terre. L'affaire des femmes est de faire la cuisine, de mettre en œuvre une espèce de plante sauvage, & un arbre pour en faire de la toile. » *Lettres édifiantes & curieuses*, tom. 15, pag. 313.

plantés d'ignames, ne font pas en moindre quantité : ces deux articles réunis font, à l'égard du reste, dans la proportion de dix à un. S'il s'agit de planter des bananiers ou des ignames, ils creusent de petits trous, & ils ont soin d'extirper à l'entour l'herbe qui y croît : ces graminens ne tardent pas, dans un pays aussi chaud, à être privés de leur force végétative, & leurs détrimens deviennent bientôt un bon marnage. Les instrumens qu'ils emploient & qu'ils appellent *Hoo*, font tout uniment des pieux de différentes longueurs, selon le degré de profondeur qu'ils veulent donner à la fouille. Les *Hoo*s font applatis & tranchans sur un bord de l'une des extrémités; les plus grands portent un morceau de bois fixé transversalement, afin de le presser contre terre avec le pied, d'une manière plus aisée : quoique leur largeur ne soit pas de plus de deux à quatre pouces, c'est le seul instrument dont ils se servent pour fouiller & planter un terrain qui renferme un grand nombre d'arpens. Les plantations de bananiers & d'ignames, se trouvent rangées de manière qu'on apperçoit des lignes régulières & complètes, de quelque côté qu'on jette les yeux.

ANN. 1777.
Juillet.

LES COCOTIERS & les arbres à pain, sont dispersés sans aucun ordre; & ils ne semblent point donner de peine, lorsqu'ils ont atteint une certaine hauteur. On peut dire la même chose d'un autre grand arbre qui produit une multitude de grosses noix arrondies & comprimées, appelées *Eefee*, & d'un arbre plus petit qui porte une noix ovale, avec deux ou trois amandes triangulaires.

coriacés & insipides ; celui-ci est appelé *Mabba* ;
 ANN. 1777. & les Naturels le plantent souvent autour de leurs
 Juillet. maisons.

EN GÉNÉRAL, le *Kappe* forme des plantations assez vastes, mais irrégulières. Les *Mawhahas* sont entremêlés parmi d'autres productions, ainsi que le *Jeejee* & les ignames. J'ai remarqué fréquemment des ignames dans les intervalles des bananiers. Les cannes de sucre occupent ordinairement peu de terrain, & elles ne sont pas clair-semées. Le murier papier dont les Naturels tirent leurs étoffes, est planté sans ordre, mais ils lui laissent l'espace nécessaire à sa croissance, & ils ont soin de nettoyer ses environs. Le *pandanus* est la seule plante qu'ils cultivent d'ailleurs pour leurs manufactures ; les différens pieds sont communément rangés sur une ligne très-serrée, aux bords des champs mis en culture. Le *pandanus* cultivé, leur paroît si supérieur à celui qui vient naturellement, qu'ils lui donnent un nom particulier, d'où il résulte qu'ils connoissent très-bien les améliorations que produit la culture.

IL FAUT OBSERVER que cette peuplade qui montre beaucoup de goût & d'esprit en plusieurs choses, en montre peu dans la construction de ses maisons ; au reste, l'exécution en est moins défectueuse que la forme. Celles du bas-peuple sont de pauvres cabanes très-petites, & elles garantissent à peine de la rigueur du tems. Celles des Insulaires d'un rang distingué, sont plus grandes &

mieux abritées , mais elles devoient être meilleures. Une maison de moyenne grandeur , a environ trente pieds de long , vingt de large & douze de hauteur ; c'est , à proprement parler , un toit couvert de chaume , soutenu par des poteaux & des solives disposés d'une maniere très-judicieuse ; le plancher , qui est de la terre battue , se trouve un peu élevé & revêtu d'une natte forte & épaisse , qu'on tient très-propre. La plupart sont fermés du côté du vent , & quelques-unes dans plus des deux tiers de leur circonférence , avec de grosses nattes ou des branches de cocotier entrelacées : ces branches descendent des bords du toit jusqu'à terre , & elles servent ainsi de murailles. Une autre natte grossiere & forte , d'environ deux pieds & demi ou trois pieds de largeur , courbée en demi-cercle & posée de champ , dont les extrémités touchent le côté de la maison , renferme un espace où couchent le maître & la maîtresse du ménage. La femme s'y tient la plus grande partie de la journée ; le reste de la famille couche sur le plancher sans avoir aucune place fixe ; les hommes & les femmes qui ne sont pas mariés , éloignés les uns des autres. Si la famille est nombreuse , il y a de petites huttes contigues à la maison , où les domestiques se retirent la nuit , en sorte que leur intérieur est aussi réservé & aussi décent qu'il peut l'être. J'ai déjà dit qu'ils dorment sur des nattes ; les vêtemens qu'ils portent le jour , leur tiennent lieu de couvertures pendant la nuit. La liste de leurs meubles n'est pas longue ; ils ont un bowl ou deux , dans lesquels ils font la *Kava* , un petit nombre de gourdes , des coques de cocos , de petites escabelles de bois , qui

ANN. 1777.
Juillet.

ANN. 1777.
Juillet.

leur servent de coussins, & quelquefois une escabelle plus grande sur laquelle s'assied le Chef ou le maître de la maison.

LA SEULE RAISON plausible que je puisse donner de leur dédain, pour les ornemens de l'architecture de leurs chaumières, c'est qu'ils aiment passionnément à se tenir en plein air. Ils ne mangent guères dans leurs maisons; ils y couchent, ils s'y retirent lorsque le tems est mauvais, & c'est tout l'usage qu'ils semblent en faire. Le bas-peuple, qui passe une grande partie de sa vie autour des Chefs, n'y va ordinairement que dans le dernier cas.

LEURS SOINS & leur dextérité pour ce qui a rapport à l'architecture navale; si je peux employer ce nom, excusent la négligence que je viens de leur reprocher. La relation de mon second Voyage (a), donne la description de leurs pirogues, & de leur maniere de les construire ou de les manœuvrer, j'y renvoie les Lecteurs.

DES HACHES de cette pierre noire & polie qu'on trouve en abondance à *Toofoa*, des dents de requin fixées sur de petits manches qui tiennent lieu de tarières, des limes composées de la peau grossiere d'une espèce de

(a) Vol. I, pag. 215 & 216 de l'original. Si l'on compare les détails donnés ici par le Capitaine Cook, avec ce que Cantova nous dit des pirogues des îles *Carolines*, on appercevra encore une grande conformité sur ce point. Voyez les lettres édifiantes & curieuses, p. 286.

poisson; attachées à des morceaux aplatis de bois, plus minces d'un côté que de l'autre, & garnis aussi d'un manche, sont les seuls outils dont ils se servent pour construire leurs pirogues. Ces embarcations, qui sont les plus parfaits de leurs ouvrages mécaniques leur coûtent beaucoup de tems & de travail; & on ne doit pas s'étonner s'ils en prennent tant de soin. Ils les construisent & ils les gardent sous des hangards; &, lorsqu'ils les laissent sur la côte, ils couvrent la partie supérieure de feuilles de cocotiers, afin de la garantir du soleil.

ANN. 1777.
Juillet.

Si j'en excepte diverses coquilles, qui leur tiennent lieu de couteaux, ils n'emploient jamais d'autres outils. Au reste, ils ne doivent sentir la foiblesse & l'incommodité de leurs instrumens, que dans la construction des pirogues, ou la fabrique de quelques-unes de leurs armes; car ils ne font gueres d'ailleurs que des meubles de pêche & des cordages.

ILS TIRENT leurs cordages des fibres de la gousse de cocos; ces fibres n'ont que neuf ou dix pieds de long; mais ils les joignent l'une à l'autre en les tordant; ils en font ainsi des ficelles de l'épaisseur d'une plume, & d'une très-grande longueur, qu'ils roulent en pelottes, & qu'ils réunissent ensuite, pour avoir de gros cordages. Leurs lignes de pêche sont aussi fortes & aussi unies, que les meilleures des nôtres. De grands & de petits hameçons forment le reste de leur attirail de pêche; les derniers sont en entier de nacre de perle; mais les premiers sont seulement recouverts de cette matière. La

ANN. 1777.
JUILLET.

pointe des uns & des autres est ordinairement d'écaille de tortue; celle des petits est simple, & celle des grands barbelée. Ils prennent avec les grands, des bonites & des albicores; pour cela, ils adaptent à un roseau de bambou, de douze ou quatorze pieds de long, l'hameçon suspendu à une ligne de la même longueur. Le bambou est assujetti par une pièce de bois entaillée, posée à l'arrière de la pirogue, &, à mesure que l'embarcation s'avance, elle traîne sur la surface de la mer, sans autre appât, qu'une touffe de lin qui se trouve près de la pointe. Ils possèdent aussi une multitude de petites seines, dont quelques-unes sont d'une texture très-délicate; ils s'en servent pour pêcher dans les trous des récifs, au moment du reflux.

LEURS AUTRES OUVRAGES mécaniques sont sur-tout des flûtes de roseau composées, des flûtes simples, des armes de guerre, & ces escabelles qui leur tiennent lieu de couffins. Les flûtes composées ont huit, neuf ou dix roseaux placés parallèlement, mais dans une progression qui n'est pas régulière; car les plus longs sont quelquefois au milieu, & il y en a plusieurs de la même longueur. Je n'en ai vu aucun qui donnât plus de six notes; ils paroissent incapables d'en tirer une musique dont nos oreilles puissent distinguer les divers sons (a). Les flûtes

(a) On trouve, dans le second Voyage de Cook, vol. I, page 221 de l'original, planche XXI, une figure de cette flûte de roseau composée.

simples font des morceaux de bambou, fermés aux deux bouts, & garnis de six trous, deux desquels sont voisins des extrémités; en jouant, ils ne font usage que de deux des trous du milieu, & de l'un de ceux de l'extrémité. Ils bouchent la narine gauche avec le pouce de la main gauche; &, avec la narine droite, ils soufflent dans le trou de l'extrémité: ils mettent le doigt du milieu de la main gauche, sur le premier trou de la gauche, & l'index de la droite, sur le trou inférieur de ce côté: ainsi, avec trois notes seulement, ils produisent une musique simple & agréable, qu'ils varient beaucoup plus qu'on ne le croiroit, vu l'imperfection de leur instrument. Ils ne paroissent pas goûter notre musique, qui est si compliquée; & cela vient peut-être de l'habitude d'entendre la leur, qui est composée de si peu de notes. Au reste, ils trouvent du plaisir à des chants plus grossiers encore que les leurs; car nous remarquâmes qu'ils écou-toient avec intérêt ceux de nos deux Zélandois, lesquels pouffoient des sons forts, qui n'avoient rien de mélodieux ou de musical.

ANN. 1777
Juillet.

LES ARMES qu'ils fabriquent, font des massues de différentes espèces, dont la sculpture est très-longue, des piques & des dards. Ils ont des arcs & des flèches, qui semblent destinés seulement à leurs plaisirs, à la chasse des oiseaux, par exemple, & non pas à tuer leurs ennemis. Les escabelles ont à-peu-près deux pieds de long, quatre ou cinq pouces d'élévation, & environ quatre pouces de largeur; elles se courbent dans le milieu, & elles portent sur quatre forts jambages, qui

76 TROISIEME VOYAGE

ANN. 1777.
Juillet.

ont des pieds circulaires : elles font d'un seul morceau de bois noir ou brun , bien poli & incrusté d'ivoire. Ils incrustent également d'ivoire , les manches de leurs chasse-mouches , qu'ils sculptent d'ailleurs. Ils font avec de l'os , de petites figures d'hommes , d'oiseaux , & d'autres choses ; travail qui doit être difficile , car ils n'emploient qu'une dent de requin.

LES IGNAMES , les bananes , & les noix de cocos ; forment la plus grande partie des végétaux dont ils se nourrissent ; les cochons , les volailles , les poissons , & les coquillages de toute espèce , sont les principaux articles de leurs nourritures animales , mais le bas-peuple mange des rats. L'igname , la banane , le fruit à pain , le poisson & les coquillages deviennent leur ressource habituelle , aux diverses époques de l'année ; les cochons , les volailles & les tortues paroissent être des friandises extraordinaires réservées pour les Chefs. L'intervalle entre les saisons des végétaux ; doit être quelquefois considérable ; car ils préparent une sorte de pain de banane , qu'ils tiennent en réserve : pour cela , ils déposent les fruits sous terre , avant qu'ils soient mûrs , & ils les y laissent jusqu'au moment de la fermentation ; ils les en tirent alors , & ils en font de petites boules , si aigres & de si mauvaise qualité , qu'ils préféreroient souvent notre pain , quand même il étoit un peu moisi.

EN GÉNÉRAL , ils cuisent leurs alimens au four ; de la même manière qu'à *O-Taïti* , & ils ont l'art de tirer de quelques fruits , différens mets que la plupart d'entre

nous jugerent très-bons. Je ne les ai jamais vu faire usage d'aucune espèce de fausse, ou boire à leur repas autre chose que de l'eau, ou du jus de cocos : ils ne boivent la *Kava* que le matin. Leur cuisine ou leur manière de manger sont mal-propres ; en général, ils posent leurs alimens sur la première feuille qu'ils rencontrent, quelque sale qu'elle soit ; mais les nourritures destinées aux Chefs, se mettent communément sur des feuilles vertes de bananiers. Quand le Roi faisoit un repas, il étoit servi par trois ou quatre personnes ; l'une découpoit ; une seconde divisoit en bouchées les gros morceaux ; & d'autres étoient prêtes à offrir les noix de cocos, & les diverses choses dont il pouvoit avoir besoin. Je n'ai jamais rencontré de nombreux convives dînant ensemble, ou mangeant à la même portion : lors même qu'ils paroissent réunis pour un repas, on divise les mets en grosses portions, destinées à un certain nombre ; ces grosses portions se sous-divisent, en sorte qu'il est rare de trouver plus de deux ou trois Naturels, qui mangent ensemble. J'ai déjà dit que les femmes ne sont point exclues des repas des hommes ; mais il y a des classes d'Insulaires qui ne peuvent ni manger, ni boire ensemble. Cette distinction commence au Roi, & je ne fais pas où elle finit.

ANN. 1777.
Juillet.

JE JUGEAI qu'ils n'ont point d'heure fixe pour leur repas. Au reste, il faut observer que, durant notre séjour parmi eux, leur assiduité auprès de nous déranger beaucoup leur manière de vivre habituelle. Si nous ne nous sommes pas trompés dans nos observations, les Natu-

ANN. 1777.
Juillet.

rels, d'un rang supérieur, ne prennent que la *Kava*, le matin, & les autres mangent peut-être un morceau d'igname; mais il nous a semblé qu'ils mangent tous quelque chose dans l'après-midi. Il est vraisemblable que l'usage de faire un repas, pendant la nuit, est assez commun, &, qu'interrompant ainsi leur sommeil, ils dorment souvent le jour. Ils vont se coucher avec le Soleil, & ils se levent avec l'aurore (a).

ILS AIMENT beaucoup à se réunir : il est très-commun de ne trouver personne dans les maisons; les maîtres du logis sont chez leurs voisins, ou plutôt au milieu d'un champ des environs, où ils s'amuseut à causer, & où ils prennent d'autres divertissemens. Des chants, des danses, & de la musique, exécutés par des femmes, forment sur-tout leurs amusemens particuliers. Lorsque deux ou trois femmes chantent à-la-fois, & font claquer leurs doigts, on donne à ce petit concert, le nom d'*Oobai*; mais, lorsqu'elles sont en plus grand nombre, elles se divisent en groupes, qui chantent sur différentes clefs, & qui produisent une musique agréable, ce qu'on appelle *Heeva* ou *Haiva*. Les Naturels varient également les sons de leurs flûtes; &, pour faire plusieurs parties, ils emploient des instrumens de diverses lon-

(a) Cantova dit aussi des habitans des îles *Carolines*: «ils prennent leur repas, dès que le soleil est couché, & ils se levent avec l'aurore.» *Lettres édifiantes & curieuses*, tome 15, page 314.

guez; mais leurs danses approchent beaucoup de celles qu'ils exécutent en public. Les danses des hommes, si toutefois on peut ici faire usage de ce terme, ne consiste pas sur-tout dans le mouvement des pieds, comme les nôtres, mais on y remarque mille mouvemens de la main, que nous ne pratiquons pas. Chacun de ces mouvemens a une aisance & une grace qu'il est impossible de décrire, ou de faire concevoir à ceux qui ne les ont point vus. Il n'est pas besoin de rien ajouter à ce que j'ai dit sur ce point, dans le récit des fêtes qu'on nous donna aux *Iles des Amis* (a).

ANN. 1777.
Juillet.

(a) Si l'on compare la description insérée plus haut, des fêtes données au Capitaine Cook, par les Chefs de *Hapae* & de *Tongataboo*, ainsi que les observations générales sur les amusemens des Insulaires qu'on vient de lire, avec le passage tiré des lettres des Jésuites & imprimé à la page 319 & 320, on verra de plus en plus qu'il est très-raisonnable d'attribuer à une source commune, des usages d'une conformité si frappante. Pour appuyer cette observation, j'ai déjà fait valoir l'argument tiré de l'identité du langage; j'ai remarqué qu'on désigne par le même nom, les Chefs des îles *Carolines* & ceux de *Hamao*, l'une des îles des *Amis*. Cet exemple seul fournit une assez bonne preuve, mais je puis en citer d'autres. Le Pere Cantova, qui a publié quelques mots du Dialecte des Insulaires de la mer Pacifique du Nord, ajoute immédiatement après le passage auquel je viens de renvoyer: « Ce divertissement s'appelle en leur langue, *Tanger ifaisil*, qui veut dire la plainte des femmes. » *Lettres édifiantes & curieuses*, tome XV, page 315. Selon le Vocabulaire de M. Anderson, qu'on trouvera plus bas, les habitans de *Tongataboo* expriment par les termes

ANN. 1777.
Juillet.

J'IGNORE si la durée de leur mariage est assurée par une sorte de contrat solennel ; mais je puis dire que le gros du peuple se contente d'une femme. Les Chefs , néanmoins , en ont ordinairement plusieurs (a) ; au reste, il sembla à quelques-uns d'entre nous, qu'une seule étoit regardée comme la maîtresse de la famille.

NOUS JUGAMES d'abord qu'ils n'estiment pas beaucoup la vertu des femmes, & nous nous attendions à voir souvent des infidélités conjugales ; mais nous étions bien loin de leur rendre justice. Je ne sache pas qu'il se soit commis une infidélité de cette espèce, durant notre

de *Tangee Vefaine*, cette plainte des femmes que les Natures des îles Carolines désignent par les mots de *Tanger ifaifil*.

S'il restoit encore des doutes à quelques Lecteurs, j'observerois qu'une longue séparation & d'autres causes, ont, de l'aveu de tout le monde, amené une plus grande différence, dans la manière de prononcer ces deux mots, sur des îles habitées par la même race. Le Vocabulaire de M. Anderson, imprimé dans le second Voyage du Capitaine Cook, nous apprend que le terme *Tangee* des îles des *Amis*, est le *Tase* des O-Taïtiens ; & que le *Vefaine* des îles des *Amis*, est le *Vaheine* des îles de la Société.

(a) Cantova dit des habitans des îles Carolines, « la pluralité des femmes est non-seulement permise à tous ces Insulaires, » elle est encore une marque d'honneur & de distinction. Le Tamole de l'île d'Huogoulevu en a neuf. » *Lettres édifiantes & curieuses*, tome XV, page 310.

séjour

féjour (a) : les femmes des premiers rangs ; qui ne sont point mariées, ne prodiguerent pas plus leurs faveurs. Il est vrai que la débauche se montra d'ailleurs : peut-être même, relativement à la population, est-elle plus commune ici que dans les autres pays ; mais il me parut que les femmes qui s'y livroient, étoient en général, si elles n'étoient pas toutes, des classes inférieures ; & celles qui permirent des familiarités à nos gens, faisoient le métier de prostituées.

ANN. 1777.
Juillet.

LE CHAGRIN & la douleur que cause à ces Insulaires la mort de leurs amis ou de leurs compatriotes, est la meilleure preuve de la bonté de leur caractère (b) ; pour me servir d'une expression commune, leur deuil ne consiste pas en paroles, mais en actions ; car, indépendamment du *Tooge*, dont j'ai déjà parlé, ils se donnent des coups de pierre sur les dents, ils s'enfoncent une dent de requin dans la tête, jusqu'à ce que le sang en sorte à gros bouillons ; ils se plongent une pique dans l'intérieur de la cuisse, dans le flanc au-dessous des aisselles, & dans la bouche à travers les joues. Ces violences supposent un degré extraordinaire d'affection, ou des principes de superstition très-cruels : leur système

(a) Les habitans des îles *Carolines* ont horreur de la débauche, comme d'un grand péché, dit le Pere Cantova. *Ibid*, tom. 15, pag. 310.

(b) On peut voir dans le tome 15, des *lettres édifiantes*, page 308, de quelle manière les habitans des îles *Carolines* expriment leur chagrin dans ces occasions.

ANN. 1777.

Juillet.

religieux doit y contribuer; car elles sont quelquefois si universelles, que la plupart de ceux qui se maltraitent si rudement, ne peuvent connoître la personne qu'on pleure. Nous vîmes, par exemple, les Insulaires de *Tongataboo*, pleurer ainsi la mort d'un Chef de *Vavao*, & nous fûmes témoins d'autres scènes pareilles. Il faut observer que leur douleur ne se porte aux derniers excès, qu'à la mort de ceux qui étoient très-liés avec les pleureurs. Quand un Naturel meurt, on l'enterre, après l'avoir enseveli à la maniere des Européens, dans des nattes & des étoffes. Les *Fiatookas* semblent être des cimetières réservés aux Chefs; mais le bas-peuple n'a point de sépulture particulière (a). Je ne puis décrire les cérémonies funèbres qui ont lieu immédiatement après l'enterrement, mais il y a lieu de croire qu'ils en pratiquent quelques-unes; car on nous apprit, comme je Fai déjà raconté, que les funérailles de la femme de *Mareewagee* seroient suivies de diverses cérémonies; que ces cérémonies dureroient cinq jours, & que chacun des principaux personnages de l'île y assisteroit.

LA DURÉE & l'universalité de leurs deuils, annon-

(a) Le Pere Cantova dit, en parlant des Naturels des îles *Carolines*: « Lorsqu'il meurt quelque personne d'un rang distingué, ou qui leur est chere par d'autres endroits, ses obsèques se font avec pompe. Il y en a qui renferment le corps du défunt dans un petit édifice de pierre, qu'ils gardent en-dedans de leurs maisons, d'autres les enterrent loin de leurs habitations. » *Lettres édifiantes & curieuses*, tome XV, pag. 308, 309.

cent qu'ils regardent la mort comme un très-grand mal : ce qu'ils font pour l'éloigner, le prouve d'ailleurs. Lorsque j'abordai sur ces îles, en 1773, je m'aperçus qu'il manquoit aux Naturels, un des petits doigts de la main, & souvent tous les deux : on ne me rendit pas alors un compte satisfaisant de cette mutilation (a) ; mais on m'apprit cette fois, qu'ils se coupent les petits doigts, lorsqu'ils ont une maladie grave, & qu'ils se croient en danger de mourir : ils supposent que la Divinité, touchée de ce sacrifice, leur rendra la santé. Ils font l'amputation avec une hache de pierre. Nous en vîmes à peine un sur dix qui ne fût pas mutilé de cette manière : ces petits doigts de moins produisent un effet désagréable, sur-tout quand ils les coupent si près, qu'ils enlèvent une partie de l'os de la main, ce qui arrive quelquefois (b).

ANN. 1777.

Juillet.

EN VOYANT avec quelle rigueur, ils pratiquent quelques-unes de leurs cérémonies funebres ou religieuses, on est tenté de croire qu'ils cherchent à assurer leur bonheur, au-delà du tombeau, mais ils n'ont gueres en vue que des choses purement temporelles ; car ils semblent avoir peu d'idée des châtimens d'un autre vie, à la suite des fautes commises dans ce monde.

(a) Voyez le second Voyage de Cook, tome I, page 222, de l'original.

(b) J'ajouterai ici, d'après l'autorité du Capitaine King, qu'il est très-commun de voir le bas-peuple se couper une des jointures du petit doigt, lorsque les Chefs dont ils dépendent sont malades.

ANN. 1777.
Juillet.

Ils pensent néanmoins qu'ils méritent d'être punis sur la terre, & ils n'oublient rien de ce qui peut mériter la bienveillance de leur Dieu. Ils donnent le nom de *Kallafootonga* à l'Auteur Suprême de la plupart des choses; ils disent que c'est une femme; qu'elle réside au Ciel; qu'elle dirige le tonnerre, les vents & la pluie, & en général toutes les variations du tems; ils imaginent que, lorsqu'elle est fâchée, contre eux, les récoltes sont mauvaises; que le foudre détruit une multitude de corps; que les hommes sont en proie à la maladie & à la mort, aussi-bien que les cochons & les autres animaux; & que, si la colere de *Kallafootonga* diminue, tout rentre dans l'ordre naturel: il paroît qu'ils comptent beaucoup sur l'efficacité de leurs efforts pour l'appaiser. Ils admettent plusieurs Dieux inférieurs à *Kallafootonga*; ils nous parlerent en particulier de *Toofooa - Boolooioo*, ou du Dieu des nuages & de la brume, de *Talletetoo*, & de quelques-uns qui habitent les Cieux. Celui qui occupe le premier rang & qui a le plus d'autorité, est chargé du gouvernement de la mer & de ses productions; ils l'appellent *Futtafaihe*, ou comme ils prononcent quelquefois *Footafooa*; ils disent qu'il est de l'espèce mâle, & qu'il a une femme nommée *Fykaoa - Kajeeä*; ils croient qu'il y a dans l'Océan, comme au Ciel, plusieurs Potentats inférieurs, tel que *Vahaa-Fonooa*, *Tareeava*, *Mautaha*, *Evaroo*, &c. Toutes les îles de ce groupe n'adoptent pas cependant le même système religieux; car le Dieu Suprême de *Hapae*, par exemple, est appelé *Alo-alo*, & il y a des îles qui adorent deux ou trois Divinités particulières. Au reste, ils se forment des idées

très-absurdes sur la puissance & les attributs de ces Êtres supérieurs, qui, selon leur croyance, prolongent seulement jusqu'à la mort, les soins qu'ils prennent des hommes.

ANN. 1777.
Juillet.

TOUTEFOIS ils ont des principes sains sur la spiritualité & l'immortalité de l'ame. Ils lui donnent le nom de vie, ou de principe vivant, ou ce qui est plus conforme à leur système général de mythologie, d'*Otooa*, c'est-à-dire d'une Divinité, ou d'un Être invisible. Ils croient qu'immédiatement après le trépas, les ames des Chefs se séparent de leur corps, & qu'elles vont dans un endroit appelé *Booloioo*, où elles rencontrent le Dieu *Gooleho*. Il paroît que ce *Gooleho* est la mort personnifiée; car ils avoient coutume de nous dire: « Vous & les hommes de *Feejee* vous êtes soumis à la puissance & à l'autorité de *Gooleho*. » J'observerai qu'en nous associant ainsi à une peuplade qu'ils redoutent, ils vouloient nous faire un compliment, & reconnoître notre supériorité. Personne n'a jamais vu le pays de *Gooleho*, qui est le rendez-vous général de tous les morts; nous jugeâmes cependant qu'ils le placent à l'Ouest de *Feejee*; que ceux qui y arrivent une fois, vivent à jamais, ou pour me servir de leurs expressions, qu'ils ne sont plus soumis à la mort; & qu'ils y trouvent en abondance, celles des productions de leur pays, qu'ils aiment le mieux. Quant aux ames des classes inférieures du peuple, elles subissent une sorte de transmigration, ou s'il faut me servir de leur langage, elles sont mangées par un oiseau appelé *Loata*, qui voltige autour des cimetières.

ANN. 1777.
Juillet.

JE CROIS POUVOIR ASSURER qu'ils n'adorent aucun ouvrage de leurs mains, ou aucune partie visible de la création. Ils n'offrent pas à leurs Dieux, comme les O-Taitiens, des cochons, des chiens & des fruits, à moins que ce ne soit d'une manière emblématique; car nous n'aperçûmes rien de pareil dans leurs *Morais*; mais il m'est démontré qu'ils leur offrent des sacrifices humains. Leurs *Morais* ou *Fiatookas* (on leur donne ces deux noms & sur-tout le dernier) servent en même-tems de Cimetières & de Temples, ainsi qu'aux îles de *la Société*, & en diverses parties du globe. Quelques-uns nous parurent destinés seulement aux sépultures; ils étoient petits, & inférieurs aux autres à tous égards.

NOUS NE POUVONS parler que de la forme générale du Gouvernement des îles *des Amis*. Il régné parmi eux une subordination qui ressemble au système féodal de nos Ancêtres; au reste, j'avoue que je ne connois pas même imparfaitement les sous-divisions de l'autorité, les parties intégrantes de l'administration, & l'enchaînement de ces parties d'où résulte un corps politique. Quelques Insulaires m'ont dit que le pouvoir du Roi est illimité, & qu'il est le maître de la propriété & de la vie de ses sujets; mais le petit nombre d'observations qui se sont offertes à nous sur ce point, sont plus contraires que favorables à l'idée d'un Gouvernement despotique. Maccagee, le vieil Toobou & Féenou agissoient comme de petits Souverains, & ils traversoient fréquemment les mesures du Roi, dont ils excitoient les plaintes. La Cour de ces deux Chefs, les plus puissans du pays, étoit aussi

brillante que celle du Monarque : nous comptons après
 eux Féenou & le fils de Mareewageo. Si les Grands
 Personnages ne sont pas soumis au pouvoir domestique
 du Roi, il nous fut démontré assez souvent, que la pro-
 priété & la sûreté personnelle du bas-peuple sont à la
 merci des Chefs dont ils dépendent.

ANN. 1777.
 Juillet.

IL Y A à *Tongataboo* une multitude de Districts ; nous apprîmes les noms de plus de trente. Chacun de ces Cantons a un Chef particulier, qui termine les différends, & qui rend la justice ; mais il nous a été impossible de connoître, avec quelque précision, l'étendue de leur pouvoir, ou les règles qu'ils suivent, pour proportionner les châtimens aux délits. La plupart de ces Chefs ont, dans les autres îles, des Domaines, d'où ils tirent des subides. Nous savons du moins, que le Roi reçoit de *Tongataboo*, à certaines époques, le produit de ses Domaines éloignés. Cette île est sa résidence principale, & elle paroît être aussi celle de tous les Personnages d'importance, des îles *des Amis*. Les Naturels l'appellent ordinairement la *Terre des Chefs*, & ils nomment les îles subordonnées, les *Terres des Serviteurs*.

LE BAS-PEUPLE ne se contente pas de donner à ces Chefs le titre de Seigneurs de la Terre ; ils les appellent en outre Seigneurs du Soleil & du Firmament. Les Membres de la Famille du Roi prennent le nom de Futra-faihe, c'est-à-dire celui d'un de leurs Dieux, qui est vraisemblablement leur protecteur, & peut-être leur

ANN. 1777.
Juillet.

Ancêtre commun. Toutefois le Souverain n'a d'autre titre que celui de *Tooee-Tonga*.

- LES NATURELS gardent en présence de leurs Chefs & sur-tout du Roi, une décence vraiment admirable. Lorsque le Monarque s'assied chez lui, ou en dehors de sa maison, tous les gens de sa suite s'asseoient en même-tems, & forment un cercle devant lui; mais ils ne manquent jamais de laisser entre le Prince & eux, un espace libre, que personne n'ose traverser sans avoir une affaire particuliere. On ne peut non plus passer ou s'asseoir, derriere lui, & même près de lui, qu'avec son ordre ou sa permission; &, comme on nous accorda souvent ce privilège, il n'est pas besoin de citer d'autres preuves, du respect que nous leur inspirions. Lorsqu'un des Naturels veut parler au Roi, il s'approche & il s'assied aux pieds du Souverain; il s'explique en peu de mots, & quand il a reçu une réponse, il va reprendre sa place dans le cercle. Mais si le Roi parle à l'un de ses sujets, celui-ci répond de l'endroit où il se trouve & sans se lever, à moins qu'on ne lui commande quelque chose; dans ce cas, il quitte sa place, pour aller s'asseoir aux pieds du Chef, les jambes croisées: ils sont si habitués à cette posture, que toute autre maniere de s'asseoir leur est désagréable (a). Celui qui parleroit ici debout au Roi,

(a) Cette manière de s'asseoir est particulière aux hommes; lorsque les femmes sont assises, elles ont toujours les jambes jettées un peu sur le côté. Nous devons cette remarque au Capitaine King.

feroit

feroit réputé aussi grossier que les hommes parmi nous, qui se tiendroient assis & le chapeau sur la tête, en adressant la parole à leur Supérieur, placé debout & découvert.

ANN. 1777.
Juillet.

AUCUNE DES NATIONS du monde les plus civilisées ; ne semble surpasser celle-ci dans le bon ordre de ses assemblées, dans l'empressement avec lequel elle obéit à ses Chefs, dans l'harmonie qui régné parmi toutes les classes du peuple, & qui les dirige, comme si elles ne formoient qu'un seul homme, mené par des principes invariables. On est frappé sur-tout de cette régularité de conduite, lorsque les Chefs haranguent une troupe d'Insulaires, ce qui arrive souvent : l'auditoire garde le plus profond silence, durant le discours, il prête une attention, qu'on ne trouve pas dans nos Sénats où l'on agite les questions les plus intéressantes & les plus sérieuses. Quelque fût le sujet d'un discours, nous n'avons jamais vu l'un des auditeurs montrer de l'ennui ou du déplaisir, ou rien qui annonçât le désir de s'opposer à la volonté de celui qui avoit le droit de donner des ordres. Telle est même la force de ces Loix verbales, si je puis les appeller ainsi, qu'un des Chefs fut étonné, de ce qu'on avoit agi contre de pareils ordres, dans une occasion ; où il me parut que le délinquant n'avoit pu en être informé assez tôt pour s'y soumettre (a).

(a) Cantova nous apprend que les Naturels des îles Carolines, sont aussi soumis aux ordres du *Tamole*. « Ils reçoivent ses or-

ANN. 1777.

Juillet.

QUELQUES-UNS des Chefs les plus puissans le disputent au Roi, en ce qui regarde l'étendue des domaines; mais la dignité de son rang, & les marques de respect qu'il reçoit des diverses classes du peuple, le mettent bien au-dessus d'eux: en vertu d'un privilège particulier de sa souveraineté, il n'a point le corps piqué; il n'est pas circoncis, comme le sont ses sujets; quand il se montre en public, tous ceux qu'il rencontre doivent s'asseoir, jusqu'à ce qu'il ait passé; les Naturels ne peuvent se tenir dans un endroit qui se trouve au-dessus de sa tête, il faut au contraire qu'ils viennent se mettre sous ses pieds. On ne peut rien imaginer de plus respectueux, que le cérémonial observé envers le Souverain, & les autres grands personnages de ces îles. Ceux qui veulent faire leur cour, s'accroupissent devant le Chef, ils posent leur tête sous la plante de ses pieds; &, après avoir touché d'ailleurs ses pieds avec le dedans & le revers des doigts des deux mains, ils se levent & ils se retirent. Il paroît que le Roi ne peut rebuter aucun de ceux qui viennent lui rendre cet hommage appelé *Moe-Moea*; car le bas-peuple s'avisa souvent d'user de ce triste droit, lorsque le Roi marchoit; le Prince alors étoit toujours contraint de s'arrêter, & de tendre un de ses pieds par derrière, jusqu'à ce que le courtisan eût achevé la cérémonie. De

»dres avec le plus profond respect. Ses paroles sont autant d'oracles qu'on révère.» *Lettres édifiantes & curieuses* tome IV, pag. 312.

pareils hommages doivent incommoder beaucoup un homme aussi lourd & aussi pesant que Poulaho ; & je l'ai vu quelquefois faire un détour, pour éviter les Insulaires qui arrivoient près de lui, ou pour gagner un endroit où il pût s'asseoir à son aise. Il y a des occasions, où les mains qui ont touché les pieds du Roi, deviennent inutiles pour quelque tems ; car les gens du pays sont contraints de les laver, avant de les approcher d'aucune espèce d'alimens. Une pareille interdiction dans une île où il y a peu d'eau, semble exposer à beaucoup d'inconvéniens, mais les Naturels ne sont jamais embarrassés ; ils se purifient avec une plante remplie de suc, qu'ils frottent sur leurs mains, aussi-bien qu'avec de l'eau douce. Quand leurs mains ont besoin de cette purification ; ils disent qu'ils sont *Taboo-Rema* ; *Taboo* signifie, en général, ce qui est défendu, & *Rema* signifie main.

ANN. 1777.
Juillet.

Si le *Taboo* vient des hommages rendus aux Chefs, il est aisé de le faire disparaître, comme je le disois tout-à-l'heure ; mais il y a des occasions où il dure un certain tems. Nous avons vu souvent des femmes *Taboo-Rema*, auxquelles on mettoit les morceaux dans la bouche. A la fin de l'époque fixée pour la durée de la souillure, elles se lavent dans un des bains du pays, c'est-à-dire, dans des trous boueux, remplis communément d'une eau saumâtre. Elles vont ensuite trouver le Roi ; & , après lui avoir rendu leurs devoirs selon le cérémonial usité, elles prennent un des pieds du Prince, qu'elles appliquent sur leur poitrine, sur leurs épaules, & sur

ANN. 1777.

Juillet.

d'autres parties de leur corps. Le Roi les baise aux deux épaules, & elles se retirent bien purifiées. Omaï m'a assuré qu'alors elles vont toujours auprès du Roi, mais je n'ose le garantir; si cela est, on expliquera peut-être, pourquoi il voyage presque sans cesse d'*O-Taïni* aux îles voisines. Je l'ai vu deux ou trois fois purifier des femmes; j'ai assisté aussi à une purification semblable, qu'opéra Feenou, pour une de ses épouses; mais Omaï n'étant pas avec moi, je ne pus savoir à quelle occasion.

LE MOT *Taboo* a une signification très-étendue, ainsi que je l'ai déjà observé. Les Naturels donnent aux sacrifices humains, le nom de *Tongata-Taboo*; & lorsqu'il n'est pas permis de manger, ou de se servir d'une telle chose, ils disent qu'elle est *Taboo*: ils nous apprirent en outre que si le Roi entre dans une maison appartenant à un de ses sujets, cette maison est *Taboo*, & que le propriétaire ne peut plus l'habiter; en sorte que le Prince trouve dans ses voyages, des maisons particulières qui lui sont destinées. Le vieil Toobou présidoit, durant notre relâche, au *Taboo*; c'est-à-dire, (si Omaï ne se trompa pas) lui & ses députés étoient inspecteurs de toutes les productions de l'île; ils veilloient à ce que chaque Insulaire cultivât sa portion de terrain; ils défendoient ce qu'on pouvoit manger, & ce dont il falloit s'abstenir. Ces sages dispositions préviennent la famine, mettent en culture une quantité suffisante de terres, & empêchent la dissipation des récoltes.

D'APRÈS un autre réglemeut, qui n'est pas moins

sage, ils ont une forte d'Officier de Police. Feenou étoit chargé de ce département durant notre séjour; on nous dit que la punition de ceux qui commettoient des délits envers l'Etat, ou envers les individus, dépendoit de lui. Il étoit d'ailleurs Généralissime des Troupes, & il commandoit les Guerriers appellés au combat; mais, selon le témoignage unanime de tous les Insulaires, il exerce rarement cette dernière fonction. Le Roi prit souvent la peine de nous informer de l'étendue du pouvoir de ce Magistrat; il nous dit, entr'autres choses, que s'il devenoit jamais un méchant homme, il seroit tué par Feenou. Je cherchai à deviner le sens de cette expression de *méchant homme*, & je jugeai que si Poulaho s'écartoit dans son administration des lois & des coutumes, Feenou recevroit, des autres Chefs, & du peuple en général, l'ordre de mettre à mort le Monarque. Il paroît clair qu'un Souverain, soumis à de pareilles entraves, & dont les abus d'autorité sont punis de mort, ne peut être appellé un Roi despotique.

ANN. 1777.
Juillet.

LORSQU'ON réfléchit sur la multitude d'îles, qui composent ce petit Etat, & sur la distance à laquelle elles se trouvent du siège du gouvernement, il semble que les sujets doivent essayer fréquemment de secouer le joug, & d'acquérir l'indépendance; mais les Naturels nous dirent que ces révoltes n'arrivent jamais. Parmi les raisons qui contribuent à une pareille tranquillité, il faut peut-être compter la résidence à *Tongataboo*, de tous les Chefs puissans. La célérité des opérations du Gouvernement maintient aussi la dépendance des autres îles;

ANN. 1777.
Juillet.

car s'il paroïssoit sur quelques-unes un séditieux qui eût la faveur du peuple, Feenou, ou le Magistrat chargé de la Police, seroit envoyé tout de suite dans le pays du factieux, avec ordre de le tuer. De cette manière, ils étouffent les rebellions dès leurs commencemens.

IL Y A, parmi les Chefs, ou parmi ceux qui en prennent le nom, autant de classes diverses que parmi nous; mais ceux de ces Chefs, qui possèdent de vastes districts, sont en petit nombre : les autres relèvent d'un supérieur, que j'appellerois le principal Baron, si je voulois me servir des termes de la langue féodale. On m'a dit qu'à la mort d'un Insulaire, sa succession entière appartient au Roi; que le Monarque est néanmoins dans l'usage de la donner au fils aîné du défunt, à condition que celui-ci pourvoira aux besoins du reste des enfans. Le fils du Roi n'enlève pas à son Pere, comme à *O-Taïti*, dès le moment où il vient au monde, le titre & les honneurs de la Royauté; mais il en hérite; en sorte que la forme du Gouvernement est monarchique & héréditaire.

L'ORDRE de la succession à la couronne, n'a pas été interrompu depuis assez long-tems; car nous avons eu occasion d'apprendre que les Futtafaihes (Poulaho est un surnom, par lequel on distingue le Monarque du reste de la Famille Royale) sont sur le Trône, en ligne directe, depuis cent trente-cinq ans au moins. Nous leur demandâmes un jour, si le souvenir de l'arrivée

des vaisseaux de Tasman s'étoit perpétué parmi eux, & nous reconnûmes que cette histoire se transmettoit de race en race, avec une exactitude qui prouve qu'on peut compter quelquefois sur les traditions orales; ils nous décrivirent les deux vaisseaux qu'ils comparoient aux nôtres; ils indiquèrent le lieu du mouillage; ils ajoutèrent que la relâche des bâtimens étrangers avoit été de peu de jours, & qu'ils étoient partis pour *Annamooka*: afin de nous instruire de l'époque de ce voyage, ils nous dirent le nom du *Futtafaihe*, Prince avancé en âge, qui régnoit alors, & de ceux qui lui avoient succédé jusqu'à *Poulaho*, le cinquième Roi, à compter de cette époque.

ANN. 1777.
Juillet.

D'APRÈS ce que nous avons dit du Roi actuel, il est naturel de penser qu'il se trouve le premier personnage de ces îles; nous avons vu cependant des choses qui ne nous permettent pas de le croire, & nous en fûmes très-surpris. *Latooliboolo*, qu'on m'avoit indiqué comme le Roi, lorsque j'arrivai à *Tongataboo* en 1773, & trois femmes, sont, à quelques égards, supérieurs à *Poulaho*. Nous demandâmes ce qu'étoient donc ces personnages extraordinaires, distingués par le nom & le titre de *Tammaha* (a): on nous répondit que le dernier Roi, pere de *Poulaho*, avoit une sœur d'un rang égal au sien,

(a) *Tamoloa* signifie Chef dans la dialecte de *Hamao*, & en changeant une seule lettre, dont l'articulation n'est pas très-marquée, on fait *Tammaha*.

ANN. 1777.
Juillet.

& plus âgée que lui; que cette sœur eut un fils & deux filles, d'un homme qui arriva de l'île de *Feejee*, & que ces trois enfans, ainsi que leur mere, étoient supérieurs au Roi en dignité. Nous nous efforçâmes envain de découvrir la cause de cette prééminence singulière des *Tammaha*; nous ne pûmes savoir que les détails généalogiques, dont je viens de parler. La mere, & une des filles, résidoient à *Vavaoo*; le fils appelé *Latooliboolo*; & une seconde fille nommée *Moungoula-Kaippa*, demeuroient à *Tongataboo*; la troisième fille dina avec moi le 21 Juin, comme je l'ai raconté plus haut. Le Lecteur se souvient que le Roi ne voulut point manger devant elle; que la Princesse n'eut pas la même réserve; que *Poulaho* lui toucha le pied, & lui rendit d'ailleurs les hommages qu'il recevoit des autres Insulaires. Nous n'avons jamais eu occasion de lui voir donner ces marques de respect à *Latooliboolo*, mais nous l'avons vu interrompre son repas, & faire éloigner les alimens, lorsque *Latooliboolo* venoit le trouver. *Latooliboolo* envahissoit à sa fantaisie les propriétés des vassaux du Roi; cependant, à la cérémonie appelée *Natche*, il n'eut que le rang des Chefs ordinaires. Ses compatriotes le croyoient fou, & plusieurs de ses actions annonçoient de la démence. On me montra à *Eooa* beaucoup de terres qui lui appartenoient; je rencontrai un jour son fils encore enfant, il portoit le même titre que le pere. Le fils du plus grand Prince de l'Europe, n'est pas plus caressé, & n'est pas servi avec plus de complaisance que l'étoit cet enfant.

LA LANGUE

LA LANGUE des *Iles des Amis* a la plus grande affinité avec les idiômes de la *Nouvelle-Zélande*, de *Watecoo* & de *Mangeea*, & par conséquent avec celui d'*O-Taïti* & des îles de la *Société*. Elle emploie, en bien des occasions, les mêmes mots que le dialecte de l'île des *Cocos*, ainsi qu'on le voit par le vocabulaire qu'en ont rapporté le Maire & Schouten (a). La prononciation differe souvent beaucoup, il est vrai, de celle de la *Nouvelle-Zélande* & d'*O-Taïti*; mais il y a un plus grand nombre de mots exactement les mêmes, ou si peu altérés, qu'on explique d'une maniere satisfaisante leur origine commune. L'idiôme des *Iles des Amis* est assez riche, pour énoncer toutes les idées des Insulaires; & nous avons eu des preuves multipliées, qu'il s'adapte aisément au chant ou au récitatif; qu'il est

ANN. 1777.
Juillet.

(a) Ce Vocabulaire se trouve à la fin du second volume de la collection des Voyages de Dalrymple; l'équipage de Tasman voulut employer les mots de ce Vocabulaire en parlant aux Naturels d'*Amsterdam* ou de *Tongataboo*, & il ne put se faire entendre. Cette remarque est digne d'attention; elle montre que pour établir l'affinité, ou le défaut d'affinité des langues des différentes îles de la mer Pacifique, on doit faire valoir avec réserve les argumens tirés des faits rapportés dans les Journaux des Navigateurs, dont la relâche a été aussi courte que celle de Tasman, & même dans ceux de la plupart des Navigateurs qui l'ont suivi. Personne n'osera dire qu'un Naturel de l'île des *Cocos*, & un habitant de *Tongataboo*, ne s'entendroient pas. Quelques-uns des mots de l'idiôme de l'île de *Horn*, autre terre découverte par Schouten, appartiennent aussi au Dialecte de *Tongataboo*. Voyez la collection de Dalrymple.

ANN. 1777.
Juillet.

même assez harmonieux dans la conversation. Ses éléments sont peu nombreux, si nous pouvons en juger d'après nos foibles connoissances; & quelques-unes de ses règles se trouvent conformes à celles des idiômes perfectionnés: nous y observâmes, par exemple, les différens degrés de comparaison dont se sert le Latin; mais nous n'y apperçûmes pas de variétés dans les terminaisons des Noms & des Verbes.

NOUS SOMMES VENUS à bout de recueillir trois ou quatre cens mots; & parmi ces mots, il y en a qui expriment les nombres jusqu'à cent mille: les Naturels ne comptent jamais par-delà ce terme. Il paroît qu'ils en sont incapables, car nous observâmes qu'arrivés à ce point, ils se servent ordinairement d'un mot qui désigne un nombre indéfini. Je publierai ici un petit vocabulaire tiré d'un recueil beaucoup plus étendu; j'ajouterai sur une seconde colonne, les termes O-Taïtiens qui ont la même signification. Je démontrerai ainsi, d'une manière sensible, que l'idiôme des îles *des Amis*, & celui d'*O-Taïti*, sont des dialectes de la même langue; & j'indiquerai, en même-tems, les lettres particulières dont l'addition, l'omission, ou l'altération produisent les différences qu'on y remarque.

IL FAUT observer toutefois qu'il doit se glisser de grandes erreurs, dans les vocabulaires de cette espèce. Les idées des Insulaires, qui nous ont appris ces mots, étoient si différentes des nôtres, que nous avons bien de la peine à leur désigner l'objet de nos recher-

ches. En supposant que nous y ayions toujours réussi, il est clair qu'on doit mal savoir un idiôme, qu'on a appris d'un maître qui ne connoissoit pas un seul mot de la langue de son écolier. Indépendamment de ces difficultés, il restoit toujours pour nous une source féconde de méprises; car il nous étoit impossible de saisir exactement le vrai son d'un mot, que nous n'avions jamais entendu. J'ajouterai que la prononciation des Insulaires est, en général, si peu distincte, qu'il arrivoit rarement à deux d'entre nous, écrivant le même mot prononcé par la même personne, de faire usage des mêmes voyelles, pour le peindre. Il y a plus encore; nous ne nous trouvions pas d'accord sur les consonnes, dont les sons prêtent moins à l'équivoque. L'expérience nous fit voir d'ailleurs, que nous altérons, d'une manière bizarre, quelques-uns des mots les plus ordinaires; parce que les Naturels avoient entrepris de nous imiter, ou parce que nous les avons mal compris. Ainsi, nous nous servions tous du mot *Cheeto*, pour désigner un voleur, & le véritable terme ne ressembloit point du tout à celui-là. La méprise vint d'une autre, dans laquelle nous étions tombés à la *Nouvelle-Zélande*; quoique le terme de *Kaechara*, employé par les Zélandois pour désigner un vol, soit absolument le même que celui du dialecte des *Iles des Amis*, nous avons entendu à la *Nouvelle-Zélande*, *TEETE*, & nous le prononçâmes ainsi à *Tongataboo*. Les habitans de cette dernière île voulant imiter notre prononciation, le plus qu'il leur étoit possible, fabriquèrent le mot *Cheeto*, que nous adoptâmes d'abord comme le véritable mot de leur langue. On n'a

ANN. 1777.
Juillet.

100 TROISIEME VOYAGE

rien négligé de ce qui devoit rendre un peu correcte ;
 la Table suivante.

ANN. 1777.
 Juillet.

Français.	Langue des îles des Amis.	Langue d'O-Taïti.
Le soleil.	<i>Elaa.</i>	<i>Evaa.</i>
Le feu.	<i>Eafoi.</i>	<i>Eahoi.</i>
Le tonnerre.	<i>Fatoore.</i>	<i>Pateere.</i>
La pluie.	<i>Ooha.</i>	<i>Eooa.</i>
Le vent.	<i>Matangee.</i>	<i>Mataee.</i>
Chaud.	<i>Mafanna.</i>	<i>Mahanna.</i>
Les nuages.	<i>Ao.</i>	<i>Eao.</i>
Terre.	<i>Ayy.</i>	<i>Evy.</i>
Dormir.	<i>Mohe.</i>	<i>Moe.</i>
Un homme.	<i>Tangata.</i>	<i>Taata.</i>
Une femme.	<i>Vefaine.</i>	<i>Waheine.</i>
Une jeune fille.	<i>Taheine.</i>	<i>Toonea.</i>
Un domestique ou une personne des der- niers rangs.	<i>Tooa.</i>	<i>Touou ou Teoué.</i>
L'aurore ou le point du jour.	<i>Aho.</i>	<i>Aou.</i>
Les cheveux.	<i>Fooroo.</i>	<i>Eroroo.</i>
La langue.	<i>Elelo.</i>	<i>Erero.</i>
L'oreille.	<i>Tareenga.</i>	<i>Tareea.</i>
La barbe.	<i>Koomoo.</i>	<i>Ooma.</i>
La mer.	<i>Tahee.</i>	<i>Tacc.</i>
Un canot ou une pi- rogue.	<i>Wakka.</i>	<i>Evaa.</i>
Noir.	<i>Oole.</i>	<i>Ere.</i>
Rouge.	<i>Goola.</i>	<i>Oora oora.</i>

François.	Langue des îles. des Amis.	Langue d'O-Taïti.	ANN. 1777. Juillet.
Une lance ou une pique.	<i>Tao.</i>	<i>Tao.</i>	
Un parent.	<i>Motooa.</i>	<i>Madooa.</i>	
Qu'est-ce là.	<i>Kohacea?</i>	<i>Yahacea?</i>	
Tenir ferme.	<i>Amou.</i>	<i>Mou.</i>	
Essuyer ou nettoyer quelque chose.	<i>Horoo.</i>	<i>Horoe.</i>	
Se lever.	<i>Eto.</i>	<i>Atoo.</i>	
Pleurer ou verser des larmes.	<i>Tangee.</i>	<i>Tae.</i>	
Manger ou marcher.	<i>Eky.</i>	<i>Ey.</i>	
Oui.	<i>Ai.</i>	<i>Ai.</i>	
Non.	<i>Kace.</i>	<i>Aec.</i>	
Vous.	<i>Koe.</i>	<i>Oe.</i>	
Moi.	<i>Ou.</i>	<i>Wou.</i>	
Dix.	<i>Ongofooroo.</i>	<i>Ahooroo.</i>	

AVANT de quitter ces îles, je vais rapporter les Observations Astronomiques & nautiques, que nous avons faites durant notre séjour.

JE REMARQUERAI d'abord que la différence de longitude entre *Annamooka* & *Tongataboo*, est un peu moindre que ne l'annoncent la Carte & le Journal de mon second Voyage. Une erreur si légère a pu s'introduire d'autant plus aisément, que nous primes les longitudes des deux Terres, sans rapporter l'une à celle de l'autre. Leur éloignement se trouve déterminé aujourd'hui, avec un degré de précision qui écarte toute er-

102 TROISIEME VOYAGE

Ann. 1777. Juillet. reur. Pour en être convaincu, il suffit de jeter les yeux sur la Table que voici :

La latitude de notre Observatoire à *Tongataboo*, fut, d'après le résultat moyen de plusieurs Observations, de 21^d 8' 19" Sud.

La longitude, par un milieu de 131 suites d'observations de la lune, qui formerent plus de mille distances observées entre la lune, le soleil & les étoiles, fut de..... 184^d 55' 18" Est.

La différence de longitude indiquée par le garde-tems, entre le point où se trouvoit notre observatoire, à *Tongataboo*, & celui où il étoit à *Annamooka*, fut de..... 0^d 16' 0".
Ainsi la longitude d'*Annamooka* est de 185^d 11' 18" Est.

La longitude de cette île, indiquée par le garde-tems, est, selon le mouvement journalier qu'il avoit à *Gréenwich*..... 186^d 12' 27"

Selon le mouvement journalier qu'il avoit à la *Nouvelle-Zélande*... .. 184^d 37' 0"

Sa latitude est de..... 20^d 15'

ON OBSERVERA qu'à *Tongataboo*, notre Observatoire se trouvoit près du milieu du côté septentrional de l'île, & qu'à *Annamooka*, il étoit au côté occidental. La Carte achevera d'éclaircir ce point.

LE 1 Juillet, à midi, la montre marine retardoit sur le tems moyen de *Gréenwich*, de 12^h 34' 33" 23 &

son retard journalier sur le mouvement moyen, étoit, à cette époque, de 1' 78³ par jour : les longitudes que nous déterminerons par le garde-tems, seront déformais calculées d'après ce retard journalier ; & nous supposerons que la vraie longitude de *Tongataboo*, à l'Est de *Gréénwich*, est de 184^d 55' 18ⁿ, ou de 12^d 19' 41ⁿ 2.

ANN. 1777.
Juillet.

SELON le résultat moyen de plusieurs Observations, l'extrémité méridionale de l'aiguille aimantée inclinoit à *Lefooga*, l'une des îles *Hapae*, de 36^d 55'

A *Tongataboo* de 39^d 1ⁿ $\frac{1}{2}$

La déclinaison de l'aimant fut observée à bord, sur la côte d'*Annamooka*, de 8^d 30' 3ⁿ $\frac{1}{2}$ Est.

A l'ancre par le travers de *Kotoo*, entre *Annamooka* & *Hapae*, de . . . 8^d 12' 29ⁿ $\frac{1}{2}$

A l'ancre par le travers de *Lefooga*, de 10^d 11' 40ⁿ

A *Tongataboo* à bord, de 9^d 44' 5ⁿ $\frac{1}{2}$

A *Tongataboo* sur la côte, de . . . 10^d 12' 58ⁿ

JE NE PUIS expliquer pourquoi la déclinaison à *Annamooka* & aux environs, est moindre d'une quantité si considérable, que dans les deux autres endroits dont je viens de parler. Je dirai seulement que mes observations sont exactes, & que la déclinaison devoit être plus grande à *Annamooka*, puisqu'on l'a trouvé en effet plus forte au Nord, au Sud, à l'Est & à l'Ouest de cette terre. Au reste, la même Bouffole a donné souvent des écarts encore plus marqués; & si je cite cet exemple, c'est parce que je suis persuadé qu'il faut en attribuer la cause quelle qu'elle soit, au local & non pas aux aiguilles; car M. Bayly a observé une pareille variation, & même celle qu'il a remarquée excède la mienne.

ANN. 1777.
Juillet.

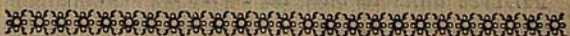
LES MARÉES sont plus fortes sur ces îles, que sur aucune autre des terres situées en-dedans des Tropiques, dont j'ai fait la découverte. La mer est haute à *Annamooka*, sur les six heures, à l'époque des pleines & des nouvelles lunes; elle y monte d'environ six pieds. La mer est haute dans le havre de *Tongataboo*, à six heures cinquante minutes, aux pleines & aux nouvelles lunes; elle y monte de quatre pieds neuf pouces à ces deux époques; & de trois pieds six pouces au tems des quadratures.

DANS LES CANAUX formés par les îles qui se trouvent dans ce havre, le flot dure environ neuf heures ou une marée & demie; c'est-à-dire, que la mer continue à monter dans ces canaux environ trois heures après qu'elle est étalée sur la côte; & le jussant y continue de même, trois heures après que le flot a commencé à la côte. Ce n'est que dans ces canaux & dans quelques autres endroits près des côtes, que le mouvement des eaux où la marée se fait sentir; de sorte que je ne puis assigner exactement la direction des marées qui ne paroît pas décidée dans le Sud d'*Annamooka*. Le flot porte à l'Ouest-Sud-Ouest, & le jussant à l'Est-Nord-Est; mais, dans le havre de *Tongataboo*, ce flot vient du Nord-Ouest, enfile les canaux étroits qui sont de chaque côté de *Hoolaiya*, où sa rapidité est considérable, & se jette alors dans la *Lagune*. Le jussant retourne par la même route, avec une vitesse encore plus considérable. La marée du Nord-Ouest en rencontre une du Nord-Est, à l'entrée de la *Lagune*; mais cette dernière marée, comme on l'a déjà observée, n'a jamais beaucoup de force.

VOYAGE



VOYAGE
A LA MER PACIFIQUE.



LIVRE III.

*RELACHE à O-TAÏTI & aux Iles de la
SOCIÉTÉ; suite du Voyage jusqu'à notre
arrivée sur la côte d'AMÉRIQUE.*



CHAPITRE PREMIER.

*OBSERVATION d'une éclipse de lune : Décou-
verte de l'île TOOBOUAI : Sa situation, son
étendue & son aspect; entrevues avec les Hab-
itans; description de leur figure, de leurs
vêtemens & de leurs pirogues : Arrivée à
OHEITEPEHA, l'une des baies d'O-TAÏTI:*

Tome II.

○

De quelle maniere Omaï est reçu ; imprudence de sa conduite : Détails sur les Vaisseaux Espagnols qui ont relâché deux fois à O-TAÏTI : Entrevue avec le Chef du district d'OHEITEPEHA : L'Olla ou le Dieu de Bolabola : fou qui contrefait le Prophète : Arrivée dans la baie de MATAVAI.

- ANN. 1777.
Juillet.
17.
- ON A VU plus haut (a) à quelle époque nous quit-
tâmes les îles des *Amis*, & je reprends la suite de mon
Journal. Le 17 Juillet, à 8 heures du soir, le centre
d'*Eaoo* nous restoit au Nord-Est-quart-Nord, à trois
ou quatre lieues. Le vent souffloit alors de l'Est grand
frais. J'en profitai pour marcher au Sud jusqu'à six heu-
res & demie du matin du jour suivant : à cette époque
une faute de vent coëffa nos voiles sur le mât, & endom-
magea beaucoup la grand-voile & celles des huniers,
avant que les vaisseaux fussent orientés convenablement.
- 18.
- LE VENT se tint entre le Sud-Ouest & le Sud-Est.
19. 20. Le 19 & le 20, il passa ensuite à l'Est, au Nord-Est & au
Nord. Nous observâmes une éclipse de lune la nuit du
20 au 21 ; nous nous trouvions par 22^d 57' & demie de
latitude Sud.
- 21.

(a) Voyez la fin du Chapitre IX, Livre II.

	<i>Tems apparent.</i>	<i>Du Matin.</i>	
Le commencement			} Résultat moyen de la longitude 186 ^d 57' ¹ / ₂
de l'éclipse fut obser-			
vée par M. King à 0 ^h 32' 50"			
Par M. Bligh à	0 33 25		} Résultat moyen de la longitude 186 ^d 28' ¹ / ₂ Selon le garde-tems 186 ^d 58' ¹ / ₂
Par moi à	0 33 35		
La fin fut observée			
par M. King à	1 44 56		
Par M. Bligh à	1 44 6		
Par moi à	1 44 56		

ANN. 1777.
Juillet.

LA LATITUDE & la longitude que je viens d'indiquer, furent celles du vaisseau, à huit heures 56 minutes du matin; c'est à cette époque que nous prîmes la hauteur du soleil, pour trouver le tems apparent. La lune étoit au Zénith, au commencement de l'éclipse; en sorte que nous jugeâmes très-à-propos de faire usage des sextans qui, avec le secours de leurs miroirs, nous donnoient la facilité d'amener l'image réfléchie à une hauteur convenable. Nous employâmes le même expédient pour observer la fin, si j'en excepte toutefois M. King, qui observa avec une lunette de nuit. Quoique la plus grande différence entre nos observations ne soit pas de plus cinquante secondes, il me parut néanmoins que la différence résultante des observations faites, de la fin & du commencement de l'éclipse par deux Observateurs différens, pourroit être de plus du double de cette quantité; & quoique j'aie indiqué les secondes, nous n'aspirions pas une pareille exactitude. Ces secondes que j'ai marquées se sont

ANN. 1777.
Juillet.

présentées à moi en rapportant au tems apparent, le tems indiqué par la montre marine.

JE CONTINUAÏ à m'étendre à l'Est-Sud-Est, avec un vent du Nord-Est & du Nord, sans rien appercevoir qui mérite d'être cité. Le 29, à sept heures du soir, nous fûmes assaillis d'une raffale très-brusque & très-pesante, qui venoit de la partie du Nord; nous marchions alors sous les huniers, un ris pris, sous les basses voiles & les voiles d'étau. Deux de ces dernières furent mises en pièces, & nous eûmes bien de la peine à conserver le reste de notre voilure. Quand cette raffale eut cessée, nous vîmes plusieurs lumieres qui passoient d'un endroit à l'autre, à bord de la *Découverte*; nous en conclûmes qu'elle avoit essuyée quelques dommages, & nous sûmes le lendemain qu'elle avoit perdu son grand mât de hune. Les variations du vent & de l'atmosphère continuerent jusqu'à midi du 21. Le ciel s'éclaircit, & le vent se fixa au Nord-Ouest: nous nous trouvions par $28^{\text{d}} 6'$ de latitude Sud, & $198^{\text{d}} 23'$ de longitude Est: nous aperçûmes ici des damiers; ce furent les premiers oiseaux que nous rencontrâmes depuis notre départ des *Iles des Amis*.

LE 31, à midi, le Capitaine Clerke m'avertit par un signal, qu'il desiroit me parler. Je lui envoyai un canot, & il m'apprit qu'on venoit de découvrir une fente à la tête de son grand mât, qu'il seroit dangereux d'y établir un autre mât de hune, & qu'il falloit absolument y

mettre quelque chose de plus léger ; il m'apprit en outre , qu'il avoit perdu la vergue de son grand hunier , qu'il n'avoit point de vergue de rechange , & même qu'il manquoit d'éparres dont il pût se servir en cette occasion. Je lui envoyai une vergue de contre-civadiere. Le lendemain , il établit un mâc de fortune , auquel il envergua un perroquet d'artimon , & il se trouva en état de me suivre.

ANN. 1777.
Juillet.

1 Août.

LE VENT étoit fixé dans la partie de l'Ouest , c'est-à-dire , qu'il souffloit des divers points de l'horizon , depuis le Nord jusqu'au Sud , par l'Ouest , & je gouvernai à l'Est-Nord-Est & au Nord-Est , sans rien appercevoir de remarquable jusqu'à onze heures du matin du 8 août. A cette époque , nous découvrimés une terre qui nous restoit au Nord-Nord-Est , à neuf ou dix lieues ; elle se montra d'abord en collines détachées , qui sembloient former autant d'îles particulieres ; mais , en nous approchant , nous reconnûmes qu'elles étoient toutes réunies , & qu'elles appartennoient à une seule île. Je manœuvrai sur cette terre , à l'aide d'un bon vent du Sud-Est-quart-Sud , & à six heures & demie de l'après - diner , elle se prolongeoit du Nord-quart-Nord-Est au Nord-Nord-Est trois quart de rumb Est , à la distance de trois ou quatre lieues.

NOUS PASSAMES la nuit à louvoyer , & le lendemain à la pointe du jour , j'attaquai le côté Nord-Ouest ou sous le vent de l'île ; & comme nous faisons le tour de sa partie méridionale ou Sud-Ouest , nous la vîmes envi-

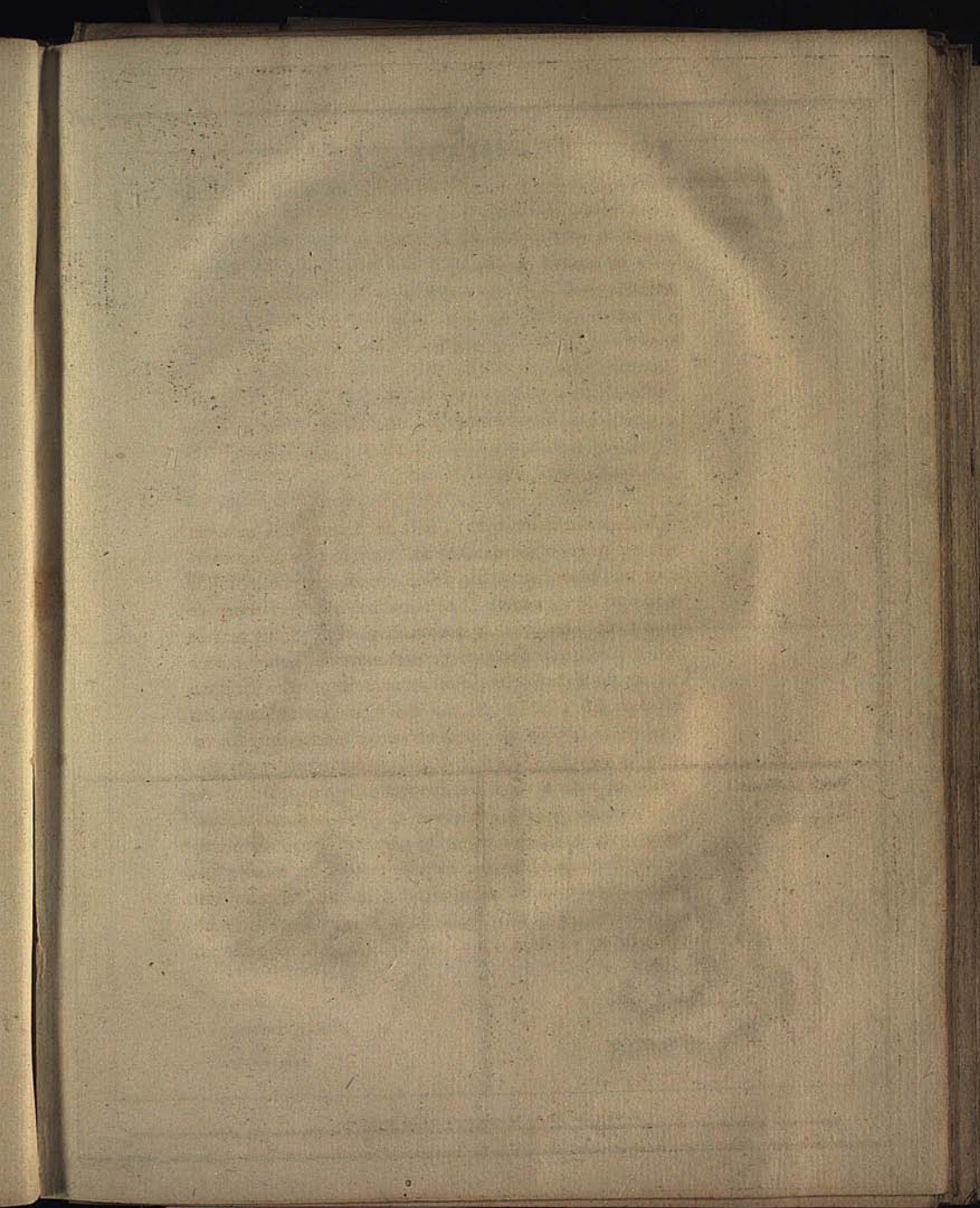
9.

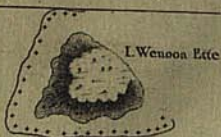
110 TROISIEME VOYAGE

ANN. 1777.
Août.

ronnée par-tout d'un récif de rocher de corail qui s'étendoit en quelques endroits à un mille de terre, & soumise à l'action d'un ressac élevé. Quelques personnes de l'équipage crurent appercevoir une autre terre au Sud de celle-ci; mais cette nouvelle terre étant au vent, je ne pus m'occuper de la vérification de leur conjecture. En nous approchant, nous découvrîmes en différentes parties de la côte, des Insulaires qui se promenoient, ou qui couroient le long du rivage; dès que nous eûmes atteint le côté sous le vent, nous les vîmes bientôt lancer à la mer deux pirogues conduites par douze hommes qui ramoient vers nous.

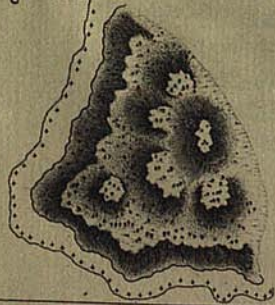
JE DIMINUAI de voiles, afin de donner aux pirogues le tems de nous joindre, & au *Master* le loisir de chercher un mouillage. A un demi-mille du récif la sonde rapporta de quarante à trente-cinq brasses, fond de beau sable: plus près, le fond étoit parsemé de rochers de corail. Les deux pirogues s'étant avancées à une portée de pistolet du vaisseau, elles s'arrêtèrent; *Omai* employa ici toute son éloquence, ainsi qu'il l'avoit toujours fait en des occasions pareilles, pour engager les Insulaires à venir à la hanche du vaisseau; ses sollicitations & ses caresses ne purent les y déterminer: ils ne cessèrent de nous montrer la côte avec leurs pagayes & de nous inviter à y descendre; plusieurs de leurs compatriotes placés sur la grève, agitoient quelque chose de blanc, & nous jugeâmes qu'ils nous invitoient aussi à débarquer. Nous aurions pu mouiller, car il se trouvoit un bon ancrage en-dehors du récif, & en-dedans, une ouverture sans ressac, par la-





ISLE MANGEEA.

Lat. 21. 57. S.
Long. 101. 55. E.



Echelle de Milles Nautiques pour les trois Plans.

10

25

quelle les pirogues étoient sorties , & où il y avoit plus d'eau qu'il n'en falloit pour nos canots , s'il n'y en avoit pas assez pour la *Résolution* & la *Découverte* ; mais je ne crus pas devoir m'exposer à perdre l'avantage d'un vent favorable , afin d'examiner une île qui me paroissoit de peu d'importance. Nous n'avions pas besoin de rafraichissemens , & notre arrivée aux îles de la *Société* ayant déjà été si retardé par des contretens imprévus , je voulois éviter tout ce qui pourroit prolonger ce délai : m'apercevant donc que les Insulaires ne s'approcheroient pas de nous davantage , je les quittai & je marchai au Nord. Ils m'apprirent le nom de leur île , à laquelle ils donnoient le nom de *Toobouai*.

ANN. 1777.
Août.

ELLE Gît par 23^d 25' de latitude Sud , & 210^d 37' de longitude orientale. Sa plus grande étendue n'excède pas cinq ou six milles , non compris le récif. Le récif de la bande Nord-Ouest se montre en morceaux détachés , entre lesquels la mer semble se briser sur la côte. Cette terre , malgré sa petitesse , offre des collines d'une élévation considérable : on voit au pied des collines une bordure étroite qui en fait le tour ; le sol de cette bordure est applati , & il se termine vers la mer par une grève de sable. Les collines sont couvertes de gazon ou d'autres herbages , si j'en excepte un petit nombre de rochers escarpés , dont les sommets sont ornés de touffes d'arbres : les plantations sont plus nombreuses dans quelques-unes des vallées , la bordure y est revêtu par-tout d'arbres d'une haute taille & d'une grande force , parmi

ANN. 1777.
Aôût.

lesquels nous n'avons pu distinguer que des cocotiers & des *étoa*. D'après le témoignage des Insulaires qui montoient les deux pirogues dont j'ai parlé, cette île a des cochons & des volailles, & elle produit les fruits & les racines qu'on rencontre sur les autres îles de cette partie de la mer du Sud.

EN CAUSANT avec les Insulaires, qui s'approchèrent de nous, nous reconnûmes que les habitans de *Toobouai*, parlent la langue d'*O-Taïti*; d'où je conclus, sans craindre de me tromper, qu'ils viennent de la même Nation. Ceux que nous aperçûmes dans les pirogues, étoient forts & robustes; leur peau avoit la couleur du cuivre; leur chevelure étoit noire & lissée; quelques-uns la portoient nouée en touffes au sommet de la tête, & d'autres la laissoient flotter sur les épaules; leurs visages nous parurent ronds & pleins, mais peu aplatis, & leur physionomie annonçoit une sorte de férocité naturelle; un pagne étroit qui enveloppoit leurs reins, & qui, passant entre les cuisses, voiloit les parties que cache la pudeur, composoit tout leur vêtement: plusieurs de ceux que nous vîmes assemblés sur la grève, avoient une espèce d'habit blanc, qui leur couvroit le corps en entier: nous ne remarquâmes d'autres parures, que des coquilles de perles suspendues sur la poitrine. L'un d'eux souffla constamment dans une grosse conque à laquelle étoit fixé un roseau d'environ deux pieds de longueur: il n'en tira d'abord qu'un seul ton, mais il en fit bientôt une sorte d'instrument de musique, & il répéta sans cesse deux ou trois notes qui étoient

étoient de la même force. Je ne fais pas ce qu'annonçoit cette conque ; mais je n'ai jamais observé qu'elle annonçât la paix.

ANN. 1777.
Août.

LES PIROGUES me parurent avoir trente pieds de long, & deux pieds au-dessus de la surface de l'eau. L'avant se projettoit un peu en saillie, & il étoit coupé par une entaille horizontale, qui sembloit représenter la gueule de quelque animal : l'arrière s'élevoit par une courbure légère en diminuant peu-à-peu de largeur, jusqu'à la hauteur de deux ou trois pieds, & il étoit sculpté par-tout, ainsi que la partie supérieure des côtés; le reste des côtés qui avoit une direction perpendiculaire, se trouvoit incrusté de coquilles blanches & plates, disposées en demi-cercles concentriques, la courbure tournée vers le haut. La première de ces embarcations portoit sept hommes, & la seconde huit; les Insulaires les manœuvroient avec de petites pagayes, dont les pales étoient presque ronds; elles avoient chacune un balancier d'une assez grande longueur; elles marchoient quelquefois si voisines l'une de l'autre, qu'elles sembloient former un seul canot, muni de deux balanciers. Les rameurs se tournoient quelquefois vers l'arrière, & ils alloient de ce bord sans revenir. Lorsqu'ils nous virent décidés à partir, ils se tinrent debout, & ils prononcèrent tous ensemble quelques paroles d'un ton très-haut; mais j'ignore si cette espèce de chant indiquoit leur bienveillance ou leur inimitié; il est sûr toutefois, qu'ils n'avoient point d'armes, & que nous ne découvrîmes pas avec nos lunettes, que les Naturels qui nous regardoient du rivage, fussent armés.

114 TROISIEME VOYAGE

ANN. 1777.
Aôût.

12.

EN M'ÉLOIGNANT de cette île, dont la découverte pourra procurer quelques avantages aux Navigateurs, je mis le cap au Nord à l'aide d'un vent frais de l'Est-quart-Sud-Est, & le lendemain 12, à la pointe du jour, nous aperçûmes l'île *Maitea*. *O-Taïi* se montra bientôt après; cette dernière île se prolongeoit à Midi du Sud-Ouest-quart-Ouest, à l'Ouest-Nord-Ouest, & la pointe d'*Oheitepeha*, nous restoit dans l'Ouest à environ quatre lieues. Je gouvernai sur la baie dont je viens de parler, je voulois y mettre à l'ancre, afin de tirer des rafraîchissemens de la bande Sud-Est de l'île, avant d'aller à *Matavai*, où je comptois sur-tout embarquer des vivres. Nous eûmes un vent frais de la partie de l'Est jusqu'à deux heures de l'après-midi; nous nous trouvions, à cette époque, à environ une lieue de la baie, & le vent qui s'éteignit tout-à-coup, fut remplacé alternativement par de légers souffles de vents qui venoient de tous les points du compas, & par des calmes. Cette tranquillité de l'atmosphère dura près de deux heures; des raffales subites de l'Est, accompagnées de pluie, survinrent ensuite; elles nous portèrent devant la Baie, où une brise de terre rendit inutiles nos manœuvres pour gagner le mouillage.

Du moment où nous approchâmes de l'île, plusieurs pirogues conduites chacune par deux ou trois hommes prirent la route des vaisseaux; mais comme ces Insulaires étoient des classes inférieures, Omai ne fit point attention à eux. Les Naturels ne le regarderent pas avec plus d'empressement, & ils ne semblerent pas même

s'appercevoir qu'il fût un de leurs compatriotes ; ils lui parlerent néanmoins quelque tems. Enfin nous vîmes arriver un Chef, appelé *Ootee*, que j'avois connu autrefois ; il étoit beau-frere d'Omaï, & il se trouvoit par hafard dans cette partie de l'île : trois ou quatre personnes, qui toutes avoient connu Omaï, avant qu'il s'embarquât sur le bâtiment du Capitaine Furneaux, l'accompagnoient. Leur entrevue n'eut rien de sensible ou de remarquable ; ils montrerent, au contraire, une indifférence parfaite, jusqu'à ce qu'Omaï ayant amené son beau-frere dans la grand'chambre, ouvrit la caisse qui renfermoit ses plumes rouges & lui en donna quelques-unes. Les Naturels, qui étoient sur le pont, apprirent cette grande nouvelle, & les affaires changerent tout de suite de face ; *Ootee* qui vouloit à peine parler à Omaï, le supplia de permettre qu'ils fussent *Tayos* (a), & qu'ils changeassent de nom. Omaï accepta cet honneur ; & pour témoigner sa reconnoissance, il fit un présent de plumes rouges à *Ootee*, qui envoya chercher à terre un cochon qu'il destinoit à son nouvel Ami. Chacun de nous sentit que ce n'étoit pas Omaï, mais ses richesses, qu'aimoient les Insulaires : s'il n'étoit point étalé devant eux ses plumes rouges, qui sont les choses les plus estimées dans l'île, je crois qu'ils ne lui auroient pas même donné une noix de cocos. C'est ainsi que se passa la premiere entrevue d'Omaï avec ses compatriotes ; j'avoue que je m'y étois attendu, mais j'espérois toujours qu'avec les

ANN. 1777.
Aodt.

(a) Amis.

ANN. 1777.
Août.

trésors dont la libéralité de ses amis d'Angleterre l'avoit chargé, il deviendroit un personnage important; que les Chefs les plus distingués des diverses îles de la Société le respecteroient & lui feroient leur cour. Cela seroit sûrement arrivé, s'il avoit mis quelque prudence dans sa conduite; mais il fut loin de mériter cet éloge; je suis fâché de dire qu'il fit trop peu d'attention aux avis multipliés de ceux qui lui vouloient du bien, & qu'il se laissa duper par tous les frippons du pays.

LES NATURELS avec lesquels nous causâmes, durant cette journée, nous apprirent que deux vaisseaux avoient relâché, à deux reprises différentes, dans la baie d'*Oheitepeha*, depuis mon départ en 1774; & qu'ils en avoient reçu des animaux pareils à ceux qui se trouvoient sur mon bord. Des recherches ultérieures me firent connoître que ces bâtimens étrangers leur avoient laissé des cochons, des chiens, des chevres, un taureau, & le mâle d'un autre quadrupède, dont nous ne pûmes deviner l'espèce, sur la description imparfaite qu'on nous en donna. Ils nous dirent que ces vaisseaux étoient venus d'un port appelé *Reema*; nous conjecturâmes qu'il s'agissoit de *Lima*, Capitale du *Perou*, & que les bâtimens étoient Espagnols. On nous informa aussi, que les étrangers avoient construit une maison, durant leur première relâche, & qu'ils avoient laissé dans l'île quatre hommes, savoir deux Prêtres, un Domestique, & une quatrième personne, appelée *Mateema*, qui fut souvent l'objet de la conversation; qu'ils avoient emmené quatre des Naturels; que les deux bâtimens étoient revenus environ

dix mois après ; qu'ils avoient ramené deux des O-Taïtiens , les deux autres étoient morts à *Lima* ; qu'au bout d'un séjour de peu de durée , ils embarquèrent leurs compatriotes ; mais que la maison bâtie par eux subsistoit encore.

ANN. 1777.
Août.

LES AMIS D'OMAI publièrent dans l'île qu'il y avoit des plumes rouges à bord de nos vaisseaux , & cette importante nouvelle , excita les desirs de tout le monde : le lendemain , dès le point du jour , nous fûmes environnés d'une multitude de pirogues , remplies d'Infu-laires , qui apportoient au marché des cochons & des fruits. Une quantité de plumes aussi peu considérable ; que celle qu'on tire d'une Mesange , nous procura d'abord un cochon du poids de quarante ou cinquante livres ; mais presque tous les hommes des vaisseaux , ayant en propre , une pacotille quelconque de cette marchandise précieuse , sa valeur diminua de cent pour cent avant la nuit. Après cette diminution de prix les échanges continuoient néanmoins à nous être fort avantageux , & les plumes rouges l'emportèrent toujours sur chacun des autres articles. Quelques-uns des Naturels ne vouloient échanger un cochon que contre une hache ; mais les clous , les grains de verre , & les bagatelles de cette espèce , qui avoient une si grande vogue , dans nos voyages antérieurs , étoient alors si méprisés , qu'ils attiroient à peine les regards d'un petit nombre de personnes.

IL Y EUT peu de vent durant toute la matinée , &

ANN. 1777.
Août.

nous ne mouillâmes qu'à neuf heures dans la baie, où nous amarrâmes avec deux ancres. La sœur d'Omaï arriva à bord peu de tems après. Je vis avec un extrême plaisir, qu'ils se donnerent l'un & l'autre, des marques de la plus tendre affection; il est plus aisé de concevoir, que de décrire leur bonheur.

Lorsque cette scène attendrissante fut terminée, je descendis à terre avec Omaï. Je voulus sur-tout faire une visite, à un homme, que mon ami me peignoit comme un personnage bien extraordinaire; car, à l'en croire, c'étoit le Dieu de *Bolabola*. Nous le trouvâmes assis sous un des ces abris qu'offrent ordinairement leurs plus grandes pirogues. Il étoit avancé en âge, il avoit perdu l'usage de ses membres, & on le portoit sur une civière. Quelques Insulaires l'appelloient *Olla*, ou *Orra*, nom du Dieu de *Bolabola*; mais son véritable nom étoit *Erary*. D'après ce qu'on m'en avoit dit, je compris que le peuple, lui prodigeroit une sorte d'adoration religieuse; mais excepté de jeunes bananiers placés devant lui, & par-dessus l'abri sous lequel il étoit, je n'aperçus rien qui le distinguât des autres Chefs. Omaï lui présenta une touffe de plumes rouges liées à l'extrémité d'un petit bâton; & lorsqu'il eut causé quelques momens, sur des choses indifférentes avec ce prétendu Dieu de *Bolabola*, il remarqua une vieille femme, la sœur de sa mère, qui se précipita à ses pieds, & qui les arrosa de larmes de joie.

JE LE LAISSAI avec sa tante, au milieu d'un cercle

nombreux d'Insulaires, qui s'étoient rassemblés autour de lui, & j'allai examiner la maison qu'on m'assuroit avoir été bâtie par les Espagnols. Je la trouvai à peu de distance de la grève : les bois qui la composoient, me parurent avoir été amenés dans l'île tout préparés; car chacun d'eux portoit un numéro. Elle étoit divisée en deux petites chambres : je remarquai, dans la seconde, un bois de lit, une table, un banc, de vieux chapeaux, & d'autres bagatelles que les Naturels sembloient conserver soigneusement : ils ne prônoient pas moins de soin de la maison, qui étoit revêtu d'un hangard, & qui n'avoit point été endommagé par le tems. Le pourtour étoit rempli d'écoutilles, qui laissoient un passage à l'air; peut-être étoient-ce des meurtricières, par où les Espagnols vouloient tirer des coups de fusils, si jamais on les attaquoit. Il y avoit assez près de la façade, une croix de bois, dont la branche transversale présentoit l'inscription suivante :

CHRISTUS VINCIT.

Je lus sur la branche verticale :

CAROLUS III. IMPERATOR. 1774.

AFIN de conserver la mémoire des voyages antérieurs faits par les Anglois, je gravai sur l'autre côté de la croix :

GEORGIUS TERTIUS, REX,

ANNIS 1767,

1769, 1773, 1774 ET 1777.

ANN. 1777.
Août.

ANN. 1777.
Août.

LES NATURELS nous montrèrent aux environs de la croix, le tombeau du Commandant des deux vaisseaux, qui mourut durant la première relâche : ils l'appelloient *Oreede*. Quels que puissent être les motifs des Espagnols en abordant sur cette île, ils me paroissent s'être donné beaucoup de soins pour se rendre agréables aux habitans, qui nous en parlerent dans toutes les occasions, avec une estime & un respect extrêmes.

EXCEPTÉ le personnage extraordinaire, dont j'ai fait mention, je ne rencontrai point de Chef d'importance, durant ma promenade. *Waheia*dooa, Souverain de *Tiaraboo*, nom que porte cette partie de l'île, étoit absent. Je reconnus ensuite qu'il avoit le même nom, que le Chef que j'y vis dans mon second Voyage ; que ce n'étoit cependant pas le même homme, mais son frere âgé d'environ dix ans, lequel étoit monté sur le trône vingt mois avant notre arrivée, après la mort de son aîné. Nous apprîmes aussi que la célèbre *Oberca* ne vivoit plus, & qu'*Otoo* & tous nos autres Amis se portoit bien.

A MON RETOUR, je trouvai *Omaï* entretenant une compagnie nombreuse, & j'eus bien de la peine à l'emmener à bord, où j'avois une affaire importante à régler.

JE SAVOIS qu'*O-Taïti* & les îles voisines nous fournissent en abondance des noix de cocos, dont l'excellente liqueur peut tenir lieu de toutes les boissons artificielles ; & je desirois beaucoup retrancher le grog de l'équipage,

de l'équipage, durant notre séjour ici. Mais, en supprimant cette boisson favorite des matelots, sans leur en parler, je pouvois exciter un murmure général; & je crus qu'il étoit à propos de les assembler. Je les assemblai en effet, & je leur exposai le but de notre voyage, & l'étendue des opérations que nous avions encore à faire. Voulant leur inspirer du courage & de la gaieté, je leur rappellai les récompenses offertes par le Parlement, aux sujets de Sa Majesté, qui découvrirent les premiers, dans l'hémisphère septentrional, de quelque côté que ce fût, une communication entre l'Océan Atlantique & la Mer Pacifique, ou à ceux qui pénétrèrent au-delà du quatre-vingt-neuvième degré de latitude Nord. Je leur dis que je ne doutois pas de leur bonne volonté, qu'ils feroient sûrement tous leurs efforts pour mériter l'une de ces récompenses, & même toutes les deux; mais que, pour avoir plus de moyens de réussir, il falloit ménager, avec une économie extrême, nos munitions & nos vivres, & principalement les derniers, puisque, selon les apparences, nous ne pourrions pas en embarquer de nouveaux, après notre départ des *Iles de la Société*. Pour donner encore plus de poids à mes argumens, je leur observai qu'il étoit impossible de gagner, cette année, les hautes latitudes septentrionales, & que notre expédition excéderoit, au moins d'une année, la durée sur laquelle nous avions compté d'abord. Je les priai de songer aux obstacles & aux difficultés que nous rencontrerions inévitablement, & à tout ce qu'ils auroient à souffrir d'ailleurs, s'il devenoit nécessaire de diminuer leurs rations, sous un climat froid. Je les exhortai à pe-

ANN. 1777.
Aôut.

ANN. 1777.
Aout.

fer ces solides raisons, à voir s'il ne valoit pas mieux être prudent de bonne heure, que courir les risques de n'avoir point de liqueurs fortes, dans un tems où elles leur seroient le plus utiles; s'ils ne devoient pas consentir qu'on retranchât leur grog, maintenant que nous avions du jus de cocos pour le remplacer; j'ajoutai qu'après tout, je les laissois les maîtres de prononcer sur ce point.

J'eus la satisfaction de voir qu'ils ne délibérèrent pas un moment; ils approuverent mon projet d'une voix unanime & sans faire aucune objection. J'ordonnai au Capitaine Clerke de proposer la même chose à son équipage, qui s'imposa d'aussi bon cœur la même abstinence. On ne servit donc plus de grog, excepté les Samedis au soir; nous en donnions ces jours-là une ration entiere à nos gens, afin qu'ils pussent boire à la santé de leurs amies d'Angleterre, & que les jolies filles d'O-Taïti ne leur fissent pas oublier tout-à-fait leurs anciennes liaisons.

LE LENDEMAIN, nous commençâmes quelques travaux indispensables; on examina les provisions, on ôta les tonneaux de bœuf ou de porc, & le charbon, du lieu qu'ils occupoient, & on mit du lest en leur place; on calfata les vaisseaux qui en avoient grand besoin; car notre dernière traversée avoit produit beaucoup de voies d'eau. J'envoyai à terre le taureau, les vaches, les chevaux & les moutons, & je chargeai deux hommes de les surveiller au milieu des pâturages. Je ne voulois laisser aucun de nos quadrupèdes, dans cette partie de l'île,

LA PLOIE fut presque continuelle le 15 & le 16. Les Insulaires, néanmoins, vinrent nous voir de tous les cantons, car la nouvelle de notre arrivée se répandit promptement. Waheiadooa, qui se trouvoit très-éloigné du lieu de notre mouillage, la fut bientôt; & l'après-dîner du 16, un Chef appelé Etoorea, qui lui servoit de tuteur, m'apporta deux cochons de sa part: il m'avertit que le Prince lui-même arriveroit le lendemain. Il ne me trompa point, car, le 17 au matin, je reçus un message de Waheiadooa qui m'instruisoit de son arrivée, & qui me prioit de descendre à terre. Nous nous préparâmes Omaï & moi, à lui faire une visite dans toutes les formes. Omaï, aidé de quelques-uns de ses amis, s'habilla, non à la maniere Angloise, ni à celle d'O-Taiïi ou de *Tongataboo*, ni même à celle d'aucun pays du monde; car il se composa un vêtement bizarre de tout ce qu'il avoit d'habits.

NOUS ALLAMES voir d'abord Etary, qui nous accompagna sur sa civiere, dans une grande maison où on l'assit; nous nous assîmes à côté de lui, & je fis étendre devant nous une pièce d'étoffe de *Tongataboo*, sur laquelle je mis les présens que j'apportoïis. Waheiadooa entra bientôt, suivi de sa mere, & de plusieurs grands personnages, qui se placerent tous à l'autre extrémité de l'étoffe, en face de nous. Un homme assis près de moi, prononça un discours composé de phrases courtes & détachées; ceux qui l'environnoient, lui en soufflerent une partie. Un autre Insulaire, qui étoit de la bande opposée, & qui se trouvoit près du Chef, lui répondit.

Q ij

ANN. 1777.

Août.

15. 16.

17.

ANN. 1777.
Aôût.

Etari parla ensuite, & Omaï après lui : un Orateur répondit à tous deux : ces discours roulerent uniquement sur mon arrivée, & sur mes liaisons avec les Naturels. L'Insulaire, qui harangua le dernier, me dit entre autres choses, que les hommes de *Reema*, c'est-à-dire, les Espagnols, avoient recommandé de ne pas me laisser entrer dans la baie d'*Oheitepeha*, si j'abordoïs de nouveau sur cette île qui leur appartenoit; que, loin de souscrire à cette requête, il étoit autorisé à me céder formellement la Province de *Tiaraboo*, & tout ce qu'elle renferme : d'où il résulte que ces peuplades ont une sorte de politique, & qu'ils savent s'accommoder aux circonstances. Enfin *Waheia* vint m'embrasser, à l'instigation des gens de sa suite, &, pour confirmer ce traité d'amitié, nous échangeâmes nos noms. Lorsque la cérémonie fut terminée, je l'emmenai dîner à bord, ainsi que ses Amis.

OMAI avoit préparé un *Maro* composé de plumes rouges & jaunes, qu'il vouloit donner à O-Too, Roi de l'île entière; &, vu le pays où nous nous trouvions, c'étoit un présent d'une très-grande valeur. Je lui dis tout ce que je pus, pour l'empêcher de montrer alors son *Maro*; je lui conseillai de le garder à bord, jusqu'à ce qu'il eut une occasion de le présenter lui-même au Monarque. Mais il avoit trop bonne opinion de l'honnêteté & de la fidélité de ses compatriotes, pour profiter de mon conseil. Il imagina de l'apporter à terre; & de le remettre à *Waheia*, en chargeant celui-ci de l'envoyer à O-Too, & de le prier d'ajouter ces plu-

mes au *Maro* royal. Il crut que cet arrangement seroit agréable aux deux Chefs : il se trompoit beaucoup; l'un d'eux, dont il devoit rechercher la faveur avec le plus grand soin, fut très-bleffé, & il ne se fit pas un ami de l'autre. Ce que j'avois prévu arriva : Waheiadooa garda le *Maro*, il n'envoya à O-Too qu'un petit nombre de plumes, & il se réserva plus des dix-neuf vingtiemes de ce magnifique présent.

ANN. 1777.
Août.

LE 19, Waheiadooa me donna dix ou douze cochons, des fruits & des étoffes. Nous tirâmes le soir des feux d'artifices, qui étonnerent & anuferent une assemblée nombreuse. 19.

LE MÊME JOUR; quelques-uns de nos Messieurs trouverent dans leurs promenades, un édifice, auquel ils donnoient le nom de Chapelle Catholique. Il ne sembloit pas qu'on pût en douter, d'après ce qu'ils disoient; car ils décrivoient l'autel, & tout ce qu'on voit dans un Temple de cette espèce. Ils observoient néanmoins que deux hommes chargés de la garde du Temple, ne voulurent pas leur permettre d'y entrer; je pensai qu'ils pouvoient s'être mépris, & jeus la curiosité de m'assurer de ce fait par moi-même. L'édifice, qu'ils prenoient pour une Chapelle Catholique, étoit un *Toopapaoo*, où l'on tenoit solennellement exposé le corps du prédécesseur de Waheiadooa. Le *Toopapaoo* se trouvoit dans une maison assez étendue qu'environnoit une palissade peu élevée; il étoit d'une propreté extraordinaire, & il ressembloit à un de ces petits pavillons ou abris, que por-

ANN. 1777.
Août.

rent les grandes pirogues du pays. Peut-être avoit-il été originaiement employé à cet usage. Les étoffes & les nattes de différentes couleurs, qui le couvroient & qui flottoient sur les bords, produisoient un joli effet : on y voyoit, entr'autres ornemens, un morceau de drap écarlate, de quatre ou cinq verges de longueur, que les Insulaires avoient sûrement reçu des Espagnols. Ce drap, & quelques glands de plumes que nos Messieurs supposèrent de soie, leur donnerent l'idée d'une Chapelle Catholique; leur imagination suppléa à ce qui manquoit d'ailleurs; & s'ils n'avoient pas été instruits auparavant du séjour des Espagnols, ils n'auroient jamais fait une pareille méprise. Je jugeai que les Naturels apportoient chaque jour à ce sanctuaire, des offrandes de fruits & de racines; car il y avoit des fruits & des racines tout frais. Ils les déposoient sur un *Whatta* (un Autel) placé en dehors de quelques palissades, qu'il n'est pas permis de franchir. Deux gardes veilloient nuit & jour sur le Temple; ils devoient de plus le parer dans l'occasion : en effet lorsque j'allai l'examiner une première fois, l'étoffe & les draperies étoient roulés; mais, à ma priere, ils le revêtirent de ses ornemens, après avoir pris eux-mêmes des robes blanches très-propres. Ils me dirent qu'on comptoit vingt mois depuis la mort du Chef.

22. LE 22, nous avons embarqué de l'eau, & achevé ceux de nos travaux que je crus indispensables; je fis ramener à bord le bétail & les moutons que j'avois envoyés dans les pâturages du pays, & je me disposai à remettre en mer.

LE 23, au matin, tandis que les vaisseaux démar-
 roient, je descendis à terre avec Omaï, afin de prendre
 congé de Waheia dooa. Nous causions avec lui, lorsque
 l'un de ces enthousiastes fanatiques, qu'ils appellent
Eatooas, parce qu'ils les croient remplis de l'esprit de
 la Divinité, vint se placer devant nous. Ses paroles, sa
 démarche & son maintien annonçoient un fou; une
 quantité considérable de feuilles de bananiers envelop-
 poient ses reins, & composoient tout son vêtement; il
 parloit à voix basse, & d'un ton si criard, qu'il étoit
 difficile de l'entendre, du moins pour moi. Si j'en crois
 Omaï, qui disoit le comprendre parfaitement, il con-
 seilloit au jeune Prince de ne pas me suivre à *Matavai*,
 projet de voyage dont je n'avois point été instruit, ou
 que je ne lui avois jamais proposé. L'*Eatooa* prédit de
 plus que les vaisseaux n'atteindroient pas *Matavai* ce
 jour-là: les apparences favorisoient sa prédiction, car il
 n'y avoit pas un souffle de vent; mais il se trompa. Pen-
 dant qu'il péroroit, il survint une ondée de pluie très-
 forte, qui obligea tout le monde à chercher un asyle;
 quant à lui, l'orage ne parut point l'affecter; il conti-
 nua à brailler autour de nous, l'espace d'environ une
 demi-heure, & il se retira. Personne ne fit attention à
 ses propos; & les gens du pays se moquerent beaucoup
 de ses extravagances. Je demandai à *Waheia dooa*, ce
 que c'étoit qu'un pareil original, s'il étoit de la classe
 des *Earees* ou de celle des *Towtows*: le Chef me ré-
 pondit qu'il étoit *Taata-Eno*, c'est-à-dire, un mé-
 chant homme. Malgré la mauvaise opinion qu'on avoit
 de ce Prophète, malgré le dédain qu'on lui témoignoît,

ANN. 1777.

Août.

23.

ANN. 1777.
Aôût.

la superstition maîtrise les Insulaires, au point de les rendre intimement convaincus que les insensés de cette espèce possèdent l'esprit de la Divinité. Omai paroissoit bien instruit sur cette matiere, il m'assura que, durant leurs accès, ils ne connoissent personne, pas même leurs intimes amis; que s'ils ont des richesses, ils les distribuent au public, à moins qu'on n'ait soin de leur en ôter les moyens; que lorsqu'ils reprennent leurs sens, ils demandent ce que sont devenues les choses, dont ils ont fait des largesses, peu de minutes auparavant; qu'ils ne semblent pas conserver le moindre souvenir de ce qui s'est passé pendant leur accès.

JE FUS à peine de retour, qu'il s'éleva une brise légère de l'Est; nous mîmes à la voile, & nous gouvernâmes sur la baie de *Matavai* (a), où la *Résolution* mouilla dans la soirée. La *Découverte* n'y arriva que le lendemain, en sorte que la moitié de la prédiction du fou s'accomplit.

(a) Voyez le plan de cette Baie, dans la Collection de Hawkesworth, tome II, page 248 de l'original.



CHAPITRE II.

ENTREVUE avec O-Too, Roi d'O-TAÏTI :
 Conduite imprudente d'Omaï : Nos occupations
 à terre : Débarquement de nos quadrupèdes
 d'EUROPE : Détails sur un des Naturels qui
 avoit fait le voyage de LIMA : Détails sur
 Œdidee : Révolte d'Eimeo : Guerre contre cette
 île résolue dans un Conseil des Chefs : Sacrifice
 humain qui eut lieu à cette occasion : Descrip-
 tion particulière des Cérémonies pratiquées au
 grand Morai, où l'on offrit la victime : Autres
 coutumes barbares de ce Peuple.

O-TOO, Roi de l'île entière d'O-Taïti, suivi d'une
 multitude de pirogues remplies de Naturels, arriva d'O-
 parre, lieu de sa résidence, à neuf heures du matin; &
 après avoir débarqué sur la pointe *Matavai*, il m'aver-
 tit, par un exprès, qu'il desiroit beaucoup de me voir.
 Je descendis à terre accompagné d'Omaï, & de plu-
 sieurs de mes Officiers. Je m'approchai tout de suite du
 Monarque, & je le saluai. Omaï se jeta à ses pieds, &
 embrassa ses genoux; il avoit eu soin de mettre son plus
 bel habit, & il se conduisit de la manière la plus res-

ANN. 1777.
 Août.

ANN. 1777.
Août.

pesteuse & la plus modeste. On fit cependant peu d'attention à lui : l'envie eut peut-être quelque part à ce froid accueil. Il offrit au Roi une grosse touffe de plumes rouges, & deux ou trois verges de drap d'or. De mon côté, je donnai au Prince un vêtement de belle toile, un chapeau bordé d'or, des outils, &c, ce qui étoit plus précieux encore, des plumes rouges, & un des bonnets que portent les Naturels des *Iles des Amis*.

LE ROI & la Famille Royale m'accompagnèrent à bord, suivis de plusieurs pirogues chargées de toutes espèces de provisions, en assez grande abondance pour nourrir une semaine, les équipages des deux vaisseaux. Les divers membres de la Famille Royale indiquoient telle portion qu'ils avoient fourni, & je leur fis à chacun un présent; c'étoit-là ce qu'ils vouloient. La mere du Roi, qui ne s'étoit point trouvée à la première entrevue, arriva près de nous bientôt après; elle apporta des provisions & des étoffes, qu'elle distribua à Omai & à moi. Quoiqu'Omai eut d'abord attiré faiblement les regards, les Insulaires rechercherent son amitié, dès qu'ils connurent ses richesses. Tentetins cette disposition, autant que je le pus, car je desirois le fixer près d'O-Too. Comme j'avois dessein de laisser dans cette île, tous les animaux que j'amenois d'*Europe*, je pensai qu'il seroit en état de diriger un peu les habitans, sur les soins qu'ils en devoient prendre, & sur l'usage auquel ils pouvoient les employer: je prévoyois d'ailleurs, que plus il seroit éloigné de sa patrie, plus il seroit con-

fidéré. Malheureusement le pauvre Omai ne profita point de mon avis, & il se conduisit avec tant d'imprudencé qu'il ne tarda pas à perdre l'amitié d'O-Too, & de tous les O-Taïtiens d'un rang distingué. Il ne fréquenta que des vagabonds & des étrangers, qui cherchoient sans cesse à le duper; & si je n'étois pas intervenu à propos, ils l'auroient dépouillé complètement. Il s'attira la malveillance des principaux Chefs, qui s'aperçurent qu'ils n'obtenoient pas de moi, ou de mes gens, des articles aussi précieux que ceux dont Omai faisoit présent aux gens du peuple ses camarades.

 ANN. 1777.

Août.

Dès que nous eûmes diné, je ramenai O-Too à *Oparre*; je pris avec moi les volailles dont je voulois enrichir cette terre. J'emportai un paon & sa femelle, que Mylord Besboroug avoit eu la bonté de m'envoyer pour les O-Taïtiens, peu de jours avant mon départ de *Londres*, un coq d'Inde & une poule, quatre oies, un mâle & trois femelles, un canard mâle & quatre femelles. Je déposai toutes ces volailles à *Oparre*; & je les donnai à O-Too: elles couvoient déjà, lorsque nous quittâmes l'île. Nous y trouvâmes une oie mâle, dont le Capitaine Wallis avoit fait présent à *Oberca*, plusieurs chèvres, & le taureau Espagnol qu'on tenoit attaché à un arbre près de la maison d'O-Too. Je n'ai jamais vu un plus bel animal de cette espèce. Il appartenoit alors à *Etary*, & on l'avoit amené d'*Oheitepeha* dans cet endroit, afin de l'embarquer pour *Bo-labola*; mais je ne puis concevoir comment on étoit venu à bout de le transporter sur une des pirogues du pays.

ANN. 1777.
Août.

Au reste, si nous n'étions pas arrivés à *O-Taïti*, il eût été bien inutile; car il manquoit de vaches. Les Natures nous dirent qu'il y avoit des vaches à bord des vaisseaux Espagnols, & que le Capitaine les rembarqua; je ne le crois point; je supposerai plutôt que les vaches étoient mortes, durant la traversée. Le lendemain, j'envoyai à ce taureau les trois vaches que j'avois à bord; je fis également conduire dans la baie de *Matavai*, le taureau, le cheval, la jument & les moutons que je destinois aux *O-Taïtiens*.

JE ME TROUVAI débarrassé d'un soin très-incommode. Il est difficile de concevoir la peine & l'embarras, que me causa le transport de ces animaux: mais, satisfait d'avoir pu remplir les vues bienfaisantes de Sa Majesté, qui vouloit enrichir deux peuplades si dignes d'intérêt, je me crus bien dédommagé de toutes les inquiétudes, auxquelles j'avois été en proie, tant qu'il resta quelque chose à faire sur cet objet secondaire de mon voyage.

COMME je me proposois de relâcher quelque tems ici, on établit les deux Observatoires sur la pointe *Matavai*: on dressa, aux environs, deux tentes où devoient coucher les soldats de garde, & ceux de nos gens qu'il conviendroit de laisser à terre. Je donnai le commandement de ce poste à M. King, qui se chargea en même tems de suivre les observations nécessaires, pour déterminer le mouvement journalier du garde-tems, &c. Durant notre séjour à *O-Taïti*, nous nous occupâmes de divers ouvrages devenus indispensables. On porta à

terre le grand mât de la *Découverte*, & on le répara si bien, qu'il paroïssoit sortir du chantier : on répara également nos voiles & nos futailles, on calfata les vaisseaux, & on examina les agrès ; on inspecta aussi le biscuit que nous avions en caisses, & j'eus le plaisir d'apprendre qu'il y en avoit peu d'endommagé.

ANN. 1777.
Août.

LE 26, je fis défricher une pièce de terre, où je plantai plusieurs graines de jardinage, & quelques arbres fruitiers : je suis persuadé que les Naturels en prendront peu de soin. Au moment où nous partîmes, les melons, les patates, & deux pommiers de pin, pouvoient de manière à me donner les plus grandes espérances. J'avois apporté, des *Iles des Amis*, plusieurs plants de Shaddeks ; je les mis également dans le jardin que je venois de former. Mes graines & mes arbres ne manqueront pas de réussir, à moins que la curiosité prématurée des O-Taïtiens, qui a détruit un sep de vigne planté par les Espagnols à *Oheitepeha*, n'arrête leur développement. Quelques Insulaires s'assemblerent pour goûter les premiers raisins, que porta la vigne ; & les grappes se trouvant encore aigres, ils jugerent que c'étoit une espèce de poison, & ils résolurent unanimement de fouler aux pieds le sep. Omaï ayant rencontré ce sep par hasard, fut enchanté de sa découverte ; car il étoit persuadé que s'il avoit une fois des raisins, il lui seroit aisé de faire du vin. Il se hâta d'en couper plusieurs tiges, qu'il vouloit emporter dans sa patrie ; nous taillâmes le sep qui n'étoit pas déraciné, & nous

26.

ANN. 1777.
Août.

fossoyâmes le terrain dans les environs. Il est probable que les habitans de l'île, devenus plus sages par les instructions d'Omaï, laisseront mûrir le fruit, & qu'ils ne le condamneront plus d'une maniere si précipitée.

QUARANTE-HUIT HEURES après notre arrivée dans la baie de *Matavai*, nous reçûmes la visite de nos anciens Amis, dont parle la Relation de mon second voyage. Aucun d'eux ne se présenta les mains vuides, & nous eûmes des provisions par-delà ce qu'il nous en falloit; ce qui nous fit encore plus de plaisir, nous ne craignions point d'épuiser l'île, où nous appercevions de toutes parts une multitude intarissable de productions & d'animaux propres à notre subsistance.

L'UN DES NATURELS, que les Espagnols avoient emmené à *Lima*, vint nous voir également; on ne pouvoit, à ses manieres & à son extérieur, le distinguer du reste de ses compatriotes. Il se souvenoit cependant de quelques mots espagnols qu'il avoit appris & qu'il prononçoit très-mal: il répétoit sur-tout fréquemment, *se fennor*, & lorsque nous nous approchions de lui, il ne manquoit pas de se lever, & de se faire entendre le mieux qu'il pouvoit avec son petit vocabulaire européen.

NOUS RENCONTRAMES aussi le jeune-homme que nous appellâmes autrefois *Œdidee*, mais dont le véritable nom est *Heete-heetee*, il s'étoit embarqué à *Ulitea*; en 1773, sur mon vaisseau, & je l'avois ramené dans sa patrie, en 1774, après l'avoir conduit aux *Iles des Amis*;

à la Nouvelle Zélande, à l'île de Pâques & aux Mar-
 quises; traversées qui durèrent sept mois. Il s'efforçoit,
 comme celui dont je viens de parler, de nous montrer
 sa politesse, & de s'exprimer dans notre langue; il disoit
 souvent *yes, sir, if you please sir*. Hecte-hecte, qui
 a reçu le jour à *Bolabola*, étoit à *O-Taiti* depuis trois
 mois; &, selon ce que nous apprîmes, sans autre dessein
 que de satisfaire sa curiosité, ou peut-être la passion de
 l'amour, qui anime tous les habitans des îles de la Société:
 les Insulaires qui voyagent d'une terre à l'autre, ne pa-
 roissent pas avoir d'autre but. Nous vîmes clairement
 qu'il préféroit à nos modes & à nos parures, celles de ses
 compatriotes; car lorsque je lui eus donné des habits (a)
 que le Bureau de l'Amirauté m'avoit chargé de lui re-
 mettre, il les porta quelques jours, & il refusa ensuite
 d'en faire usage. Cet exemple & celui de l'O-Taitien qui
 avoit été à *Lima*, prouvent bien la force de l'habitude,
 qui ramene l'homme aux manières & aux coutumes qu'il a
 pris dans son enfance, & que le hasard est venu interrom-
 pre. Je suis tenté de croire qu'Omai lui-même, malgré le
 changement absolu que sembloient avoir produit sur lui les
 mœurs angloises, ne tardera pas à reprendre les vêremens
 de son pays, ainsi qu'Edidee & l'O-Taitien, conduit au
Pérou par les Espagnols.

ANN. 1777.
 Août.

LE 27, au matin; un homme arrivé d'*Oheite-
 peha*, nous dit que deux vaisseaux Espagnols mouilloient

27.

(a) Je lui donnai en outre de mon chef une caisse d'outils, &
 quelques autres articles.

136 TROISIEME VOYAGE.

depuis vingt-quatre heures dans cette baie, & pour ne laisser aucun doute sur la vérité du fait, il montra un morceau de gros drap bleu, qu'il assuroit avoir reçu de l'un de ces bâtimens : le morceau d'étoffe étoit en effet presque neuf : il ajouta que Mateema montoit l'un des vaisseaux qui devoient se rendre à *Matavai* dans un jour ou deux. D'autres circonstances qu'il indiqua ; rendoient sa nouvelle très-vraisemblable ; j'ordonnai au Lieutenant *Williamson* de prendre un canot & d'aller examiner la baie d'*Oheitepeha*. Sur ces entrefaites, je mis les vaisseaux en état de se défendre : quoique l'*Angleterre* & l'*Espagne* fussent en paix à mon départ d'*Europe*, je sentis que la guerre pouvoit s'être déclarée depuis. Des recherches ultérieures me donnèrent lieu de croire que le récit de l'arrivée des Espagnols étoit faux, & *M. Williamson*, qui fut de retour le lendemain, acheva de m'en convaincre ; il me dit qu'il avoit débarqué à *Oheitepeha*, qu'il n'y avoit point vu de vaisseaux, & que cette baie n'en avoit reçu aucun depuis mon départ en 1774. Les habitans de la partie de l'île où nous nous trouvions, nous déclarèrent dès le commencement, que c'étoit un mensonge inventé par les Naturels de *Tiarraboo* ; mais nous ne pouvions deviner leurs vues : ils espéroient peut-être que cette fausse nouvelle nous détermineroit à quitter l'île, & qu'ils priveroient ainsi la peuplade d'*Otaïti nooe*, des avantages résultans du séjour de nos vaisseaux. Les habitans des deux parties de l'île ont une inimitié invétérée les uns pour les autres.

28.

DU MOMENT

DU MOMENT où nous arrivâmes à *Matavai*, l'atmosphère fut très-variable jusqu'au 29, & il tomba chaque jour plus ou moins de pluie. Nous ne pûmes prendre que le 29 des hauteurs correspondantes du Soleil, pour déterminer le mouvement journalier du garde-tems. La même cause retarda le calfatage & les autres réparations dont les vaisseaux avoient besoin.

ANN. 1777.

Août.

29.

LE SOIR, les Naturels se retirèrent précipitamment des vaisseaux, & du poste que nous occupions à terre; il nous fut impossible d'abord d'en deviner la raison: nous conjecturâmes, en général, qu'il y avoit eu quelque vol de commis, & qu'ils redoutoient notre vengeance. Je sus enfin ce qui étoit arrivé: l'un des aides du Chirurgien pénétra dans l'intérieur du pays, pour y échanger quatre haches contre des curiosités; l'Insulaire qu'il chargea de ses haches, profita d'un instant favorable, & il emporta des outils si précieux. Telle fut la cause de la retraite brusque de ses compatriotes; O-too lui-même & toute sa famille se joignirent aux fuyards; & après les avoir suivi deux ou trois milles, j'eus bien de la peine à les arrêter. Afin d'engager mes gens à se tenir mieux sur leurs gardes désormais, je résolus de ne faire aucune démarche pour obtenir la restitution des haches, & il me fut moins difficile de ramener les O-Taitiens & de rétablir la tranquillité.

Jusqu'ici O-too & ses sujets ne s'étoient occupés que de nous; mais des messagers d'*Eimeo*, ou, comme le

ANN. 1777.
Août.
30.

difent plus souvent les Naturels, de *Morea* (a), qui arriverent le lendemain, leur donnerent d'autres occupations; ils apprirent que les habitans de cette île étoient en armes, que les partifans d'O-Too avoient été battus & obligés de se retirer dans les montagnes. La querelle qui commença en 1774, entre les deux îles, ainfi què je l'ai dit dans la Relation de mon fecond Voyage, femble avoir toujours fubfifté depuis. L'armement formidable que je vis alors, & que j'ai décrit ailleurs (b), mit à la voile peu de tems après mon départ d'O-Taïti; mais les habitans d'Eimeo firent une réfiftance fi opiniâtre, que l'efcadre revint fans avoir eu de fuccès décisif, & une autre expédition étoit devenue néceffaire.

Tous les CHEFS qui fe trouvoient à *Matavai*, s'affemblerent à la maifon d'O-Too où j'étois alors, & j'eus l'honneur d'être admis à leur confeil. L'un des Députés expoſa le fujet de la délibération, & il prononça un long difcours. Je ne compris gueres que les articles principaux de ſa harangue; il fit le tableau des affaires à Eimeo, & il invita les Chefs d'O-Taïti à ſe réunir & à prendre les armes. Cet avis fut combattu par d'autres Orateurs, qui vouloient attendre que l'ennemi com-

(a) Selon le docteur Forſter, *Morea* eſt un diſtrict d'Eimeo. Voyez ſes *Obſervations*, page 217 de l'original.

(b) Voyez le ſecond Voyage de Cook, Vol. I, page 347, &c. de l'original.

mençât les hostilités ; il régna d'abord beaucoup de décence dans le débat, & les conseillers ne parlèrent que l'un après l'autre. L'assemblée devint ensuite orageuse, & je crus qu'elle se termineroit par des violences, comme les diètes de *Pologne* ; mais les grands personages qui s'étoient échauffés si brusquement, se calmèrent de même, & le bon ordre se rétablit bientôt. La faction qui desiroit la guerre, l'emporta enfin, & il fut décidé qu'ils enverroient un armement considérable au secours de leurs Amis d'*Eimeo* : cette résolution fut loin d'obtenir l'unanimité des suffrages. O-Too garda le silence durant tout le débat, il dit seulement par intervalle un mot ou deux aux Orateurs. Les membres du conseil qui opinoient pour la guerre, me presserent de les aider avec les forces qui se trouvoient en ma puissance, & ils voulurent tous savoir le parti que je prendrois. J'envoyai chercher Omai, afin d'avoir un interprete, mais on ne le rencontra point, & je fus obligé de m'expliquer moi-même ; je leur dis le plus clairement que je pus, que ne connoissant pas bien le sujet de la dispute, & les Insulaires d'*Eimeo* ne m'ayant jamais offensé, je ne me croyois point en droit d'entreprendre des hostilités contre eux. Cette déclaration les satisfit, ou parut les satisfaire. Les membres du Conseil se disperserent ; & O-Too me pria de venir le revoir l'après-dîner, & d'amener Omai.

ANN. 1777.
Août.

JE RETOURNAI en effet auprès du Roi, avec plusieurs de nos Messieurs ; le Prince nous conduisit dans la maison de son pere, en présence duquel on parla de nouveau

ANN. 1777.
Août.

de l'injustice des Insulaires d'*Eimeo*. Je desirois beaucoup trouver un moyen d'accommodement entre les deux Puissances, & je fondai le vieil Chef sur ce point : il ne voulut écouter aucune proposition de paix : il me sollicita encore d'aider les O-Taïtiens, mais je demeurai inflexible. Je m'informai du sujet de la querelle, & j'appris que quelques années auparavant, un frere de *Wahciádooa* étoit parti de *Tiaraboo*, pour aller occuper le Trône d'*Eimeo*, sur l'invitation de *Maheine*, Chef populaire de cette île ; que *Maheine* l'avoit fait tuer peu de semaines après son arrivée, & avoit réclaté la couronne au préjudice de *Tierataboonoo*, fils de sa sœur, qui se trouvoit le légitime héritier du sceptre, ou, selon une autre version, qui avoit été chargé du gouvernement par les O-Taïtiens.

TOWHA, parent d'O-Too, & Chef du district de *Tettaha*, homme de beaucoup de crédit dans l'île, qui avoit commandé en chef l'armement envoyé contre *Eimeo*, en 1774, n'étoit pas à *Matavai* à cette époque, & par conséquent il n'assista à aucune des délibérations : il me parut cependant qu'il se mêloit beaucoup de ce qui se passoit, & qu'il montrait encore plus d'ardeur que les autres Chefs ; car le premier Septembre, dès le grand matin, il fit dire à O-Too par un messager, qu'il venoit de tuer un homme pour l'offrir en sacrifice à l'*Eatooa*, & implorer l'assistance du Dieu contre *Eimeo*. Ce sacrifice devoit avoir lieu dans le grand *Morai* d'*Atahooroo*, & je jugeai que la présence d'O-Too étoit absolument nécessaire en cette occasion.

M. DE BOUGAINVILLE avoit déjà dit, sur le témoignage de l'O-Taïtien, qu'il amena en France, que les sacrifices humains font partie des institutions religieuses de cette île. Les recherches dont je m'occupai en 1774, & mes conversations avec Omai, ne me donnoient que trop lieu de penser qu'un usage si contraire à l'humanité, y est établie : mais comme on veut toujours douter d'une coutume si atroce, à moins qu'un voyageur n'en ait été le témoin oculaire, je résolus de profiter de l'occasion ; & afin de dissiper toutes les incertitudes, d'assister moi-même à cette barbare cérémonie. Je priai donc O-Too de me permettre de l'accompagner ; il y consentit volontiers, & nous nous embarquâmes tout de suite dans mon canot, avec mon vieil ami Potarow, M. Anderson, & M. Webber : Omai nous suivoit sur une pirogue.

ANN. 1777.
Septembre.

NOUS DESCENDIMES pendant la route sur une petite île, qui gît en travers de *Tettaha*, où nous rencontrâmes Towha & les gens de sa suite : lorsque les deux Chefs eurent causé quelque tems sur la guerre, Towha m'adressa la parole, & il réclama encore mes secours ; je fis pour la troisième fois une réponse négative, & il parut fâché ; il lui sembloit étrange que m'étant toujours déclaré l'ami d'O-Taïti, je ne voulusse pas combattre ses ennemis. Il donna à O-too deux ou trois plumes rouges liées ensemble, & un chien très-maigre fut mis dans une de nos pirogues. Nous nous rembarquâmes & nous prîmes à bord un Prêtre qui devoit assister à la cérémonie.

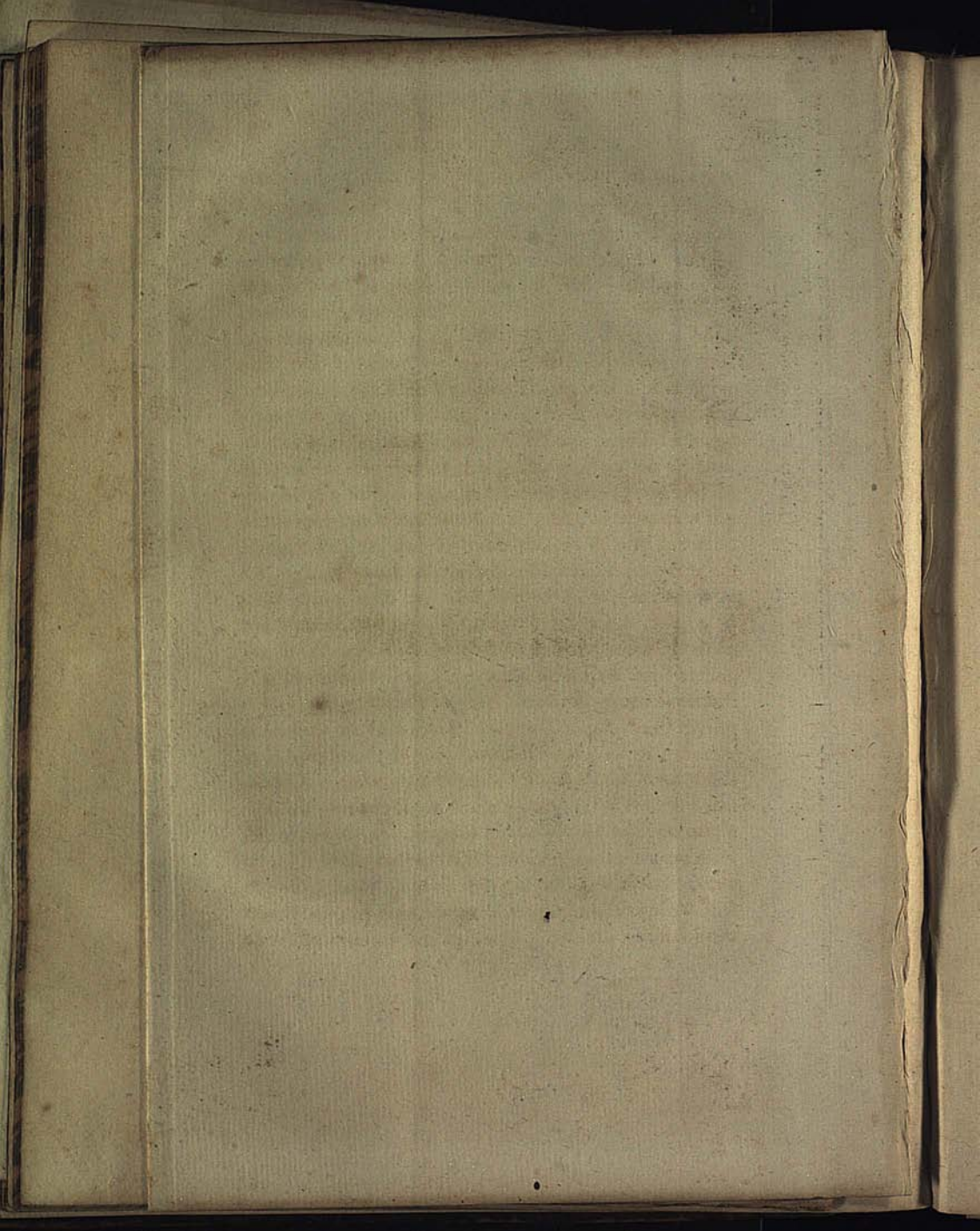
ANN. 1777.
Septembre.

NOUS ARRIVAMES à *Atahooroo* sur les deux heures de l'après-dîner ; O-Too me pria d'ordonner aux matelots de demeurer dans le canot , & il recommanda à M. Anderson , à M. Webber & à moi , d'ôter nos chapeaux dès que nous serions au *Morai*. Nous en primes à l'instant même le chemin ; une multitude d'hommes & quelques petits garçons nous escorterent , mais je n'aperçus pas une femme. Quatre prêtres & leurs acolytes ou assistans , nous attendoient au *Morai* : le corps de l'infortuné qu'on alloit offrir aux Dieux , étoit dans une petite pirogue retirée sur la grève , & exposée en partie à l'action des vagues : deux Prêtres & plusieurs acolytes étoient assis près de la pirogue , les autres se trouvoient au *Morai*. Nous nous arrêtâmes à vingt ou trente pas des Prêtres : O-Too se plaça en cet endroit , & nous nous tinmes de bout près de lui , avec quelques habitans du pays ; le gros du peuple se tint plus éloigné.

LES CÉRÉMONIES commencerent alors. L'un des acolytes apporta un jeune bananier , qu'il mit devant le Roi ; un autre apporta une touffe de plumes rouges , montées sur des fibres de cocos , il toucha le pied du Prince avec une de ces plumés , & il se retira vers ses camarades. L'un des prêtres assis au *Morai* en face de ceux qui se trouvoient sur la grève , fit une longue prière , & il envoya de tems-en-tems de jeunes bananiers qu'on déposa sur la victime. Durant cette prière , un homme qui étoit debout , près du Prêtre officiant , té-



SACRIFICE HUMAIN QUI EUT LIEU DANS UN DES MORAIS D'O-TAITI.



noit dans ses mains deux paquets qui nous parurent être d'étoffe: nous reconnûmes ensuite que l'un d'eux contenoit le *Maro* royal, & l'autre, l'arche de l'*Eatooa*, si je puis me servir de cette expression. Dès que la priere fut terminée, les Prêtres du Morai & leurs acolytes vinrent s'asseoir sur la grève, & ils apportèrent les deux paquets dont je parlois tout-à-l'heure. Ils recommencerent ici leurs prieres, pendant lesquelles les bananiers furent ôtés un à un & à différens intervalles, de dessus la victime, couverte en partie de feuilles de cocotiers & de petites branches d'arbre: on la tira alors de la pirogue, & on l'étendit sur le rivage, les pieds tournés vers la mer. Les Prêtres se placerent autour d'elle, les uns assis & les autres debout, & l'un ou plusieurs d'entr'eux répétèrent quelques phrases l'espace d'environ dix minutes: on la découvrit en écartant les feuilles & les branchages qui la cachoient, & on la mit dans une direction parallèle à la côte. L'un des Prêtres, qui se tint debout aux pieds du corps, fit une longue priere à laquelle se joignirent quelquefois les autres: chacun d'eux avoit à la main une touffe de plumes rouges. Vers le milieu de la priere, on enleva quelques cheveux de la tête de la victime, & on lui arracha l'œil gauche; les cheveux & l'œil furent enveloppés dans une feuille verte, & présentés à O-Too. Le Roi n'y toucha point, mais il donna à l'homme qui les lui offrit, la touffe de plumes rouges qu'il avoit reçu de Towha. Les cheveux & l'œil de la victime furent reportés au Prêtre avec les plumes. O-Too leur envoya bientôt après d'autres plumes, qu'il avoit mis le matin dans sa poche, en me recommandant de

ANN. 1777.
Septembre.

ANN. 1777.
Septembre.

les garder. Tandis qu'on procédoit à cette dernière cérémonie, on entendit un martin-pêcheur qui voltigeoit sur les arbres: O - Too se tournant près de moi, me dit, c'est l'Eatooa, & il parut enchanté d'un si bon présage.

LE CORPS fut porté quelques pas plus loin, & on le déposa, la tête tournée vers le *Morai*, sous un arbre, près duquel étoient trois morceaux de bois minces & larges chargés de sculptures grossières, mais différentes les unes des autres. On plaça les paquets d'étoffes dans le *Morai*, & on mit les touffes de plumes rouges, aux pieds de la victime: les prêtres se rangerent autour du corps, & on nous permit d'en approcher autant que nous le voulûmes. Celui qui paroïssoit exercer les fonctions de grand-Prêtre étoit assis à peu de distance; il parla un quart-d'heure, en variant ses gestes & les inflexions de sa voix; il s'adressa toujours à la victime, & il parut souvent lui faire des reproches; il lui proposa différentes questions, il me sembla qu'il lui demandoit si on n'avoit pas eu raison de la sacrifier: d'autrefois il lui adressa des prières, comme si le mort avoit eu assez de pouvoir ou de crédit sur la Divinité, pour en obtenir ce qu'il solliciteroit. Nous comprîmes, sur-tout, qu'il le supplioit de livrer aux mains du peuple d'O - *Taiti*, *Eimeo*, le Chef *Maheine*, les cochons, les femmes, & tout ce qui se trouvoit dans cette dernière île. Le sacrifice n'avoit pas, en effet, d'autre but. Il chanta d'un ton plaintif, une prière qui dura près d'une demi-heure; deux autres Prêtres, *Potatou* & une partie de l'assemblée l'accompagnèrent

rent durant cette priere : l'un des Prêtres arracha encore de la tête de la victime , quelques cheveux qu'il mit sur des paquets d'étoffes : ensuite le Grand-Prêtre pria seul , tenant à la main les plumes dont Towha avoit fait présent à O-Too. Lorsqu'il eut fini , il donna ces plumes à un second Prêtre , qui pria de la même maniere. Les touffes de plumes furent déposées sur les paquets d'étoffe , & le lieu de la scène changea.

ANN. 1777.
Septembre.

ON PORTA le corps dans la partie la plus visible du *Morai* ; on y porta aussi les plumes , les deux paquets d'étoffes & des tambours : les plumes & les étoffes furent placées sur les murs du *Morai* , & on posa la victime au-dessous. Les Prêtres l'entourerent de nouveau , & après s'être assis , ils recommencerent leurs prieres , tandis que quelques-uns de leurs acolytes creuserent un trou de deux pieds de profondeur , où ils jetterent l'infortunée victime , qu'ils couvrirent de terreau & de pierres. Au moment où on mettoit le corps dans la fosse , un petit garçon poussa des cris , & Omaï me dit que c'étoit l'*Eatooa*. Sur ces entrefaites , on avoit préparé un feu : on amena le chien dont j'ai parlé plus haut , & on lui tor-dit le col jusqu'à ce qu'il fût étouffé ; on enleva ses poils en le passant sur la flamme , & on lui arracha les entrailles qu'on jeta au feu , où on les laissa brûler. Les Naturels , chargés de ce détail , se contenterent de rôtir le cœur , le foie & les rognons , qu'ils tinrent sur des pierres chaudes l'espace de quelques minutes ; ils barbouillerent ensuite le corps du chien avec du sang qu'ils avoient recueilli dans un coco , & ils allerent le

ANN. 1777.
Septembre.

placer, ainsi que le foie, &c. devant les Prêtres qui prioient autour du tombeau. Ils continuèrent quelque tems à prier sur le chien, tandis que deux hommes frappoient avec force par intervalles sur deux tambours: un petit garçon poussa, à trois reprises différentes, des sons perçans, & on nous apprit que c'étoit pour inviter l'*Eatooa* à se régaler du mêt qu'on lui préparoit. Dès que les Prêtres eurent achevé leurs prières, on déposa le corps du chien avec ses entrailles, &c. sur un *whatta*, ou sur un échafaud de six pieds de hauteur, qui se trouvoit près de-là: ce *whatta* offrit à nos regards deux autres gros cochons & deux cochons-de-lait, qu'on avoit offert dernièrement à l'*Eatooa*, & qui exhaloient une odeur insupportable. Cette puanteur nous tint plus éloignés qu'on ne l'eût d'ailleurs exigé de nous; car du moment où l'on eût porté la victime du bord de la mer près du *Morai*, on nous laissa les maîtres d'en approcher autant que nous le desirions: il est vrai que depuis cet instant, nous n'aperçûmes plus parmi les spectateurs, l'air recueilli & l'attention que nous avions remarqué d'abord quand on déposa le chien sur le *whatta*: les Prêtres & leurs acolytes terminèrent la cérémonie par une acclamation. La nuit approchoit, & on nous conduisit à une maison qui appartenoit à Potatou, où on nous donna à souper & où nous couchâmes. On nous avoit annoncé que les cérémonies religieuses recommenceroient le lendemain, & je ne voulois pas quitter cet endroit de l'île, tant qu'il restoit quelque chose à voir.

NOUS CRAIGNONS de perdre une partie du spectacle,

& quelques-uns d'entre nous se rendirent au lieu de la scène de très-bonne heure ; mais tout y étoit tranquille. Bientôt après , on sacrifia cependant un cochon de lait, qu'on déposa sur le *Whatta*. A huit heures, O-Too nous remena au *Morai*, où les Prêtres & une multitude d'Insulaires venoient de se rassembler. Les deux paquets d'étoffes occupoient la place où on les avoit mis le soir de la veille ; les deux tambours étoient au front du *Morai*, mais un peu plus près que le jour précédent. O-Too se plaça entre les deux tambours, & il me dit de me tenir à ses côtés.

ANN. 1777.
Septembre.

LA CÉRÉMONIE commença de la même manière que le jour précédent. On apporta un jeune bananier, qu'on mit aux pieds du Roi : les Prêtres, qui renoient dans leurs mains plusieurs touffes de plumes rouges, & un panache de plumes d'autruches, que j'avois donné à O-Too, & qu'on avoit consacré depuis, firent une prière : lorsqu'ils eurent fini, ils changerent de position, ils se placèrent entre nous & le *Morai* ; & l'un d'eux, le même qui avoit joué le principal rôle la veille, marmota une seconde prière, qui dura environ une demi-heure. Durant cet intervalle, les plumes furent portées une à une, & déposées sur l'arche de l'*Eatooa*.

PEU DE TEMS APRÈS, on amena quatre cochons de lait ; l'un de ces animaux fut tué : on conduisit les trois autres dans une étable, qui se trouvoit près de-là, & on les réserva vraisemblablement pour le premier sacrifice. On ouvrit alors un des paquets d'étoffe, & on

148 TROISIEME VOYAGE

trouva, comme je l'ai déjà dit, qu'il renfermoit le *Maro*, dont les O-Taïtiens investissent leurs Rois : le *Maro* est parmi eux, ce que sont en *Europe* les symboles de la Royauté : on le tira avec soin de l'enveloppe, qui le couvroit, & on l'étendit devant les Prêtres. C'est une ceinture longue d'environ cinq verges, & large de quinze pouces; il paroît, d'après son nom, que le Monarque le porte sur ses reins, comme le reste des Naturels porte le *Maro* ordinaire. Il étoit orné de plumes jaunes & rouges, & sur-tout des dernières, que fournit une colombe de l'île : l'une des extrémités avoit une bordure de huit pièces, chacune de la grandeur & de la forme d'un fer-à-cheval, avec des franges de plumes noires : l'autre extrémité étoit fourchue, & les pointes se trouvoient de différentes longueurs. Les plumes offroient deux lignes de compartimens quarrés, & elles étoient d'ailleurs disposées de manière à produire un effet agréable. On les avoit d'abord collé ou attaché sur des morceaux de l'étoffe du pays, & on les avoit cousu ensuite au haut d'une flamme de navire, que le Capitaine Wallis arbora & laissa flottante sur la côte, la première fois qu'il débarqua à *Matavai*; c'est du-moins ce qu'on nous dit; & nous n'avions aucune raison d'en douter, car nous y reconnoissions une flamme Angloïse. Une bande du *Maro*, de six ou huit pouces en quarré, étoit plus dénuée d'ornemens : on n'y voyoit point de plumes, si ce n'est quelques-unes envoyées par *Waheadooa*. Les Prêtres firent une longue priere, relative à cette partie de la cérémonie; &, si je ne me mépris point, ils l'appelloient la *Priere du Maro*. Le symbole

de la Royauté fut ensuite enveloppé soigneusement dans l'étoffe, & remis sur le *Morai*.

ANN. 1777.
Septembre.

ON OUVRIT l'autre paquet, auquel j'ai donné le nom d'*Arche*; mais on ne nous permit pas d'en approcher assez, pour examiner les choses mystérieuses qu'il contenoit. On nous dit seulement que l'*Eatooa*, auquel on venoit d'offrir un sacrifice, & qui s'appelle *Ooro*, s'y trouvoit caché; ou plutôt que l'arche renfermoit le signe représentatif du Dieu. Ce Tabernacle est composé de fibres entrelacées de la gousse de cocos, qui présentent la forme d'un pain de sucre, c'est-à-dire, qui sont arrondies, & beaucoup plus épaisses à une extrémité qu'à l'autre. Différentes personnes nous avoient vendu de ces cônes, mais nous n'en apprîmes l'usage qu'ici.

ON NETTOYA alors le cochon, & on en ôta les entrailles. Ces entrailles offrirent plusieurs des mouvemens convulsifs, qu'on remarque en diverses parties du corps d'un animal qu'on vient de tuer; & les Insulaires les prirent pour un présage très-favorable de l'expédition qui occasionnoit le sacrifice. On les laissa exposées pendant quelque tems, afin que les Naturels pussent examiner des indices si heureux, & on alla ensuite les déposer aux pieds des Prêtres. Tandis que l'un d'eux faisoit une prière, un autre examinoit plus attentivement les entrailles, qu'il retournoit d'une main légère avec un bâton; & lorsqu'ils les eurent bien examinées, ils les jetterent dans le feu. Le corps du cochon, son foie, &c. furent mis sur le *Watta*, où l'on avoit déposé le chien,

150 TROISIEME VOYAGE

la veille; on renferma, dans l'arche avec l'*Eatooa*, toutes les plumes, excepté le panache de plumes d'autruches, & la cérémonie se trouva complètement terminée.

ANN. 1777.
Septembre.

IL Y EUT, toute la matinée, quatre doubles pirogues sur la grève, devant le lieu où se passa le sacrifice. L'avant de chacune de ces embarcations, portoit une petite plate-forme, couverte de feuilles de palmier, liées entr'elles par des nœuds mystérieux; les Naturels donnent aussi à ces plate-formes le nom de *Morai*. Des noix de cocos, des bananes, des morceaux de fruit à pain, du poisson & d'autres choses, étoient étalés sur ces *Morais* de mer. On nous dit que les pirogues appartenoient à l'*Eatooa*, & qu'elles devoient accompagner l'escadre destinée pour *Eimeo*.

L'INFORTUNÉ qu'on sacrifia à cette occasion, me parut un homme d'entre deux âges; on nous apprit qu'il étoit *Towtow*, c'est-à-dire, de la dernière classe des Insulaires. Je fis beaucoup de recherches, & je ne découvris pas qu'on l'eût désigné pour victime, parce qu'il se trouvoit coupable d'un crime capital. Il est sûr néanmoins qu'en général ils immolent, dans leurs sacrifices, des individus qui ont commis des délits graves; ou bien des vagabonds des derniers rangs de la société, qui courent de bourgade en bourgade, ou d'une île à l'autre, sans avoir de domicile, ou des moyens connus de pourvoir à leur subsistance; espèces d'hommes que l'on rencontre souvent sur ces terres. J'eus occasion d'examiner le corps de la malheureuse victime; je remarquai que

le derrière de la tête & le visage étoient ensanglantés ; qu'il y avoit une meurtrissure énorme sur la tempe droite : je reconnus alors de quelle maniere on l'avoit tué. On m'annonça en effet qu'on l'avoit assommé à coups de pierre.

ANN. 1777.
Septembre.

CEUX qui doivent être les victimes de cet affreux sacrifice, ignorent l'arrêt prononcé contre eux ; & ils n'en sont instruits, qu'à l'instant où ils reçoivent le coup mortel. Lorsque l'un des grands Chefs juge qu'un sacrifice humain est nécessaire, il désigne lui-même l'infortuné qu'on immolera ; il détache ensuite quelques-uns de ses serviteurs affidés, qui tombent brusquement sur la victime, & qui l'assomment à coups de massue ou de pierres. On porte la nouvelle de sa mort au Roi, dont la présence, comme je l'ai déjà dit, est absolument indispensable aux cérémonies qui doivent suivre : O-Too joua en effet un des premiers rôles au sacrifice, dont j'ai fait la description. La cérémonie, en général, est appelée *Poore-Eree*, ou la priere du Chef ; & la victime offerte à la Divinité, *Taata-Taboo*, ou l'homme dévoué. C'est le seul cas où nous ayons entendu à O-Taïti, le terme de *Taboo* ; il semble y avoir une signification mystérieuse, ainsi qu'à *Tonga*. Les habitans de cette dernière île l'emploient, toutes les fois qu'ils veulent désigner des choses, auxquelles il ne faut pas toucher ; mais on se sert alors à O-Taïti du mot *Raa*, dont l'acception n'est pas moins étendue. Le *Morai*, où se passèrent les cérémonies atroces, que j'ai décrites, est sûrement tout-à-la-fois un Temple, un lieu destiné

152 TROISIEME VOYAGE

ANN. 1777.
Septembre.

aux sacrifices, & un cimetiere. C'est celui où on enterre le Chef suprême de l'île entière, & il se trouve réservé à sa famille, & à quelques-uns des Principaux du pays. Il ne diffère gueres des *Morais* ordinaires que par sa grandeur. La partie la plus remarquable, est une masse large & oblongue de pierres, posées l'une sur l'autre, sans ciment; elle a environ douze ou quatorze pieds de hauteur, elle se resserre au sommet, & elle offre, de chaque côté, un terrain quarré, pavé de cailloux mobiles, au-dessous desquels on enterre les Chefs. On trouve, à peu de distance de l'extrémité la plus voisine de la mer, le lieu où l'on offre les sacrifices; il est pavé aussi de pierres mobiles, presque en entier. On y voit un grand échafaud ou *Whatta*, sur lequel on met les fruits & les différents végétaux qu'on offre à la Divinité; mais les animaux sont déposés sur des *Whattas* plus petits, que j'ai déjà indiqués, & on enterre sous diverses parties du pavé, les pauvres malheureux qu'on immole aux Dieux. On apperçoit aux environs, divers momens de la superstition des O-Taïtiens; on rencontre, par exemple, de petites pierres qui s'élèvent au-dessus du pavé; d'autres pierres auxquelles sont attachés des morceaux d'étoffe; plusieurs qui sont couvertes d'étoffe; & on trouve, à côté de la grande masse de pierres, qui est en face de l'esplanade du *Morai*, un grand nombre de morceaux de bois sculptés; où ils supposent que la Divinité réside quelquefois, & qui, par conséquent, sont sacrés à leurs yeux. Un amas de pierres, qui est à l'une des extrémités du *Whatta*, devant lequel on offre la victime, & qui présente

sente d'un côté une espèce de plate-forme, mérite une attention particulière. On y expose les crânes de tous les infortunés qu'on immole aux Dieux; car on va les déterrer quelques mois après la sépulture: on aperçoit au-dessus de ces crânes, une multitude de planches de bois: on plaça au même endroit, durant la cérémonie, le *Maro*, & l'autre paquet qui contient le Dieu *Ooro*, selon la folle croyance des Insulaires, & que j'ai appelé l'*Arche*: ainsi, on peut comparer cet amas de pierres aux autels des autres nations.

ANN. 1777.
Septembre.

ON NE PEUT trop regretter qu'une coutume si atroce & si destructive d'un droit sacré, dont tous les hommes sont revêtus en naissant, subsiste encore dans la Mer du Sud; & on est effrayé de la puissance de la superstition, qui étouffe les premiers sentimens de l'humanité, lorsqu'on voit cette institution abominable établie chez un peuple, qui n'a plus d'ailleurs la brutalité de la vie sauvage. Ce qui afflige davantage, elle est vraisemblablement répandue sur la vaste étendue des terres de la Mer Pacifique. La conformité des usages & des idiômes, que nous avons eu occasion de remarquer entre les îles de cette partie de l'Océan, qui se trouvent les plus éloignées, donne lieu de croire qu'elles se rapprochent aussi par quelques-uns des articles les plus importans de leurs cérémonies religieuses. Nous avons su en effet, de manière à n'en pouvoir douter, que les habitans des îles des *Amis* sacrifient des hommes à leurs Dieux. Lorsque j'ai décrit la *Natche*, dont nous fûmes témoins à *Tongataboo*, j'ai dit que les Insulaires, en nous parlant de

la suite de cette Fête, nous assurerent qu'on immoleroit dix victimes humaines; d'où l'on peut se former une idée de la multitude de leurs massacres religieux. Nous jugeâmes que les O-Taïtiens ne sacrifient jamais plus d'une personne à-la-fois, mais il est au-moins probable que ces sacrifices reviennent souvent, & qu'ils enlèvent une foule d'individus; car je comptai jusqu'à quarante-neuf crânes, exposés devant le *Morai*: ces crânes n'avoient encore éprouvé qu'une légère altération, & il est clair qu'on avoit immolé quarante-neuf personnes sur cet autel de sang, depuis un tems peu considérable.

RIEN ne peut, sans doute, affoiblir l'horreur qu'inspire une pareille coutume; mais ses funestes effets se trouveroient diminués à quelques égards, si elle contenoit la multitude, en lui donnant du respect pour la Divinité, ou pour la Religion du pays. Elle est si loin de produire ce foible avantage, que la foule nombreuse assemblée au *Morai*, lors du sacrifice auquel nous assistâmes, ne parut point du tout pénétré de ce que firent ou dirent les Prêtres, durant la cérémonie. On l'avoit déjà commencée, quand Omai arriva, & la plupart des Spectateurs se précipiterent autour de lui; ils ne songerent qu'à lui demander le récit de quelques-unes de ses aventures; ils l'écoutèrent avec une attention extrême, & ils ne s'occupèrent plus du sacrifice. Les Prêtres eux-mêmes trop habitués à de pareilles scènes, ou ayant trop peu de confiance à l'efficacité de leurs rites, ne prirent point cette gravité imposante, nécessaire pour donner du poids aux cérémonies religieuses; j'en excepte

néanmoins celui qui faisoit communément les prieres. Ils avoient l'habit ordinaire des Naturels, ils caufoient entre eux sans le moindre scrupule. Ils interposèrent, il est vrai, leur autorité, afin d'empêcher la populace de venir à l'endroit où se passoient les cérémonies, & afin de nous rapprocher davantage du lieu de la scène, parce que nous étions étrangers; mais ils n'imaginèrent rien autre chose, pour conserver un air de décence. Ils répondirent d'ailleurs, d'une manière très-franche, aux questions que nous leur fîmes sur cette institution. Lorsque je les priai de m'en expliquer le but, ils me dirent que c'étoit une vieille coutume; qu'elle étoit agréable à leur Dieu, qui aimoit les victimes humaines, ou, selon leur expression, qui s'en nourrissoit; qu'après une pareille cérémonie, ils en obtenoient ce qu'ils vouloient. Je ne manquai pas de répliquer que leur Dieu ne pouvoit manger les victimes, puisqu'ils ne le voyoient pas, & que les corps des animaux demeueroient long-tems intacts; qu'en enterrant les victimes humaines, ils lui ôtoient les moyens de s'en nourrir. Ils me répondirent que leur Dieu arrivoit la nuit, sans qu'on l'apperçût; qu'il se nourrissoit de l'ame ou de la partie immatérielle qui, selon leur doctrine, demeure autour du *Morai*, jusqu'à ce que la putréfaction ait entièrement détruit le corps.

ANN. 1777.
Septembre.

IL EST bien à desirer que cette peuplade, aveuglée par la superstition, apprenne à regarder, avec horreur, ces sacrifices humains, dont elle régale ses Dieux, & qu'elle s'en dégoûte, comme elle s'est dégoûtée de l'u-

ANN. 1777.
Septembre.

sage de manger de la chair humaine; car on est très-fondé à croire que jadis elle étoit Cannibale. On nous assura qu'il est indispensable d'arracher l'œil gauche de l'infortuné qu'on sacrifie : le Prêtre le présente au Roi, ainsi que nous le vîmes nous-mêmes; il l'approche du Monarque, à qui il recommande d'ouvrir la bouche; mais il le retire, sans le mettre dans la bouche du Prince. Ils appellent cette partie de la cérémonie, *Manger l'homme*, ou *Régal du Chef*; & c'est peut-être un reste des tems où le Roi mangeoit véritablement le corps de la victime.

JE N'INSISTERAI PAS sur ces détails qui souillent l'imagination. Il est sûr qu'outre les sacrifices humains, ces Insulaires, si remplis de bienfaisance & de douceur, ont d'autres coutumes barbares. Ils coupent les mâchoires de ceux de leurs ennemis qu'ils tuent dans les batailles; ils offrent même en sacrifice à l'*Eaotooa*, les corps des vaincus. S'ils sortent vainqueurs d'un combat, ils rassemblent, peu de tems après, les morts qui sont tombés entre leurs mains; ils les apportent au *Morai*, où ils creusent une fosse avec beaucoup d'appareil, & ils les y enterrent; mais ils ne les déterrent pas ensuite, pour en ôter les crânes.

LA SÉPULTURE de ceux de leurs premiers Chefs, qui meurent dans les combats, est différente. On nous apprit que Tootaha, leur dernier Roi, Tubourai Tamai-de, & d'autres qui périrent dans une bataille livrée aux

habitans de *Tiarraboo*, furent rapportés au *Morai* d'*Atahooro*. Les Prêtres leur ayant ouvert les entrailles, qu'ils déposèrent devant le grand Autel, enterrent ensuite les corps en trois endroits, qu'on nous montra sous la grosse masse de pierres, qui forme la partie la plus remarquable de ce *Morai*. Les hommes du peuple, tués par l'ennemi, durant le même combat, furent enterrés dans une seule fosse, au pied de la masse de pierres, dont je viens de parler. Omaï avoit été au combat, & il me dit que les obsèques eurent lieu le lendemain; qu'on les célébra avec beaucoup de pompe & d'appareil, au milieu d'un concours nombreux d'Insulaires; que, dans l'intention des Naturels, ce furent des actions de grâces rendues à l'*Eatooa*, pour la victoire qu'ils venoient d'obtenir. Les vaincus, qui se sauverent dans les montagnes, sur ces entrefaites, s'y tinrent cachés une semaine ou dix jours, jusqu'à ce que la fureur des vainqueurs fût apaisée, & qu'on eût arrangé le Traité de Paix. Ce Traité déclara O-Too, Roi de l'île entière; on l'investit du *Maro* en grande pompe, dans le même *Morai*, & en présence de tous les Chefs de la contrée.

ANN. 1777.
Septembre.



 CHAPITRE III.

CONFÉRENCE avec Towha : Description de quelques Heevas : Omai & Edidee nous donnent à dîner : Feux d'artifice : Magnifique présent d'étoffes qu'on nous fait : Maniere de conserver les cadavres des Chefs : Un autre sacrifice humain : Promenade à cheval : Soins d'O-too pour nous fournir des provisions & empêcher les vols : Quadrupèdes que je lui donne : Etary & les Députés d'un Chef du pays obtiennent une audience : Combat simulé de deux pirogues de guerre : Force navale de ces îles ; comment elles font la guerre.

LORSQUE l'exécration cérémonie dont j'ai fait la description dans le dernier Chapitre, avec une fidélité scrupuleuse, fut terminée, nous n'eûmes plus rien à voir à *Attahooroo*, & nous nous embarquâmes à midi, afin de retourner à *Matavai*; durant la route, nous descendîmes chez *Towha*, qui étoit demeuré sur la petite île où nous l'avions rencontré la veille. Il causa quelque tems avec *O-Too* sur les préparatifs de guerre, & il me pressa de nouveau de joindre mes forces aux leurs, contre les habitans

 ANN. 1777.
 Juillet.

d'Eimeo. Je lui déclarai d'une manière positive que je ne donnerois aucun secours à O-Taiti, & je perdis complètement les bonnes grâces de ce Chef.

ANN. 1777.
Septembre.

IL NOUS DEMANDA si la cérémonie à laquelle nous venions d'assister, avoit répondu à notre attente; quelle opinion nous nous formions de son efficacité, & s'il se passoit dans notre pays quelque chose de pareil: nous avions gardé un silence profond durant l'affreux sacrifice dont j'ai tant parlé; mais, dès le moment où il finit, je n'avois pas craint de dire librement ma façon de penser à O-Too & aux Insulaires qui l'environnoient; je n'usai pas d'une moindre franchise en parlant à Towha, à qui je témoignai combien je trouvois leur coutume odieuse: je ne me contentai point de l'accuser de cruauté & de barbarie, je dis qu'un pareil sacrifice, loin d'attirer sur la Nation la bienveillance de l'Eatoa, comme les O-Taitiens le croyoient stupidement, attireroit au contraire la vengeance du Dieu; que, d'après cette seule action, j'osois leur prédire le mauvais succès de leur entreprise contre Maheine. C'étoit compromettre beaucoup la justice de mes avis: au reste, j'avois lieu de croire que ma prédiction s'accompliroit: je savois qu'on comptoit dans l'île trois partis au sujet de la guerre, l'un qui la desiroit avec fureur, le second qui montrait une indifférence parfaite, & le troisième qui se déclaroit ouvertement en faveur de Maheine & de sa cause. La discorde divisant ainsi leurs Conseils, il n'étoit pas vraisemblable qu'ils formassent un plan d'opérations militaires, qui pût donner seulement l'espoir de réussir. Omaï me servit d'interprete

ANN. 1777.
Septembre.

durant cette conversation , & il exposa mes argumens avec tant de courage & de chaleur , que Towha parut très-indigné ; la colere du Chef augmenta , quand on s'avisa de lui dire , que s'il avoit tué un homme en *Angleterre* , comme il venoit d'en tuer un à *O-Taiii* , la dignité de son rang ne l'eût pas sauvé de la corde ; il s'écria , *maeno , maeno !* (misérable, misérable !) & il ne voulut pas écouter un mot de plus. Un assez grand nombre d'Insulaires , & sur-tout les gens de la fuite & les serviteurs de Towha assistèrent à cette discussion ; lorsqu'Omai commença à leur expliquer le châtimeut qu'on infligeroit en *Angleterre* au plus grand des personnages , qui tueroit le dernier des domestiques , ils parurent prêter une oreille fort attentive , & vraisemblablement ils avoient sur ce point une autre opinion que celle de leur Maître.

EN QUITTANT Towha , nous prîmes le chemin d'*O-parre* , où *O-Too* nous détermina à passer la nuit. Nous débarquâmes le soir , & tandis que nous nous rendions à sa maison , nous eûmes occasion d'observer en quoi consistent leurs *Heevas* particuliers. Nous trouvâmes une habitation remplie d'un certain nombre de Naturels ; il y avoit au milieu du cercle deux femmes , derriere chacune desquelles étoit un vieillard qui frappoit doucement sur un tambour ; les femmes chantoient par intervalles , & je n'avois jamais entendu de chant si doux. L'assemblée les écoutoit avec une attention extrême ; elle paroissoit absorbée dans le plaisir que lui faisoit la musique : car nous attirâmes peu de regards , & les acteurs ne s'arrêtèrent pas une seule fois. La nuit étoit déjà

déjà obscure lorsque nous arrivâmes à la maison d'O-
 Too, où il nous donna un *Heeva* public, dans lequel
 ses trois sœurs jouèrent les principaux rôles. Ce fut un
 de ces spectacles qu'ils appellent *Heeva-raa*, durant le-
 quel personne ne peut entrer dans l'habitation ou sur la
 prairie où il se passe. Cette prohibition a toujours lieu,
 quand les sœurs du Roi jouent. Leur habit étoit vrai-
 ment pittoresque, & il avoit de l'élégance; elles rempli-
 rent leurs rôles d'une manière distinguée: cependant des
 farces exécutées par quatre hommes, parurent causer
 plus de plaisir à l'auditoire qui étoit nombreux. Le lende-
 main, nous nous rendîmes à *Matavai*, & nous laissâmes
 O-Too à *Oparre*; mais la mere, ses sœurs & plusieurs
 autres femmes m'accompagnèrent à bord, & O-Too lui-
 même y arriva bientôt après.

ANN. 1777.
 Septembre.

32

TANT que nous fûmes éloignés des vaisseaux, O-Too
 & moi, les équipages furent mal approvisionnés de fruit,
 & ils reçurent la visite de peu d'Insulaires; mais, dès que
 nous fûmes de retour, la *Résolution* & la *Découverte*
 eurent des vivres en abondance, & une compagnie nom-
 breuse.

LE 4, Omaï nous donna à dîner dans l'île: son repas
 fut très-bon, & composé de poissons, de volailles, de
 porc & de puddings: O-Too dîna avec nous; dans l'a-
 près-midi, je l'accompagnai à sa maison, où je trouvai
 tous ses domestiques occupés à rassembler des provisions
 qu'on me destinoit. Il y avoit entr'autres choses, un gros

42

ANN. 1777.
Septembre.

cochon qu'ils tuèrent en ma présence. Ils firent onze portions des entrailles, & on distribua ces portions aux serviteurs; quelques-uns firent cuire la leur dans le même four que le cochon, & la plupart emportèrent crud ce qu'ils reçurent. Il y avoit aussi un grand pudding que je vis faire : les cuisiniers prirent d'abord du fruit à pain, des bananes mûres, du taro, des noix du palmier & du pandanus, rapés, découpés en petits morceaux ou pilés & cuits séparément : ils exprimerent ensuite de l'amande de la noix de cocos, une quantité assez considérable de jus qu'ils jetterent dans un baquet ou vase de bois, &, après y avoir mis le fruit à pain, les bananes, &c. qui sortoient du four, ils y placèrent quelques pierres chaudes, afin de faire bouillir doucement le tout : trois ou quatre hommes remuerent avec un bâton les différentes matieres, jusqu'à ce qu'elles furent incorporées l'une à l'autre, & que le jus de la noix de cocos fût changé en huile ; les diverses parties ne tarderent pas à prendre de la consistance : quelques-uns de ces puddings sont excellents, & on en fait peu en *Angleterre* d'une saveur aussi exquise. Durant notre relâche à *O-Taïu*, lorsque j'ai pu avoir de pareils puddings, ce qui n'arrivoit pas toujours, j'ai eu soin de demander qu'on m'en servît. Quand le cochon & le pudding qu'*O-Too* vouloit me donner, furent cuits, on les embarqua sur une pirogue, avec deux cochons en vie, du fruit à pain & des noix de cocos, & on les conduisit à bord de mon vaisseau où je me rendis bientôt, ainsi que toute la Famille Royale.

LE LENDEMAIN, un jeune béliet de la race du *Cap*, que j'avois eu beaucoup de peine à amener ici, fut tué par un chien: on se trouve quelquefois dans des positions où la perte d'une bagatelle devient importante; j'étois vivement occupé du soin de propager aux îles de la *Société* ce quadrupède utile, & la perte du béliet fut un véritable malheur; car je n'avois que celui-ci de la race du *Cap*, & il ne m'en restoit qu'un de la race d'*Angleterre*.

ANN. 1777.
Septembre.

5.

LE 7, dans la soirée, nous tirâmes des feux d'artifices devant une multitude d'Indulaires: ce spectacle fit grand plaisir à quelques-uns d'entr'eux; mais il causa un effroi terrible à la plupart, & nous eûmes bien de la peine à les retenir jusqu'à la fin. Une table de fusées volantes devoit terminer le jeu, l'assemblée entière se dispersa au moment où elles partirent, & les hommes du pays les plus courageux, s'enfuirent avec précipitation.

7.

LE 8, Oïdidee notre ancien camarade, donna à dîner à quelques-uns d'entre nous; son festin fut composé de poisson & de porc: le cochon pesoit environ trente livres; il fut tué, cuit & servi en moins d'une heure. Nous achevions de dîner lorsqu'O-Too arriva; il me demanda « si mon ventre étoit plein? » je lui répondis que oui, & il me dit, « dans ce cas, venez avec moi. » Je le suivis chez son pere, où je trouvai différentes personnes qui habilloient deux jeunes filles d'une quantité prodigieuse de belles étoffes, arrangées d'une façon singulière. Une extrémité des pièces qui étoient en grand nom-

8.

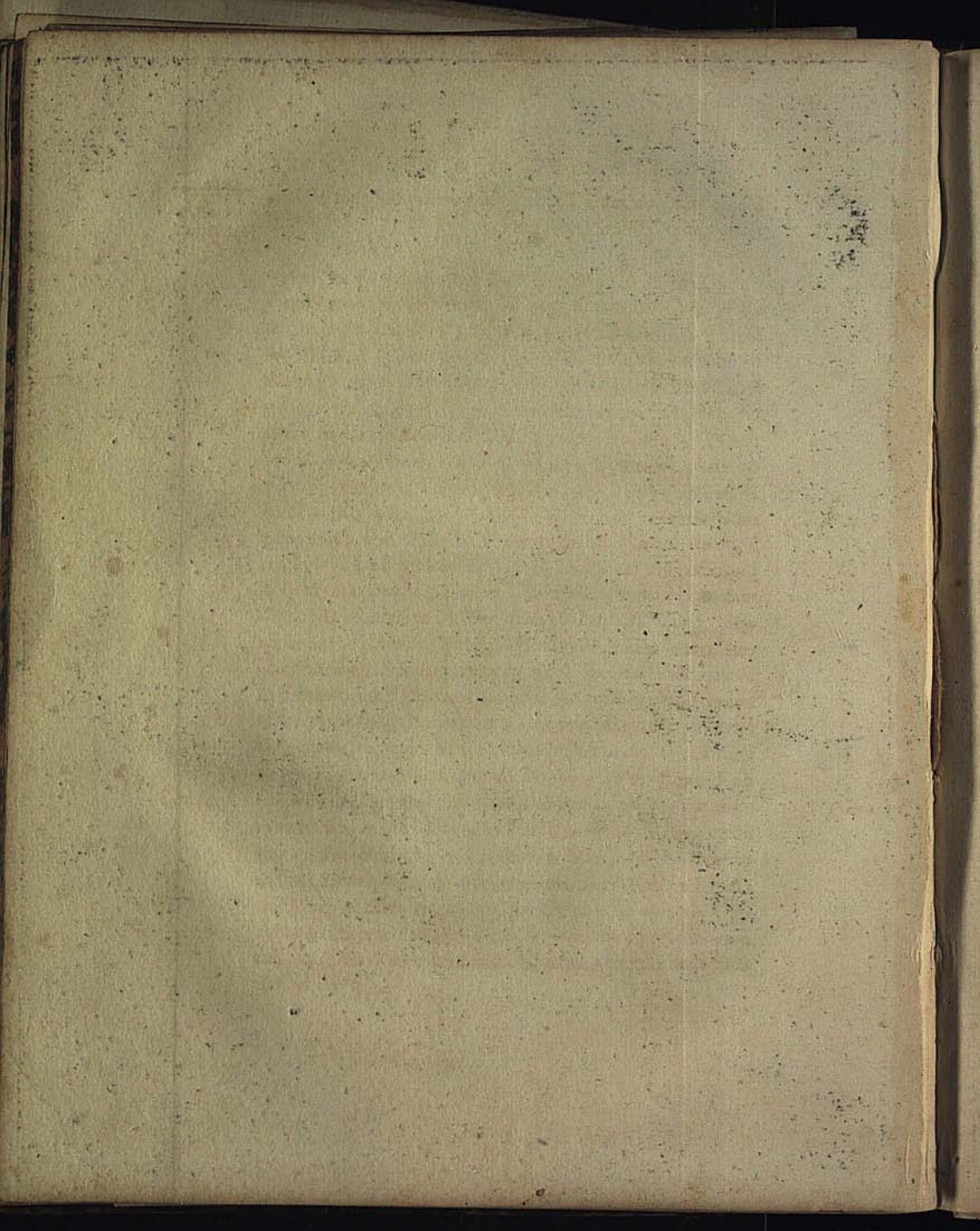
ANN. 1777.
Septembre.

bre, se trouvoit relevée par-dessus la tête des jeunes filles, tandis que le reste environnoit le corps, à commencer de dessous les aisselles; l'autre extrémité tomboit en plis jusqu'à terre, & ressembloit à un jupon de femme porté sur un large panier: plusieurs pièces enveloppoient le bord extérieur de ce panier, & grossissoient l'attirail. Les étoffes occupoient l'espace de cinq ou six verges de circuit, & ces pauvres filles étoient accablées sous un si énorme poids; elles avoient en outre, deux *raamas*, (deux pièces de corps), qui leur servoient de parure, & qui donnoient un air pittoresque à leur accoutrement. On les conduisit dans cet équipage à bord de mon vaisseau; la pirogue qui les amena, étoit chargée de plusieurs cochons, & d'une quantité assez considérable de fruits, dont le pere d'O-Too vouloit me faire présent, ainsi que des étoffes. On donne le nom d'*Atee* aux personnes de l'un & de l'autre sexe, habillées de cette manière; mais je crois que cette mode bizarre a seulement lieu quand ils veulent offrir à quelqu'un des présents considérables d'étoffes; du moins je ne l'ai jamais vu que dans cette occasion: c'étoit la première fois qu'on nous présentoit ainsi des étoffes; mais, le Capitaine Clerke & moi, nous en reçûmes ensuite d'autres étalées également sur le corps des Naturels qui nous les apportèrent.

9. LE LENDEMAIN, O-Too me fit présent d'un cochon & de quelques fruits, & chacune de ses sœurs me donna un cochon & d'autres fruits: nous ne manquions pas d'ailleurs de provisions. Les Naturels avoient pris en dedans du récif, avec la seine, une quantité considéra-



JEUNE FEMME DE O-TAHITI APPORTANT UN PRÉSENT.



ble de maquereaux ; ils en échangerent une partie dans notre camp & sur nos vaisseaux.

ANN. 1777.
Septembre.

O-Too, si soigneux de nous fournir des vivres, cherchoit avec le même soin à nous procurer des amusemens continuels. Nous allâmes, le 10, à *Oparre*, & il fit donner pour nous une espèce de Comédie. Ses trois sœurs y jouèrent ; elles avoient des habits neufs & élégans, du moins nous n'en avions pas encore vu sur ces îles d'aussi agréables à l'œil. Mais le principal objet de mon voyage à *Oparre*, étoit d'examiner un corps embaumé, que quelques-uns de nos Messieurs avoient rencontré par hasard près de la résidence d'O-Too. J'appris que c'étoit celui de Tee, l'un des Chefs que j'avois connu autrefois : je le trouvai dans un *Toopapaoo*, mieux construit que les *Toopapaos* ordinaires, & pareil, à tous égards, à celui que nous avions vu quelque tems auparavant à *Ohetepaha*, où les restes de *Waheadooa* sont déposés & embaumés de la même manière. Lorsque nous arrivâmes, le corps étoit couvert & enveloppé d'étoffes ; mais, à ma prière, l'Insulaire qui le gardoit, le tira du *Toopapaoo*, il le plaça sur une espèce de bierre, & nous l'examinâmes à notre aise ; on ne nous permit pas toutefois de pénétrer en-dedans des paillasses qui enfermoient le *Toopapaoo* : l'Insulaire orna le cercueil de nattes & d'étoffes, qui produisoient un joli effet. Le corps étoit entier dans toutes ses parties, & ce qui nous surprit bien davantage, la putréfaction paroissoit à peine avoir commencé, car il n'exhaloit point d'odeur désagréable : cependant le climat est très-chaud, & Tee

10.

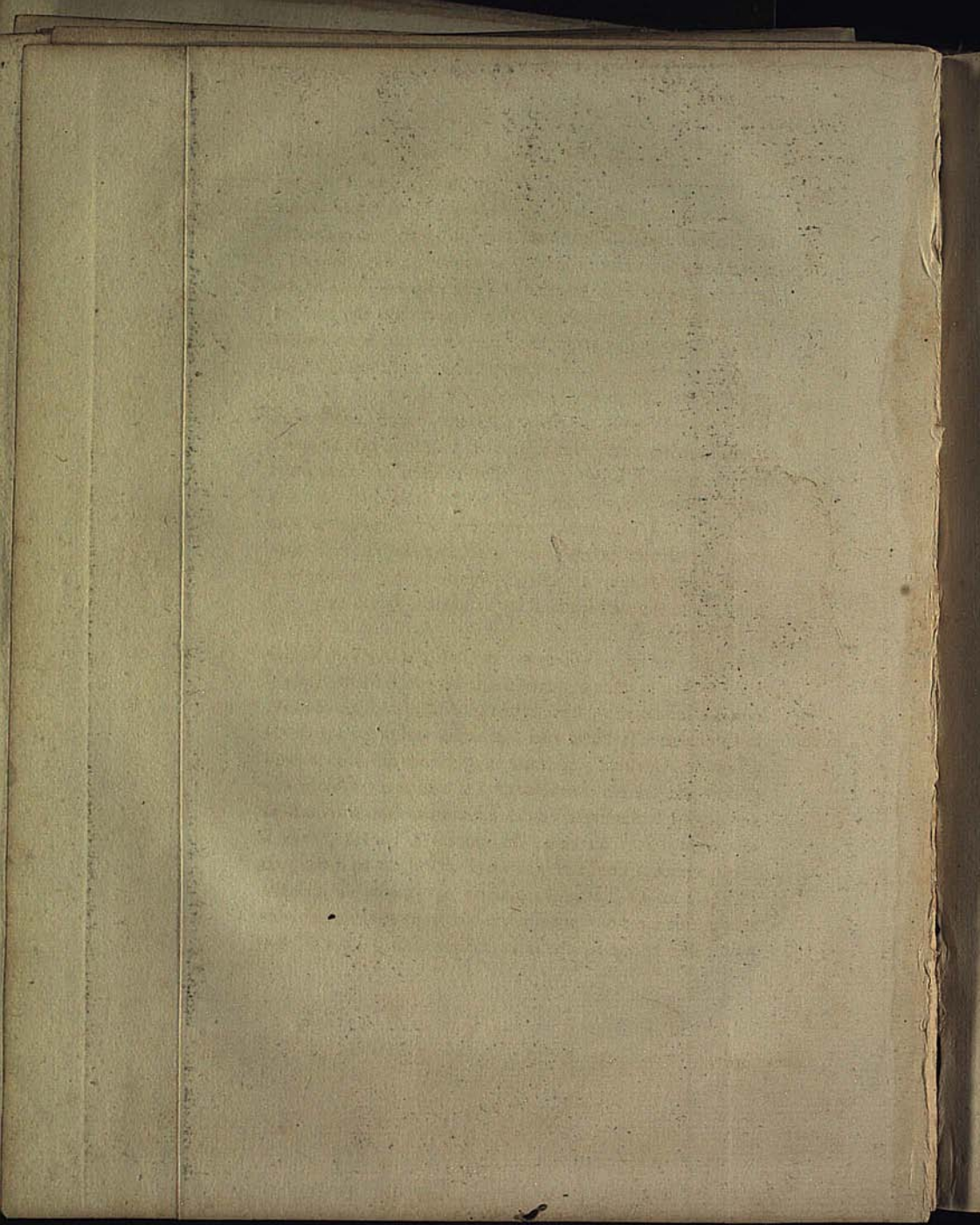
ANN. 1777.
Septembre.

étoit mort depuis plus de quatre mois : on n'y apper-
cevoit d'autre altération, qu'une contraction des muscles
& des yeux : les cheveux & les ongles se trouvoient en
bon état, & ils adhéroient fortement à la peau : les di-
verses jointures avoient de la souplesse, où elles présen-
toient ce relâchement qui arrive aux personnes attaquées
d'un évanouissement subit. M. Anderson, qui me commu-
niqua ces remarques, fit des recherches sur les moyens
qu'employent les Naturels, pour conserver ainsi les
corps, & on lui dit, qu'immédiatement après la mort,
on tire par l'*anus* les intestins & les autres visceres, qu'on
remplit le ventre & l'estomac d'étoffes ; que s'il y a de
l'humidité sur la peau, on la fait disparaître, & qu'on
frotte ensuite tout le corps avec une quantité considéra-
ble d'huile de noix de coco parfumée ; que cette friction
le conserve assez long-tems sans qu'il tombe en pourri-
ture. De mon côté, je ne pus me procurer, sur cette
opération, d'autres détails que ceux d'Omaï. Il m'assura
que les O-Taïtiens se servent alors du suc d'une plante
qui croît parmi les montagnes, & d'huile de noix de
cocos ; qu'ils lavent souvent le corps avec de l'eau de
mer : il m'apprit d'ailleurs qu'on conserve ainsi les restes
de tous les grands personnages qui meurent de mort na-
turelle ; qu'on les laisse exposés long-tems aux regards
du public ; qu'on les expose d'abord à l'une des extré-
mités du *Toopapaoo*, les jours où il ne pleut pas, qu'en-
suite les jours d'exposition deviennent plus éloignés, &
qu'enfin on les voit rarement.

NOUS REVÎNAMES le soir d'*Oparre*, où nous laissâmes



LE CORPS DE THEE, CHEF DE O-TAÏTI, TEL QU'ON LE CONSERVOIT APRES SA MORT.



O-Too & la Famille Royale. Je ne vis aucun de ses parens jusqu'au 12 ; mais, le 12, je reçus la visite d'eux tous, excepté le Roi. Ils me dirent que le Prince étoit allé à *Atahooroo*, pour assister à un autre sacrifice humain, que les Chefs de *Tiarraboo* avoient ordonné : puisqu'ils immoleroient deux hommes dans l'intervalle de peu de jours, il est malheureusement trop sûr que les victimes de cette superstition barbare sont bien nombreuses. Je serois allé voir ce second sacrifice, si je l'avois su assez tôt ; il n'étoit plus tems. Je manquai aussi, parce qu'on m'en instruisit trop tard, une solennité publique qui avoit eu lieu la veille à *Oparre* ; O-Too, selon le cérémonial usité en pareille occasion, y rendit aux amis & aux clients du Roi *Tootaha*, les terres & les biens qu'on leur avoit ôté depuis la mort de leur Chef. Le sacrifice humain dont je parlois tout-à-l'heure, mit vraisemblablement le dernier sceau à la révocation de l'arrêt.

ANN. 1777-
Septembre.
12.

Le 13, au soir, O-Too revint d'*Atahooroo*, où il étoit allé exercer la plus défagréable de ses fonctions de Souverain. Le lendemain, nous montâmes devant lui à cheval, le Capitaine Clerke & moi, & nous fîmes le tour de la plaine de *Matavai* ; la foule nombreuse qui nous examinoit, fut saisie d'étonnement, & elle parut aussi émerveillée que si elle avoit vu des centaures. Omaï avoit déjà essayé une fois ou deux de monter à cheval ; mais il avoit toujours été jetté par terre avant de se mettre en selle, & les O-Taitiens n'avoient pas encore vu d'hommes portés sur des quadrupèdes. Nos gens continuèrent depuis cette époque, à monter chaque jour à cheval, du-

13.

14.

ANN. 1777.
Septembre.

rant notre relâche; cependant la curiosité des Naturels ne diminua point: ayant vu l'usage que nous faisons des chevaux, ils les estimèrent beaucoup, & autant que je puis en juger, ce spectacle leur donna une plus haute idée de la grandeur des autres Nations, que toutes les nouveautés réunies offertes à leurs yeux par les Navigateurs européens. Le cheval & la jument se portoient bien; & ils avoient une bonne mine.

15. LE 15, Etary, ou Olla; c'est-à-dire, le prétendu Dieu de *Bolabola*, qui se tenoit depuis quelques jours aux environs de *Matavai*, se rendit à *Oparre*, avec plusieurs pirogues à voile. On nous dit qu'O-too n'aimoit pas à le voir si près de notre camp; qu'il craignoit les vols des Insulaires de la suite de ce prétendu Dieu. Je dois déclarer à la gloire d'O-too, qu'il prit tous les moyens possibles, pour empêcher qu'on ne nous volât; & que, si on nous déroba peu de choses, ce fut l'effet de sa prévoyance, plutôt que de notre circonspection. Il avoit fait construire deux petites maisons, de l'autre côté de la rivière, derrière notre poste, & une troisième & une quatrième près de nos tentes, sur l'espace qui se trouvoit entre la rivière & la mer. Quelques-uns de ses gens firent toujours sentinelle dans ces deux endroits; son pere résida ordinairement sur la pointe *Matavai*; & ainsi nous fumes, en quelque sorte, environnés de leurs gardes. Non-seulement ils éloignerent de nous les voleurs, pendant la nuit, ils observerent encore tout ce qui se passoit durant le jour; ils ne manquoient pas de mettre à l'amende les filles qui avoient des liaisons

sons avec les matelots, & ils infligeoient cette peine régulièrement chaque matin : de cette maniere, les soins que se donna le Roi, pour notre sûreté, lui valurent des contributions avantageuses.

ANN. 1777.
Septembre.

O-Too me dit qu'il devoit aller le lendemain à *Oparre*, pour donner audience au grand personnage de *Bolabola*, qu'on m'avoit annoncé comme un Dieu, & il me proposa de m'y mener : je crus que j'y verrois quelque chose digne de remarque, & j'acceptai son invitation. Le 16, au matin, nous le suivîmes à *Oparre*, M. Anderson & moi. Nous n'aperçûmes rien d'intéressant ou de curieux. Etary, & son cortège présentèrent à O-Too, des étoffes grossieres & des cochons : chacun de ces présens fut accompagné de quelques cérémonies, & d'un petit discours. Le Roi, Etary, & plusieurs autres Chefs, tinrent ensuite conseil sur l'expédition d'*Eimeo*. Etary parut d'abord la désapprouver, mais ses argumens ne firent aucune impression sur l'assemblée. Il étoit trop tard, pour montrer les inconvéniens de cette guerre ; car on fut le lendemain que *Toowha*, *Potatou*, & un troisieme Chef, avoient déjà mis à la voile, avec l'escadre d'*Attahooroo*. Un messager qui arriva le soir, vint dire que l'armée d'*O-Taiti*, avoit débarqué à *Eimeo*, & qu'il y avoit eu des escarmouches, sans beaucoup de perte ou d'avantage, de l'un ou de l'autre côté.

Le 18, au matin, nous retournâmes avec O-Too à *Oparre*, M. Anderson, Omai & moi ; nous emmenâmes

ANN. 1777.
Septembre.
20.

preuve mieux jusqu'où il portoit sa bienveillance & ses attentions pour nous. Le lendemain, toute la Famille Royale vint nous voir, & elle nous apporta de nouveaux présens; non-seulement nous n'éprouvâmes plus de disette, mais nous eûmes des vivres, au-delà de ce que nous en pouvions consommer.

21. A CETTE ÉPOQUE, notre eau étoit embarquée; les calfs avoient achevé leur travail; il ne restoit plus rien à faire au grément; nos deux vaisseaux se trouvoient en état de reprendre la mer, & voulant avoir assez de tems, pour aborder aux îles des environs, je songeai à mon départ. J'ordonnai d'envergner les voiles, & de reconduire à bord les observatoires & les instrumens que nous avons établis sur la côte. O-Too vint m'avertir le 21, dès le grand matin, que toutes les pirogues de guerre de *Matavai*, & de trois districts de notre voisinage, alloient à *Oparre*, afin de se réunir aux pirogues de guerre de cette partie de l'île, & qu'il y auroit une revue générale. Bientôt après, l'escadre de *Matavai* fut en mouvement; & après avoir paradé autour de la baie, elle y rentra: je montai mon canot, pour examiner cette marine de plus près.

IL Y AVOIT environ soixante pirogues de guerre, munies de plate-formes sur lesquelles combattent les guerriers: le nombre des pirogues moins grandes, étoit à-peu-près aussi considérable. Je voulois les accompagner à *Oparre*, mais les Chefs décidèrent bientôt que l'escadre ne partiroit pas avant le lendemain. Je fus



DANSE D'O-TAÏTI.

Chardon d'Alvares

4

bien aisé de ce délai, qui m'offroit une occasion de connaître la maniere de se battre des O-Taitiens. Je priai O-Too d'enjoindre à quelques-unes des pirogues, d'exécuter devant moi les manœuvres du combat. Le Roi s'empressa d'ordonner à deux pirogues de sortir de la baie : nous montâmes sur un de ces bâtimens, O-Too, M. King & moi, & Omai se rendit à bord de la seconde. Lorsque nous eûmes assez d'espace pour les évolutions, les deux pirogues se retournerent en face, elles s'avancèrent, elles reculerent, avec toute la vivacité que purent leur donner les rameurs. Sur ces entrefaites, les guerriers, qui occupoient les plate-formes, brandissoient leurs armes, & faisoient des mines & des contorsions qui me semblerent n'avoir d'autre but, que de les préparer à l'assaut. O-Too se tenoit à côté de notre plate-forme, & il donnoit le signal d'avancer ou de reculer. La sagacité & la promptitude du coup-d'œil lui étoient nécessaires, pour saisir les momens favorables, & éviter ce qui devoit offrir de l'avantage à l'ennemi. Enfin, lorsque les deux pirogues eurent avancé & reculé, chacune au moins douze fois, elles s'aborderent de l'avant ; après un combat de peu de durée, les guerriers de notre plate-forme parurent se laisser tuer jusqu'au dernier, & Omai & ses camarades se rendirent maîtres de notre bâtiment. En cet instant, O-Too, & nos rameurs se jetterent à la mer, comme s'ils avoient été réduits à la nécessité de se sauver à la nage.

LEURS BATAILLES de mer ne se livrent pas toujours de cette maniere, si l'on peut compter sur les détails

ANN. 1777.
Septembre.

ANN. 1777.
Septembre.

qu'Omaï nous donna. Il me dit que les Insulaires commencent quelquefois par amarrer ensemble les deux pirogues, l'avant contre l'avant; & qu'ils combattent ensuite, jusqu'à ce que tous les guerriers de l'un des bâtimens soient tués. Mais je crois qu'ils adoptent seulement cette manœuvre terrible, lorsqu'ils ont résolu de vaincre ou de mourir. Ils ne doivent compter en effet, que sur la victoire ou la mort; car, de leur aveu, ils ne font jamais de quartier, à moins qu'ils ne réservent les prisonniers, pour les tuer le lendemain d'une façon plus cruelle.

LA PUISSANCE & la force de ces peuplades, sont fondées sur leur marine. Je n'ai jamais ouï parler d'une action générale de terre; & c'est sur la mer qu'ils se livrent des batailles décisives. Si les deux partis ont fixé l'époque & le lieu de l'action, ils passent, dans des amusemens & des festins, la journée de la veille & la nuit. Ils lancent à l'eau leurs pirogues, ils font leurs préparatifs au lever de l'aurore, & ils commencent le combat avec le jour: son issue termine ordinairement la dispute; les vaincus s'enfuient à la hâte, & ceux qui atteignent la côte, s'empressent de gagner les montagnes, & d'emmener leurs amis. Les vainqueurs, qui durant l'accès de leur furie, n'épargnent ni les vieillards, ni les femmes, ni les enfans, s'assemblent le lendemain au Morai, pour remercier l'*Eatooa* de la victoire qu'ils viennent de remporter, & lui offrir en sacrifice les guerriers qu'ils ont tué, & les prisonniers eux-mêmes, s'ils en ont fait quelques-uns: on négocie ensuite un traité,

dont, en général, ils dictent les conditions; ils obtiennent des districts particuliers, & quelquefois des îles entières. Omaï nous apprit qu'il avoit été fait prisonnier, par les habitans de *Bolabola*, qu'il fut mené dans la patrie des vainqueurs; & que lui & tous ses compagnons de captivité, auroient été mis à mort le lendemain, s'ils n'étoient pas venus à bout de se sauver pendant la nuit.

ANN. 1777-
Septembre.

APRÈS ce combat simulé, Omaï endossa sa cuirasse, & le reste de son armure de l'ancienne Chevalerie; il monta sur la plate-forme de l'une des pirogues, & les rameurs le menerent en triomphe le long du rivage de la baie; en sorte que tous les Naturels purent le contempler à loisir. Sa cotte de maille n'attira pas l'attention des Insulaires, autant que je l'aurois imaginé. Quelques-uns d'eux, il est vrai, la connoissoient déjà, & d'autres étoient si révoltés de la conduite imprudente de mon ami, qu'il leur montrait les choses les plus extraordinaires, sans obtenir un coup-d'œil.



 CHAPITRE IV.

LE JOUR de notre appareillage fixé : O-TAÏTI fait sa paix avec EIMEO : Débats sur ce point : La conduite d'O-100 est blâmée : Cérémonies pratiquées au Morai en cette occasion , & décrites par M. King : Remarques sur ces Cérémonies : Trait d'arrifice de la part d'O-100 : Omaï obtient une pirogue de guerre : Réflexions sur sa conduite : Présent que m'offre O-100 pour le Roi de la GRANDE-BRETAGNE , & ce qu'il me chargea de dire à Sa Majesté : Observations sur les échanges que nous fîmes , & sur la maniere dont nous fûmes reçus à O-TAÏTI : Détails sur les voyages qu'y ont fait les Espagnols : ce qu'ils ont imaginé pour donner mauvaise opinion des Anglois : Combien il est à desirer qu'on ne forme point d'établissmens à O-TAÏTI : Jalousie qu'un autre Voyageur inspire à Omaï.

ANN. 1777. **L**E 22, dès le grand matin, O-Too & son pere ;
 Septembre. arrivèrent à bord, pour savoir quand je me proposois
 22, d'appareiller.

d'appareiller. Ayant appris qu'on trouve un bon havre à *Eimeo*, je leur dis que je toucherois à cette île, en allant à *Huaheine*; & ils desiroient d'y venir avec moi, & de mettre sous mon escorte, l'escadre de renfort qu'ils vouloient mener à *Towha*. Comme j'étois prêt à partir, je leur permis de fixer le jour; ils choisirent le surlendemain 24, & nous convînmes que je prendrois sur mon bord *O-Too*, son pere, sa mere, & toute sa famille. Après cet arrangement, je proposai au Roi de nous rendre tout de suite à *Oparre*, où les pirogues de guerre, destinées à l'expédition d'*Eimeo*, devoient se réunir, & être passées en revue.

ANN. 1777.
Septembre.

AU MOMENT où nous entrâmes dans mon canot, on vint apprendre au Roi que *Towha* avoit fait un traité avec *Maheine*, & ramené son escadre à *Autahooroo*. Cette nouvelle inattendue rendoit inutiles les préparatifs de l'expédition; & les pirogues de guerre, au lieu de marcher à *Oparre*, qu'on leur avoit désigné pour le lieu du rendez-vous, eurent ordre de retourner dans leurs districts respectifs: nous suivîmes cependant le Prince à *Oparre*, M. King & moi. Notre voyage ne fut pas long; tandis qu'on apprêtoit notre dîner, un messager arriva d'*Eimeo*, & il exposa les articles de la paix, ou plutôt de la trêve; car la suspension d'armes n'étoit que pour un tems limité. Les conditions se trouvoient défavantageuses à *O-Taïti*, & on blâma beaucoup *O-Too*, dont la lenteur à envoyer des renforts; avoit obligé *Towha* à se soumettre à un accommodement honteux. On disoit même publiquement que

178 TROISIEME VOYAGE

ANN. 1777.
Septembre.

Towha, indigné de la conduite du Roi, avoit juré de réunir ses forces à celles de *Tiarraboo*, & d'attaquer O-Too à *Matavai*, ou à *Oparre*, lorsque je serois parti. Je déclarai solennellement, de mon côté, que je défendrois les intérêts de mon Ami, & que je lui donneroie des secours contre une pareille ligue; que je reviendrois dans l'île, & que je me vengerois, sans pitié, de ceux qui auroient l'audace d'y prendre part. Mes menaces eurent vraisemblablement l'effet que j'en attendois; & si Towha forma d'abord le projet, dont je viens de parler, il ne tarda pas à y renoncer, ou du-moins, il n'en fut plus question. Whappai, pere d'O-Too, désapprouva beaucoup le traité de paix, & il ne ménagea point Towha, qui l'avoit conclu: cet habile vieillard sentoit bien que si j'accompagnois à *Eimeo*, l'escadre des O-Taïtiens, je serois très-utile à leur cause, sans me mêler directement de la querelle. Toutes ses raisons portoient sur ce calcul; il justifioit, de la même maniere; O-Too qui m'avoit attendu, & il répondoit solidement à Towha, qui se plaignoit de n'avoir pas reçu des secours assez tôt.

Nos DÉBATS finissoient, lorsqu'un député de Towha arriva; ce Général invitoit O-Too à aller le lendemain au *Morai d'Attahooroo*, pour remercier les Dieux de la paix qu'il venoit de conclure: du-moins Omaï me dit que c'étoit-là l'objet du message. On me pria d'assister à la cérémonie: j'étois malade, & il me fut impossible de profiter de l'invitation; mais, voulant savoir ce qui se passeroit dans une fête si mémorable, j'y envoyai

M. King & Omai, & je retournai à bord de la *Résolution*, accompagné de la mere d'O-Too, de ses trois sœurs, & de huit autres femmes. Je crus d'abord que ces douze femmes montoient sur mon canot, pour se faire mener à *Matavai*; mais, lorsque nous fûmes au vaisseau, elles me dirent qu'elles vouloient y passer la nuit; que leur but étoit d'entreprendre la guérison de la maladie dont je me plaignois. J'avois une sciatique, & la douleur se faisoit sentir de la hanche aux pieds. J'acceptai les soins bienfaisans qu'elles me propoisoient; j'ordonnai qu'on leur dressât des lits sur le plancher de ma chambre, & je me soumis à leur traitement. Elles se rangerent autour de moi, & elles se mirent à me presser avec les deux mains, de la tête aux pieds, & sur-tout dans les parties où je souffrois; elles me pétrirent jusqu'à faire craquer mes os, & à me fatiguer comme si l'on m'avoit roué de coups: lorsque j'eus subi un quart-d'heure cette espèce de discipline, je fus bien aise de m'y soustraire. L'opération néanmoins me soulagea sur-le-champ; & je me décidai à permettre qu'on la recommençât, avant de me coucher; elle eut tant de succès la seconde fois, que je passai une très-bonne nuit. Mes douze femmes me traitèrent de nouveau le lendemain au matin, avant de retourner à terre; elles revinrent le soir, & je consentis de bon cœur à me laisser pétrir. Je n'éprouvois plus aucune espèce de douleur; &, ma guérison étant bien achevée, elles me quitterent le 24. Les O-Taïtiens donnent à ce traitement le nom de *Romee*; il me paroît bien supérieur aux frictions & aux remèdes de ce genre, qu'ordonnent nos médecins. Il est d'un usage uni-

ANN. 1777.
Septembre.

23.

24.

180 TROISIEME VOYAGE

ANN. 1777.
Septembre.

verfel aux Iles de la *Société* ; il est adminiftré quelquefois par les hommes , plus communément par les femmes. Si quelqu'un paroît languiffant & accablé , fes compatriotes le prient de s'affeoir près d'eux ; ils fe mettent tout de fuite à pratiquer la *Romee* fur les jambes ; & j'ai toujours vu qu'elle produit d'excellens effets (a).

25. O-Too , M. King & Omai revinrent d'*Attahooroo* ; le 25 au matin , & M. King me donna les détails fuivans fur ce qu'il avoit vu.

↳ VOUS M'ÊTES à peine quitté , qu'un fecond melfager de Towha , arriva près d'O-Too avec un bananier. Nous partîmes d'*Oparre* au coucher du Soleil , & nous débarquâmes vers cinq heures à *Toutaha* , fur la langue de terre contigue à *Attahooroo*. Les habitans de ce diftrict nous appellerent de la côte , vraisemblablement pour nous avertir que Towha s'y trouvoit. Je comptois que l'entrevue de ce Chef & du Roi , m'offriroit quelque chofe d'intéreffant. O-Too & les gens de fa fuite , allèrent s'affeoir fur la grève , près de la pirogue où étoit Towha : celui-ci dormoit , mais fes domeftiques l'ayant éveillé , & ayant nommé O-Too , on apporta aux pieds du Roi un bananier & un cochon , & un affez grand nombre d'Infulaires attachés à Towha , vin-

(a) On voit , dans la Collection de Hawkefworth , tome I , page 463 de l'original , que les O-Taïtiens traiterent de la même maniere le capitaine Wallis & fon premier Lieutenant.

» rent causer avec O-Too ; je jugai qu'ils parloient de
 » leur expédition d'*Eimeo*. Je demurai quelque tems assis
 » à côté du Roi ; & comme Towha ne sortoit point de
 » sa pirogue , & qu'il ne nous disoit rien , je montai sur
 » son embarcation ; il me demanda si *Toote* (a) étoit
 » fâché contre lui. Je lui répondis que non , que *Toote*
 » étoit son *Tayo* (son ami) , & qu'il m'avoit chargé de me
 » rendre à *Attahooroo* pour le lui dire. Omaï eut alors une
 » longue conversation avec ce Chef ; mais je ne pus savoir
 » quelle avoit été la matiere de leurs discours. Je re-
 » tournai auprès d'O-Too , qui paroissoit desirer que je man-
 » geasse quelque chose , & que j'allasse me coucher. Nous
 » les quittâmes en esset , Omaï & moi. Je questionnai Omaï
 » sur les raisons qui avoient empêché Towha de sortir
 » de sa pirogue ; il me dit que ce Chef étoit boiteux ,
 » mais que le Roi s'approcheroit de lui , & qu'ils cause-
 » roient en particulier. Cette prédiction parut se vérifier ;
 » car les Insulaires que nous laissâmes près d'O-Too , vin-
 » rent bientôt nous trouver , & O-Too lui-même arriva
 » environ dix minutes après : nous allâmes tous nous coucher
 » dans sa pirogue.

» LE LENDEMAIN au matin , ils préparèrent une grande
 » quantité de *kava* ; l'un d'eux en but tellement , qu'il perdit
 » l'usage de ses sens. Il avoit des convulsions si fortes , que
 » si je n'en avois pas connu la cause , je l'aurois supposé

(a) C'est ainsi que les O-Taïtiens prononcent le nom du
 capitaine Cook.

ANN. 1777.
Septembre.

» très-malade : deux hommes le tenoient par les cheveux.
 » J'abandonnai cette scène , pour en voir une autre plus
 » touchante , l'entrevue de Towha , de sa femme & d'une
 » jeune personne qui me parut être sa fille. Après avoir
 » découpé sa tête , de maniere à en faire fortir beaucoup
 » de sang , & après avoir bien pleuré , elles se laverent &
 » embrasserent le Chef d'un air tranquille ; mais la jeune
 » fille n'étoit pas encore au bout de ses souffrances ; Ter-
 » ridiri (a) arriva , & elle répéta avec un maintien calme
 » tout ce qu'elle avoit fait avant d'aborder son pere.
 » Towha avoit amené une grande pirogue de guerre
 » d'*Eimeo* ; je lui demandai s'il avoit tué les guerriers qui
 » la montoient , & il me répondit qu'elle n'avoit point
 » d'hommes à bord lorsqu'il l'a prit.

» NOUS PARTÎMES de *Tetaha* entre dix & onze heures ,
 » & nous débarquâmes à peu de distance du *Morai*
 » d'*Auahooroo* , un peu après midi. Nous trouvâmes trois
 » pirogues retirées sur la grève , en face du *Morai* ; il y
 » avoit trois cochons dans chacune ; on voyoit au-dessous
 » de leurs hangards où abris quelque chose que nous ne
 » pûmes pas distinguer. Nous comptons que la céré-
 » monie auroit lieu dans la soirée , mais Towha & Po-
 » tatou n'arriverent point , & il ne se passa rien d'im-
 » portant.

(a) Terridiri est fils d'Oberea. La Collection de Hawkesworth ;
 tome II, pag. 154 de l'original, donne des détails sur la généalogie
 de ceux qui composent la Famille Royale d'*O-Taïti*.

» UN CHEF, qui arrivoit d'*Eimeo*, apporta un petit
 » cochon & un bananier, qu'il déposa aux pieds d'O-Too:
 » il causa quelque tems avec le Roi, & comme il ré-
 » péta souvent le mot *Warry*, *Warry* (faux) je sup-
 » posai qu'O-Too lui racontoit ce qu'il avoit oui dire, &
 » que le Chef nioit les faits.

ANN. 1777.
 Septembre.

» TOWHA & Potatou arriverent le 24, avec huit
 » grandes pirogues, & ils débarquerent près du *Morai*.
 » O-Too reçut une multitude de bananiers de la part
 » de différens Chefs. Towha ne quitta point sa pirogue.
 » La cérémonie commença enfin: le Grand-Prêtre ap-
 » porta d'abord le *Maro* soigneusement enveloppé, &
 » un paquet qui avoit la forme d'un pain de sucre; il les
 » plaça à l'entrée d'un lieu qui me parut être le cime-
 » tière: trois Prêtres allerent ensuite s'asseoir en face à
 » l'autre extrémité du cimetière; ils apporterent aussi un
 » bananier, une branche d'un autre arbre & une fleur de
 » cocotier.

» LES PRÊTRES prononcerent séparément de petites
 » phrases en tenant ces diverses choses à leurs mains; deux
 » d'entr'eux & quelquefois les trois, chantoient de tems-
 » en-tems une chanson mélancolique, à laquelle l'assem-
 » blée fit peu d'attention. Ces prières & ces chants du-
 » rerent une heure. Le Grand-Prêtre ayant fait une autre
 » prière qui fut de courte durée, découvrit le *Maro*:
 » O-Too se leva, on lui ceignit le *Maro*, & pendant
 » cette opération, il tenoit à sa main un chapeau ou
 » bonnet, des plumes rouges de la queue de l'oiseau du

ANN. 1777.
Septembre.

» Tropicque , mêlées avec d'autres plumes brunes. Il se
 » plaça au milieu de la scène , en face des trois Prêtres ,
 » qui continuèrent leurs prières l'espace d'environ dix mi-
 » nutes : l'un des assistans se leva d'une manière brusque ;
 » il dit quelque chose qui finit par le cri de *Heiva* , & l'as-
 » semblée lui répondit trois fois en criant à haute voix ;
 » *Earee!* on m'avoit averti auparavant que c'étoit la par-
 » tie principale de la cérémonie.

» LES ASSISTANS passèrent alors au côté opposé de la
 » grande masse de pierres où l'on voit une large fosse ,
 » que les Insulaires appellent le *Morai* du Roi. On y ré-
 » péta la cérémonie que je viens de décrire , & elle finit
 » également par trois acclamations. On replia le *Maro* ,
 » dont la splendeur se trouva augmentée d'une touffe de
 » plumes rouges que l'un des Prêtres donna à *O-Too* tan-
 » dis que le Roi l'avoit autour de ses reins.

» L'ASSEMBLÉE se rendit ensuite à une vaste cabane ;
 » située près du *Morai* , & elle s'y assit avec beaucoup plus
 » d'ordre qu'on n'en voit ordinairement à *O-Taiii*. Un
 » homme du district de *Tiarraboo* , fit un discours qui
 » dura environ dix minutes ; un habitant de *Auahooro*
 » perora ensuite ; *Potatou* , qui prit la parole après eux ,
 » s'exprima avec plus d'abondance & de grace ; en géné-
 » ral , les deux premiers ne dirent que de petites phra-
 » ses détachées , accompagnées d'un mouvement de main
 » très-gauche. *Tooteo harangua* aussi au nom d'*O-*
 » *Too* , & après lui un Insulaire d'*Eimeo*. Il y eut deux
 » ou trois autres discours auxquels l'auditoire fit peu d'at-
 » tention

» tention : Omai m'assura qu'ils promirent tous de ne point
 » combattre , mais de vivre en amis . Plusieurs des ora- ANN. 1777.
 » teurs s'échauffèrent ; peut-être qu'ils se plainquirent du Septembre.
 » passé , & qu'ils firent des protestations de ne pas trou-
 » bler la paix à l'avenir . Un Habitant du district d'*A-*
 » *tahooroo* se leva au milieu de ces harangues ; il por-
 » toit une fronde autour de ses reins & une grosse pierre
 » sur ses épaules : après s'être promené environ un quart-
 » d'heure dans le cercle , & répété quelques mots d'un
 » ton chantant , il jeta sa pierre . Lorsque les discours
 » furent terminés , on porta au *Morai* cette pierre &
 » un bananier qui étoit aux pieds du Roi : l'un des
 » Prêtres prononça ici deux ou trois phrases , avec le
 » Roi .

» AU MOMENT où nous nous embarquâmes , la brise
 » de mer avoit commencé , & il fallut redescendre sur la
 » côte ; nous fîmes à pied presque tout le chemin de
 » *Tettaha* à *Oparre* , & cette promenade fut très-agréa-
 » ble . Nous trouvâmes un arbre , auquel étoient sus-
 » pendus deux paquets de feuilles seches : il sert de bor-
 » nes aux deux districts . L'Insulaire qui avoit paru dans la
 » cérémonie avec la fronde & la pierre , nous accompagnoit :
 » le pere d'O-Too l'entretint long-tems ; il paroissoit fort
 » en colere , & je compris qu'il étoit irrité du rôle qu'avoit
 » joué *Towha* dans l'affaire d'*Eimeo* .

AUTANT que je puis juger de cette cérémonie , d'a-
 près la description de M. King , ce ne fut pas uni-

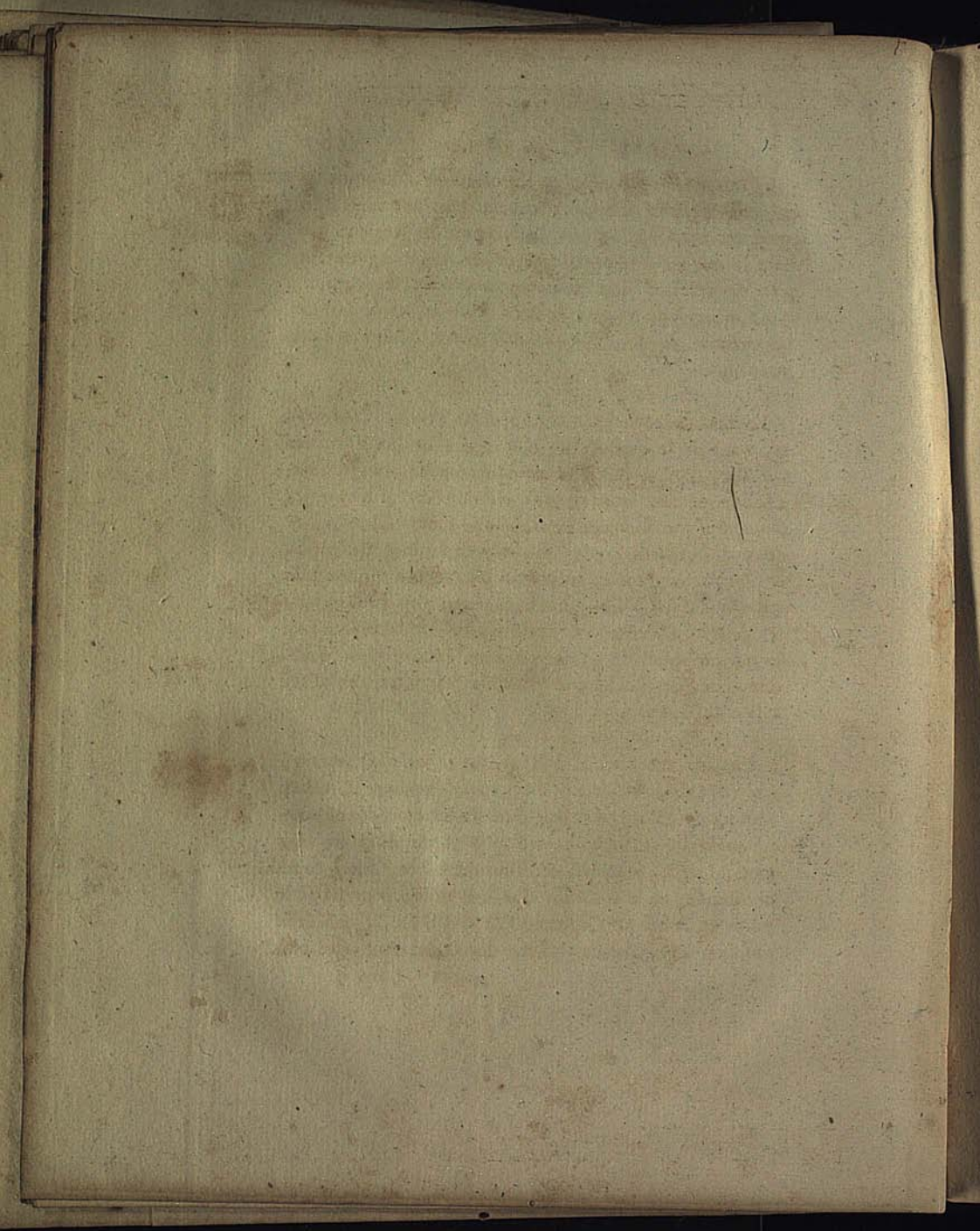
ANN. 1777.
Septembre.

quement une action de grâces aux Dieux, mais plutôt une confirmation du traité; peut-être même avoit-elle l'un & l'autre de ces objets pour but. Le cimetière, dont il fait mention, paroît être le lieu où commencèrent les cérémonies du sacrifice humain, auquel j'assistai, & devant lequel on déposa la victime, après qu'on l'eut éloignée du bord de la mer. C'est aussi dans cette partie du *Morai*, qu'ils investirent leur Roi du *Maro*, pour la première fois. *Omaï*, qui s'étoit trouvé au couronnement d'*O-Too*, m'en expliqua tous les détails sur les lieux; & ces détails se rapprochent beaucoup de ceux que vient de donner M. King, quoique les deux cérémonies aient eu lieu en des occasions bien différentes. Le bananier, est la première chose qu'on aperçoit dans toutes les cérémonies religieuses de ces peuplades, & même dans tous leurs débats publics ou particuliers. Elles l'emploient aussi en d'autres occasions, & peut-être plus fréquemment encore que nous ne l'avons remarqué. Tandis que *Towha* fut à *Eimeo*, il envoya chaque jour des messagers à *O-Too*: ces exprès ne manquoient jamais d'arriver, en tenant à la main un jeune bananier, qu'ils déposoient aux pieds d'*O-Too*, avant d'ouvrir la bouche; ils s'asséioient ensuite devant le Roi, & ils faisoient leur message. Deux hommes, qui se disputoient, s'échauffèrent tellement un jour, que je m'attendois à les voir se frapper; l'un d'eux ayant placé un bananier devant l'autre, ils se calmerent tout-à-coup, & ils continuèrent sans emportement. Enfin le bananier est toujours le rameau d'olivier, pour les habitans des îles de la Société.



Denard Pinet

UNE JEUNE FEMME DE O-TAHITI DANSANT.



LA GUERRE d'Eimeo, & les cérémonies solemlles qui en furent la suite, n'occupant plus nos amis, ils revinrent nous voir le 26; &, comme ils savoient que nous étions sur le point de partir, ils nous apportèrent plus de cochons que nous ne pouvions en acheter. Nous manquions de sel, & nous n'avions besoin que de la quantité de porc nécessaire à notre consommation journaliere.

ANN. 1777.
Septembre.
26.

LE LENDEMAIN, j'accompagnai O-Too à *Oparre*, &, avant de le quitter, je fis la revue du bétail & des volailles, dont je lui avois recommandé de prendre soin. Chacun de ces animaux étoit en bon état, & on les soignoit d'une manière convenable. Deux des oies, & deux des canards couvoient, mais la femelle du paon, & les poules d'Inde, n'avoient pas encore pondu. Je redemandai à O-Too quatre chèvres; j'en voulois laisser deux à *Ulietea*, où cette espèce est inconnue; & je me proposois de garder les deux autres, pour quelques-unes des îles que je pourrois rencontrer, en allant à la côte d'*Amérique*.

27.

UNE SUPERCHERIE d'O-Too, que je vais citer, montre que ces Insulaires savent, au besoin, employer la ruse & l'artifice, pour arriver à leur but. Je lui avois donné, entre autres choses, une lunette qu'il garda deux ou trois jours; habitué ensuite à cet instrument, &, selon toute apparence, ne le trouvant d'aucune utilité pour lui, il le porta en secret au Capitaine Clerke; il lui dit qu'il étoit son bon ami; que ce présent devoit lui être agréable,

ANN. 1777.
Septembre.

& qu'il le prioit de l'accepter. « Mais, ajouta-t-il ; vous ne devez pas en parler à Tooté (a) : il desire cette bagatelle, & je ne voudrois pas qu'il l'eût. » Il mit la lunette entre les mains du Capitaine Clerke, & il l'assura qu'il la possédoit à juste titre. M. Clerke refusa d'abord de l'accepter ; O-Too insista, & ne voulut point la reprendre. Quelques jours après, il eut soin de parler de la lunette ; le Capitaine Clerke n'en avoit pas besoin, il desiroit cependant d'obliger le Prince ; & , croyant que des haches seroient plus utiles à O-Taïti, que cet instrument, il offrit d'en donner quatre en retour. O-Too s'écria sur-le-champ : « Tooté m'en a offert cinq pour la lunette. » M. Clerke lui répondit : « Si cela est, je ne veux pas que votre amitié pour moi, vous soit défavantageuse, & vous en aurez six. » Le Roi reçut les six haches, mais il recommanda de nouveau de ne pas m'instruire de ce qui venoit de se passer.

OMAI, qui prodigua si follement ici les choses utiles qu'il avoit apportées, s'en procura toutefois une, dont il devoit tirer de grands avantages. C'étoit une très-belle pirogue double, & à voiles, équipée d'une manière complète. Je lui avois fait faire, peu de tems auparavant, les divers pavillons de beaupré, cornettes, guidons & flammes dont on se sert sur les vaisseaux Anglois ; mais il les croyoit trop précieux pour les employer à O-Taïti : il

(a) Au Capitaine Cook.

rappetassa dix ou douze de nos vieux pavillons ou de nos vieilles flammes ; il les arbora tous à-la-fois en différentes parties de son bâtiment , & ce spectacle atira autant de monde qu'en attire dans un port d'Europe, un vaisseau de guerre pavoisé. Ces banderoles étoient Angloises , Françoises , Espagnoles & Hollandoises ; il n'en avoit pas vu d'autres. J'avois donné , en 1774 , un pavillon de beaupré & une flamme à O-Too , & une simple flamme à Towha ; il les avoient conservé avec un soin extrême , car je les retrouvai en bon état.

ANN. 1777-
Septembre.

LES ÉTOFFES & l'huile de cocos sont bien meilleures à O-Taïti , que sur aucune des autres îles de la Société , où on les vend fort cher , & Omaï s'en procura une assez grande quantité : il ne se seroit pas conduit d'une manière si inconséquente & si indigne de la vie qu'il avoit mené en Angleterre & durant le voyage , sans sa sœur , sans son beau-frere , & quelques personnes de sa connoissance , qui s'emparerent de lui , dans la vue de le dépouiller de toutes ses richesses. Leur complot auroit réussi , si je n'avois pris à tems les trésors de mon Ami sous ma garde. Cette précaution n'eut pas même été suffisante , si j'eusse permis à ces frippons de le suivre à Huaheine , où il devoit s'établir. C'étoit leur projet de ne point le quitter ; mais je leur défendis de se montrer à Huaheine , tant que je me trouverois dans ces parages , & ils me connoissoient trop bien pour enfreindre mes ordres.

O-Too vint à bord le 28 ; il me pria d'accepter une 28.

ANN. 1777.
Septembre.

piroque , & de l'offrir de sa part à l'*Earee-rahie no Breiane* (a) ; il me dit que , voulant envoyer quelque chose à un si grand Monarque , il n'avoit rien imaginé de mieux. Je fus charmé de sa reconnoissance ; il avoit seul le mérite de cette galanterie ; personne d'entre nous ne lui en avoit donné l'idée. Il nous prouva d'une maniere claire , qu'il savoit bien à qui il étoit redevable des trésors que nous lui avions apportés. Je crus d'abord que la piroque seroit un modèle en petit de leurs bâtimens de guerre , mais je reconnus bientôt qu'il s'agissoit d'un *jvahah* d'environ seize pieds de longueur. Elle étoit double , & je jugeai qu'on l'avoit construite exprès ; car elle se trouvoit décorée de beaucoup de sculptures : elle m'auroit trop gêné , & je le remerciai de sa bonne volonté : je vis que je lui aurois fait plus de plaisir en l'acceptant.

DES BRISES légères de l'Ouest , & des calmes , nous retinrent à *O-Taii* quelques jours de plus que je ne le comptois : je ne pus pas même sortir de la baie. Durant cette intervalle , les vaisseaux furent remplis d'Insulaires , & environnés d'une multitude de piroques ; car les Naturels ne vouloient quitter les environs de *Matavai* , qu'après notre départ. Le vent passa enfin à l'Est à trois heures de l'après-midi du 29 , & nous levâmes l'ancre.

DÈS QUE NOUS FUMES sous voile , j'ordonnai de tirer sept coups de canon chargés à boulet ; *O-Too* m'en avoit

(a) Au Roi de la Grande-Bretagne.

prié, & je voulois d'ailleurs satisfaire la curiosité de ses
 Sujets. Tous nos amis, excepté le Roi, nous quitterent
 ensuite avec des marques d'affection & de douleur, qui
 montrèrent assez combien ils nous regrettoient. Le Roi
 ayant désiré de voir marcher les vaisseaux, je m'étendis
 en pleine mer, & je revins près de la côte; il me fit alors
 ses adieux & il retourna à terre sur sa pirogue.

ANN. 1777.
 Septembre.

NOUS AVIONS abordé si souvent à *O-Taïti*, depuis un
 petit nombre d'années, que les Insulaires paroissoient per-
 suadés que nous ne tarderions pas à revenir. *O-Too* me
 recommanda avec instance de prier en son nom l'*Earee*
rahie no Bretane, d'envoyer, par les premiers vaisseaux,
 des plumes rouges & les oiseaux qui les fournissent, des
 haches, une demi-douzaine de fusils, de la poudre, du
 plomb, & de ne pas oublier des chevaux.

J'AI DIT souvent, que j'avois reçu des présens consi-
 dérables d'*O-Too* & du reste de sa famille, & je n'ai
 pas toujours fait mention de ce que je donnois de
 mon côté. Lorsque les habitans de ces îles font un pré-
 sent, ils laissent entrevoir ce qu'ils espèrent en retour,
 & nous étions obligés de les satisfaire; ainsi, ce qu'on
 avoit l'air de nous offrir gratuitement, nous coûtoit
 plus que ce que nous achetions: mais, lorsque nous
 éprouvions un moment de disette, & qu'on n'apportoit
 rien au marché, nous pouvions recourir à nos amis; &
 en tout cette maniere de trafiquer fut aussi avantageuse
 pour nous que pour eux. En général, je payai tout de
 suite chacun des présens qu'on me fit; j'en excepte ceux

que je reçus d'O-Too. Ses largesses furent si multipliées & si fréquentes, que nous ne comptons ni l'un ni l'autre. Je lui offrois sur-le-champ les choses qu'il me demandoit, lorsqu'elles ne m'étoient pas nécessaires, & je le trouvai toujours modéré dans ses demandes.

ANN. 1777.
Septembre.

Si j'avois pu déterminer Omaï à se fixer ici, je ne ferois pas parti sitôt; car, à l'époque où je quittai l'île; on nous fournissoit des rafraichissemens en si grande quantité, & à si bon marché, que je n'espérois pas rencontrer ailleurs le même avantage: il régnoit d'ailleurs entre nous & les habitans, une amitié si cordiale & une confiance si entiere, qu'il étoit difficile d'espérer un pareil succès en d'autres terres du groupe de *la Société*. Il est assez extraordinaire que cette correspondance amicale n'ait pas été troublée une seule fois, & que je n'aie eu à me plaindre d'aucun vol important; ce n'est pas que je croie aux progrès de la moralité des O-Taïtiens sur cet article; je pense plutôt qu'il faut attribuer la régularité de leur conduite aux soins des Chefs: ces Chefs craignoient de voir suspendre un trafic qui leur donnoit plus de marchandises qu'ils n'auroient pu en obtenir par des vols & des larcins. Je ne manquai pas de les en avertir moi-même; immédiatement après mon arrivée. Frappé de la multitude de provisions qu'offroit l'île, & de l'empressement que monstroient les Naturels pour nos articles de commerce, je résolus de profiter de ces deux circonstances favorables, & je déclarai de la manière la plus positive, que je ne souffrirois pas les vols des gens du pays, comme je les avois souffert autrefois.

Omaï

Omaï me fut en cela très-utile ; je lui recommandai de leur bien expliquer les heureux effets qu'auroit leur honnêteté, & les suites funestes qu'entraîneroient leurs friponneries ; en un mot, je lui fis sa leçon & il la dit à merveille.

ANN. 1777.
Septembre.

LES CHEFS ne peuvent pas toujours empêcher les vols ; on les vole souvent eux-mêmes, & ils s'en plaignent comme d'un grand mal. O-Too laissa entre mes mains, jusqu'à la veille de mon départ, les choses qu'il avoit obtenu de nous ; lorsqu'il m'en chargea, il me dit qu'elles ne seroient pas en sûreté ailleurs. Depuis que cette peuplade connoît de nouvelles richesses, ses dispositions au vol doivent avoir augmenté. Les Chefs, qui ne l'ignorent pas, desirent beaucoup d'avoir des caisses ; ils sembloient mettre un prix extrême à un petit nombre de coffres laissés dans l'île par les Espagnols, & ils nous en demandoient d'autres sans cesse. J'en fis faire un pour O-Too ; il le voulut de huit pieds de long, de cinq de large & de trois de profondeur. Les ferrures & les verroux ne suffiront pas pour écarter les voleurs ; mais deux hommes peuvent y coucher la nuit & y monter la garde.

NOUS SAVIONS un peu la langue du pays ; Omaï nous servoit d'ailleurs d'interprète, & il est assez singulier, que nous n'ayions pu découvrir l'époque précise de l'arrivée des Espagnols & la durée de leur séjour. En multipliant nos questions sur ce point, nous reconnûmes de plus en plus que ces Insulaires sont incapables de noter ou de se rappeler la date des événemens anciens ;

ANN. 1777.
Septembre.

sur-tout s'il s'est écoulé dix ou vingt mois. L'inscription que nous trouvâmes sur la croix, & les détails que nous donnerent les plus intelligens des O-Taïtiens, me firent juger cependant que deux vaisseaux arriverent à *Oheitepeha* en 1774, peu de tems après mon départ de *Matavai*, qui eut lieu au mois de Mars de la même année. Ces bâtimens apportèrent la maison & les quadrupèdes dont j'ai parlé plus haut. Si j'en crois quelques Insulaires, lorsqu'ils eurent débarqué les bois de la maison & un petit nombre d'hommes, ils remirent à la voile pour me chercher, & ils revinrent dix jours ensuite: mais j'en doute, car on ne les vit ni à *Huaheine*, ni à *Ulietea*. Les quadrupèdes laissés par ces Navigateurs à *O-Taïti*, furent un taureau; des chevres, des cochons, des chiens & le mâle d'une autre espèce; ce dernier étoit un bœuf, & il se trouvoit à *Bolabola*, où l'on devoit aussi transporter le taureau.

LES COCHONS, qui sont d'une grosse taille, avoient déjà amélioré la race indigène du pays, & ils étoient très-nombreux lorsque nous arrivâmes. Il y a de plus un assez grand nombre de chevres; les Chefs un peu importans, en ont quelques-uns. Les chiens offrent deux ou trois variétés, & je pense que les Espagnols auroient mieux fait de les jeter tous à la mer, que de les déposer sur cette île: c'est un de ces chiens qui tua mon bœuf.

LES VAISSEAUX Espagnols laisserent deux Prêtres, un

domestique, & un autre homme appelé *Mateema* par les Insulaires, dont il a gagné l'amitié. Il paroît qu'il étudia leur langue, ou du moins qu'il la parloit assez bien pour se faire entendre, & qu'il prit beaucoup de peines pour inspirer aux Naturels la plus haute idée de sa Nation, & leur donner une mauvaise opinion des Anglois; il alla jusqu'à les assurer que nous ne formions plus un Etat indépendant, que *Pretane* (a) n'étoit qu'une petite île ravagée depuis peu par ses compatriotes; qu'ils m'avoient rencontré en mer, & qu'avec quelques boulets, ils avoient coulé bas mon vaisseau, & tous les hommes de mes équipages. Ainsi, mon arrivée à *O-Taïti* excita une grande surprise de toute manière: le véridique personnage fit croire aux gens du pays, ce mensonge & beaucoup d'autres aussi peu vraisemblables. Si l'Espagne n'avoit pour but, dans cette expédition, que de déprécier les Anglois, elle pouvoit se dispenser d'envoyer si loin ses vaisseaux; car mon retour parmi les *O-Taïtiens* réfuta complètement tout ce que *Mateema* leur avoit dit.

ANN. 1777.
Septembre.

J'IGNORE quelle fut l'intention des Prêtres Espagnols qui s'établirent à *O-Taïti*, pour quelques mois; on ne peut que former des conjectures là-dessus. S'ils vouloient convertir les Insulaires, ils n'ont pas fait un seul prosélyte: mais il ne paroît pas qu'ils l'aient jamais tenté; car on me dit qu'ils ne parlerent point de Religion. Ces Prêtres ne s'éloignèrent pas de la maison bâtie par eux à

(a) L'Angleterre.

ANN. 1777.
Septembre.

Oheitepeha ; mais *Mareema* parcourut la plupart des cantons de l'île : enfin ils se trouvoient à *O-Taiti* depuis dix mois , lorsque deux vaisseaux de leur Nation arriverent à *Oheitepeha* , & ils s'embarquerent cinq jours après. Ce brusque départ annonce que , s'ils songerent d'abord à former un petit établissement , ils ne tarderent pas à changer de dessein. J'appris cependant d'*O-Too* & de quelques autres Naturels , qu'avant de mettre à la voile , ils eurent soin d'avertir qu'ils reviendroient & qu'ils ameneroient des maisons , des animaux de toute espèce ; des hommes & des femmes ; qui se fixeroient dans l'île , & qui y passeroient leur vie. *O-Too* ajouta que si les Espagnols revenoient en effet , il ne leur permettroit pas de s'établir au Fort *Matavai* , qui nous appartenoit. Il étoit aisé de voir , que ce projet de Colonie lui faisoit plaisir ; il ne savoit pas que , pour l'exécuter , on le priveroit de son Royaume , & qu'on détruiroit la liberté de son peuple. Il seroit très-facile sans doute , de former un établissement à *O-Taiti* ; & sensible à tous les services que j'ai reçus de la peuplade qui habite cette terre , j'espere qu'on n'y en formera point. Nos relâches passagères ont peut-être amélioré à quelques égards le sort des habitans ; mais une Colonie parmi eux , dirigée sur le plan qu'on a malheureusement suivi dans la plupart des établissemens européens , leur donneroit bientôt lieu de regretter de nous avoir connus. Je ne puis croire que les Nations de l'*Europe* songent d'une manière sérieuse à y établir une Colonie ; car *O-Taiti* n'offre rien de séduisant pour l'ambition des Puissances ou la cupidité des particuliers , & j'oserois prédire que sans ces motifs on ne l'entreprendra point.

J'AI DÉJÀ RACONTÉ que je reçus la visite de l'un des deux O-Taitiens conduits par les Espagnols à *Lima*. Je ne le revis plus, & j'en fus étonné; car je l'avois très-bien accueilli: je crois qu'Omaï, jaloux de trouver dans l'île un Voyageur qu'on pût lui comparer, le maltraita, afin de l'éloigner de moi. Ce fut un bonheur pour Omaï que nous eussions touché à *Ténériff*; il se vanta d'avoir vu aussi une contrée soumise à l'Espagne. Je ne rencontrai pas l'autre Insulaire qui étoit allé à *Lima*; mais le Capitaine Clerke, qui eut occasion de causer avec lui, m'en parla comme d'un polisson, qui étoit un peu fol. Ses compatriotes en avoient la même opinion; en un mot, ces deux aventuriers n'étoient point estimés. Omaï que le hasard a mieux servi, revenoit dans sa patrie chargé de trésors; il avoit beaucoup profité de son séjour en *Angleterre*, & ce sera sa faute s'il tombe un jour dans la même obscurité.

ANN. 1777.
Septembre.



 CHAPITRE V.

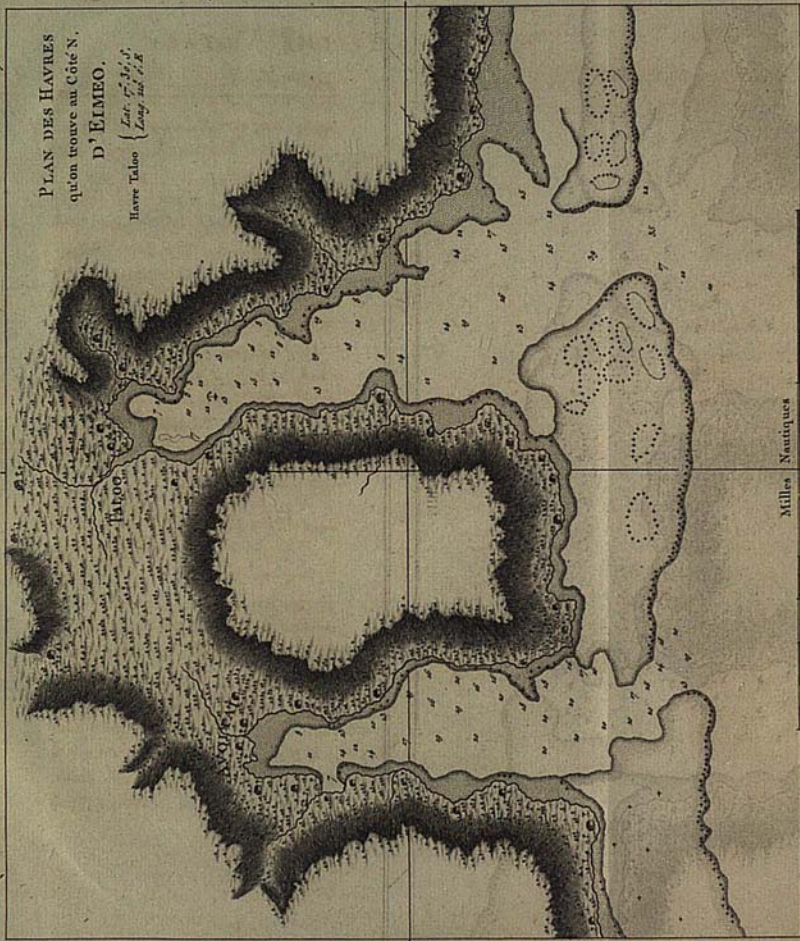
ARRIVÉE à EIMEO : On y trouve deux havres : Description de ces deux havres : Nous recevons une visite de Maheine, Chef de l'île : Description de sa personne : Les Insulaires nous volent une chèvre; ils la renvoient ensuite avec le Voleur : Vol d'une autre chèvre que les Naturels ont soin de cacher : Mesures que je pris à cette occasion : expédition militaire dans l'île : Nous brûlons des maisons & des pirogues : On nous rend la chèvre, & la paix se rétablit : Détails sur l'île, &c.

JE PARTIS d'O-Taïti, le 30 au matin, & n'ayant pas renoncé à mon projet de toucher à Eimeo, je mis le Cap sur l'extrémité septentrionale de cette île, où se trouve le havre que je voulois examiner. Omaï y arriva sur sa pirogue long-tems avant nous, & il prit les mesures nécessaires pour nous indiquer la rade. Nous ne manquions cependant pas de pilotes, car nous avions à bord plusieurs O-Taïtiens & beaucoup d'O-Taïtiennes. Je ne crus pas devoir me reposer entièrement sur ces guides, & deux canots allèrent reconnoître le havre : on m'avertit, par

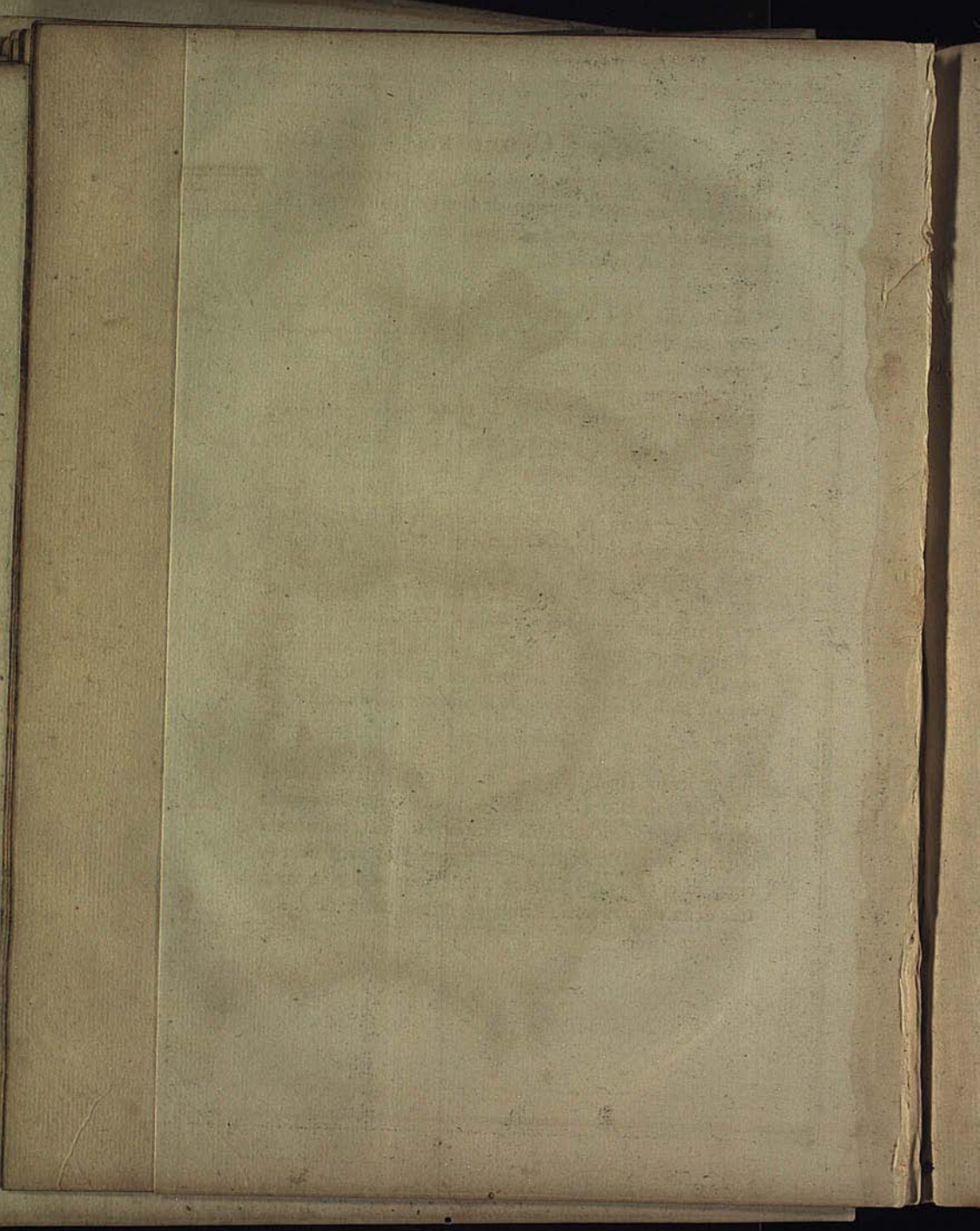
ANN. 1777.
 Septembre.
 30.

PLAN DES HAVRES
qu'on trouve au Côte N.
D'ELMEO.

Havre Taloo $\left\{ \begin{array}{l} Lat. 7^{\circ} 32' N. \\ Long. 161^{\circ} 18' E. \end{array} \right.$



Milles Nautiques



un signal, que l'ancre étoit bon, & j'y conduisis les vaisseaux : nous mouillâmes en-dedans de l'entrée par dix brasses fond de vase molle, & nous amarrâmes avec une hanfierié attachée à la côte.

ANN. 1777.
Septembre.

CE HAVRE, qui est appellé *Taloo* ; git au côté septentrional de l'île, dans le district d'*Oboonohoo* ou de *Poonohoo*. Il se prolonge au Sud ou au Sud-quart-Sud-Est, entre les collines, l'espace d'environ deux milles. Je n'ai pas rencontré sur les terres de l'océan pacifique ; de rade plus sûre & de meilleure tenue ; il a même un avantage qui lui est particulier, car un vaisseau peut y entrer & en sortir avec le vent alisé qui règne dans ces parages ; en sorte que l'entrée & la sortie sont également faciles. Il reçoit différens ruisseaux ; l'un qui se trouve au fond, est si considérable que les canots le remontent à plus d'un quart de mille ; & à cette hauteur, l'eau est parfaitement douce. Ses bords sont couverts d'arbres, appellés *Pooroo* par les Naturels, très-bons à brûler, & dont les gens du pays ne font point de cas : ainsi, il est très-aisé de se procurer ici du bois & de l'eau.

DU MÊME CÔTÉ de l'île & environ deux milles à l'Est, on trouve le havre de *Parowroah* bien plus étendu que celui de *Taloo* ; mais l'entrée ou l'ouverture dans le récif, (car l'île entière est entouré d'un récif de rocher de corail) est beaucoup plus étroite & sous le vent. Ces deux défauts sont si sensibles, que le havre de *Taloo*

ANN. 1777.
Septembre.

doit toujours obtenir la préférence. Je fus un peu étonné de voir qu'après trois relâches à *O-Täiti*, qu'après avoir envoyé un canot à *Eimeo*, je ne savois pas qu'il y eût un havre dans cette dernière île : j'étois persuadé au contraire, qu'il n'y en a point. *Eimeo* néanmoins offre non-seulement les deux dont je viens de parler, mais on en découvrira un troisieme & peut-être un quatrieme au côté méridional : toutefois les deux derniers ne sont pas aussi vastes que les deux premiers dont nous avons levé le plan, pour l'usage des Navigateurs qui feront cette route.

Dès que nous fûmes mouillés, les vaisseaux se remplirent d'Insulaires que la curiosité seule amenoit à bord ; car ils n'apportoient rien qu'ils voulussent échanger : mais le lendemain, dès le grand matin, plusieurs pirogues arrivèrent des parties les plus éloignées de l'île, avec une quantité considérable de fruit à pain, de noix de cocos & un petit nombre de cochons. Ils échangerent ces divers articles contre des haches, des clous & des grains de verre : ils ne recherchoient pas les plumes rouges d'une maniere aussi pressée que les *O-Taitiens*. La *Résolution* se trouvant infestée par les rats, je la fis conduire à trente verges de la côte, aussi près que la profondeur de l'eau le permit, & en attachant des hanfieres aux arbres, on ouvrit à ces animaux un sentier par où ils pouvoient se sauver à terre. On dit que cette expédient a réussi quelquefois ; mais je crois que nous nous débarrassâmes de peu de rats, si même nous nous en débarrassâmes d'un seul.

NOUS REÇUMES

NOUS REÇUMES la visite de Maheine, Chef de l'île, le 2 dans la matinée. Il s'approcha des vaisseaux avec beaucoup de précaution, & il fallut le presser longtemps pour le déterminer à venir à bord: il nous regardoit comme les amis des O-Taïtiens, & il croyoit vraisemblablement que nous lui ferions du mal; car ces peuples ne comprennent pas qu'on puisse être amis d'une tribu, sans épouser sa querelle contre une tribu ennemie. Sa femme qui l'accompagnait, étoit sœur d'Oamo, l'un des Chefs d'O-Taïti, dont on nous avoit raconté la mort. Je leur donnai à l'un & à l'autre les choses auxquelles ils me semblerent devoir mettre le plus de prix, & ils s'en retournerent après avoir passé une demi-heure sur la *Résolution*. Ils revinrent bientôt pour m'offrir un gros cochon, en retour de mon présent; mais je leur en fis un second qui valoit au moins ce qu'ils m'apportèrent. Ils allent ensuite voir le Capitaine Clerke.

ANN. 1777.
Octobre.
2.

CE CHEF qui, à l'aide d'un petit nombre de partisans, s'étoit rendu, à quelques égards indépendant d'O-Taïti, avoit quarante à cinquante ans; sa tête étoit chauve, ce qui n'arrive gueres à cet âge dans les îles de la mer du Sud. Il portoit une espèce de turban, & il sembloit honteux de n'avoir point de cheveux; mais j'ignore s'il rougissoit d'avoir la tête chauve, ou s'il nous jugeoit pleins de mépris pour les têtes dénuées de cheveux. J'adopterois volontiers la dernière supposition; car les Insulaires nous avoient vu raser la chevelure de l'un de leurs compatriotes que nous supprimâmes commettant un

ANN. 1777.
Octobre.

vol. Ils en conclurent , selon toute apparence , que nous infligions ce châtement aux voleurs , & un ou deux de nos Messieurs qui avoient peu de cheveux , furent violemment soupçonnés d'être des *vetos* (a).

LE SOIR , nous montâmes à cheval , Omaï & moi , & nous fîmes une promenade le long de la côte , vers la partie de l'Est. Notre cortège ne fut pas nombreux ; Omaï avoit défendu aux Naturels de nous suivre , & la plupart d'entr'eux obéirent : la crainte de nous déplaire , l'emporta sur leur curiosité. Towha avoit amené sa flotte dans ce havre ; & , quoique les hostilités n'eussent duré que peu de jours , on appercevoit par-tout les traces de ses dévastations. Les arbres étoient dépouillés de leurs fruits , & toutes les maisons du voisinage avoient été abattues , ou réduites en cendres.

6. NOUS EMPLOYAMES deux ou trois jours , à tirer de la calle nos tonneaux de liqueurs fortes , & nous en goudronnâmes les fonds , afin de les garantir de la piquure des insectes. Le 6 , au matin , on remorqua la *Résolution* dans le courant ; je voulois appareiller le jour suivant , mais un accident , qui me donna beaucoup d'inquiétude , ne le permit pas. Nous avons envoyé nos chèvres à terre , où nous les laissions paître pendant le jour : deux de nos gens les gardoient , & cependant les Naturels par-

(a) Des Voleurs ou des Frippons.

vinrent à en voler une. La perte n'eût pas été bien importante, si je n'avois pas eu le dessein d'enrichir d'autres îles de cette espèce de quadrupèdes; mais comme je tenois beaucoup à ce projet, il étoit indispensable d'employer tous les moyens possibles pour obtenir la restitution de la chèvre. Nous apprîmes le lendemain, qu'on l'avoit conduite à l'habitation du Chef Maheine, qui se trouvoit alors au havre de *Parowroah*. Deux vieillards me proposèrent de servir de guides à ceux de mes gens que je voudrois y envoyer. J'ordonnai à un détachement de monter un canot, & d'aller dire à Maheine, que je me vengerois, s'il ne livroit pas tout de suite la chèvre & le voleur.

ANN. 1777.
Octobre.

7.

CE CHEF m'avoit supplié la veille de lui donner deux chèvres; mais, ne pouvant le satisfaire qu'aux dépens des autres îles, qui n'auroient peut-être plus d'occasion de se procurer une race d'animaux aussi utiles, & sachant d'ailleurs qu'il y en avoit déjà à *Eimeo*, je lui refusai ce qu'il me demandoit: cependant, pour lui montrer que je desirois seconder ses vues à cet égard, je chargeai Tidooa, Chef O-Taitien, qui étoit présent, de prier O-Too, de ma part, d'envoyer deux chèvres à Maheine, & afin que ma sollicitation eût plus de succès, je lui remis une grosse touffe de plumes rouges, de la valeur des deux chèvres, en lui recommandant de la donner au Roi. Je crus que cet arrangement satisferoit Maheine, & tous les Chefs de l'île; mais l'événement m'apprit que je m'étois trompé.

ANN. 1777.
Octobre.

JE NE PENSOS pas que les Naturels eussent la hardiesse de voler une seconde chèvre, tandis que je prenois des mesures pour recouvrer la première; & on mena paître notre petit troupeau comme à l'ordinaire: le soir, lorsque nos gens l'embarquerent pour le ramener à bord, les Insulaires enlevèrent une chèvre sans être découvert. Nous nous en aperçûmes tout de suite: on n'avoit pas eu assez de tems pour la conduire bien loin, & je crus que je la recouvrerois sans peine. Dix ou douze des habitans du pays, qui prirent différentes routes, partirent bientôt après, afin de la chercher & de nous la rendre; aucun d'eux ne vouloit convenir qu'on l'eût volé; ils s'efforçoient, au contraire, de nous persuader qu'elle s'étoit égarée dans les bois. J'avois que j'en fus d'abord convaincu, mais voyant qu'aucun des émissaires ne revenoit, je reconnus bientôt mon erreur: les Insulaires chercherent à m'amuser jusqu'à ce que leur proie ne fût plus à portée de nous. Sur ces entrefaites, mon canot arriva avec l'autre chèvre, & l'un des hommes qui l'avoient dérobé; c'est la première fois qu'on me livroit un voleur sur ces îles.

8. JE M'APERÇUS, le 8, que la plupart des Insulaires établis autour de nous, s'étoient éloignés; qu'ils avoient emporté un corps exposé sur un *Toopapao*, qui se trouvoit en face des vaisseaux, & que Maheine lui-même s'étoit retiré à l'autre extrémité de l'île. Il paroissoit clair que les Insulaires avoient résolu de voler ce que je n'avois pas voulu leur donner; que s'ils avoient rendu une des chè-

vres, ils étoient décidés à garder la seconde, qui étoit une femelle pleine. Je résolus, de mon côté, de ne pas la laisser entre leurs mains. Je m'adressai donc aux deux vieillards qui me procurerent la restitution de la première; ils me dirent que la chèvre avoit été conduite à *Watea*, district du côté méridional de l'île, par Hamoa, Chef de ce canton; qu'on me la rendroit, si je voulois y envoyer du monde. Ils me proposèrent de nouveau de servir de guides dans l'intérieur du pays à ceux de mes gens que je chargerois de la commission, mais on m'informa qu'on pouvoit achever en un jour ce voyage par mer, & je détachai M. Roberts & M. Shuttleworth sur le canot; j'ordonnai que l'un d'eux se tint à bord, tandis que l'autre feroit le reste du chemin par terre avec les guides, & deux ou trois de nos soldats de marine, si l'embarcation ne pouvoit arriver jusqu'à la résidence de Hamoa.

ANN. 1777.
Octobre.

MON DÉTACHEMENT revint fort tard dans la soirée; il s'étoit approché de la côte autant que les rochers & les bas-fonds le permirent. M. Shuttleworth, suivi de deux soldats de marine & de l'un des guides, débarqua & se rendit par terre à *Watea*; il atteignit la maison de Hamoa, où les habitans du canton l'amuserent quelque tems, en lui disant qu'on avoit envoyé du monde après la chèvre, & qu'on la rameneroit bientôt; mais on ne la ramena point, & la nuit l'obligea à regagner le canot.

J'AVOIS beaucoup de regret alors de m'être trop avan-

ANN. 1777.
Octobre.

cé ; je ne pouvois reculer sans me compromettre & sans donner aux habitans des îles où je volois impunément. Je consultai Omai & les deux vieillards sur ce que je devois faire ; ils me conseillèrent tout de suite de pénétrer avec mon détachement dans l'intérieur du pays , & de tuer tous les Insulaires que je rencontrerois. Je ne m'avifai point d'adopter ce conseil sanguinaire ; mais je résolus de traverser *Eimeo* à la tête d'une troupe assez nombreuse, pour exercer une sorte de vengeance , & le lendemain à la pointe du jour, je partis avec trente-cinq de mes gens, l'un des vieillards, Omai & trois ou quatre personnes de sa suite. J'ordonnai en même-tems au Lieutenant Williamson d'armer trois canots , & de venir me trouver à la partie occidentale de l'île.

Dès l'instant où je débarquai avec mon détachement ; le petit nombre d'Insulaires qui se trouvoient encore dans notre voisinage , s'enfuirent devant nous. Le premier homme que nous rencontrâmes, fut en danger de perdre la vie ; car Omai l'eut à peine aperçu , qu'il me demanda s'il lui tireroit un coup de fusil , tant il étoit persuadé que je descendois dans l'île pour faire ce qu'il m'avoit conseillé. J'ordonnai bien vite à Omai & à notre guide de déclarer aux Insulaires , que mon intention n'étoit pas de blesser , & beaucoup moins de tuer un seul des Naturels. Cette heureuse nouvelle se répandit avec la rapidité de l'éclair ; elle arrêta la fuite des habitans , & aucun d'eux ne quitta plus sa maison ou n'interrompit son travail.

LORSQUE nous commençâmes à monter la chaîne de collines, nous sûmes que la chèvre avoit pris cette route, & nous comprîmes qu'elle n'étoit pas encore de l'autre côté : nous marchâmes dans un profond silence, afin de surprendre les Insulaires qui l'emmenaient ; mais, quand nous eûmes atteint la dernière des plantations, qui se trouve dans la partie supérieure des collines, les habitans du canton nous dirent qu'en effet la chèvre y avoit été la première nuit, & que Hamoa l'avoit conduit le lendemain à *Watea*. Nous traversâmes les collines, & nous ne recommençâmes nos recherches, qu'au moment où nous découvrîmes *Watea*. Quelques personnes nous montrèrent la maison de Hamoa, en nous assurant que la chèvre y étoit : je me crus sûr de la ravoir immédiatement après ; & ce qui me surprit beaucoup, les Insulaires que nous rencontrâmes autour de la maison, déclarèrent qu'ils ne l'avoient jamais vu & qu'ils n'en avoient pas entendu parler ; Hamoa déclara la même chose.

ANN. 1777.
Octobre.

EN APPROCHANT de la bourgade, je vis plusieurs hommes qui entroient dans les bois ou qui en sortoient avec des massues & des faisceaux de darts, & Omaï ayant voulu les suivre, on lui jeta des pierres. Je jugeai qu'ils avoient songé d'abord à m'arrêter de force, mais qu'ils avoient renoncé à leur projet, après avoir reconnu que mon détachement étoit trop nombreux ; je le crus surtout, quand je m'aperçus que les habitations étoient désertes. Je rassemblai un petit nombre d'Insulaires, & je chargeai Omaï de leur exposer l'absurdité de leurs dé-

ANN. 1777.
Octobre.

marches , de leur dire , qu'un témoin sur lequel je pouvois compter , m'avoit instruit de tout ; qu'ils avoient la chèvre , que je la redemandois , & que si on ne me la rendoit pas , je brûlerois leurs maisons & leurs pirogues : malgré l'éloquence d'Omaï & la mienne , ils continuèrent à soutenir que je me trompois. Je fis mettre le feu à six ou huit maisons , qui furent consumées par les flammes , ainsi que deux ou trois pirogues de guerre amarrées près de-là : j'allai ensuite joindre les canots éloignés de nous d'environ sept ou huit milles : chemin faisant , nous brûlâmes six autres pirogues de guerre sans que personne s'y opposât ; au contraire , plusieurs gens du pays nous aiderent , vraisemblablement par crainte , plutôt que de bonne volonté. Omaï , qui marchoit un peu en avant , vint me dire , que les Naturels s'assembloient en foule , afin de nous attaquer. Nous étions prêts à les recevoir ; mais , au lieu de rencontrer des ennemis rangés en bataille , je ne vis que des supplians ; ils déposèrent des bananiers à mes pieds , & ils me conjurèrent d'épargner une pirogue que j'allois trouver. Je leur accordai de bon cœur ce qu'ils demandoient.

ENFIN , à quatre heures de l'après-midi , nous atteignîmes les canots qui nous attendoient à *Wharrarade* , district appartenant à *Tiarataboonou*. Ce Chef , ainsi que les principaux du canton , s'étoient réfugiés sur les collines ; mais ils étoient les amis d'O-Too , & je ne touchai pas à leurs propriétés. Après nous être reposés environ une heure ici , nous partîmes pour les vaisseaux , où nous arrivâmes à huit heures du soir. A cette époque ;

que, nous n'avions reçu aucune nouvelle de la chèvre ; ainsi, les opérations de cette journée ne produisirent pas l'effet que j'en espérois.

ANN. 1777.
Octobre.

LE 10, dès le grand matin, j'envoyai à Maheine, l'un des serviteurs d'Omaï ; je fis dire à ce Chef, d'une manière positive, que s'il persistoit à ne vouloir point me rendre la chèvre, je ne laisserois pas une seule pirogue dans l'île, & qu'il pouvoit s'attendre à me voir continuer les hostilités ; tant que je ne l'aurois pas reçu : afin que le messager sentît lui-même combien mes menaces étoient sérieuses, le charpentier détruisit, en sa présence, trois ou quatre pirogues amarrées sur la grève au fond du havre. On amena les planches à bord ; j'avois dessein de m'en servir, lorsque je construirois une maison pour Omaï dans l'île, où il établiroit sa résidence. Je pris ensuite une escorte, & je me rendis au havre voisin du nôtre ; nous y détruisîmes trois ou quatre pirogues, nous en brûlâmes autant, & nous fûmes de retour au vaisseau à sept heures du soir. J'appris, à mon arrivée qu'on avoit ramené la chèvre environ une demi-heure auparavant, & je découvris qu'elle étoit venue d'une bourgade où les habitans m'avoient assuré la veille qu'ils n'en avoient pas entendu parler. Maheine frappé de mes dernières menaces ne crut pas devoir se moquer davantage de moi.

AINSI se termina cette pénible & malheureuse affaire ; les suites qu'elle entraîna, ne me causèrent pas moins

de regrets qu'aux Insulaires. Ne m'étant point rendu aux sollicitations de nos Amis d'*O-Taïti*, qui me pressoient de favoriser leur invasion d'*Eimeo*, il fut bien douloureux pour moi d'être réduit sitôt à la nécessité de faire aux habitans de cette île, une sorte de guerre, qui peut-être leur nuisit plus que l'expédition de Towha.

ANN. 1777.
Octobre.

II. NOS CORRESPONDANCES avec les Naturels se rétablirent le 11, & plusieurs pirogues apportèrent aux vaisseaux du fruit à pain & des noix de cocos : j'en conclus, & ce me sembla avec raison, que les Insulaires sentoient que c'étoit leur faute, si je les avois traités avec rigueur. La cause de mon indignation ne subsistant plus, ils paroissoient persuadés que je ne leur ferois plus de mal. Sur les neuf heures nous levâmes l'ancre, à l'aide d'une brise; mais elle fut si foible & si variable, que nous atteignîmes la haute mer, seulement à midi. A cette époque, je pris la route de *Huaheine*; Omai me suivoit dans sa pirogue : n'osant pas s'en rapporter aux connoissances qu'il avoit de ces parages, il menoit un pilote avec lui; & muni de ce secours, il suivit une route aussi directe que moi-même.

NOS DEUX VAISSEAUX embarquerent à *Eimeo* du bois à brûler: *O-Taïti* ne nous avoit été d'aucune ressource pour cet article, car tous les arbres de *Matavai* sont utiles aux habitans. Nous y primes de plus une quantité assez considérable de cochons, de fruit à pain, & de noix de cocos; peu d'autres végétaux se trouvoient alors

de saison. Les productions d'*Eimeo* & d'*O-Taïti*, me paroissent les mêmes ; mais on apperçoit entre les femmes de ces îles une différence remarquable , que je ne puis expliquer : celles d'*Eimeo* sont d'une petite taille ; elles ont le teint fort brun & des traits repoussans ; nous en apperçûmes quelques-unes de belles , mais nous reconnûmes bientôt qu'elles étoient d'une île voisine.

ANN. 1777.
Octobre.

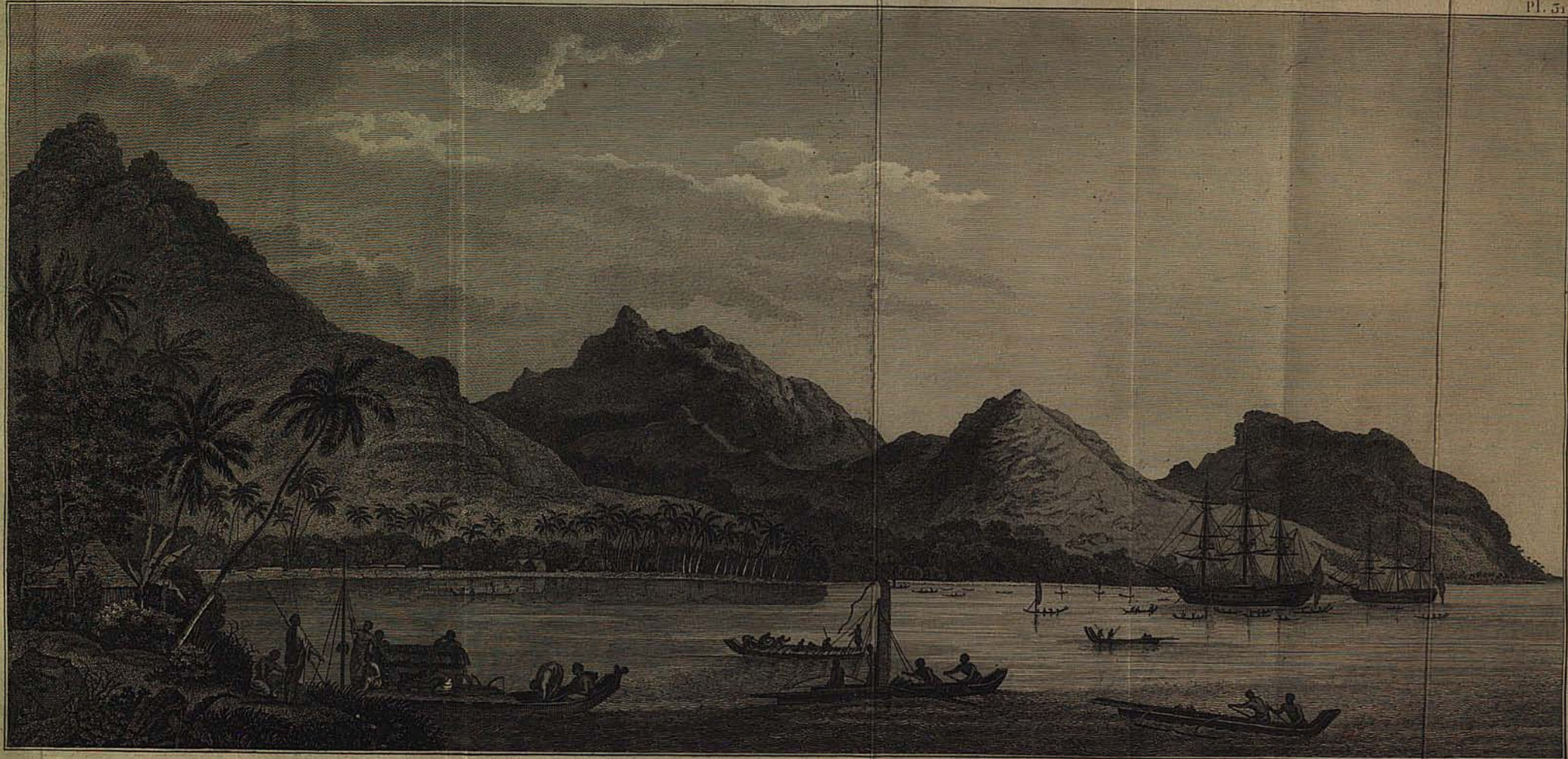
L'ASPECT général d'*Eimeo*, ne ressemble point du tout à celui d'*O-Taïti* : la première formant une seule masse de collines escarpées , n'a gueres de terrains bas , que quelques vallées profondes , & la bordure plate qui environne la plupart de ses cantons situés au bord de la mer : *Eimeo*, au contraire , a des collines qui se prolongent en différentes directions ; l'escarpement de ces collines est très-inégal ; elles offrent à leurs pieds de très-grandes vallées , & sur leurs flancs des terrains qui s'élèvent en pente douce. Quoique remplies de rochers , elles sont , en général , couvertes d'arbres presque jusqu'au sommet , mais souvent on ne voit que de la fougere sur les parties inférieures de la croupe. Au fond du havre où nous mouillâmes , le terrain s'élève peu-à-peu jusqu'au pied des collines qui traversent l'île vers son centre ; mais la bordure plate dont elle est environnée , devient absolument escarpée , à peu de distance de la mer ; ce qui forme un coup-d'œil pittoresque bien supérieur à tout ce qu'on voit à *O-Taïti*. Le sol des cantons bas est un terreau jaunâtre assez compact ; il est plus noir & plus friable sur les petites collines , & lorsqu'on brise la pierre des collines , on la trouve bleuâtre , peu ferme & entre-

212 TROISIEME VOYAGE

mée de particules de *mica*. J'ai cru devoir noter ces
 détails. Nous trouvâmes près de notre mouillage, deux
 grosses pierres ou plutôt deux rochers sur lesquels les
 Naturels ont des idées superstitieuses ; ils les regardent
 comme des *Eatoos*, ou des Divinités : ces rochers, selon
 leur Mythologie, sont freres & sœurs, & ils sont venus
 d'*Ulietea* d'une maniere surnaturelle.

ANN. 1777.
 Octobre.





VUE DE HUAHEINE.

W. Marshall del.



 CHAPITRE VI.

*ARRIVÉE à HUAHEINE : Conseil des Chefs :
 Présens & discours d'Omaï aux Chefs du pays :
 Son établissement dans cette île est décidé :
 Nous lui bâtiſſons une maison & nous lui
 formons un jardin : Remarques sur l'état où
 il se trouvoit : Mesures que nous prenons
 pour le mettre en sûreté : Dégat fait par les
 blattes à bord de nos Vaisseaux : Voleur dé-
 couvert & puni : Feux d'artifice : Animaux
 que nous laissons à Omaï : Observations sur
 sa Famille : Ses Armes : Inscription que
 nous mîmes sur sa maison : Sa conduite lors
 de notre départ : Observations générales sur
 sa conduite & son caractère : Détails sur les
 deux jeunes gens qu'il avoit pris à la Nov-
 VELLE-ZÉLANDE.*

N O U S AVIONS une jolie brise, & le temps étoit beau ;
 lorsque nous partîmes d'Eimeo. Le 12, à la pointe du
 jour, nous découvrîmes *Huaheine*, qui se prolongeoit du
 Sud-Ouest-quart-Ouest un demi-rumb-Ouest, à l'Ouest-
 quart-Nord-Ouest ; à midi, nous mouillâmes à l'entrée

 ANN. 1777.
 Octobre.
 12.

ANN. 1777.
Octobre.

septentrionale du havre de *Owharre* (a), situé au côté Oucst de l'île ; l'après-dîner se passa à remorquer les vaisseaux dans un lieu convenable & à amarrer. Omaï entra dans le havre sur sa pirogue un instant avant nous, mais il ne débarqua point ; ses compatriotes se rassemblèrent en foule pour le voir, & il ne fit pas beaucoup d'attention à eux. Une multitude encore plus grande d'Insulaires, arrivèrent sur la *Résolution* & la *Découverte*, & ils nous incommodèrent tellement, que nous eûmes peine à travailler. Les passagers que nous avions à bord, les avertirent de ce que nous avions fait à *Eimeo* ; ils exagérèrent le nombre des maisons & des pirogues que nous y avions détruites, ils en comptèrent au moins dix fois plus que nous n'en détruisîmes réellement. Je ne fus pas fâché de cette exagération, car je m'aperçus qu'elle produisoit beaucoup d'effet: je pensai qu'elle détermineroit les gens du pays à nous mieux traiter que lors de premières relâches.

J'AVOIS APPRIS à *O-Taïti*, que mon vieil Ami *Oree* n'étoit plus le Chef suprême de *Huaheine*, & qu'il résidoit à *Ulietea*. Il n'avoit jamais été que Régent durant la minorité de *Taireetareea*, l'*Earee rahie* actuel ; mais il ne quitta la Régence que lorsqu'il s'y vit forcé. *Opoony* & *Towha*, ses deux fils, furent les premiers qui me rendirent visite; ils arrivèrent sur mon bord, avant

(a) Voyez un Plan de ce Havre dans la Collection de Hawkesworth, vol. II, page 248 de l'original.

que les vaisseaux fussent amarrés, & ils m'apportèrent un présent.

ANN. 1777.
Octobre.

LE LENDEMAIN 13, tous les Insulaires de quelque importance arriverent aux vaisseaux; c'étoit ce que je desirois, car je voulois m'occuper tout de suite de l'établissement d'Omaï, & je crus que l'occasion étoit favorable. Il paroissoit desirer alors de s'établir à *Ulietea*, & si nous avions pu nous accorder sur les moyens d'exécuter ce projet, je l'aurois adopté. Les Naturels de *Bobola*, conquérans de l'île, y avoient dépouillé son pere de quelques terres. J'étois persuadé que je viendrois à bout d'en obtenir la restitution, sans employer la violence: il falloit pour cela qu'il vécut en bonne intelligence avec ceux qui se trouvoient les Maîtres de l'île; mais il étoit un patriote trop zélé pour s'imposer de la modération, & trop confiant pour imaginer que je ne le rétablirais pas de force dans ses biens. Je sentis qu'il étoit impossible de l'établir à *Ulietea*, & que *Huaheine* lui convenoit mieux. Je me décidai à tirer parti de la présence des Chefs & à solliciter en sa faveur la permission dont il avoit besoin.

13.

LES INSULAIRES nous avoient occupé toute la matinée, &, au premier moment de loisir, je me disposai à faire une visite en forme à *Tairec-tareca*, à qui je voulois parler de cette affaire. Omaï s'habilla très-proprement, & il prépara un magnifique présent qu'il destinoit au Chef, & un second qu'il vouloit offrir à *PEa-tooa*. Depuis que nous l'avions séparé de la troupe de

ANN. 1777.
Octobre.

frippons qui l'environnerent à *O-Taïti*, il s'étoit conduit avec prudence, & de maniere à mériter l'estime & l'amitié de tous ceux qui le virent. Notre débarquement rappella à terre la plupart des Naturels qui s'étoient rendus aux vaisseaux; &, après s'être réunis à ceux qui se trouvoient sur la côte, ils se rassemblèrent dans une grande maison. Le concours du peuple fut très-nombreux: nous n'avions jamais vu sur aucune de ces îles; tant de personnages importans des deux sexes. Le gros du peuple en général, paroïssoit plus robuste, & d'un teint plus blanc, que les *O-Taïtiens*, & proportionnellement à l'étendue de l'île, il y avoit plus d'hommes qui sembloient riches & revêtus d'une sorte d'autorité. La plupart de ceux-ci avoient un embonpoint aussi considérable que les Chefs de *Waiteo*. Je ne voulois commencer ma négociation qu'après l'arrivée de l'*Eareerahie*, & nous attendîmes *Taïree Tareea*; mais, en le voyant, je jugeai que cette précaution étoit inutile, car il n'avoit pas plus de huit à dix ans. *Omaï*, qui se tenoit à quelque distance du Prince & de ceux qui l'entouroient, offrit d'abord au Dieu, des plumes rouges, des étoffes, &c. il fit ensuite une seconde offrande; qui devoit être présentée à l'*Eaiooa* par le Chef, & après celle-ci, il distribua plusieurs touffes de plumes rouges: chaque article fut placé devant l'un des assistans, que je pris pour un Prêtre, & accompagné d'un discours ou d'une priere, prononcé par un des amis d'*Omaï*, près duquel il étoit assis, & auquel il souffla la plupart des phrases: il eut soin de ne pas oublier ses amis d'*Angleterre*, non plus que ceux qui l'avoient ramené

fain

fain & fauf. Il ne cessa de faire mention de l'*Earee rahie no Pretane* (a), du Lord Sandwich, de *Toote* & de *Tatee* (b). Quand il eut achevé ses offrandes & ses prieres, le Prêtre prit un à un les divers articles qu'on avoit déposés devant lui, & après une courte priere, il les envoya au *Morai*. Omai nous dit que, si cet édifice n'eût pas été aussi éloigné, il les y auroit porté lui-même.

ANN. 1777.
Octobre.

Dès que ces cérémonies religieuses furent terminées, Omai s'affit près de moi, & nous entrâmes en négociation. Je fis d'abord mon présent au jeune Roi, qui m'en fit un de son côté; l'un & l'autre furent assez magnifiques. Nous convînmes ensuite de la maniere dont les Insulaires trafiqueroient avec mes équipages, & j'eus soin d'exposer les suites fâcheuses qu'entraîneroient les larcins, si les gens du pays s'avissoient de me voler, ainsi que durant mes premières relâches. Enfin je parlai aux Chefs assemblés, de l'établissement de mon Ami. Omai leur dit : « que nous l'avions conduit dans notre pa-
» trie, où il avoit été fort accueilli du grand Roi & de
» ses *Earees*; qu'on l'avoit traité avec beaucoup d'égard,
» & qu'on lui avoit donné toutes les marques possibles
» d'attachement, pendant son séjour en *Angleterre*; qu'on
» avoit eu la bonté de le ramener aux îles de la *Société*;
» qu'il arrivoit, riche d'une foule de trésors, qui seroient

(a) Du Roi d'Angleterre.

(b) De Cook & de Clerke.

« très-utiles à ses compatriotes; qu'outre les deux che-
 « vaux qu'il devoit garder dans son habitation, nous
 « avons laissé à *O-Taiti* plusieurs animaux précieux,
 « & d'une espèce nouvelle, qui se multiplieroient &
 « se répandroient bientôt sur toutes les îles des en-
 « viron. Il leur déclara que, pour prix de mes services,
 « je demandois, avec instance, qu'on lui accordât un ter-
 « rein, qu'on lui permit d'y bâtir une maison, & d'y
 « cultiver les productions nécessaires à sa subsistance &
 « à celle de ses domestiques. Il ajouta que si je n'obte-
 « nois pas à *Huaheine*, gratuitement ou par échange,
 « ce que je sollicitois, j'étois décidé à le conduire à
 « *Ulietea*. »

J'AUROIS PEUT-ÊTRE FAIT un discours meilleur
 que celui dont je viens de parler; mais Omai n'ou-
 blia aucun des points importans, sur lesquels je lui
 avois recommandé d'insister. Le moreceau relatif au
 projet, où il me supposoit de le conduire à *Ulietea*,
 parut obtenir l'approbation de tous les Chefs, & j'en
 devinai bientôt la raison. Omai, ainsi que je l'ai déjà
 observé, se flattoit vainement que j'emploierois la force,
 pour le rétablir à *Ulietea* dans les biens de son pere;
 il l'avoit dit, sans mon aveu, à quelques personnes de
 l'assemblée. Les Chefs imaginèrent tout de suite que je
 me propoisois d'attaquer *Ulietea*, & que je les aiderois
 à chasser de cette île les Naturels de *Bolabola*. Il étoit
 donc nécessaire de les détromper: je leur déclarai en
 effet d'une manière positive, que je ne les aiderois
 pas dans une entreprise de cette espèce, que même je

ne la souffrirois point, tant que je me trouverois dans leurs parages; & que, si Omaï se fixoit à *Ulietea*, je l'y établirois d'une maniere amicale, & sans faire la guerre à la peuplade de *Bolabola*.

ANN. 1777.
Octobre.

CETTE DÉCLARATION changea les idées du Conseil. L'un des Chefs me répondit sur-le-champ, « que je pouvois disposer de l'île entière de *Huaheine*, & de tout ce qu'elle renferme; que j'étois le maître d'en donner à mon Ami, la portion que je voudrois. » Sa réponse fit un grand plaisir à Omaï qui, semblable au reste de ses compatriotes, ne songe gueres qu'au moment actuel; il crut, sans doute, que je serois très-libéral, & que je lui accorderois une vaste étendue de terrein. Je réfléchis qu'en m'offrant ce qu'il ne convenoit pas d'accepter, on ne m'offroit rien du tout; & je voulus non-seulement qu'on désignât le local, mais la quantité précise de terrein dont jouiroit mon Ami. On envoya chercher quelques-uns des Chefs, qui avoient déjà quitté l'assemblée, & après une délibération qui fut courte, ils soucrivirent à ma demande, d'une voix unanime: ils me céderent à l'instant un terrein contigu à la maison, où se tenoit le conseil: son étendue, le long de la côte du havre, étoit d'environ deux cens verges, & sa profondeur, qui alloit jusqu'au pied de la colline, qui en renfermoit même une partie, se trouvoit un peu plus considérable.

APRÈS cet arrangement qui satisfît les Insulaires, Omaï & moi, j'ordonnai de dresser une tente & les observa-

toires sur la côte, où j'établis un poste. Les charpentiers des deux vaisseaux construisirent une petite maison, dans laquelle mon Ami devoit renfermer ses trésors; nous lui créâmes de plus un jardin; nous y plantâmes des Shaddecks, des sèps de vigne, des pommes de pin, des melons, & les graines de plusieurs autres végétaux: avant de quitter l'île, j'eus le plaisir de voir réussir chacune des parties de sa plantation.

ANN. 1777.
Octobre.

OMAI commença alors à s'occuper sérieusement de ses intérêts; il se repentit beaucoup d'avoir été si prodigue à *O-Taiu*. Il trouva à *Huaheine* un frere, une sœur, & un beau-frere; car sa sœur étoit mariée: mais ils ne le pillerent pas, ainsi que l'avoient fait ses autres parens, dont j'ai parlé. Toutefois je m'apperçus à regret, que s'ils étoient trop honnêtes pour le tromper, ils étoient trop peu considérés dans l'île, pour lui rendre des services essentiels: dénués d'autorité ou de crédit, ils ne pouvoient protéger sa personne ou ses biens; & dans cet état d'abandon, il me parut courir de grands risques d'être dépouillé de ce qu'il avoit obtenu de nous, lorsqu'il ne nous auroit plus auprès de lui. Je pensois que ses Compatriotes ne le maltraiteroient pas, tant qu'il seroit à portée de réclamer nos secours; mais j'avois des inquiétudes bien fondées sur l'avenir.

UN INDIVIDU plus opulent que ses voisins, est sûr d'exciter l'envie d'une multitude d'hommes qui desrent le rabaisser à leur niveau. Mais dans les pays où la civilisation, les Loix & la Religion ont de l'empire, les riches

ont toute sorte de motifs de sécurité : les richesses s'y trouvant dispersées dans une foule de mains, un simple particulier ne craint pas que les pauvres se réunissent contre lui, de préférence aux autres, dont la fortune est également un objet de jalousie. La position d'Omaï se trouvoit bien différente; il alloit vivre dans une contrée, où l'on ne connoit guères d'autre principe des actions morales, que l'impulsion immédiate des desirs & des fantaisies : il alloit être le seul riche de la peuplade, & c'est là sur-tout ce qui le mettoit en danger. Un hasard heureux l'ayant lié avec nous, il rapportoit un amas de richesses, qu'aucun de ses Compatriotes ne pouvoit se donner, & que chacun d'eux envioit : il étoit donc bien naturel de les croire disposés à se réunir pour le dépouiller.

ANN. 1777.
Octobre.

AFIN de prévenir ce malheur; s'il étoit possible, je lui conseillai de donner quelques-unes de ses richesses à deux ou trois des principaux Chefs; je lui dis que la reconnaissance les exciteroit peut-être à le prendre sous leur protection, & à le garantir des injustices des autres. Il promit de suivre mon conseil, & jeus la satisfaction de voir, avant mon départ, qu'il l'avoit suivi : ne comptant pas trop néanmoins sur les effets de la reconnaissance, je voulus employer un moyen plus imposant, celui de la terreur. Je ne laissai échapper aucune occasion d'avertir les Insulaires, que je me propoisois de revenir dans l'île, après une absence de la durée ordinaire; que s'ils attendoient à la propriété ou à la personne de mon Ami, je me vengerois impitoyablement de tous ceux

ANN. 1777.
Octobre.

qui lui auroient fait du mal. Selon toute apparence cette menace servira beaucoup à contenir les Naturels ; car les diverses relâches que nous avons faites aux îles de la *Société*, leur persuadent que nos vaisseaux doivent revenir à certaines époques ; & tant qu'ils auront cette idée, que j'eus soin d'entretenir, Omai peut espérer de jouir en paix de sa fortune & de sa plantation.

TANDIS que nous étions dans ce havre, on porta à terre le reste du biscuit qui étoit dans la soute aux vivres, afin d'en ôter la vermine qui le dévorait. On ne peut imaginer à quel point les blattes infestoient mon vaisseau. Le dommage qu'elles nous causerent fut très-considérable, & nous employâmes vainement toute sorte de moyens pour les détruire. Ces blattes ne firent d'abord que nous incommoder, & habitués aux ravages qu'elles produisoient les insectes, nous y fîmes peu d'attention ; mais elles étoient devenues pour nous une véritable calamité, & elles ravageoient presque tout ce qui se trouvoit à bord. Les comestibles exposés à l'air, durant quelques minutes, en étoient couverts ; elles y creusoient bientôt des trous comme on en voit dans une ruche à miel. Elles mangeoient en particulier les oiseaux que nous avions empaillés, & que nous conservions comme des curiosités ; ce qui étoit plus fâcheux encore, elles sembloient aimer l'encre avec passion, en sorte que l'écriture des étiquettes attachées à nos divers échantillons, étoit complètement rongée ; la fermeté seule de la reliure pouvoit conserver les livres, en empêchant ces animalcules déprédateurs de se glisser entre les feuillets. M. Anderfon

en aperçut deux espèces, la *blatta orientalis* & la *germanica*. La première avoit été apportée de mon second voyage; & quoique le vaisseau eût toujours été en Angleterre dans le bassin, elle avoit échappé à la rigueur de l'hiver de 1776. La seconde ne se montra qu'après notre départ de la Nouvelle-Zélande; mais elle s'étoit multipliée si prodigieusement, qu'outre les dégâts dont je parlois tout-à-l'heure, elle infestoit jusqu'au grément; & dès qu'on lâchoit une voile, il en tomboit des milliers sur le pont. Les orientales ne fortoient guères que la nuit; elles faisoient alors tant de bruit dans les chambres & dans les postes, que tout sembloit y être en mouvement. Outre le désagrément de nous voir ainsi environnés de toutes parts, elles chargeoient de leurs excréments notre biscuit, qui auroit excité le dégoût des gens un peu délicats.

ANN. 1777.
Octobre.

RIEN ne troubla, jusqu'au 29, le commerce d'échange & d'amitié, qui eut lieu entre nous & les Naturels: le 29 au soir, un des Insulaires trouva moyen de pénétrer dans l'observatoire de M. Bayly, & d'y voler un sextant sans être aperçu. Je descendis à terre; dès que je fus instruit du vol, je chargeai Omai de réclamer l'instrument. Il le réclama en effet, mais les Chefs ne firent aucune démarche; ils s'occupèrent de l'*Heiva* qu'on jouoit alors, jusqu'au moment où j'ordonnai aux Acteurs de cesser. Ils sentirent que ma réclamation étoit très-sérieuse, & ils se demandèrent les uns aux autres des nouvelles du voleur, qui se trouvoit assis tranquillement au milieu d'eux. Son assurance & son maintien me laiss-

29.

foient d'autant plus de doutes, qu'il nioit le délit dont on
 l'accusoit. Je l'envoyai néanmoins à bord de mon vaisseau
 sur le rémoignage d'Omai, & je l'y tins en prison. Son
 emprisonnement excita une rumeur générale parmi les
 Insulaires, & ils s'enfuirent en dépit de mes efforts pour
 les arrêter. Le prisonnier interrogé par Omai, finit par
 dire où il avoit caché sa proie; mais la nuit commençoit,
 & nous ne pûmes retrouver le sextant que le lendemain
 à la pointe du jour: il n'étoit point endommagé lorsqu'on
 nous le rapporta. Les Naturels revinrent de leur frayeur,
 & ils se rassemblèrent au-tour de nous, selon leur usage.
 Le voleur me parut être un coquin d'habitude, & je crus
 devoir le punir d'une manière plus rigoureuse que les
 autres voleurs auxquels j'avois infligé des châtimens. Je
 lui fis raser les cheveux & la barbe, & couper les deux
 oreilles.

23.

CETTE CORRECTION ne suffisoit pas; car la nuit du
 24 au 25, des cris d'alarme nous avertirent qu'il essayoit
 de voler une de nos chèvres. Quelques-uns de nos gens
 se rendirent à l'endroit d'où parloient les cris, & ils ne
 s'apperçurent pas qu'on eût commis de vol: vraisemblablement
 les chèvres étoient si bien gardées, qu'il ne put
 exécuter son projet; mais ses hostilités réussirent à d'autres
 égards. Il parut qu'il avoit détruit ou emporté les
 sèps de vigne & les choux du jardin d'Omai; il disoit
 hautement qu'il tueroit mon Ami, & qu'il brûleroit sa
 maison dès que nous aurions quitté l'île. Afin d'ôter à
 ce scélérat les moyens de nuire désormais à Omai & à
 moi, je le fis arrêter, je le tins en prison pour la seconde
 fois

25.

fois à bord de mon vaisseau, & je résolus de l'enlever de *O-Taïti* : tous les Chefs montrèrent de la satisfaction, de ce que je voulois les débarrasser d'un homme aussi intraitable. Il étoit natif de *Bolabola* ; mais il trouvoit à *Huaheine* trop de gens disposés à lui donner des secours pour l'exécution de ses coupables projets. J'avois rencontré dans cette île, durant mes deux premiers Voyages, des hommes plus incommodés que sur aucune autre des terres voisines, & si les Insulaires se conduisoient d'une manière plus honnête, je ne pouvois l'attribuer qu'à la crainte & au défaut d'occasion. Il sembloit être en proie à l'anarchie : l'*Earee rahie*, ou le Souverain du pays, n'étoit qu'un enfant, ainsi que je l'ai déjà observé, & je ne remarquai pas qu'un individu en particulier, ou un conseil quelconque, gouvernât en son nom : ainsi, lorsqu'il survint de la mésintelligence entre nous, je ne sus jamais d'une façon assez précise à qui je devois m'adresser pour arranger la querelle & obtenir justice. La mere du jeune Roi, essayoit quelquefois, il est vrai, d'interposer son crédit ; mais je ne m'aperçus pas qu'elle eût beaucoup d'autorité.

ANN. 1777.
Octobre.

LA MAISON d'Omaï fut presque achevée le 26, & nous y portâmes la plupart de ses trésors. Parmi la foule de choses inutiles qu'il avoit reçu en *Angleterre*, je ne dois pas oublier une caisse de joujoux ; il eut soin de montrer aux Naturels les bagatelles qu'elle contenoit, & la multitude étonnée, parut les contempler avec un grand plaisir. Quant à ses pots, ses chaudières, ses plats, ses assiettes, ses bouteilles, ses verres, enfin aux divers meubles

ANN. 1777.
Octobre.

dont on se fert dans les ménages d'Europe, il y eut à peine un seul de ces articles qui attira les regards des Indulaires: il commençoit lui-même à juger cet attirail inutile; il sentoit qu'un cochon cuit au four est plus favorable, qu'un cochon bouilli; qu'une feuille de bananier peut tenir lieu d'un plat ou d'une assiette d'étain, & qu'on boit aussi-bien dans un cocos que dans un verre de cristal. Il vendit aux équipages de nos vaisseaux tous les meubles de cuisine ou de paneterie qu'ils voulurent acheter, & il eut raison; il reçut en échange des haches & d'autres outils de fer, qui avoient plus de valeur intrinsèque dans cette partie du monde & qui devoient ajouter davantage à sa supériorité sur les individus avec lesquels il alloit passer le reste de ses jours.

28. IL SE TROUVOIT des feux d'artifices parmi les présens qu'on lui avoit fait à Londres. Le 28 au soir, nous en tirâmes quelques-uns; la nombreuse assemblée qui nous environnoit, vit ce spectacle avec un mélange de plaisir & de crainte: on mit en bon état les pièces qui restoient, & Omai les ferma dans son magasin; la plus grande partie avoit été employée dans les Fêtes que nous donnâmes sur d'autres îles, ou s'étoit gâtée durant le voyage, & nous en eûmes peu de regret.

30. LE 30, le Naturel de *Bolabola*, que je tenois en prison sur mon bord, se sauva entre minuit & quatre heures du matin; il emporta le fer du morceau de bois qu'on avoit mis à sa jambe. Lorsqu'il fut sur la côte, l'un des Chefs lui reprit le fer qu'il donna à Omai; & celui-ci

vint me dire, dès le grand matin, que son mortel ennemi étoit en liberté. Je jugeai, après quelques recherches, que la sentinelle chargée de surveiller le prisonnier, & même tous les hommes de quart sur le gaillard d'arrière où il se trouvoit, s'étoient endormis; le prisonnier profita du moment, il prit la clef des fers dans le tiroir de l'habitable où il l'avoit vu placer, & il se débarrassa de ses entraves. Cette évasion me prouva que mes gens avoient mal fait leur devoir; je punis les coupables, & afin de prévenir une semblable négligence, je donnai sur ce point de nouveaux ordres. Je fus charmé d'apprendre ensuite que notre coquin s'étoit sauvé à *Ulietea*; j'avois l'espérance de l'y rencontrer & de l'arrêter de nouveau.

ANN. 1777:
Octobre.

Dès qu'Omaï fut établi dans sa nouvelle habitation; je songeai à partir; je fis conduire à bord tout ce que nous avions débarqué, excepté le cheval, la jument & une chèvre pleine, que je laissai à mon Ami, dont nous allions nous séparer pour jamais. Je lui donnai aussi une truie & deux cochons de race angloise, & il s'étoit procuré d'ailleurs une ou deux truies. Le cheval couvrit la jument durant notre relâche à *O-Taïti*, & je suis persuadé que les Navigateurs trouveront désormais des chevaux dans ces îles.

LES DÉTAILS relatifs à Omaï, intéresseront peut-être une classe nombreuse de lecteurs, & je crois devoir dire tout ce qui peut exposer d'une manière satisfaisante dans quel état nous le laissâmes. Il avoit pris à *O-Taïti* quatre

ANN. 1777.
Octobre.

ou cinq routous ; il gardoit d'ailleurs ses deux jeunes gens de la *Nouvelle-Zélande* ; son frere & quelques autres de ses parens le joignirent à *Huaheine* ; en sorte que sa famille se trouvoit déjà composée de huit ou dix personnes , si toutefois on peut donner le nom de famille à un ménage où il n'y avoit pas une femme , & où vraisemblablement il n'y en aura jamais , à moins qu'il ne devienne moins volage : il ne paroissoit point du tout disposé au mariage.

LA MAISON que nous lui bâtîmes , avoit vingt-quatre pieds de long sur dix-huit de large & dix de hauteur ; nous y employâmes les bois des pirogues détruites par nous à *Eimeo* ; on y mit le moins de clous qu'il fut possible , afin que l'appas du fer n'excitât point les Naturels à la dévaster. Il fut décidé qu'immédiatement après notre départ , il en bâtiroit une plus grande sur le modèle des habitations du pays ; que , pour mettre en sûreté celle que nous avions construit nous-même , il la couvriroit avec l'une des extrémités de la nouvelle. Quelques-uns de Chefs promirent de l'aider , & si l'édifice projeté occupe le terrain qu'indiquoit son plan , il n'y en aura gueres dans l'île de plus étendus.

UN MOUSQUET , une bayonette & une giberne , un fusil de chasse , deux paires de pistolets , & deux ou trois fabres ou coutelâs , composoient son arsenal ; il fut enchanté d'avoir ces armes , & en les lui donnant , je ne songeai qu'à lui faire plaisir ; car j'étois persuadé qu'il

feroit plus heureux, si nous ne lui laissions point d'armes à feu, ou d'armes européennes d'aucune espèce. En effet, cet attirail de guerre entre les mains d'un homme dont la prudence n'est suspecte, doit plutôt accroître ses dangers qu'établir sa supériorité sur ses compatriotes. Lorsqu'il eut conduit à terre les diverses choses qui lui appartenoient, & qu'il les eut placés dans sa maison, il donna à dîner deux ou trois fois à la plupart des Officiers de la *Résolution* & de la *Découverte*: sa table nous offrit en abondance les meilleures productions de l'île.

ANN. 1777.
Octobre.

AVANT d'appareiller, je gravai l'inscription suivante en-dehors de sa maison.

Georgius tertius, Rex, 2 Novembris, 1777.

Naves { *Résolution, Jac. Cook, pr.*
 { *Discovery, Car. Clerke, pr.*

LE 2 Novembre, à quatre heures du soir, je profitai d'une brise qui s'éleva dans la partie de l'Est, & je sortis du havre. La plupart de nos Amis demeurèrent à bord jusqu'au moment où les vaisseaux furent sous voile; & afin de satisfaire leur curiosité, j'ordonnai de tirer cinq coups de canon. Ils nous firent tous leurs derniers adieux, excepté Omai qui nous accompagna quelque tems en mer. L'hansiere amarrée sur la côte, fut coupée par les rochers au moment de l'appareillage; ceux qui travailloient aux manœuvres, ne s'apercevant pas qu'elle étoit rompue, abandonnerent la partie qui se trouvoit sur la greve, & il fallut l'envoyer chercher par un canot.

Novembre.
2.

ANN. 1777.
Novembre.

Omaï s'en alla dans ce canot, après avoir embrassé tendrement chacun des Officiers. Il montra du courage jusqu'à l'instant où il s'approcha de moi ; mais il essaya envain de se contenir, il versa un torrent de larmes, & M. King, qui commandoit le canot, le vit pleurer durant toute la route.

JE SONGEOIS avec un extrême plaisir, que je l'avois ramené sain & sauf dans l'île où nous le primes autrefois ; mais telle est la bizarre destinée des choses humaines ; que nous le laissâmes vraisemblablement dans une position moins heureuse, que celle où il se trouvoit avant de nous avoir connus. Je ne dis pas qu'accoutumé aux douceurs de la vie civilisée, il sera malheureux de ne plus les goûter ; j'établis mes conjectures sur un seul point ; les avantages qu'il a tiré de nous, ont mis sa sécurité personnelle dans une situation plus périlleuse. Ayant été très-caressé en *Angleterre*, il avoit oublié sa condition primitive ; il ne pensa jamais quelle impression feroient sur ses compatriotes ses connoissances & ses richesses : cependant les lumieres de son esprit & ses trésors pouvoient seuls assurer son crédit, & il ne devoit pas fonder sur d'autres moyens son élévation & son bonheur. Il paroît même qu'il connoissoit mal le caractère des habitans des îles de *la Société*, ou qu'il avoit perdu de vue, à bien des égards, leurs coutumes ; autrement il auroit senti qu'il lui seroit d'une difficulté extrême de parvenir à un rang distingué, dans un pays où le mérite personnel n'a peut-être jamais fait sortir un individu d'une classe inférieure pour le porter à une classe plus relevée. Les

distinctions & le pouvoir qui en est la suite , semblent être fondés ici sur le rang ; les Insulaires sont soumis à ce préjugé d'une manière si opiniâtre & si aveugle , qu'un homme qui n'a pas reçu le jour dans les familles privilégiées , sera sûrement méprisé & haï , s'il veut s'arroger une sorte d'empire. Les compatriotes d'Omaï n'osèrent pas trop montrer leur disposition pour lui , tant que nous fûmes parmi eux ; nous jugeâmes toutefois qu'il leur inspireroit ce sentiment de haine & de mépris. Une administration convenable des trésors qu'il rapportoit d'Angleterre , & les connoissances que lui avoient procuré ses voyages , lui offroient des moyens de former des liaisons très-utiles ; mais on a vu que , semblable aux enfans , il dissipa ses richesses , sans s'occuper de ses intérêts. Sa tête se trouvoit remplie de projets qui paroissent nobles au premier coup-d'œil , & dont la réflexion ne tarde pas à dévoiler la bassesse : il montra , dès le commencement , le desir de se venger , plutôt que celui de devenir un grand personnage : au reste , la passion de la vengeance est ordinaire aux îles de la Société , & on peut l'excuser en cela. Son pere possédoit des biens considérables à *Ulietea* , lorsque cette île fut conquise par les guerriers de *Bolabola* ; il vint , ainsi qu'une multitude de proscrits , chercher une asyle à *Huahaine* , où il mourut & où il laissa Omaï & d'autres enfans , qui furent réduits à la misère & à la dépendance. Omaï étoit donc pauvre & délaissé lorsque le Capitaine Furneaux le prit sur son vaisseau pour l'amener en *Europe*. J'ignore si , d'après l'accueil qu'il avoit reçu en *Angleterre* , il comptoit qu'on lui fourniroit sûrement des secours contre les ennemis de

ANN. 1777.
Novembre.

ANN. 1777.
Novembre.

son pere & de sa patrie, ou s'il imaginoit que son courage & la supériorité de ses connoissances, suffiroient pour chasser les conquérans d'*Ulietea*; mais, du moment où nous partîmes de Londres, il ne cessa de parler de ses projets contre les tyrans de *Bolabola*; il ne voulut pas écouter les remontrances que nous lui fîmes sur une résolution si folle; il entroit en colere, lorsque nous lui donnions, pour son avantage des avis plus modérés & plus raisonnables. Infatué de son grand projet, il affectoit de croire que les guerriers de *Bolabola* abandonneroient l'île d'*Ulietea*, dès qu'ils apprendroient son arrivée à *O-Taïti*. Ses illusions néanmoins diminuerent durant notre navigation, & lorsque nous abordâmes aux *Iles des Amis*, il étoit si inquiet sur les dispositions de ses compatriotes à son égard, qu'il songea à s'établir à *Tongataboo*, sous la protection de *Feenou*, comme je l'ai dit ailleurs. Il y dissipa sans aucune nécessité, une partie de ses trésors; &, ainsi que je l'ai raconté plus haut, il ne fut pas moins imprudent à *Tiarraboo*, où il ne pouvoit chercher des amis, puisqu'il ne vouloit point y demeurer: il continua ses prodigalités à *Matavai*, jusqu'à l'instant où j'y mis fin, & il forma des liaisons si peu convenables, qu'*Otoo*, disposé d'abord à le protéger, témoigna hautement son dédain pour lui. Cependant il auroit encore pu recouvrer les bonnes grâces du Roi; il auroit pu s'établir avantageusement à *O-Taïti*, où il avoit passé autrefois plusieurs années, & où il étoit fort considéré de *Towha*, qui lui fit présent d'une double pirogue, c'est-à-dire, d'une chose très-précieuse. En s'établissant sur cette île, son élévation auroit rencontré moins

moins d'obstacles ; car 'un étranger parvient plus aisément, qu'un Naturel du pays, à jouer un rôle au-dessus de sa naissance. Mais il fut toujours indécis , & je crois qu'il n'auroit point voulu se fixer à *Huaheine* , si je ne lui avois pas déclaré nettement , que je n'emploierois jamais la force pour lui rendre les biens de son pere. Les Navigateurs, qui aborderont par la suite sur ces îles, nous apprendront s'il aura mieux employé le reste de ses richesses, lesquelles, malgré ses profusions, étoient encore considérables, & si les soins que j'ai pris pour qu'il vécût tranquille, auront eu du succès. Les Commandans des vaisseaux qui se trouveront dans ces parages, rechercheront sans doute avec intérêt, ce qu'est devenu le pauvre Omaï : Il énonçoit d'une maniere trop ouverte son antipathie contre les habitans de *Bolabola*, & il a sur-tout à craindre les suites de son indifférence : les Naturels de *Bolabola*, entraînés par la jalousie, s'efforceront de le rendre odieux à ceux de *Huaheine* ; ils en viendront d'autant mieux à bout, qu'ils sont aujourd'hui en paix avec cette dernière île, & que plusieurs d'entr'eux y demeurent. Leur inimitié étoit cependant la chose qu'il lui eût été plus facile d'éviter ; non-seulement il ne leur inspiroit aucune aversion, mais celui que nous trouvâmes à *Tiaraboo*, & qui y jouoit le rôle d'un Ambassadeur, d'un Prêtre ou d'un Dieu, proposa formellement de le rétablir dans les biens qui avoient appartenu à son pere. Il ne voulut jamais accepter ce service, & il se montra résolu jusqu'à notre départ, de saisir la première occasion qui s'offriroit, & de se venger par une bataille. Je conjecture que sa cote

ANN. 1777.
Novembre.

de maille ne contribuoit pas peu à son ardeur guerriere;
 ANN. 1777. il se croyoit invincible avec sa cuirasse & ses armes
 Novembre, à feu.

QUELQUES fussent les défauts d'Omaï , ils se trouvoient plus que contrebalancés par son extrême bonté , & par la docilité de son caractère. Je n'ai gueres eu occasion de me fâcher au sujet de sa conduite en général; son cœur reconnoissant fut toujours pénétré des bontés qu'on a eu pour lui en *Angleterre*, & il n'oubliera jamais ceux qui l'ont honoré de leur protection & de leur amitié pendant son séjour à *Londres*. Il étoit doué d'une assez grande pénétration , mais il ne s'appliquoit pas , & il n'avoit point cette constance qui suit les mêmes idées; ainsi , ses connoissances étoient superficielles & imparfaites à bien des égards. Il observoit peu : il vit aux *Iles des Amis* une foule d'arts utiles & d'amusemens agréables , qu'il auroit pu porter dans sa patrie , où vraisemblablement on les adopteroit volontiers , puisqu'ils sont si analogues aux habitudes des Naturels des îles de *la Société* ; mais je ne me suis pas aperçu qu'il ait fait le moindre effort pour s'en instruire. Cette espèce d'indifférence , je l'avoue , est le défaut caractéristique de ses compatriotes. Ils ont reçu à diverses reprises , depuis dix ans , la visite des Navigateurs européens; je n'ai pas découvert toutefois , qu'ils aient essayé le moins du monde de profiter de ce commerce , & jusqu'ici ils ne nous ont copié en rien. Il est donc difficile qu'Omaï vienne à bout d'introduire parmi eux un grand nombre de nos arts & de nos coutumes , ou qu'il perfectionne

beaucoup les usages & les méthodes auxquels ces peuples sont accoutumés depuis si long-tems : je suis persuadé néanmoins, qu'il cultivera les arbres fruitiers & les végétaux que nous avons plantés, & que les îles de *la Société* lui auront, en ce point, des obligations essentielles ; mais le plus grand avantage qu'elles semblent devoir tirer de ses voyages, résultera des quadrupèdes nouveaux que nous y avons laissé, & que vraisemblablement elles n'auroient jamais obtenu, s'il n'étoit pas venu en *Angleterre*. Lorsque ces animaux se feront multipliés, *O-Taïti* & les îles de *la Société*, égaleront, si elles ne surpassent pas, les relâches célèbres, par l'abondance des provisions.

ANN. 1777.
Novembre.

LE RETOUR d'Omaï & les preuves séduisantes qu'il offroit de notre libéralité, exciterent un grand nombre d'Insulaires à me demander la permission de me suivre à *Pretanne* (a). J'eus soin de déclarer dans toutes les occasions, que je ne souferirois point à ces demandes. Omaï toutefois, qui mettoit un grand prix à être cité comme le seul homme qui eût fait un long voyage, craignoit que je ne consentisse à donner à d'autres les moyens de lui disputer ce mérite, & il me dit souvent, que Mylord Sandwich lui avoit promis, qu'aucun des Naturels des îles de *la Société* ne viendrait en *Angleterre*.

(a) En Angleterre.

ANN. 1777.
 Novembre.

SI J'AVOIS CRU qu'on ne tarderoit pas à envoyer un vaisseau à la *Nouvelle-Zélande*, j'aurois pris avec moi les deux jeunes gens de cette contrée, qui s'étoient embarqué à la suite d'Omaï; car ils desiroient extrêmement, l'un & l'autre, de ne pas nous quitter; Tiarooa, le plus âgé, avoit des dispositions très-heureuses; il étoit doué d'un bon sens admirable, & susceptible de toute sorte d'instructions. Il paroissoit sentir que la *Nouvelle-Zélande* se trouvoit inférieure aux îles de la *Société*; & frappé des plaisirs & de l'abondance que lui offroit *Huaheine*, il finit par se soumettre gaiement à la loi du sort, qui l'obligeoit à y terminer sa carrière. Son camarade nous étoit si attaché, qu'il fallut l'enlever du vaisseau & le conduire de force à terre: celui-ci avoit de la malice & de l'énergie dans le caractère, & sa pétulance amusa beaucoup mon équipage.



 CHAPITRE VII.

ARRIVÉE à ULIETEA : Observations astronomiques : Un Soldat de Marine déserte , & les Insulaires le ramenant : Je reçois des nouvelles d'Omaï : Instructions que je donne au capitaine Clerke : Autre désertion d'un MIDSHIPMAN & d'un Matelot : Trois des principaux Personnages de l'île emprisonnés à cette occasion : Découverte d'un complot des Naturels , qui formoient le projet de m'arrêter , ainsi que le capitaine Clerke : On me ramene les deux Déserteurs , & je rends la liberté aux Gens du Pays , que je tenois en prison : Les deux Vaisseaux appareillent : Rafraîchissemens que nous prîmes à ULIETEA : Etat de cette île , comparé à l'état où nous l'avions trouvée autrefois : Détails sur un de ses Rois qui fut détrôné , & sur le dernier Régent de HUAHEINE.

LORSQUE le canot , qui conduisit à terre Omaï , dont nous venions de nous séparer pour jamais , nous eut rapporté le reste de l'hanfiere , nous prîmes tout de suite

 ANN. 1777.
 Novembre.

ANN. 1777.
 Novembre.

3.

la route d'*Ulietea*, où je voulois relâcher. A dix heures du soir, nous mîmes en panne jusqu'à quatre heures du matin du jour suivant; à cette époque, nous fîmes de la voile pour doubler l'extrémité méridionale de l'île, & arriver au havre de *Ohamaneno* (a): nous eûmes tour-à-tour des calmes & de légers souffles de vents de différents points du compas; en sorte qu'à midi, nous nous trouvions encore à une lieue de l'entrée du havre. Orco, mon vieil ami, Chef de l'île, prit le large dès qu'il nous aperçut, & il vint nous voir avec son fils & Potooc son gendre.

JE RÉSOULUS de gagner promptement le havre, & après avoir mis tous les canots à la mer, je leur ordonnai de nous prendre à la remorque; une brise légère du Sud seconda cette manœuvre, mais elle s'éteignit bientôt, & elle fut remplacée par une autre de l'Est qui venoit du mouillage où je voulois arriver. Nous fîmes obligés de jeter l'ancre à l'entrée de la rade à deux heures après-midi, & de nous faire touer dans l'intérieur; opération qui ne fut achevée qu'à la nuit. Dès que nous fîmes en-dedans du havre, des pirogues remplies d'Infulaires, qui apportoient des cochons & des fruits, environnerent les vaisseaux, en sorte que nous trouvions l'abondance par-tout où nous abordions.

4

LE LENDEMAIN 4, j'amarrai la *Résolution* de l'avant

(a) Voyez un plan de ce Havre, dans la Collection de Hawkeforth, Vol. II, page 248 de l'original.

& de l'arrière, près de la côte septentrionale & à l'entrée du havre ; je fis ouvrir un des sabords, & dans la vue de nous débarrasser de quelques-uns des rats qui continuoient à nous infester, nous établîmes de ce sabord un petit pont qui communiquoit au rivage, éloigné d'environ vingt pieds. La *Découverte* amarra le long de la côte méridionale avec le même projet. Sur ces entre-faites, j'allai rendre à Oreo la visite que j'avois reçu de lui ; je lui donnai une robe de toile, une chemise, un chapeau de plumes rouges de *Tongataboo*, & d'autres choses de moindre valeur. Je le ramenai dîner à bord, ainsi que quelques-uns de ses amis.

ANN. 1777.
Novembre.

LE 6, nous dressâmes les observatoires, & nous portâmes à terre les instrumens d'Astronomie. Les deux jours suivans, nous prîmes des azimuths du Soleil, à bord des vaisseaux & sur la côte, avec toutes nos boussoles, afin de trouver la déclinaison de l'aimant ; & la nuit du 8 au 9, nous observâmes une occultation du ϵ du *Capricorne*, par le bord obscur de la Lune. Nous nous accordâmes, M. Bayly & moi, sur l'instant où elle eut lieu, & notre résultat à l'un & à l'autre, fut 10 heures 6 min. & 54 sec. & demie ; celui de M. King fut d'une demi-seconde plutôt. M. Bayly observa avec une lunette achromatique, qui appartenoit au Bureau des Longitudes ; M. King, avec un télescope de réflexion, qui appartenoit au même Bureau, & je me servis de mon télescope de réflexion de dix-huit pouces de foyer. Il y avoit eu, quelque tems auparavant, une immersion du π du *Capricorne*, derrière le bord obscur de la Lune ;

6.

ANN. 1777.
 Novembre. mais elle ne fut observée que par M. Bayly. J'essayai de la suivre à l'aide d'une petite lunette achromatique, mais je trouvai que mon instrument n'amplifioit pas assez.

- IL NE NOUS ARRIVA rien de remarquable jusqu'à la nuit du 12 au 13. A cette époque, Jean Harrison, l'un des soldats de Marine, qui étoit en faction à l'Observatoire déserte, & il emporta son fusil & son équipage : je fus le matin de quel côté il avoit tourné ses pas, & j'envoyai un détachement à sa poursuite ; nos gens revinrent le soir, sans avoir pu en apprendre des nouvelles.
12. 13. Le lendemain je m'adressai au Chef, & je le priai de mettre tous ses moyens en usage. Il me promit d'envoyer quelques-uns des Insulaires après le déserteur, & il me fit espérer qu'on me le rameneroit le même jour. Mon soldat n'arrivoit point, & je pensai qu'Oreo n'avoit fait aucune démarche. Nous avions alors une foule de Naturels autour des vaisseaux, & il se commettoit quelques vols. Les Insulaires craignirent les suites de ces larcins, & un très-petit nombre s'approchèrent de nous le 15 ; le Chef lui-même prit l'alarme, ainsi que les autres, & il s'enfuit avec toute sa famille. Je crus avoir une belle occasion de les contraindre à livrer le déserteur : on m'informa qu'il étoit à un endroit appelé *Hamo*a, de l'autre côté de l'île ; je fis armer deux canots, & je me rendis à *Hamo*a, accompagné de l'un des Naturels. Nous rencontrâmes Oreo, qui monta sur mon bord. Je débarquai à environ un mille & demi de *Hamo*a, suivi de quelques hommes, & je marchai en avant au pas

pas redoublé ; je craignis que les canots , en approchant davantage , ne donnassent l'alarme , & que le déserteur ne vînt à bout de se sauver dans les montagnes ; mais cette précaution étoit inutile , car les habitans de ce district avoient appris mon arrivée , & ils se disposoient à me livrer le soldat.

ANN. 1777.
Novembre.

JE TROUVAI Hanlon assis entre deux femmes , qui se levèrent pour me demander sa grace , dès qu'elles me virent ; comme il étoit important de prévenir de pareilles désertions , je les accueillis fort mal , & je leur ordonnai de se retirer ; elles fondirent en larmes , & elles s'en allèrent. Paha , Chef du district , arriva ; il m'offrit un bananier & un cochon-de-lait en signe de paix. Je refusai son cadeau , & je lui enjoignis de sortir de ma présence. Après avoir embarqué le déserteur sur le premier canot qui atteignit le rivage , je retournai aux vaisseaux. Notre correspondance avec les Insulaires se rétablit. Le soldat se contenta de dire , pour sa justification , que les Naturels l'avoient débauché : cela pouvoit être vrai , car les deux femmes dont j'ai parlé , étoient venu sur mon bord la veille de sa désertion ; je reconnus d'ailleurs qu'il avoit quitté son poste peu de minutes avant l'heure où on devoit le relever , & le châtement que je lui infligeai ne fut pas rigoureux.

QUOIQUE nous fussions séparés d'Omaï , nous pouvions encore en recevoir des nouvelles. Je lui avois recommandé de m'instruire de ce qui se passeroit : quinze jours après notre arrivée à *Ulietea* , il m'envoya deux

de ses gens : j'appris avec une extrême plaisir, que ses compatriotes le laissoient en paix; que tout alloit bien, mais que sa chèvre étoit morte en faisant ses petits : il me prioit de lui en envoyer une autre, & deux haches. Je fus bien aise d'avoir une nouvelle occasion d'être utile

18. à mon Ami, & le 18, je renvoyai ses deux messagers qui lui portèrent les haches, & deux chevreaux, l'un mâle & l'autre femelle; que je pris parmi les quadrupèdes qui restoient à bord de la *Découverte*.

19. LE 19, j'écrivis les instructions que le Capitaine Clerke devoit suivre, s'il venoit à se séparer de moi après notre départ des îles de *la Société*; il ne fera pas inutile de les rapporter ici.

Instructions données par le Capitaine Cook, commandant la Corvette de Sa Majesté, la RÉSOLUTION, au Capitaine Clerke, commandant le sloop la DÉCOUVERTE.

« LES ILES de *la Société* se trouvant fort éloignées de
 » la côte septentrionale de l'*Amérique* notre traversée
 » sera longue; nous en ferons une partie au milieu de
 » l'hiver, c'est-à-dire, à une époque où il faut s'attendre à
 » des orages & à un mauvais tems qui peuvent séparer
 » les vaisseaux, & vous devez prendre tous les soins imaginables pour prévenir cette séparation; mais si nous
 » nous séparons, malgré tous nos efforts pour marcher
 » de conserve, vous me chercherez d'abord à l'endroit où
 » vous m'aurez vu pour la dernière fois; & si vous ne

» m'apercevez pas après cinq jours de recherches, vous
 » marcherez vers la côte de la *Nouvelle Albion*, selon
 » les instructions des Lords de l'Amirauté dont vous avez
 » déjà reçu une copie : vous tâcherez d'atteindre la côte
 » d'*Amérique* par le quarante-cinquième degré de lati-
 » tude.

ANN. 1777.
 Novembre.

» Vous ferez une croisière de dix jours par ce pa-
 » rallèle, & à une distance convenable de la terre; si vous
 » ne me voyez point après cette croisière, vous relâche-
 » rez dans le premier havre que vous rencontrerez à
 » cette hauteur ou plus au Nord; vous y embarquerez
 » du bois & de l'eau, & vous y prendrez des rafraîchisse-
 » mens.

» Tandis que vous serez dans le havre, vous aurez
 » soin d'entretenir des vigies; vous choisirez pour cela
 » une station, aussi voisine de la côte qu'il sera possi-
 » ble, afin que vous soyez plus sûr de m'apercevoir
 » lorsque je paraîtrai au large.

» Si je ne vous ai pas rejoint le premier Avril, vous
 » appareillerez & vous marcherez au Nord jusqu'au cin-
 » quante-sixième degré de latitude; vous ferez une croisière
 » à cette hauteur & à une distance convenable de la côte,
 » dont vous ne vous éloignerez jamais de plus de quinze
 » lieues & vous m'attendrez jusqu'au dix Mai.

» Si je ne suis pas arrivé à cette époque, vous con-
 » tinuerez à marcher au Nord, & vous chercherez un

« passage dans la mer atlantique par la baie de *Hudson* ou
 « celle de *Baffin*, conformément aux instructions de l'Ami-
 « rauté dont je parlois tout-à-l'heure.

« Si vous ne rencontrez point de passage par l'une de ces
 « baies, ou par une autre entrée, il seroit dangereux, vu
 « la saison de l'année, de vous tenir dans les hautes latitu-
 « des, & vous gagnerez le havre de *S. Pierre & S. Paul*
 « au *Kamschatka*, afin d'y rafraîchir votre équipage & d'y
 « passer l'hiver.

« Si ce port ne vous offroit pas les rafraîchissemens
 « dont vous auriez besoin, je vous laisse le maître de
 « choisir la relâche que vous voudrez; seulement, avant
 « de partir, vous aurez soin d'instruire le Gouverneur
 « par écrit, de l'endroit où vous comptez vous rendre,
 « & vous lui recommanderez de me remettre ce papier
 « à mon arrivée. Dans ce dernier cas, vous retournerez
 « au port *S. Pierre & S. Paul* au printems, & vous tâchez-
 « rez d'y être le dix Mai, ou même plutôt.

« Si vous ne recevez pas de moi, au printems 1779,
 « des messages ou des ordres, qui vous autorisent à vous
 « écarter des instructions de l'Amirauté, vous réglerez sur
 « ces instructions, vos opérations ultérieures.

« Vous vous OCCUPEREZ d'ailleurs des divers points
 « énoncés dans ces instructions, dont nous ne nous sommes
 « point encore occupés, ou qui ne contrarient point les
 « ordres que je vous donne ici; & en cas que la mala-

» dié ou un accident quelconque, vous mette hors d'état
 » d'exécuter ces ordres & ceux de l'Amirauté, vous ne ANN. 1777.
 » manquerez pas d'en charger votre premier Lieutenant, à Novembre.
 » qui j'enjoins de remplir sa commission le mieux qu'il lui
 » fera possible. »

Signé par moi, à bord de la *Résolution* à *Ulietea*, le 18
 Novembre.
 J. COOK.

TANDIS que nous étions amarrés à la côte, nous mêmes les vaisseaux à la bande, nous en frottâmes les fonds des deux côtés, & nous y plaçâmes quelques feuilles d'étain, après avoir ôté le vicil doublage. L'Ingénieur M. Pelham, Secrétaire du Bureau des Vivres, m'avoit donné ces feuilles, en me priant d'examiner, si elles produiroient le même effet que des feuilles de cuivre.

J'APPRIIS, le 24 au matin, l'évasion d'un Midshipman & d'un matelot de la *Découverte*. Les Naturels nous dirent bientôt après, que les déserteurs s'étoient enfuis sur une pirogue la veille à l'entrée de la nuit, & qu'ils étoient à l'autre extrémité de l'île. Le Midshipman ayant témoigné souvent le desir de passer sa vie sur ces terres, il paroissoit clair que lui & son camarade formoient le projet de ne pas revenir, & le Capitaine Clerke alla à leur poursuite avec deux canots armés, & un détachement de soldats de Marine. Sa démarche n'eut point de succès, car il fut de retour le soir, sans avoir appris aucune nouvelle sûre des deux déserteurs : il jugea que les Naturels cachoient le Midshipman & le matelot; qu'ils l'avoient amusé toute la journée avec des menfonges, & qu'ils lui avoient indiqué malignement des endroits où il ne devoit

246 TROISIEME VOYAGE

ANN. 1777.
Novembre.

pas retrouver les deux hommes. Nous sûmes, en effet, le lendemain, que les déserteurs étoient à *Otaha*. Ces deux hommes n'étoient pas les seuls de nos équipages qui eussent envie de s'établir sur ces îles fortunées; & , afin de contenir de semblables désertions, il devenoit indispensable d'employer tous mes moyens. Voulant d'ailleurs montrer aux Naturels que je mettois un grand intérêt au retour des déserteurs, je résolus d'aller les chercher moi-même; j'avois observé en bien des occasions, que les Insulaires s'avisent rarement de me tromper.

25. JE PARTIS en effet, le 25 au matin avec deux canots armés. Le Chef de l'île me servit de guide, & je marchai sur ses pas: nous ne nous arrêtâmes qu'au moment où nous eûmes atteint le milieu du côté oriental de *Otaha*; nous débarquâmes alors, & Oreo détacha en avant un homme, auquel il enjoignit de saisir les déserteurs & de les tenir aux arrêts jusqu'à ce que nos canots fussent arrivés. Mais, quand nous arrivâmes à l'endroit où nous comptions les trouver, on nous dit qu'ils avoient quitté l'île, & passé la veille à *Bolabola*. Je ne crus pas devoir les y suivre, & je retournai aux vaisseaux, bien décidé à faire usage d'un expédient qui me parut propre à contraindre les Naturels à ramener le *Midshipman* & le matelot. Durant la nuit, nous observâmes, *M. Bayly*, *M. King* & moi, une immersion du troisième satellite de Jupiter: elle eut lieu selon l'observation de

	<i>M. Bayly</i> , à 2 ^h	37'	54"	} du matin.
Selon celle de	<i>M. King</i> , à 2	37	24	
Selon la mienn	. . . à 2	37	44	

M. Bayly & M. King, observerent avec une lunette achromatique de Dollond, de trois pieds & demi de foyer, & de la plus grande force. J'observai avec un télescope de réflexion grégorien, de deux pieds, construit par M. Bird.

ANN. 1777.
Novembre.

LE CHEF, son fils, sa fille & son gendre, vinrent dès la pointe du jour à bord de la *Résolution*. Je résolus de tenir aux arrêts les trois derniers, jusqu'à ce qu'on me ramenât les deux défecteurs. D'après ce plan, le Capitaine Clerke les invita à passer sur son vaisseau, & dès qu'ils y furent il les emprisonna dans sa chambre. Oreo étoit auprès de moi lorsqu'il en apprit la nouvelle: croyant qu'on avoit arrêté sa famille sans que je le fusse, & par conséquent sans mon aveu, il m'en avertit tout de suite. Je lui répondis que j'avois ordonné moi-même cet emprisonnement: il commença à craindre pour lui, & ses regards annonçerent le plus grand trouble; mais je ne tardai pas à le tranquilliser sur ce point; je lui dis qu'il pouvoit quitter le vaisseau quand il le voudroit, & prendre les mesures les plus propres à nous rendre nos défecteurs; que s'il réussissoit, on mettroit en liberté ses amis détenus sur la *Découverte*, & que s'il ne réussissoit pas, je les emmenerois avec moi. J'ajoutai, que lui & plusieurs de ses Sujets, avoient eu la hardiesse de faciliter l'évasion de mes deux hommes; qu'ils cherchoient de plus à en débaucher d'autres, & que j'avois droit de tout entreprendre pour mettre fin à de pareils délits.

ANN. 1777.
Novembre.

NOUS VINMES A BOUT d'expliquer aux Insulaires les motifs qui me déterminoient, & cette explication parut diminuer la frayeur que je leur avois inspirée d'abord; mais s'ils furent plus tranquilles sur leur sûreté, ils continuèrent à avoir de vives inquiétudes sur celle de leurs prisonniers. Un grand nombre d'entr'eux conduisirent leurs pirogues sous l'arriete de la *Découverte*, & ils y déploierent, en longues & bruyantes exclamations, la captivité de leurs compatriotes. On entendoit de tous côtés le cri de *Poëdooa*: nom de la fille du Chef; les femmes du pays sembloient se disputer à l'envi la satisfaction de lui donner des marques d'intérêt, plus expressives encore que les larmes & les cris, & elles ne manquèrent pas de se faire à la tête des blessures terribles.

OREO LUI-MÊME eut part à ces lamentations inutiles; mais il s'occupa tout de suite des moyens de nous rendre les Déserteurs. Il expédia une pirogue à *Bolabola*; il avertit Opoony, Souverain de cette Isle, de ce qui étoit arrivé; il le pria d'arrêter les deux Fugitifs, & de les renvoyer. Le Messager, qui n'étoit rien moins que le pere de Pootoc, gendre d'Oreo, vint prendre mes ordres, avant de partir. Je lui enjoignis expressément de ne pas revenir sans les Déserteurs, & de dire de ma part, à Opoony, d'envoyer des pirogues à leur suite, s'ils avoient quitté *Bolabola*; car je présumois qu'ils ne demeureroient pas long-tems dans le même endroit.

LES INSULAIRES s'intéressoient si vivement à la liberté du fils,

du fils, de la fille & du gendre d'Oreo, qu'ils ne voutrent pas la faire dépendre du retour de nos Déserteurs, ou leur impatience fut si vive, qu'ils méditèrent un complot, dont les suites auroient été plus funestes encore pour eux, si nous n'étions pas venus à bout de l'éteuffer. J'observai sur les cinq ou six heures du soir, que toutes leurs pirogues, qui se trouvoient dans le Havre, ou aux environs, commençoient à s'enfuir, comme si la frayeur se fût répandue dans le pays. J'étois à terre, & je fis vainement des recherches pour découvrir la cause de cette alarme. L'Équipage de la *Découverte* m'avertit, par des cris, que les Naturels avoient arrêté le Capitaine Clerke & M. Gore, qui se promenoient à quelque distance des Vaisseaux. Étonné de la hardiesse des ces représailles, qui sembloient détruire l'effet de mes combinaisons, je n'eus pas le loisir de délibérer. J'ordonnai de prendre les armes, & en moins de cinq minutes un gros détachement, commandé par M. King, partit, avec ordre de délivrer M. Clerke & M. Gore. Deux canots armés, & un second détachement, poursuivirent en même-tems les pirogues; j'enjoignis à M. Williamson, qui le commandoit, d'empêcher les embarcations des Insulaires, d'aborder à la côte; dès que nous eûmes perdu de vue les deux détachemens, j'appris qu'on m'avoit donné une fausse nouvelle, & je leur envoyai un ordre de revenir.

ANN. 1777.
Novembre.

IL ÉTOIT CLAIR néanmoins, d'après plusieurs circonstances, que les Naturels avoient véritablement formé le projet d'arrêter M. Clerke. Ils n'en firent pas un secret le lende-

ANN. 1777.
Novembre.

main. Ils méditoient bien autre chose; car ils vouloient m'arrêter aussi. Je prenois tous les soirs un bain d'eau douce; j'allois souvent au bain seul, & toujours sans armes. Ils avoient résolu de m'attendre ce jour-là, & de s'assurer de ma personne, & de celle du Capitaine Clerke, s'ils le trouvoient avec moi. Mais depuis que je tenois aux arrêts la famille d'Oreo, je n'avois pas cru devoir exposer ma personne, & j'avois recommandé aux Capitaines Clerke & aux Officiers, de ne pas s'éloigner des Vaisseaux. Dans le cours de l'après-midi, le Chef me demanda, à trois reprises différentes, si je n'irois point me baigner; & s'appercevant que j'avois résolu de ne pas me rendre au bain, il s'en alla avec ses gens, malgré tout ce que je pus dire & faire pour le retenir. N'ayant point alors de soupçons de leur dessein, j'imaginai qu'une frayeur subite s'étoit emparé d'eux, & que cette terreur, selon leur usage, ne tarderoit pas à se dissiper; comme il ne leur restoit plus d'espoir de m'attirer dans le piège, ils essayèrent d'arrêter ceux de nos Messieurs qui étoient un peu éloignés de la côte. Heureusement pour eux & pour nous ils ne réussirent pas. Par un autre hasard également heureux, tout ceci se passa sans effusion de sang; on ne tira que deux ou trois coups de fusil, afin d'arrêter les pirogués. M. Clerke & M. Gore durent peut-être leur sûreté à ces deux ou trois coups de fusil (a); car, dans ce même instant, une troupe d'Insulaires, armés de massues,

(a) Le capitaine Clerke marchoit avec un pistolet qu'il tira une fois; cette circonstance à laquelle ils durent peut-être leur sûreté;

s'avançoit vers eux, & elle se dispersa dès qu'elle entendit l'explosion.

ANN. 1777.
Novembre.

LA CONSPIRATION fut découverte par une fille que l'un de mes Officiers avoit amenée de *Huaheine*. Ayant oui dire aux Habitans d'*Ulietea* qu'ils arrêteroient le Capitaine Clerke & M. Gore, elle se hâta d'en avertir le premier de nos gens qu'elle rencontra. Ceux qui étoient chargés de l'exécution du complot, la menacerent de la tuer, dès que nous aurions quitté l'île. Craignant qu'elle ne fût punie de nous avoir obligé, je déterminai quelques-uns de ses amis, à venir la chercher à bord, quelques jours après, à la conduire dans un lieu de sûreté, & à l'y tenir cachée, jusqu'à ce qu'ils eussent une occasion de la renvoyer à *Huaheine*.

LE 27, nous abattîmes nos Observatoires, & nous conduisîmes à bord tout ce que nous avions porté sur la côte; les Vaisseaux démarrèrent, & nous mouillâmes plus près de la sortie du Havre. L'après-midi, les Insulaires montrèrent moins de frayeur, ils vinrent sur nos bords, où ils se rassemblèrent autour de nos Bâtimens; & la brouillerie de la veille sembla oubliée de part & d'autre.

DURANT LA NUIT le vent souffla en rafalles impétueuses du Sud à l'Est, & il fut accompagné de beau-

se trouve omise dans le Journal du capitaine Cook & dans celui de M. Anderson; mais nous l'avons apprise du capitaine King.

ANN. 1777.
Novembre. coup de pluie. L'une de ces raffales rompit le cable de la *Résolution*, en dehors de l'anfiere. Nous avions une autre ancre toute prête, & le Vaisseau ne fut point entraîné hors du mouillage. Le vent se calma l'après-diner, & nous réunimes à l'anfiere l'extrémité du cable qui s'étoit brisé.

OREO aussi affligé que moi, de ne point recevoir de nouvelles de *Bolabola*, partit le soir pour cette île, & il me pria de l'y suivre le lendemain avec les Vaisseaux. C'étoit mon projet; mais le vent ne nous permit pas d'appareiller. Ce vent qui nous retenoit dans le Havre, ramena Oreo de *Bolabola*, avec les deux Dérfecteurs. Ils avoient atteint *Otaha* la nuit de leur défection; mais la tranquillité de l'atmosphère les ayant mis dans l'impossibilité de gagner aucune des îles, situées à l'Est, où ils vouloient se réfugier, ils s'étoient rendus à *Bolabola*, & de-là à la petite île *Toobae*, où ils furent arrêtés par le pere de Potooc, conformément au premier message envoyé à Opoony. Dès qu'ils furent à bord, je relâchai le fils, la fille & le gendre du Chef. Ainsi se termina une affaire qui m'avoit donné beaucoup de peines & d'inquiétudes; les raisons exposées plus haut, & le desir de conserver à l'Angleterre le fils d'un de mes camarades dans la Marine du Roi, me déterminèrent à prendre des mesures si violentes.

LE VENT se tint constamment entre le Nord & l'Ouest, & nous demeurâmes dans le Havre jusqu'à huit heures du matin du 7. Décembre; nous profitâmes, à

cette époque, d'une brise légère du Nord - Est, & les deux Vaisseaux mirent en mer, à l'aide de nos canots. ANN. 1777.
Décembre.

DURANT la dernière semaine, nous reçûmes la visite des Habitans de toutes les parties de l'île, qui nous fournirent une quantité considérable de cochons & de bananes vertes; & les jours que nous passâmes à attendre un vent favorable, ne furent pas entièrement perdus: les bananes vertes, qui se gardent deux ou trois semaines, nous tinrent lieu de pain, & nous achevâmes, d'ailleurs, d'embarquer l'eau & le bois dont nous avions besoin.

LES HABITANS d'*Ulietea* sont en général plus petits, & d'un teint plus noir, que ceux des îles voisines; ils paroissent aussi plus désordonnés, défaut qui vient peut-être de ce qu'ils ont passé sous la domination des Naturels de *Bolaboia*: *Oreo*, leur Chef, ne semble être que le Député du Roi de cette dernière île, & la conquête semble avoir diminué le nombre des Chefs subalternes, en sorte que cette contrée se trouve d'une manière moins immédiate sous l'inspection du Souverain, intéressé à la maintenir dans l'obéissance. On nous a dit qu'*Ulietea*, aujourd'hui réduite à cet état d'humiliation, fut autrefois la plus distinguée des îles de ce groupe; il paroît même vraisemblable qu'elle étoit le centre de l'administration, car les Naturels assurent que la famille Royale d'*O-Taiii* descend de celle qui régnoit à *Ulietea*, avant la dernière révolution. Le Roi *Ooroo*, détrôné par cette révolution, vivoit encore lors de notre relâche à *Hua-*

254 TROISIEME VOYAGE

ANN. 1777.
 Décembre.

heine, où il résidoit. Il offroit à ces peuplades un exemple de l'instabilité du pouvoir; & ce qui montre bien leur respect pour les familles des Chefs, & pour ceux qui se sont trouvés revêtus de la qualité de Souverain, quoiqu'il eût perdu ses Domaines, il conservoit toutes les marques distinctives de la Royauté.

NOTRE SÉJOUR à *Ulietea* nous fournit une autre preuve de la justesse de cette remarque. J'y reçus la visite de mon vieil ami *Oree*, dernier Chef de *Huaheine*. Il étoit encore un Personnage important; il arrivoit toujours avec une suite nombreuse; & il ne manquoit pas de nous apporter de magnifiques présens. Sa santé paroissoit beaucoup meilleure qu'à l'époque de mon premier & de mon second voyage (a). Pour expliquer comment sa santé se fortifioit en vieillissant, je supposai que, durant sa Régence, il avoit trop bu d'*ava*, & qu'étant simple particulier, il en buvoit moins.

(a) Le capitaine Cook avoit vu *Oree*, en 1769, lorsqu'il commandoit l'*Endéavour*, & il l'avoit vu ensuite deux fois, en 1772, durant son second voyage.



 CHAPITRE VIII.

ARRIVÉE à BOLABOLA : Entrevue avec le Roi Opoony : Raisons qui me déterminent à acheter l'ancre de M. de Bougainville : Départ des îles de la SOCIÉTÉ : Détails sur BOLABOLA : Histoire de la conquête d'OTAHA & d'ULIETEA : Terreurs qu'inspirent les Habitans de BOLABOLA : Animaux que nous laissons dans cette île, ainsi qu'à ULIETEA : Supplément de vivres que nous y embarquâmes, & manière dont nous salâmes des cochons : Observations relatives à O-TAÏTI & aux îles de la SOCIÉTÉ : Observations astronomiques & nautiques sur ces Terres.

Dès que nous fumes hors du Havre, nous nous éloignâmes d'Ulietea, & nous prîmes la route de Bolabola. Je voulois aborder à cette île, afin d'acheter du Roi Opoony, l'une des ancres que M. de Bougainville perdit à O-Taïti; les O-Taïtiens qui la releverent, après le départ des François, l'avoient envoyé en présent à ce Monarque. Si je desirois de l'obtenir, ce n'étoit pas que nous en eussions besoin pour les Vaisseaux; mais ayant donné ou vendu toutes les haches & les autres outils de

 ANN. 1777.
 Décembre.

ANN. 1777.
 Décembre.

fer que nous avions apportés d'Angleterre, il ne nous restoit plus de moyens de faire des échanges avec les peuplades que nous rencontrerions. Les Serruriers employoient depuis quelque tems la provision de fer que nous avions à bord, à fabriquer les articles les plus propres à ce commerce; & ces transmutations, jointes au service de la *Résolution* & de la *Découverte*, en avoient déjà consommé une grande partie. Je crus que l'ancre de M. de Bougainville nous tiendroit lieu de fer en barres, & que je déterminerois Opoony à me la céder.

OREO & six ou huit Insulaires d'*Ulietea*; passerent sur nos Vaisseaux à *Bolabola*. En général, la plupart des Naturels, si j'en excepte le Chef, nous auroient suivi de bon cœur en Angleterre. Nous trouvant au coucher du Soleil, par le travers de la pointe Sud de *Bolabola*, nous diminuâmes de voiles, & nous courûmes de petites bordées durant la nuit. Le 8, à la pointe du jour, nous essayâmes de gagner le Havre, qui gît au côté Occidental de l'île: le vent étoit foible, & ce ne fut qu'à neuf heures, que je me vis assez près, pour faire sonder l'entrée; je voulois conduire les Vaisseaux en-dedans, & y relâcher un jour ou deux.

Le *Master* chargé de cette commission me dit, à son retour, que le fond étoit de roche à l'entrée du Havre, mais qu'on trouvoit un bon mouillage en-dedans; que la sonde y rapportoit vingt-trois & vingt-cinq brasses; que le canal avoit un tiers de mille de large, & que les Vaisseaux pouvoient y tourner. D'après ce rapport, nous
 entreprîmes

entreprimes d'y conduire la *Résolution* & la *Découverte* ;

 mais la marée & le vent nous étoient contraires , & lorsque nous eûmes fait deux ou trois bordées , je reconnus que nous n'en viendrions à bout qu'au moment du flot. Je renonçai au projet de mener nos deux Bâtimens dans le Havre : les canots étoient prêts ; j'en pris un , dans lequel je reçus Oreo & ses compatriotes , & les Rameurs nous portèrent sur la côte.

ANN. 1777.
Décembre.

NOUS DÉBARQUAMES à l'endroit que nous indiquèrent les Naturels , & on ne tarda pas à me présenter à Opoony , qui étoit environné d'une foule nombreuse. Je n'avois point de temps à perdre , & , dès que je me fus conformé au cérémonial du pays , je le priai de me donner l'ancre : j'eus soin de lui montrer ce que je lui donnerois de mon côté. Mon présent consistoit en une robe - de - chambre de toile , une chemise , quelques fichus de gaze , un miroir , des grains de verre , d'autres bagatelles & six haches ; la vue des haches produisit une acclamation universelle parmi les Insulaires. Opoony voulut absolument attendre qu'on m'eût livré l'ancre , pour recevoir ces diverses choses ; & je ne concevois pas trop les motifs de son refus. Il ordonna à trois de ses gens de me mener à l'endroit où étoit l'ancre , & de me la livrer. Il espéroit , à ce que je compris , que je leur remettrois le prix de l'échange. Ces trois hommes me conduisirent à une île située au côté septentrional de l'entrée du havre ; l'ancre n'étoit ni aussi grande , ni aussi entière que je l'imaginois. Je reconnus à la mar-

ANN. 1777.
Décembre.

que, qu'elle avoit pesé sept cens au sortir de la forge; l'organcau, une partie de la verge, & les deux pattes manquoient. Je sentis alors pourquoi Opoony n'avoit pas terminé tout de suite notre marché; il imaginoit sans doute que mon présent excédoit trop la valeur de l'ancre, & que je lui reprocherois de m'avoir trompé. Quoi qu'il en soit, je pris l'ancre & j'envoyai au Roi chacun des articles que je-lui avois promis. Ma négociation ainsi terminée, je retournai à bord, & quand on eut remonté les canots, nous nous éloignâmes de *Bolabola*, & nous marchâmes au Nord.

TANDIS qu'on remontoit les canots, quelques-uns des Naturels arriverent sur trois ou quatre pirogues; ils dirent qu'ils venoient voir nos vaisseaux; ils nous apportèrent un petit nombre de noix de cocos, & un cochon-de-lait, le seul que nous nous procurâmes sur cette île. Je suis persuadé cependant, que si nous avions attendu jusqu'au lendemain, on nous auroit fourni des provisions en abondance, & je crois que les Naturels eurent bien du regret de nous voir partir sitôt; mais comme nous avions déjà beaucoup de cochons & de fruits, & fort peu de moyens d'en obtenir davantage, rien ne m'engageoit à différer la suite de notre voyage.

LE HAVRE de *Bolabola*, appelé *Oteavanoa*, & situé au côté occidental de l'île, est un des plus étendus que j'aie jamais rencontré; quoique nous n'ayions pas pénétré dans l'intérieur, j'ai eu la satisfaction du moins de le

faire reconnoître par le *Master*, & je puis assurer les Navigateurs que le mouillage y est très-bon (a).

ANN. 1777.
Décembre.

LA MONTAGNE élevée & à double pic, qu'on voit au milieu de l'île, nous parut stérile au côté oriental; mais au côté occidental, elle offre des arbres & des arbrisseaux, même dans les endroits les plus escarpés. Les terrains bas qui l'environnent près de la mer, sont couverts de cocotiers & d'arbres à pain, ainsi que les autres îles de cet océan; & les nombreux îlets qui la bordent en dedans du récif, ajoutent à ses productions végétales & à sa population.

BOLABOLA n'a que huit lieues de tour; &, lorsqu'on songe à ce peu d'étendue, on est étonné que ses habitans aient entrepris & achevé la conquête d'*Ulitea* & d'*Oiaha*; car la grandeur de la première de ces deux îles, est au moins double. J'avois beaucoup entendu parler, dans mes voyages, de la guerre qui a produit une révolution si mémorable. Le résultat de nos recherches peut amuser le lecteur, & je vais l'insérer ici comme une esquisse de l'histoire de nos Amis de cette partie du monde (b).

(a) Voyez un plan de l'île de *Bolabola*, dans la Collection de Hawkesworth, tome II, page 249 de l'original. Cette Collection n'offre pas de plan particulier du Havre, mais sa position y est marquée d'une manière très-distincte.

(b) On doit à M. Anderson ces détails, ainsi que beaucoup d'autres sur les peuplades de la Mer du Sud.

LES ILES contiguës d'*Ulietea* & d'*Otaha*, vécurent long-tems amis, ou, selon l'expression des Naturels, elles se regarderent long-tems comme deux freres, que des vues d'intérêt ne pouvoient désunir. Elles formerent aussi avec *Huaheine*, des liaisons d'amitié qui furent moins intimes : *Otaha* cependant eut la perfidie de se liguier avec *Bolabola* pour attaquer *Ulietea*. Les habitans d'*Ulietea*; appellerent à leur secours les habitans de *Huaheine*. Les guerriers de *Bolabola* étoient encouragés par une Prêtresse ou plutôt par une Prophétesse, qui leur annonçoit la victoire : pour ne pas leur laisser de doutes sur la certitude de sa prédiction, elle dit que si on envoyoit un d'entr'eux dans un endroit de la mer qu'elle désigna, il verroit s'élever une pierre du sein des flots. L'un d'eux prit en effet une pirogue, & se rendit au lieu indiqué; il essaya de plonger dans la mer pour reconnoître où étoit la pierre; mais il fut à peine sous l'eau, qu'il fut rejetté brusquement à la surface avec la pierre à sa main. Les Naturels, étonnés de ce prodige, déposerent religieusement la pierre dans la maison de l'*Eatooa*, & on la conserve à *Bolabola*, afin d'attester que la femme étoit inspirée par le Dieu. Ne doutant plus du succès, l'escadre de *Bolabola* alla chercher les pirogues d'*Ulietea* & de *Huaheine*. Celles-ci se trouvant jointes les unes aux autres, par de grosses cordes, le combat fut long, & malgré la prédiction & le miracle, les Insulaires de *Bolabola* auroient vraisemblablement été battus, si la marine d'*Otaha* n'étoit pas arrivée au moment de la crise. Ce renfort décida le sort de la journée. Les Naturels de *Bola-*

ANN. 1777.
 Décembre.

Bola défirent l'ennemi & tuèrent beaucoup de monde : profitant de la victoire, ils envahirent *Huaheine* qu'ils favoient mal défendue, & dont la plupart des guerriers étoient absens. Ils se rendirent maîtres de l'île, & un grand nombre des habitans se réfugièrent à *O-Taïti*, où ils raconterent leurs désastres : ceux de leurs compatriotes ou des Naturels d'*Ulietea* qu'ils rencontrèrent, attendris par le récit des cruautés du vainqueur, leur donnerent quelques secours ; mais ils ne purent équiper que dix pirogues de guerre. Quoique leur force fût si peu considérable, ils concerterent leur plan d'une manière sage, ils débarquèrent à *Huaheine* pendant une nuit obscure, &, tombant à l'improviste sur les vainqueurs, ils en tuèrent la plupart & obligèrent le reste à se sauver. Ils reprirent ainsi l'île de *Huaheine*, qui, depuis cette époque, ne reconnoît pour Souverain, que ses propres Chefs. Immédiatement après la défaite des escadres réunies d'*Ulietea* & de *Huaheine*, les habitans d'*Otaha* demandèrent aux Naturels de *Bolabola*, leurs alliés, à être admis au partage de la conquête ; ils essuyèrent un refus & ils rompirent l'alliance : il y eut une guerre, & l'île d'*Otaha*, ainsi que celles d'*Ulietea*, furent subjuguées. L'une & l'autre se trouvent aujourd'hui soumises à *Bolabola* ; les Chefs qui y commandent, sont des députés d'*Opoony*. Pour réduire les deux îles, les guerriers de *Bolabola* livrèrent cinq batailles, dans lesquelles il y eut une multitude d'hommes tués.

ANN. 1777.
Décembre.

TELS sont les détails que nous reçûmes des gens du pays. J'ai remarqué plus d'une fois, que ces peuplades

ANN. 1777.
Décembre.

ne fixent pas d'une manière exacte, les dates des évènements un peu anciens. Quoique la guerre dont je viens de parler, soit très-moderne, nous fûmes réduits à calculer l'époque de son commencement & de sa fin, d'après des circonstances accessoires que nous observâmes nous-mêmes; les Naturels ne nous dirent rien de précis sur ce point. La conquête d'*Ulietea*, qui termina la guerre, fut achevée avant la relâche que je fis aux îles de la *Société*, en 1769, & il y a lieu de croire que la paix venoit d'être rétablie; car nous aperçûmes alors des traces bien récentes des hostilités commises sur cette île (a). L'âge de *Teerectareca*, Chef actuel de *Huaheine*, peut aussi nous guider: ses traits n'annonçoient pas plus de dix ou douze ans, & nous apprîmes que son père avoit été tué dans une des batailles. Pour ce qui regarde le commencement des hostilités, les jeunes gens d'environ vingt ans, que nous interrogeâmes, se souvenoient à peine des premiers combats; & j'ai déjà dit que les compatriotes d'*Omaï*, rencontrés par nous à *Waiteoo*, n'avoient pas ouï parler de cette guerre: ainsi, elle commença après leur voyage.

DEPUIS la conquête d'*Ulietea* & de *Otaha*, les guerriers de *Bolabola* ont été regardés comme invincibles; & telle est l'étendue de leur célébrité, qu'à *O-Taïti*, île trop éloignée pour avoir à craindre une

(a) On en parle dans la Collection de Hawkesworth, Vol. II, pag. 256 de l'original.

invasion ; on parle de leur valeur , sinon avec effroi ,
 du moins avec éloge. On dit qu'ils ne prennent jamais
 la fuite dans une bataille , & qu'à nombre égal , ils
 triomphent toujours des autres Insulaires. Les peuplades
 voisines semblent croire que la supériorité du Dieu de
Bolabola ne contribue pas peu à leur succès : elles ima-
 ginent que ce Dieu ne vouloit point nous permettre
 d'aborder à une ile qui est sous sa protection spéciale , &
 qu'il nous retint par des vents contraires à *Ulietea*.

ANN. 1777.
 Décembre.

IL EST évident que les Insulaires de *Bolabola* sont
 très-estimés à *O-Taïti*, puisqu'on leur a envoyé l'ancre de
 M. de Bougainville ; & il faut expliquer de la même manière,
 le projet de leur envoyer en outre le taureau qu'y laissè-
 rent les Espagnols : ils étoient déjà en possession du mâle
 d'un autre quadrupède déposé à *O-Taïti* par les mêmes
 Navigateurs. D'après la description imparfaite que nous en
 firent les *O-Taïtiens* , nous aurions été bien embarrassés
 de deviner de quelle espèce il étoit : mais les déserteurs
 du Capitaine Clerke m'apprent à leur retour de *Bola-
 bola* , qu'on leur avoit montré l'animal , & que c'étoit un
 bélier. Il résulte souvent du bien d'un mal quelconque ;
 & si le *Midshipman* & le matelot n'avoient pas déserté,
 j'aurois ignoré de quel quadrupède il s'agissoit. Je
 profitai de cette information , lorsque je débarquai pour
 voir *Opoony* ; je conduisis à terre une brebis que nous
 avions amené du Cap de *Bonne-espérance* , & j'ai lieu
 de croire que les habitans de *Bolabola* auront désormais
 des moutons. J'ai laissé aussi à *Ulietea* , aux soins d'*Oreo* ,
 un verrat & une truie , & deux chèvres ; en sorte qu'*O-*

ANN. 1777.
 Décembre. *Taïti* & toutes les îles d'alentour, ne tarderont pas à voir leur race de cochons améliorée, & à posséder des troupeaux de chacun des quadrupèdes & de chacune des volailles que nous y avons porté d'Europe.

QUAND cette propagation sera bien établie, ces îles offriront aux Navigateurs des rafraîchissemens plus abondans & plus variés, que toutes les autres parties du monde; & même dans leur état actuel, je ne connois point de relâche meilleure. Des observations, répétées durant plusieurs voyages, m'ont appris que si des divisions intestines ne les troublent point, que si elles vivent en bonne intelligence, ce qui a lieu depuis quelques années, on y trouve une quantité considérable des diverses productions du sol, & en particulier de cochons.

SI NOUS AVIONS eu à bord plus de choses propres aux échanges, & assez de sel, je crois que nous aurions pu saler la quantité de porc nécessaire à la consommation des deux vaisseaux pendant une année: mais notre relâche aux *Iles des Amis*, & notre long séjour à *O-Taïti* & sur les terres des environs, avoient épuisé nos articles de commerce, & sur-tout nos haches, qu'on exigeoit ordinairement, lorsque nous demandions à acheter des cochons. Le sel qui nous restoit à notre arrivée sur ces parages, suffisoit à peine pour saler quinze barriques de viande. Nous en salâmes cinq barriques aux *Iles des Amis*, & les dix autres à *O-Taïti*. Le Capitaine Clerke en sala une quantité proportionnée pour la *Découverte*.

NOUS ADOPTAMES

NOUS ADOPTAMES le procédé que j'avois suivi dans mon second voyage, & il ne sera pas hors de propos de le décrire plus en détail. On tuoit les cochons le soir; dès qu'ils étoient nettoyés, on les coupoit en quartier; on en ôtoit les os, on faisoit la viande lorsqu'elle fumoit encore, & on la plaçoit de maniere que les sucs pussent s'égoutter; le lendemain au matin, on la faisoit de nouveau, on la mettoit dans un tonneau & on la marinoit: elle y demeurait quatre à cinq jours ou une semaine; on en tiroit ensuite chaque morceau, qu'on examinoit l'un après l'autre, & s'il y en avoit de gâtés, ce qui arrivoit quelquefois, on les séparoit du reste, qu'on transportoit dans un second tonneau & qu'on couvroit de saumure: huit ou dix jours après, on examinoit encore la viande; au reste, cette précaution étoit inutile, car on la trouvoit en général dans un bon état. L'opération réussit mieux, quand on emploie un mélange de sel brun & de sel blanc, mais ce mélange n'est pas nécessaire. Il faut bien prendre garde de laisser dans la viande un seul des vaisseaux sanguins, & on ne doit pas en mariner une trop grande quantité, lors de la première salaison, de peur que les pièces du milieu ne s'échauffent & n'empêchent le sel d'y pénétrer. Nous tuâmes une fois plus de cochons qu'à l'ordinaire, & ce petit malheur nous arriva: un ciel pluvieux & brûlant est très-défavorable pour saler de la viande sous les climats du Tropic.

ANN. 1777.
Décembre.

LES EUROPÉENS ont abordé si souvent ici, depuis quelques années, que les Naturels auront peut-être soin de nourrir une quantité considérable de cochons; car ils

ANN. 1777.
Décembre.

savent par expérience, qu'à l'arrivée des vaisseaux, ils sont sûrs de les échanger contre des choses très-précieuses à leurs yeux. Les O-Taïtiens, ainsi que les autres Naturels des *Iles de la Société*, attendent à chaque instant le retour des Espagnols; ils espéreront pendant deux ou trois années, que des bâtimens de notre Nation iront les voir. Il est inutile de les avertir que vous ne reviendrez pas, ils ignorent les motifs de votre voyage, ils ne se donnent pas la peine de vous interroger là-dessus, & ils croient néanmoins que vous devez revenir.

JE NE PUIS m'empêcher de dire une chose dont je suis intimement convaincu: il eût été plus heureux pour ces pauvres Insulaires, de ne jamais connoître les arts & les superfluités qui font le bonheur de la vie, que d'être abandonné de nouveau à leur ignorance & à leur misère primitive, après avoir connu les ressources de l'industrie humaine. Si leur commerce avec les Européens est interrompu, il est impossible qu'ils se retrouvent dans cet état de médiocrité où ils vivoient d'une manière si tranquille & si douce, avant que nous abordassions sur leurs côtes. Il me paroît que les Européens ont en quelque sorte contracté l'obligation d'aller les voir une fois en trois ou quatre ans, afin de leur porter les instrumens utiles & les choses d'agrément que nous avons introduit parmi eux, & dont nous leur avons donné le goût. Si l'on n'a pas soin de leur envoyer ces secours passagers, ils éprouveront vraisemblablement une disette très-fâcheuse, à une époque où ils ne pourront plus reprendre leurs méthodes moins parfaites qu'ils méprisent au-

jourd'hui & dont ils ne font plus usage depuis qu'ils se servent des nôtres. En effet, lorsque les outils de fer, qu'ils emploient maintenant, seront usés, ils auront presque oublié la forme des instrumens qu'ils employoient jadis; une hache de pierre, est actuellement aussi rare que l'étoit une de fer, il y a huit ans, & on n'apperçoit pas un ciseau d'os ou de pierre. Les clous de fiche ayant remplacé les ciseaux de pierre, leur simplicité est si grande, qu'ils croient leur provision de cet article inépuisable; car ils ne nous en demanderent jamais de nouveaux; ils changerent néanmoins quelquefois des fruits contre des clous d'une moindre grosseur. Les couteaux étoient fort estimés à *Ulitea*; & dans chacune de ces îles, les herminettes & les petites haches, l'emportent sur les autres articles. Quant aux objets de parure, leur fantaisie est aussi mobile que celle des Nations polies de l'*Europe*, & la chose qui plaît à leur imagination, lorsque la mode lui donne du prix, est rejetée lorsqu'il s'établit une mode nouvelle; mais nos outils de fer sont d'une utilité si frappante, qu'on peut assurer, sans craindre de se tromper, qu'ils continueront toujours à les estimer beaucoup, & qu'ils seront très-à plaindre, si, dépourvus des matieres premières, ou ignorant l'art de les fabriquer, ils cessent de recevoir des cargaisons de ceux de nos outils qui leur sont devenus nécessaires à bien des égards.

ANN. 1777.
 Décembre.

Quoique *O-Taïti* ne soit pas, à proprement parler, au nombre des terres que j'ai appelé *Iles de la Société*, en 1769, elle est habitée par la même race d'hommes, & la tribu qui y est établie, a le même caractère & les

ANN. 1777.
Décembre.

mêmes mœurs, que les tribus des environs. Ce fut un bonheur pour nous de découvrir cette île principale avant les autres; l'accueil amical & hospitalier que nous y reçûmes, nous a déterminé, dans nos différentes courses sur cette partie de l'Océan pacifique, à y faire des relâches plus longues. La multiplicité de nos relâches nous a fourni plus d'occasions d'étudier les productions & les mœurs de ses habitans, que nous n'en avons eu d'observer les îles & les peuplades d'alentour. Au reste, nous connoissons assez bien les dernières, pour assurer que tout ce que nous avons dit d'*O-Taiü* leur est applicable avec de très-légers changemens.

Nos PREMIERES RELATIONS n'ont décrit que trop en détail les scènes de plaisir & de débauche qui rendent *O-Taiü* un séjour si agréable à la plupart de ceux qui se trouvent à bord des vaisseaux, & lors même que j'aurois quelque traits à ajouter à cette esquisse déjà tracée d'une manière assez exacte, j'hésiterois à peindre dans mon Journal des mœurs licentieuses propres seulement à exciter le dégoût des lecteurs qui cherchent à s'instruire; mais il y a quelques points des institutions domestiques, politiques & religieuses de ces peuplades, qu'on connoit d'une manière très-imparfaite encore, après tous nos voyages. Le récit inséré plus haut de ce qui nous est arrivé, y jettera probablement une sorte de jour, & on trouvera dans le Chapitre suivant, des remarques de M. Anderson, qui contribueront à les éclaircir.

AU MILIEU des recherches moins importantes, dont

nous nous occupâmes sur ces îles, nous ne perdîmes pas de vue les grands objets de notre voyage, & nous ne laissâmes échapper aucune occasion de faire des observations astronomiques & nautiques. La Table que voici en offre le résultat.

ANN. 1777.
Décembre.

Lieu.	Latitude	Longitude	Déclinaison	Inclinaison
	Sud.	orientale.	de l'aimant.	de l'aiguille aimantée.
Pointe <i>Matavai</i> ,				
à <i>O-Taiti</i>	17 ^d 29' $\frac{1}{4}$ "	210 ^d 22' 28"	5 ^d 34' E.	29 ^d 12'
Havre <i>Owharre</i> ,				
à <i>Huahine</i>	16 42 $\frac{1}{4}$ "	208 52 24	5 13 $\frac{1}{2}$ E.	28 28
Havre <i>Ohama-</i> <i>nenno</i> , à <i>Ulitea</i>	16 45 $\frac{1}{2}$ "	208 25 22	6 19 E.	29 5

LES LONGITUDES de ces trois lieux ont été conclues par un milieu entre 145 suites d'observations, faites à terre sur différens points de la côte, & rapportées à chacune des stations, par le moyen du garde-tems. Comme la position de ces trois lieux avoit été déterminée très-exactement dans mes deux premiers Voyages, mon principal objet, dans ces observations, étoit de découvrir sur quel degré de précision on pouvoit compter, en employant un résultat moyen entre tous ceux qu'auroit donnés un certain nombre d'observations de la Lune. J'ai pensé que nous pourrions en juger par le plus ou le moins d'accord qui se trouveroit entre notre nouveau résultat & celui qui avoit été conclu des observations que nous avions faites sur les mêmes lieux, en 1769, & par lesquelles nous avions fixé la longitude de la pointe *Matavai* de l'île d'*O-Taiti*, à 210^d 27' 30". On voit que notre nouvelle détermination ne diffère de l'ancienne, que de 5' 2"; & peut-être aucune autre méthode n'eût

ANN. 1777.
Décembre.

donné deux résultats plus conformes entr'eux. Sans prétendre décider laquelle de ces déterminations approche le plus de la vraie position, je ferai usage de notre dernier résultat, c'est-à-dire, que je supposerai que la pointe *Matavai* d'*O-Taïti*, est par $110^{\text{d}} 22' 28''$, ou, ce qui revient au même, que le havre de *Ohamaneno* dans l'île d'*Ulietea*; est par $208^{\text{d}} 25' 22''$; & c'est d'après cette longitude de départ, que je calculerai, pour la suite, celles que nous concluons par le moyen du garde-tems, en comptant que son retard journalier sur le moyen mouvement du Soleil, est actuellement de $1''$, 69, ainsi que nous l'avons déterminé par un milieu entre toutes les observations que nous avons faites à ces îles, pour connoître la marche de cette montre.

A NOTRE ARRIVÉE à *O-Taïti*, l'erreur, sur la longitude donnée par le garde-tems, étoit :

En calculant d'après son mouvement journalier constaté à *Greenwich*, $1^{\text{d}} 18' 58''$.

D'après son mouvement journalier conclu des observations de *Tongataboo*, de $0^{\text{d}} 18' 40''$.

Nous fîmes aussi quelques observations sur les marées, sur-tout à *O-Taïti* & à *Ulietea* : nous voulions déterminer leur plus grande élévation sur la première de ces îles. Durant mon second Voyage, M. Wales crut avoir découvert, que les flots y montoient par-delà le point que j'avois trouvé en 1769; mais nous nous assûrâmes cette fois, que cette différence n'avoit plus lieu,

c'est-à-dire ; que la marée s'élevoit seulement de 12' ou 14 pouces au plus. Nous observâmes que la marée est haute à midi dans les quadratures aussi-bien qu'à l'époque des pleines & des nouvelles Lunes.

ANN. 1777.
Décembre.

LA TABLE suivante des observations faites à *Ulitea*, servira de preuve.

Novembre.	la Mer est étale		Tems moyen	Elévation
Jour	de	à	de la haute mer.	perpendicu- laire.
du mois.				Pouces.
6.	11 ^h 15 ^m	12 ^h 20 ^m	11 ^h 48 ^m	5, 5
7.	11 40	1 00	12 20	5, 2
8.	11 35	12 50	12 12	5, 0
9.	11 40	1 16	12 28	5, 5
10.	11 25	1 10	12 18	6, 5
11.	12 00	1 40	12 20	5, 0
12.	11 00	1 05	12 02	5, 7
13.	9 30	11 40	10 35	8, 0
14.	11 10	12 50	12 00	8, 0
15.	9 20	11 30	10 25	9, 2
16.	10 00	12 00	11 00	9, 0
17.	10 45	12 15	11 30	8, 5
18.	10 25	12 10	11 18	9, 0
19.	11 00	1 00	12 00	8, 0
20.	11 30	2 00	12 45	7, 0
21.	11 00	1 00	12 00	8, 0
22.	11 30	1 07	12 18	8, 0
23.	11 00	1 30	12 45	6, 5
24.	11 30	1 40	12 35	5, 5
25.	11 40	1 50	12 45	4, 7
26.	11 00	1 30	12 15	5, 2

ANN. 1777.
Décembre.

J'AI ACHÉVÉ ce que j'avois à dire sur ces îles, qui jouent un rôle si brillant dans la liste de nos découvertes; mais le Lecteur me permettra d'interrompre un moment la suite de mon Journal, & de lui faire lire des remarques que je dois à M. Anderson.



 CHAPITRE IX.

LES DÉTAILS sur O-TAÏTI sont encore imparfaits : Vents dominans dans le parage de cette île : Beauté du pays : Culture : Remarques sur les curiosités naturelles du pays ; sur la personne des Naturels ; sur leurs maladies : sur leur caractère : sur leur amour pour le plaisir : sur leur langue ; sur la Chirurgie & la Médecine qu'ils pratiquent : Leur régime diététique : Effets de l'AVA : Époques de leur repas , & maniere de manger : liaisons avec les femmes : Circoncision : Système Religieux : Idées sur l'ame & sur une vie future : Superstitions diverses : Traditions sur la création : Légende historique : Honneurs qu'on rend au Roi : distinction des rangs : Châtimens des crimes : particularités des îles voisines : Noms de leurs Dieux : Noms des îles fréquentées par les Naturels des îles de la SOCIÉTÉ : étendue de leur Navigation.

« IL PAROÎT d'abord superflu de rien ajouter aux détails qu'on trouve sur O-Taïti, dans les relations
Tome II.

M m

 ANN. 1777.
 Décembre.

ANN. 1777.
 Décembre.

» du Capitaine Wallis & de M. de Bougainville , & dans
 » le premier & le second Voyage de M. Cook : on est
 » tenté de croire qu'on ne peut gueres aujourd'hui que
 » répéter les mêmes observations , mais je suis loin de
 » penser ainsi. Malgré la description exacte du pays , &
 » des usages les plus ordinaires des habitans , dont nous
 » sommes redevables aux Navigateurs que je viens de
 » citer , & sur-tout à M. Cook , je ne craindrai pas de
 » dire qu'il reste un grand nombre de points dont on
 » n'a pas parlé ; qu'on a fait quelques méprises rectifiées
 » depuis par des recherches postérieures , & que même
 » à présent , nous n'avons aucune idée de diverses insti-
 » tutions très-importantes de cette peuplade. Nos relâ-
 » ches ont été fréquentes mais passageres ; la plupart de
 » ceux qui se trouvoient à bord des vaisseaux , ne se sou-
 » cioient pas de recueillir des observations , ou d'autres
 » qui s'en occupoient , n'étoient pas en état de distinguer
 » une remarque utile , d'une remarque oiseuse , & nous
 » avions tous , quoique à un degré différent , le désavantage
 » inséparable d'une connoissance imparfaite de la langue
 » des Naturels , qui seuls pouvoient nous instruire. Quel-
 » ques Espagnols ont résidé à *O-Taïti* , plus long-tems
 » qu'aucun autre Européen , & il leur a été moins diffi-
 » cile de surmonter ce dernier obstacle : s'ils ont profité
 » de leurs moyens , ils se sont instruits d'une maniere com-
 » plete de tout ce qui a rapport aux institutions & aux
 » usages de cette contrée , & leur relation offriroit vrai-
 » semblablement des détails plus exacts & plus authen-
 » tiques , que ceux dont nous avons acquis la connois-
 » sance après bien des efforts ; mais , comme il est très-

» incertain, pour ne pas dire très-improbable, que l'*Es-*
 » *pagne* nous apprenne quelque chose là - dessus, j'ai
 » rassemblé les informations nouvelles, relatives à *O-Taïti*
 » & aux îles voisines, que je suis venu à bout d'obtenir
 » d'Omaï, tandis qu'il étoit à bord de la *Résolution*, ou des
 » Naturels avec qui j'ai conversé à terre.

ANN. 1777.
 Décembre.

» LE VENT est fixé, la plus grande partie de l'année,
 » entre l'Est-Sud-Est & l'Est-Nord-Est; c'est le véritable
 » vent alisé, auquel les Naturels donnent le nom de
 » *Maarace*; il souffle quelquefois avec beaucoup de
 » force. Dans ce dernier cas, l'atmosphère est souvent
 » nébuleuse, & il tombe de la pluie; mais lorsqu'il est
 » plus modéré, le ciel est clair & serein. Si le vent prend
 » davantage de la partie du Sud, s'il devient Sud-Est
 » ou Sud-Sud-Est, il est plus doux & accompagné d'une
 » mer tranquille, & les Naturels l'appellent *Maoai*. Aux
 » époques où le Soleil est à-peu-près vertical, c'est-à-
 » dire, aux mois de Décembre & de Janvier, le vent
 » & l'atmosphère sont très-variables, mais il est très-
 » commun de voir les vents à l'Ouest-Nord-Ouest ou
 » au Nord-Ouest; ce vent est appelé *Toerou*: en gé-
 » néral, il est accompagné d'un ciel sombre & nébu-
 » leux, & de fréquentes ondées de pluie: quoique mo-
 » déré, il souffle de tems-en-tems avec force, mais il
 » ne dure gueres plus de cinq ou six jours sans inter-
 » ruption; c'est le seul par lequel les habitans des îles sous
 » le vent arrivent à celle-ci. S'il vient un peu plus de
 » la partie du Nord, il a moins de force, & on le dé-
 » signe par le terme d'*Era-potaia*. Les gens du pays

ANN. 1777.
Décembre.

» disent, qu'*Era-potaia* est la femme de *Toerou*, lequel ;
» selon leur mythologie est de l'espèce mâle.

» LE VENT du Sud-Ouest & de l'Ouest-Sud-Ouest
» se trouve encore plus commun que celui dont je viens
» de parler ; &, quoiqu'il soit en général doux & inter-
» rompu par des calmes ou des brises de l'Est, il pro-
» duit de tems à autre des raffales très-vives. Le ciel
» alors est ordinairement couvert, nébuleux & pluvieux ;
» & souvent accompagné de beaucoup d'éclairs & de
» tonnerre : on l'appelle *Etoa*, & il succede fréquem-
» ment au *Toerou*. Il est ordinaire aussi de voir le *Toerou*
» remplacé par le *Farooa* qui prend davantage de la
» partie du Sud ; celui-ci est très-impétueux, il ren-
» verse les maisons & les arbres, & sur-tout les coco-
» tiers, à cause de leur hauteur ; mais il est de peu de
» durée.

» LES NATURELS ne paroissent pas avoir une connois-
» sance bien exacte de ces variations de l'atmosphère ;
» & ils croient néanmoins avoir formé des résultats géné-
» raux sur leurs effets. Lorsque les vagues produisent un
» son creux & battent la côte ou plutôt le récif avec len-
» teur, ils comptent sur un beau tems ; mais si les flots
» produisent des sons aigus, & s'ils se succèdent avec ra-
» pidité, ils s'attendent à un mauvais tems.

» IL N'Y A peut-être pas dans le monde entier de can-
» ton d'un aspect plus riche, que la partie Sud-Est
» d'*O-Taïti*. Les collines y sont élevées, d'une pente

roide & escarpées en bien des endroits ; mais des arbres
 & des arbrisseaux les couvrent tellement jusqu'au som-
 met , qu'en les voyant , on a bien de la peine à ne pas
 attribuer aux rochers , le don de produire & d'en-
 tretenir cette charmante verdure. Les plaines qui bor-
 dent les collines vers la mer , les vallées adjacentes ,
 offrent une multitude de productions d'une force ex-
 traordinaire , & à la vue de ces richesses du sol , le
 spectateur est convaincu qu'il n'y a pas sur le globe de
 terrein d'une végétation plus vigoureuse & plus belle.
 La nature y a répandu des eaux avec la même profu-
 sion ; on trouve des ruisseaux dans chaque vallée ; ces
 ruisseaux , à mesure qu'ils s'approchent de l'océan ,
 se divisent souvent en deux ou trois branches qui fer-
 tilisent les plaines sur leur passage. Les habitations des
 Naturels sont dispersées sans ordre au milieu des plai-
 nes ; & quand nous les regardions des vaisseaux , elles
 nous offroient des points-de-vue délicieux. Pour aug-
 menter le charme de cette perspective , la portion de
 mer qui est en-dedans du récif & qui borde la côte ,
 est d'une tranquillité parfaite ; les Insulaires y navi-
 guent en sûreté dans tous les tems : on les y voit se
 promener mollement sur leurs pirogues , lorsqu'ils pas-
 sent d'une habitation à l'autre , ou lorsqu'ils vont à la
 pêche. Tandis que je jouissois de ces coups-d'œil ra-
 vissans , j'ai souvent regretté de ne pouvoir les décrire
 de manière à communiquer aux lecteurs une partie de
 l'impression qu'éprouvent tous ceux qui ont le bonheur
 d'aborder à *O-Taïti*.

ANN. 1777.
 Décembre.

ANN. 1777.
Décembre.

» C'EST sans doute la fertilité naturelle du pays, jointe
 » à la douceur & à la sérénité du climat, qui donne aux
 » Infulaires tant d'infouciance pour la culture. Il y a une
 » foule de districts couverts des plus riches productions,
 » où l'on n'en apperçoit pas la moindre trace. Ils ne soi-
 » gnent gueres que la plante d'où ils tirent leurs étoffes,
 » laquelle vient des semences apportées des montagnes, &
 » l'*Ava*, ou le poivre enivrant, qu'ils garantissent du
 » soleil lorsqu'il est très-jeune, & qu'ils couvrent pour cela
 » de feuilles d'arbres à pain; ils tiennent fort propres l'une
 » & l'autre de ces plantes.

» J'AI FAIT de longues recherches sur la maniere
 » dont ils cultivent l'arbre à pain, & on m'a toujours ré-
 » pondu qu'ils ne le plantent jamais. Si on examine les
 » endroits où croissent les rejettons, on en sera convain-
 » cu. On observera toujours qu'ils poussent sur les raci-
 » nes des vieux, lesquelles se prolongent près de la sur-
 » face du terrain: les arbres couvriroient donc les plai-
 » nes, quand même l'île ne seroit pas habitée, ainsi que
 » les arbres à écorce blanche, croissent naturellement à
 » la terre de *Diemen*, où ils composent de vastes forêts;
 » d'où l'on peut conclure que l'habitant d'*O-Taïti*, loin
 » d'être obligé de se procurer son pain à la sueur de
 » son front, est forcé d'arrêter les largesses de la nature
 » qui le lui offre en abondance. Je crois qu'il extirpe
 » quelquefois des arbres à pain, pour y planter d'autres ar-
 » bres, & mettre de la variété dans les choses dont il
 » se nourrit.

» LES O-TAÏTIENS remplacent sur-tout l'arbre à pain
 » par le cocotier & le bananier. Le premier de ceux-ci
 » n'exige point de soin, lorsqu'il s'est élevé à deux ou
 » trois pieds au-dessus de la surface du sol, mais le ba-
 » nanier donne un peu plus de peine : il ne tarde pas à
 » produire des branches, & il commence à porter des
 » fruits trois mois après qu'on l'a planté ; ces fruits &
 » les branches qui les soutiennent, se succèdent assez long-
 » tems ; on coupe les vieilles tiges à mesure qu'on enlève le
 » fruit.

ANN. 1777.
 Décembre.

» LES PRODUCTIONS de l'île ne sont cependant pas
 » aussi remarquables par leur variété que par leur abon-
 » dance, & il y a peu de ces choses qu'on appelle cu-
 » riosités naturelles d'un pays. On peut citer toutefois un
 » étang ou lac d'eau douce, qui se trouve au sommet
 » de l'une des plus hautes montagnes, où l'on n'arrive
 » du bord de la mer qu'après un jour & demi ou deux
 » jours de marche. Ce lac est d'une profondeur extrême,
 » & il renferme des anguilles d'une grandeur énorme ;
 » les Naturels y pêchent quelquefois sur de petits ra-
 » deaux de deux ou trois bananiers sauvages joints en-
 » semble. Ils le regardent comme la première des curio-
 » sités naturelles d'O-Taïti. En général, on demande
 » tout de suite aux Voyageurs qui viennent des autres
 » îles, s'ils l'ont vu. On y trouve aussi à la même dis-
 » tance de la côte, une mare d'une eau douce, qui d'a-
 » bord paroît très-bonne, & qui dépose un sédiment
 » jaune ; mais elle a un mauvais goût ; elle devient
 » funeste à ceux qui en boivent une quantité considéra-

» ble, & elle produit des pustules sur la peau lorsqu'on s'y
 » baigne.

ANN. 1777.
 Décembre.

» EN ABORDANT à *O-Taïti*, nous fîmes vivement
 » frappés d'un contraste remarquable : habitués à la stature
 » robuste & au teint brun de la peuplade de *Tongata-*
 » *too*, nous ne nous accoutumions pas à la délicatesse
 » des proportions & à la blancheur des *O-Taïtiens* : ce
 » ne fut qu'après un certain tems, que nous jugeâmes
 » cette différence favorable aux derniers ; peut-être même
 » n'arrêtâmes – nous ainsi notre opinion, que parce que
 » nous commencions à oublier la taille & la physiono-
 » mie des habitans de la Métropole des îles *des Amis*. Les
 » *O-Taïtiens* cependant nous parurent supérieurs à bien
 » des égards ; nous leur trouvâmes tous les agrémens &
 » toute la délicatesse de traits qui distinguent les per-
 » sonnes du sexe ; dans un grand nombre de contrées de
 » la terre : la barbe que les hommes portent longue,
 » & leur chevelure qui n'est pas coupée si près qu'à
 » *Tongataboo*, produisoient un autre contraste, & il nous
 » sembla dans toutes les occasions, qu'ils montroient plus
 » de timidité & de légèreté de caractère. On n'apperçoit pas
 » à *O-Taïti* ces formes nerveuses, qui sont si communes
 » parmi les Naturels des îles *des Amis*, & qui sont la
 » suite d'un exercice très-prolongé. Cette Terre étant
 » beaucoup plus fertile, les habitans mènent une vie plus
 » indolente, & ils offrent cet embonpoint & cette dou-
 » ceur de la peau qui les rapprochent peut-être davan-
 » tage des idées que nous avons de la beauté, mais qui
 » ne contribuent pas à embellir leur figure, puisqu'il en
 » résulte

» résulte une sorte de langueur dans leurs mouvemens :
 » nous fîmes sur-tout cette remarque , en voyant leurs
 » combats de lutte & de pugilat , qui paroissent de foibles
 » efforts d'enfans , si on les compare à la vigueur des mêmes
 » combats exécutés aux îles *des Amis*.

ANN. 1777.
 Décembre.

» LES O-TAÏTIENS estimant les avantages extérieurs ,
 » recourent à plusieurs moyens pour les augmenter :
 » ils sont accoutumés , sur-tout parmi les *Erreoes* ou les
 » Célibataires d'un certain rang , de se soumettre à une
 » opération médicinale , afin de blanchir leur peau : pour
 » cela ils passent un mois ou deux sans sortir de leurs
 » maisons ; durant cet intervalle , ils portent une quantité
 » considérable d'étoffes , & ils ne mangent que du fruit
 » à pain , auquel ils attribuent la propriété de blanchir
 » le corps. Ils semblent croire aussi que leur embonpoint &
 » la couleur de leur peau , dépend d'ailleurs des diverses
 » nourritures qu'ils prennent habituellement ; le change-
 » ment des saisons les oblige en effet à changer leur régime
 » selon les différentes époques de l'année.

» LES NOURRITURES végétales forment au moins les
 » neuf dixièmes de leur régime ordinaire. Je pense que
 » le *Mahee* en particulier , ou le fruit à pain fermenté ,
 » dont ils font usage dans presque chacun de leurs re-
 » pas , les relâche , & produit autour d'eux une fraîcheur
 » très-sensible , qu'on n'apperçoit pas en nous qui vivons
 » de nourritures animales ; & s'ils ont si peu de maladies , il
 » faut peut-être l'attribuer au degré de température dans
 » lequel ils se trouvent presque toujours.

ANN. 1777.
Décembre.

» ILS NE COMPTENT que cinq ou six maladies qu'on
 » puisse appeller chroniques ou nationales, parmi lesquelles
 » je ne dois pas oublier l'hydropisie & la *sefai*, ou ces en-
 » flures sans douleur, que nous avions trouvé si com-
 » munes à *Tongataboo*. Il s'agit ici de l'époque qui pré-
 » cede l'arrivée des Européens, car nous les avons in-
 » fectés d'une maladie nouvelle, qui équivaloit seule à tou-
 » tes les autres, & qui est presque universelle aujour-
 » d'hui : il paroît qu'ils ne savent pas la guérir d'une
 » manière efficace. Les Prêtres la traitent quelquefois
 » avec des compositions de simples; mais, de leur aveu,
 » ils ne la guérissent jamais parfaitement; ils convien-
 » nent néanmoins, que dans un petit nombre de cas,
 » la nature, sans le secours d'un Médecin détruit le fatal
 » virus, & opere une guérison complète. Ils disent qu'un
 » homme infecté communique souvent sa maladie aux
 » personnes qui vivent dans la même maison; que
 » ces personnes la prennent en mangeant dans les
 » mêmes vases que le malade, & même en les touchant;
 » qu'alors elles meurent souvent, tandis que celui-
 » là guérit; mais ce dernier fait me paroît difficile à
 » croire, & s'il est vrai, c'est avec des modifications dont
 » on ne nous a pas parlé.

» LEUR CONDUITE dans toutes les occasions, annonce
 » beaucoup de franchise & un caractère généreux. Néan-
 » moins Omai, que les préventions pour les îles de la *Socié-*
 » *té*, dispoit à cacher les défauts de ses compatriotes, nous
 » a averti souvent, que les O-Taïtiens font quelquefois
 » cruels envers leurs ennemis. Ils les tourmentent, nous

» disoit-il , de propos délibéré ; ils leur enlèvent de petits
 » morceaux de chair en différentes parties du corps ; ils
 » leur arrachent les yeux , ils leur coupent le nez , & enfin
 » ils les tuent & ils leur ouvrent le ventre : mais ces cruau-
 » tés n'ont lieu qu'en certaines occasions. Si la gaieté est
 » l'indice d'une ame en paix , on doit supposer que leur
 » vie est rarement souillée par des crimes ; je crois ce-
 » pendant qu'il faut plutôt attribuer leur disposition à
 » la joie , à leurs sensations , qui , malgré leur vivacité ,
 » ne paroissent jamais durables ; car , lorsqu'il leur surve-
 » noit des malheurs , je ne les ai jamais vu affectés d'une
 » maniere pénible , après les premiers momens de crise.
 » Le chagrin ne sillonne point leur front ; l'approche de
 » la mort ne semble pas même altérer leur bonheur. J'ai
 » observé des malades prêts à rendre le dernier sou-
 » pir , ou des guerriers qui se préparoient au combat , &
 » je n'ai pas remarqué que la mélancolie ou des réflé-
 » xions tristes , répandissent des nuages sur leur physio-
 » nomie.

ANN. 1777.
 Décembre.

» ILS NE S'OCCUPENT que des choses propres à leur
 » donner du plaisir & de la joie. Le but de leurs amu-
 » semens est toujours d'accroître la force de leur penchant
 » amoureux ; ils aiment passionnément à chanter , & le plai-
 » sir est aussi l'objet de leurs chansons : mais , comme on
 » est bientôt rassasié des jouissances charnelles ininterrom-
 » pues , ils varient les sujets de ces chants , & ils se plai-
 » sent à célébrer leurs triomphes à la guerre , leurs tra-
 » vaux durant la paix , leurs voyages sur les terres voi-
 » sines & les aventures dont ils ont été les témoins , les

ANN. 1777.
 Décembre.

» beautés de leur île , & les avantages sur les pays des
 » environs , ou ceux de quelques cantons d'O - *Taiti* ,
 » sur des districts moins favorisés. La musique a pour eux
 » beaucoup de charmes ; & , quoiqu'ils montraient une
 » sorte de dégoût pour nos compositions savantes , les
 » sons mélodieux que produisoit chacun de nos instrumens
 » en particulier , approchant davantage de la simplicité
 » des leurs , les ravissoient toujours de plaisir.

» ILS CONNOISSENT les impressions voluptueuses qui
 » résultent de certains exercices du corps , & qui chassent
 » quelquefois le trouble & le chagrin de l'ame , avec au-
 » tant de succès que la musique. Je puis citer là-dessus
 » un fait remarquable , qui s'est passé sous mes yeux.
 » Me promenant un jour aux environs de la pointe *Ma-*
 » *tavaï* , où se trouvoient nos tentes , je vis un homme
 » qui ramaït dans sa pirogue , de la manière du monde
 » la plus rapide ; & comme il jettoit d'ailleurs autour de
 » lui des regards empressés , il attira mon attention. J'i-
 » maginai d'abord qu'il avoit commis un vol & qu'on le
 » poursuivoit ; mais , après l'avoir examiné quelque tems ,
 » je m'apperçus qu'il s'amusoit. Il s'éloigna de la côte ; il
 » se rendit à l'endroit où commence la houle , & épiait
 » avec soin la première vague de la levée , & fit force
 » de rames devant cette vague , jusqu'à ce qu'il pût en
 » éprouver le mouvement , & qu'elle eût assez de vigueur
 » pour conduire l'embarcation sans la renverser ; il se tint
 » immobile alors , & il fut porté par la lame qui le dé-
 » barqua sur la grève : il vuida tout de suite sa pirogue ;
 » & il alla chercher une autre houle. Je jugeai qu'il

» goûtoit un plaisir inexprimable à être promené si vite
 » & si doucement sur les flots ; quoiqu'il fût à peu de
 » distance de nos tentes & de la *Résolution* & de la
 » *Découverte*, il ne fit pas la moindre attention aux
 » troupes nombreuses de ses compatriotes, qui s'étoient
 » rassemblé pour voir des objets aussi extraordinaires
 » pour eux, que nos vaisseaux & notre camp. Tandis
 » que je l'observois, deux ou trois Insulaires vinrent me
 » joindre ; ils semblerent partager son bonheur, & ils
 » lui annoncerent toujours par des cris, l'apparence d'une
 » houle favorable : car ayant le dos tourné & cherchant
 » la lame du côté où elle n'étoit pas, il la manquoit
 » quelquefois. Ils me dirent que cet exercice, appellé
 » *Ehororoe*, dans la langue du pays, est très-commun
 » parmi eux. Ils ont vraisemblablement plusieurs amuse-
 » mens de cette espèce, qui leur procurent au moins
 » autant de plaisir, que nous en donne l'exercice du
 » patin, le seul de nos jeux, dont les effets puissent être
 » comparés aux effets que je viens de décrire.

ANN. 1777.
 Décembre.

» LA LANGUE d'*O-Taïti*, radicalement la même que
 » celles de la *Nouvelle-Zélande* & des îles *des Amis*,
 » n'a pas leur prononciation gutturale, & elle manque
 » de quelques-unes des consonnes qui abondent dans les
 » deux derniers dialectes. Les recueils de mots que nous
 » avons déjà donné, montrent assez en quoi consiste prin-
 » cipalement cette différence, & ils prouvent qu'elle a
 » pris la douceur & la mollesse des habitans. J'avois ras-
 » semblé, durant le second Voyage de M. Cook, un

ANN. 1777.
Décembre.

» long Vocabulaire (a), d'après lequel je me suis trouvé
 » plus en état de comparer ce dialecte au dialecte des
 » autres îles : durant celui-ci , je n'ai laissé échapper
 » aucune occasion de m'instruire davantage sur l'idiôme
 » d'O-Taïti ; j'ai eu pour cela de longues conversations
 » avec Omaï , avant d'arriver aux îles de *la Société* , &
 » j'ai fréquenté les Naturels , pendant nos relâches , le
 » plus que j'ai pu. Cet idiôme est rempli d'expressions
 » figurées très-belles ; & si on le connoissoit parfaitement ,
 » je suis persuadé qu'on le mettroit au niveau des langues
 » dont on estime le plus la hardiesse & l'énergie des ima-
 » ges. Ainsi , les O-Taïtiens , pour exprimer avec emphase
 » les idées qu'ils se forment de la mort , disent que *l'ame*
 » *va dans les ténèbres , ou plutôt dans la nuit*. Lorsque
 » vous avez l'air de douter qu'une telle femme soit leur
 » mere , ils vous répondent sur-le-champ avec surprise ,
 » *oui , c'est la mere qui m'a porté dans son sein*. Une
 » de leurs tournures répond précisément à cette tour-
 » nure des Livres saints : *Les entrailles sont émues de*
 » *douleur* : ils s'en servent toujours , quand ils éprouvent
 » des affections morales qui les tourmentent : ils suppo-
 » sent que le siège de la douleur causée par les cha-
 » grins , les desirs inquiets & les diverses affections de
 » l'ame est dans les entrailles , & ils supposent de plus

(a) Voyez le Vocabulaire , à la fin du second Voyage de Cook. L'infatigable M. Anderson y a fait un grand nombre de corrections & d'additions ; mais ce qu'on pourroit ajouter ici aux divers recueils de mots déjà publiés sur la langue d'O-Taïti , ne seroit d'aucune utilité réelle.

» que c'est le siège de toutes les opérations de l'esprit.
 » Leur langue admet ces inversions de mots, qui placent
 » le latin & le grec bien au-dessus de la plupart de nos
 » langues modernes de l'Europe, si imparfaites, que,
 » pour prévenir les ambiguïtés, elles sont réduites à ar-
 » ranger servilement les mots les uns après les autres.
 » Elle est si riche, qu'elle a plus de vingt termes
 » pour désigner le fruit à pain dans ses différens états;
 » elle en a autant pour la racine de *Taro*, & environ
 » dix pour la noix de cocos. J'ajouterai, qu'outre le dia-
 » lecte ordinaire, les O-Taitiens ont une langue, qu'on
 » peut appeller la *Langue plainive*, & qui forme tou-
 » jours des espèces de stances ou un récitatif.

ANN. 1777.
Décembre.

» LEURS ARTS sont en petit nombre & bien simples;
 » néanmoins, si on doit les en croire, ils font avec suc-
 » cès des opérations de chirurgie, que nous n'avons pas
 » encore pu imiter, malgré nos connoissances étendues
 » sur ces matieres. Ils environnent d'éclisses les os frac-
 » turés, & si une partie de l'os s'est détachée, ils inferent
 » dans le vuide un morceau de bois taillé comme la par-
 » tie de l'os qui manque: cinq ou six jours après, le
 » *Rapao* ou le Chirurgien, examine la blessure, & il
 » trouve le bois qui commence à se recouvrir de chair; ils
 » ajoutent qu'en général, ce bois est entièrement couvert
 » de chair le douzieme jour, qu'alors le malade a repris
 » des forces, qu'il se baigne & qu'il ne tarde pas à guérir.
 » Nous n'ignorons pas que les blessures se guérissent sur
 » des balles de plomb, & quelquefois, mais rarement,
 » sur d'autres corps étrangers; mais je doute d'autant plus

ANN. 1777.
Décembre.

» de l'opération dont je viens de parler , qu'en d'autres
 » occasions, j'ai vu les O-Taïtiens bien loin d'une si
 » grande habileté. J'aperçus un jour une moitié de bras
 » qu'on avoit coupé à un homme qui s'étoit laissé tomber
 » d'un arbre , & je n'y remarquai rien qui annonçât un
 » Chirurgien fort habile , même en n'oubliant pas que
 » leurs instrumens sont très-défectueux : je rencontrai un
 » autre homme qui avoit une épaule disloquée ; il s'étoit
 » écoulé quelques mois depuis l'accident , & personne
 » n'avoit su la remettre , quoique ce soit une des opéra-
 » tions les moins difficiles de notre Chirurgie. Ils savent
 » que les fractures & les luxations de l'épine du dos sont
 » mortelles , & qu'il n'en est pas de même de celles du
 » crâne ; ils savent aussi par expérience , en quelles par-
 » ties du corps les blessures sont incurables. Ils nous ont
 » montré plusieurs cicatrices , suites des coups de pique
 » qu'ils avoient reçus ; si les coups pénétrèrent réellement
 » aux endroits qu'on nous indiqua , nous les aurions sûre-
 » ment déclaré mortels , & cependant les blessés ont guéri.

» LEURS CONNOISSANCES en Médecine paroissent plus
 » bornées , sans doute , parce qu'il leur arrive plus d'acci-
 » dens qu'ils n'ont de maladies. Les Prêtres néanmoins
 » administrent des sucres d'herbe en quelques occasions , &
 » lorsque les femmes ont des suites de couches fâcheu-
 » ses , elles emploient un remède qui semble paroît inu-
 » tile sous un climat chaud : elles chauffent des pierres ,
 » elles les couvrent ensuite d'une étoffe épaisse par-
 » dessus laquelle elles posent une certaine quantité d'une
 » petite plante de l'espèce de la moutarde , & , après
 avoir

» avoir couvert le tout d'une seconde étoffe, elles s'a-
 » seient dessus ; elles ont des sueurs abondantes, & elles
 » guérissent : les hommes infectés du mal vénérien, ont
 » voulu pratiquer la même méthode, mais ils l'ont trouvée
 » inefficace. Ils n'ont point d'émétique.

ANN. 1777.
 Décembre.

» MALGRÉ l'extrême fertilité de l'île ; on y éprouve
 » souvent des famines qui emportent, dit-on, beau-
 » coup de monde. Je n'ai pu découvrir si ces famines
 » sont la suite d'une mauvaise saison, de la guerre, ou
 » d'une population trop nombreuse ; il est presque im-
 » possible qu'il n'y ait pas quelquefois dans l'île trop de
 » monde à nourrir. Au reste, il est difficile de dou-
 » ter de la vérité du fait ; car ils ménagent avec beau-
 » coup de soin, même aux tems de l'abondance, les cho-
 » ses qui servent à leur nourriture. Dans les momens de
 » disette, lorsqu'ils ont consommé leur fruit à pain &
 » leurs ignames, ils mangent diverses racines qui croî-
 » sent sans culture sur les montagnes : ils se nourrissent
 » d'abord de la *patarra* ; elle ressemble à une grosse
 » patate ou à une igname, & elle est bonne tant qu'elle
 » n'a pas pris toute sa croissance ; mais, dès qu'elle est
 » vieille, elle est remplie de fibres dures : ils mangent
 » d'ailleurs deux autres racines, l'une approche du *Taro*,
 » & la seconde s'appelle *Ehoce* ; il y a deux espèces de
 » celle-ci, l'une est vénéneuse, & on est contraint de
 » la fendre & de la laisser macérer une nuit dans l'eau,
 » avant de la cuire ; &, sous ce rapport, elle ressemble à
 » la *cassava* des îles d'Amérique. De la manière dont les
 » O-Taïtiens l'apprêtent, elle forme une pâte humide ;

» très-insipide au goût : cependant je les ai vu s'en nourrir
 ANN. 1777. » à une époque où ils n'éprouvoient point de disette ; c'est
 Décembre. » une plante grimpante, ainsi que la *patarra*.

» LA CLASSE inférieure fait peu d'usage des nourritu-
 » res animales , & ce ne sont jamais que des poissons ,
 » des œufs de mer , ou d'autres productions marines ; il
 » est rare qu'elle mange du cochon , si même cela lui
 » arrive quelquefois. L'*Eree-de-hoi* (a) seul, est assez riche
 » pour avoir du porc tous les jours , & les Chefs subal-
 » ternes , ne peuvent gueres en avoir qu'une fois par
 » semaine , par quinzaine & par mois , selon leur fortune.
 » Il y a même des tems où ils sont obligés de se passer
 » de cette friandise : car , lorsque la guerre ou d'autres
 » causes ont appauvri l'île , le Roi défend à ses Sujets
 » de tuer des cochons ; & on nous a dit qu'en cer-
 » taines occasions , la défense subsistoit plusieurs mois ,
 » & même une année ou deux. Les cochons se multi-
 » plient tellement durant cette prohibition , qu'on les a
 » vu abandonner l'état de domesticité & devenir fauva-
 » ges. Lorsqu'il paroît convenable de lever la défense ,
 » tous les Chefs se rendent auprès du Roi , & chacun
 » d'eux lui apporte des cochons. Le Roi ordonne d'en
 » tuer quelques - uns qu'on sert aux Chefs , & ils s'en

(a) M. Anderson écrit toujours *Eree de hoi*. Le Capitaine Cook écrit *Eree rahie*. C'est encore un des exemples sans nombre, qu'on peut citer, pour faire voir que les diverses personnes à bord de nos Vaisseaux, écrivoient d'une maniere différente les mots prononcés par les Naturels de la Mer du Sud.

» retournent avec la liberté d'en tuer désormais pour
 » leur table. La prohibition dont je viens de parler, sub-
 » sistoit lors de notre arrivée à *O-Taïti*, du moins dans
 » les districts qui dépendent immédiatement d'*O-Too*,
 » & de peur qu'elle ne nous empêchât d'aller à *Mata-*
 » *vai*, lorsque nous aurions quitté *Oheitepeha*, il nous
 » assura, par un messager, qu'il la révoqueroit dès que
 » nos vaisseaux auroient gagné le port. Il la révoqua en
 » effet, du moins par rapport à nous; mais nous fîmes une
 » si grande consommation de ces animaux, qu'on la réta-
 » blit sans doute après notre départ. Le Gouvernement dé-
 » fend aussi quelquefois de tuer des volailles.

ANN. 1777.
 Décembre.

» L'*AVA* est sur-tout en usage parmi les Insulaires
 » d'un rang distingué. Ils la font d'une manière un peu
 » différente de celle dont nous avons été si souvent té-
 » moins aux îles *des Amis*; car ils versent une très-
 » petite quantité d'eau sur la racine, & quelquefois ils
 » grillent ou ils cuisent au four, & ils broient les tiges sans
 » les hacher. Ils emploient d'ailleurs les feuilles broyées
 » de la plante, & ils y versent de l'eau comme sur la
 » racine. Ils ne se réunissent pas en troupes pour la boire
 » amicalement, comme à *Tongataboo*; mais ses perni-
 » cieux effets sont plus sensibles à *O-Taïti*, car elle ne
 » tarde pas à enivrer, ou plutôt à donner de la stupeur
 » à toutes les facultés du corps & de l'esprit: ceux d'en-
 » tre nous qui avoient abordé autrefois sur ces îles,
 » furent surpris de voir la maigreur affreuse d'une mul-
 » titude d'Insulaires, que nous avions laissé d'un embon-
 » point & d'une grosseur remarquables; nous demandâ-

mes la cause de ce changement, & on nous répon-
 dit, qu'il falloit l'attribuer à l'*Ava* : leur peau étoit
 grossiere, desséchée & couverte d'écailles; on nous
 assura que ces écailles tombent de rems-en-têms, &
 que la peau se renouvelle. Pour justifier l'usage d'une
 liqueur si pernicieuse, ils prétendent qu'elle empêche
 de devenir trop gras; il est évident qu'elle les énerve,
 & il est très-probable qu'elle abrège leurs jours. Ces
 effets nous ayant moins frappés durant nos premières
 relâches, il y a lieu de croire que les O-Taïtiens n'abu-
 soient pas autant de cet article de luxe. S'ils continuent à
 boire l'*Ava* aussi fréquemment, on peut prédire que
 leur population diminuera.

Ils font beaucoup de repas dans un jour; le pre-
 mier (où plutôt le dernier, car ils vont se coucher
 immédiatement après) a lieu à environ deux heures
 du matin, & le second à huit; ils dînent à onze heu-
 res; & comme le disoit Omai, ils dînent une seconde
 & une troisième fois à deux & à cinq heures du
 soir, & ils soupent à huit. Ils ont, sur ce point
 de leur vie domestique, des usages très-bizarres.
 Les femmes éprouvent non-seulement la mortifi-
 cation de manger seules, & dans une partie de la
 maison éloignée de celle où mangent les hommes;
 mais, ce qui est bien plus étrange encore, on ne leur
 donne aucune portion des mets délicats: elles n'osent
 goûter ni d'un poisson de l'espèce du thon, qui est
 fort estimé, ni de quelques-unes des meilleures bana-
 nes; & on permet rarement le porc même à celles des

» classes supérieures. Les petites filles & les petits gar-
 » çons prennent aussi leur repas séparément. En géné-
 » ral, les femmes apprêtent les choses dont elles se
 » nourrissent; car les hommes les laisseroient mourir de
 » faim, plutôt que de leur rendre ce service. Il y a ici
 » & dans plusieurs de leurs coutumes relatives à leurs
 » repas, quelque chose de mystérieux, que nous n'avons
 » jamais pu bien comprendre. Lorsque nous en deman-
 » dions la raison, on ne nous répondoit rien, sinon que
 » cela étoit juste & indispensable.

ANN. 1777.
 Décembre.

» CE QUI A d'ailleurs rapport aux femmes, n'est point
 » obscur; leurs liaisons avec les hommes n'offrent sur-
 » tout rien de caché. Si un jeune homme & une jeune
 » femme habitent ensemble, le jeune homme donne au
 » pere de la fille, quelques-unes des choses réputées
 » nécessaires dans le pays, telles que des cochons, des
 » étoffes & des pirogues; la quantité de ces choses est
 » proportionnée au tems qu'il passe avec sa maîtresse:
 » si le pere croit qu'on ne l'a pas assez payé, il ne craint
 » pas de reprendre sa fille, & de la livrer à un autre
 » qui sera peut-être plus libéral: l'homme, de son côté,
 » peut toujours former un nouveau choix. Si sa maîtresse
 » devient grosse, il est le maître de tuer l'enfant, & de
 » continuer ses liaisons avec la mere, ou de l'abandon-
 » ner; mais s'il adopte l'enfant, & s'il ne lui ôte pas la
 » vie, il est censé marié, & il garde communément sa
 » femme le reste de ses jours. Aux yeux des O-Taïtiens,
 » ce n'est pas un crime de prendre une concubine plus
 » jeune, & de l'établir dans sa maison; il est toutefois

ANN. 1777.
 Décembre.

» bien plus commun de les voir changer de femmes , &
 » c'est une chose si ordinaire , qu'ils en parlent d'un ton
 » fort léger. Les *Erroes* sont des Insulaires des classes
 » supérieures , qui joignant à une humeur volage , des
 » moyens de se procurer de nouvelles femmes , voyagent
 » d'un canton à l'autre ou sur les îles voisines , & qui
 » ne se livrant pas à un attachement particulier , n'adop-
 » tent guères la maniere de vivre plus sédentaire & plus
 » tranquille dont je viens de parler. Cette vie licentieuse est
 » si analogue à leur disposition , que les plus jolis hommes
 » & les plus jolies femmes passent ordinairement leur jeu-
 » nesse dans une débauche qui déshonorerait les peu-
 » plades les plus sauvages , mais qui révolte sur-tout au
 » milieu d'une nation , qui offre , à d'autres égards , des
 » indices sûrs d'aménité & de tendresse (a) . Lorsqu'une

(a) Je crois avoir prouvé d'une maniere satisfaisante , dans les
 notes insérées plus haut , que les îles *Carolines* sont habitées par une
 peuplade de cette nation , que le Capitaine Cook a trouvé répandue
 si loin sur l'Océan Pacifique du Sud. Les îles des *Larrons* ou
 les îles *Marianes* gissent encore plus au Nord que les îles *Carolines* ,
 mais à peu de distance ; on conjecture , au premier coup-d'œil ,
 que les Insulaires de ce groupe viennent de la même race ; &
 en lisant l'histoire du Pere le Gobien , cette conjecture paroît une
 vérité. La Société des *Erroes* est ce qu'il y a de plus singulier dans
 les mœurs d'*O-Taïti* ; or le Pere le Gobien nous apprend qu'il
 existe une pareille Société aux îles des *Larrons*. Il dit : *Les Urritoes*
sont parmi eux les jeunes gens qui vivent avec des maîtresses , sans
vouloir s'engager dans les liens du mariage. Parce qu'on trouve aux
 îles des *Larrons* , comme à *O-Taïti* , *des jeunes gens qui vivent*
avec des maîtresses sans vouloir s'engager dans les liens du ma-

» femme *Erreoe* accouche, on applique à la bouche &
 » au nez de l'enfant un morceau d'étoffe mouillée qui le
 » suffoque.

ANN. 1777.
 Décembre.

riage, on ne pourroit pas en conclure que les mœurs de ces îles ont de la ressemblance; mais les jeunes gens des îles des *Larrons* & d'*O-Taïti*, qui menent une vie si licentieuse, formant une association séparée, désignée par un nom particulier, & ce nom étant le même dans les deux pays, cette conformité extraordinaire jointe à celle du langage, semble prouver, d'une manière incontestable, que les deux peuplades viennent de la même Tribu. On fait que le dialecte d'*O-Taïti* adoucit la prononciation de ses mots; & il faut observer qu'en retranchant une seule lettre, (la consonne T) le mot *Urritoes* des îles des *Larrons* ressemble beaucoup aux *Arrecoys* (selon l'orthographe de la Collection de *Hawkesworth*), ou aux *Erreoes*, (selon l'orthographe de M. *Anderfon*.) Cette conformité de son, seul moyen de comparaison entre deux langues parlées, est si frappante, qu'on peut y voir le même mot, sans s'exposer aux railleries des Critiques sévères.

Il est aisé de donner d'autres preuves pareilles, tirées de l'affinité du langage, en citant des mots d'un usage très-fréquent. Le *Gobien* ajoute que les Habitans des îles des *Larrons* adorent leurs morts sous le nom d'*Anitis*. Si on ôte la consonne *n*, il reste un mot qui ressemble beaucoup à celui d'*Eatooes*, très-commun dans les Voyages du Capitaine *Cook*, où il signifie une Divinité. Il n'est pas inutile de remarquer, que l'objet désigné aux îles des *Larrons* par le mot *Aniti*, est appelé *Tahutup* aux îles *Carolines*, où l'on adore aussi les Chefs après leur mort (Voyez les Observations du *Pere Cantova*, dans les *Lettres édifiantes & curieuses*, tome XV, pag. 309 & 310); & qu'en adoucissant ou retranchant les deux lettres d'un son fort, qui sont au commencement & à la fin de ce dernier mot, la prononciation de l'*Ahutu* des îles *Carolines*, de l'*Aniti* des îles des *Larrons*, & de l'*Eatooa* des îles de la Mer

» LES FEMMES contribuant beaucoup aux agrémens de
 ANN. 1777. » cette vie de plaisir, on est surpris qu'outre les humilia-
 Décembre.

Pacifique du Sud, se rapproche tellement qu'on y aperçoit une origine commune. Le Gobien nous apprend d'ailleurs que les Insulaires des *Marianes* donnent à leurs Chefs le nom de *Chamorris* ou de *Chamoris*. En adoucissant le *Ch* pour en faire un *T*, & en changeant en *l* le son aigre de *r*, (licence autorisée par une multitude d'exemples dans les Vocabulaires de ces différentes îles,) on a le *Tamolé* des îles *Carolines*, & le *Tamolao* ou le *Tamaha* des îles des *Amis*.

Si ces exemples tirés de l'affinité du langage, paroissent en trop petit nombre, des traits remarquables de conformité dans les coutumes & les institutions, acheveront de dissiper les doutes qui resteroient aux Lecteurs difficiles. 1.° Le Capitaine Cook a observé aux îles de la *Société* & à celles des *Amis*, trois classes distinctes; les Nobles, le moyen état, & le bas-peuple ou les domestiques. Le Gobien dit expressément qu'on remarque la même division aux îles des *Larrons*: *il y a trois états parmi les Insulaires, la Noblesse, le moyen & le menu.* 2.° Une multitude de faits rapportés dans les Voyages de M. Cook, prouvent que les Habitans des îles de la *Société* sont très-soumis à leur Chef. Le Gobien assure qu'il en est de même aux îles des *Larrons*. *La Noblesse est d'une fierté incroyable, & tient le peuple dans un abaissement qu'on ne pourroit imaginer en Europe.* 3.° Le Capitaine Cook a décrit fort en détail les amusemens des Insulaires de *Wateoo*, des îles des *Amis*, & des îles de la *Société*, & l'on peut comparer ses descriptions à ce passage de le Gobien: *les Habitans des îles des Larrons se divertissent à danser, courir, sauter, lutter, pour s'exercer & éprouver leurs forces. Ils prennent grand plaisir à raconter les aventures de leurs ancêtres, & réciter les vers de leurs Poètes.* 4.° On a vu que les femmes jouent un grand rôle dans les amusemens des

tions

itions dont on les accable, en ce qui a rapport aux ali-
mens, & à la maniere de les prendre, elles soient

ANN. 1777.
Décembre.

îles où M. Cook a abordé, & le Gobien dit des femmes des îles des Larrons : elles se mettent douze ou treize en rond, debout, sans se remuer. Dans cette attitude, elles chantent les vers fabuleux de leurs Poëtes, avec un agrément & une justesse qui plairoit en Europe. L'accord de leurs voix est admirable, & ne cède en rien à la musique concertée. Elles ont dans les mains de petites coquilles, dont elles se servent avec beaucoup de précision. Elles soutiennent leurs voix & animent leurs chants avec une action si vive, & des gestes si expressifs, qu'elles charment ceux qui les voient & qui les entendent. 5.° On lit dans le premier Voyage de M. Cook, tome II, page 235 de la Collection de Hawkesworth, que les Naturels des îles de la Société déposent, autour des endroits où ils enterrent leurs morts, des guirlandes du fruit du palmier & des feuilles de cocos, ainsi que d'autres choses consacrées particulièrement aux cérémonies funèbres, & qu'ils placent à peu de distance des provisions & de l'eau : les Naturels des îles des Larrons font, dit le Pere Gobien, quelques repas autour du tombeau, car on en élève toujours un sur le lieu où le corps est enterré, ou dans le voisinage; on le charge de fleurs, de branches de palmiers, de coquillages & de tout ce qu'ils ont de plus précieux. 6.° Les O - Taitiens (voyez la Collection de Hawkesworth, tome II, pag. 236 de l'original,) n'enterrent pas les crânes des Chefs avec le reste des os, mais ils les déposent dans des boîtes destinées à cet usage. On retrouve encore aux îles des Larrons cette coutume bizarre; car le Gobien dit expressément qu'ils gardent les crânes en leurs maisons, qu'ils mettent ces crânes dans de petites corbeilles, & que ces Chefs morts sont les Anitis auxquels les Prêtres adressent des prières. 7.° Le Capitaine Cook, en parlant du corps embaumé de Tee, observe que les O-Taitiens font usage d'huile de cocos, & d'autres ingrédients,

» traitées souvent avec une dureté ou plutôt une bruta-
 ANN. 1777. » lité qui semblent exclure la plus légère affection. Rien
 Décembre.

pour frotter les corps des défunts; le Gobien dit que les Habitans des îles des *Larrons* ont le même usage: *d'autres frottent les morts d'huile odoriférante.* 8.^o Les O-Taitiens croient à l'immortalité de l'ame; ils croient de plus qu'il y a dans l'autre monde deux endroits qui ont une sorte d'analogie avec notre paradis & notre enfer, mais ils ne supposent pas que les actions de cette vie influent en rien sur l'état futur. (Voyez la Collection de Hawkesworth, tome II, pag. 239 & 240 de l'original). On retrouve cette doctrine dans les détails insérés plus haut, (tome II, pag. 85), sur les opinions religieuses des Habitans des îles des *Amis*. Les Habitans des îles des *Larrons* ont le même système; *ils sont persuadés, dit le Gobien, de l'immortalité de l'ame; ils reconnoissent même un paradis & un enfer, dont ils se forment des idées assez bizarres; ce n'est point, selon eux; la vertu ni le crime qui conduit dans ces lieux-là; les bonnes ou les mauvaises actions n'y servent de rien.* 9.^o Je terminerai cette longue liste par une autre conformité plus singulière encore. On a vu, Livre I.^{er}, chap. VII, pag. 175 de ce troisième Voyage, que selon les Habitans de la *Nouvelle-Zélande*, l'homme qui a été tué & mangé par l'ennemi, est condamné à un feu éternel, tandis que les ames de tous ceux qui meurent de mort naturelle, montent à la demeure des Dieux. Les Naturels des îles *Larrons* ont aussi cette idée; selon le Gobien, *si on a le malheur de mourir de mort violente, on a l'enfer pour partage.*

Des rapports si frappans ne peuvent être l'effet du hasard: lorsqu'on les ajoute à l'affinité dans l'idiôme des diverses peuplades, dont j'ai cité des exemples au commencement de cette note, on paroît autorisé à conclure que les Habitans des îles découvertes par le Capitaine Cook dans l'Océan Pacifique du Sud,

» toute fois n'est plus ordinaire que de les voir impitoya-
 » blement battues par les hommes; & il est difficile d'expli-
 » quer ces violences, à moins qu'elles ne soient l'effet de
 » la jalousie, qui, de l'aveu des O-Taitiens, tourmente
 » quelquefois les deux sexes. J'adopterois cette explica-
 » tion volontiers; car, en bien des occasions, j'ai trouvé les
 » femmes plus sensibles aux charmes de la figure, qu'à
 » des vues d'intérêts; mais je dois avouer que même
 » alors elles paroissent à peine susceptibles de ces sen-
 » timens délicats que produit une tendresse mutuelle, &
 » qu'il y a moins d'amour platonique à *O-Taiti*, que
 » dans aucun autre pays du monde.

ANN. 1777.
 Décembre.

» DES IDÉES de propreté firent imaginer aux O-Taitiens
 » l'amputation ou l'incision du prépuce, & ils ont, dans
 » leur langue, une épithète injurieuse, pour ceux qui
 » n'observent pas cet usage. Lorsqu'il y a dans un district
 » cinq ou six petits garçons d'un âge convenable, le
 » pere de l'un d'eux va en avertir le Tahoua, ou l'un des
 » savans du pays; le Tahoua, suivi d'un domestique, mene
 » les petits garçons au sommet d'une colline; après avoir

& ceux que les Espagnols ont trouvé aux îles des *Larrons* ou aux
Marianes, dans l'hémisphère septentrional, ont tiré leur langue,
 leurs usages & leurs opinions d'une source commune, & qu'on
 peut les regarder comme des Tribus dispersées d'une même
 Nation.

Voyez l'Histoire des îles *Marianes*, par le Pere le Gobien,
 Liv. II, ou l'Extrait de cet Ouvrage, dans l'*Histoire des Naviga-
 tions aux Terres Australes*, tome II, pages 492 - 512.

» traitées souvent avec une dureté ou plutôt une bruta-
 ANN. 1777. » lité qui semblent exclure la plus légère affection. Rien
 Décembre.

pour frotter les corps des défunts ; le Gobien dit que les Habitans des îles des *Larrons* ont le même usage : *d'autres frottent les morts d'huile odoriférante*. 8.^o Les O-Taïtiens croient à l'immortalité de l'ame ; ils croient de plus qu'il y a dans l'autre monde deux endroits qui ont une sorte d'analogie avec notre paradis & notre enfer, mais ils ne supposent pas que les actions de cette vie influent en rien sur l'état futur. (Voyez la Collection de Hawkesworth, tome II, pag. 239 & 240 de l'original). On retrouve cette doctrine dans les détails insérés plus haut, (tome II, pag. 85), sur les opinions religieuses des Habitans des îles des *Amis*. Les Habitans des îles des *Larrons* ont le même système ; *ils sont persuadés, dit le Gobien, de l'immortalité de l'ame ; ils reconnoissent même un paradis & un enfer, dont ils se forment des idées assez bizarres ; ce n'est point, selon eux ; la vertu ni le crime qui conduit dans ces lieux-là ; les bonnes ou les mauvaises actions n'y servent de rien*. 9.^o Je terminerai cette longue liste par une autre conformité plus singulière encore. On a vu, Livre I.^{er}, chap. VII, pag. 175 de ce troisième Voyage, que selon les Habitans de la *Nouvelle-Zélande*, l'homme qui a été tué & mangé par l'ennemi, est condamné à un feu éternel, tandis que les ames de tous ceux qui meurent de mort naturelle, montent à la demeure des Dieux. Les Naturels des îles *Larrons* ont aussi cette idée ; selon le Gobien, *si on a le malheur de mourir de mort violente, on a l'enfer pour partage*.

Des rapports si frappans ne peuvent être l'effet du hasard : lorsqu'on les ajoute à l'affinité dans l'idiôme des diverses peuplades, dont j'ai cité des exemples au commencement de cette note, on paroît autorisé à conclure que les Habitans des îles découvertes par le Capitaine Cook dans l'Océan Pacifique du Sud,

» toutefois n'est plus ordinaire que de les voir impitoya-
 » blement battues par les hommes; & il est difficile d'expli-
 » quer ces violences, à moins qu'elles ne soient l'effet de
 » la jalousie, qui, de l'aveu des O-Taïtiens, tourmente
 » quelquefois les deux sexes. J'adopterois cette explica-
 » tion volontiers; car, en bien des occasions, j'ai trouvé les
 » femmes plus sensibles aux charmes de la figure, qu'à
 » des vues d'intérêts; mais je dois avouer que même
 » alors elles paroissent à peine susceptibles de ces sen-
 » timens délicats que produit une tendresse mutuelle, &
 » qu'il y a moins d'amour platonique à O-Taïti, que
 » dans aucun autre pays du monde.

ANN. 1777.
 Décembre.

» DES IDÉES de propreté firent imaginer aux O-Taïtiens
 » l'amputation ou l'incision du prépuce, & ils ont, dans
 » leur langue, une épithète injurieuse, pour ceux qui
 » n'observent pas cet usage. Lorsqu'il y a dans un district
 » cinq ou six petits garçons d'un âge convenable, le
 » père de l'un d'eux va en avertir le Tahoua, ou l'un des
 » savans du pays; le Tahoua, suivi d'un domestique, mene
 » les petits garçons au sommet d'une colline; après avoir

& ceux que les Espagnols ont trouvé aux îles des *Larrons* ou aux
Marianes, dans l'hémisphère septentrional, ont tiré leur langue,
 leurs usages & leurs opinions d'une source commune, & qu'on
 peut les regarder comme des Tribus dispersées d'une même
 Nation.

Voyez l'Histoire des îles *Marianes*, par le Pere le Gobien,
 Liv. II, ou l'Extrait de cet Ouvrage, dans l'*Histoire des Naviga-
 tions aux Terres Australes*, tome II, pages 492 - 512.

ANN. 1777.
Décembre.

» donné à l'un d'eux une attitude propre à l'opération ;
 » il introduit un morceau de bois au-dessous du prépuce,
 » & il lui dit de regarder de tel côté une chose bien
 » curieuse: tandis que le jeune homme est occupé d'un
 » autre objet , le Prêtre coupe avec une dent de requin
 » & ordinairement d'un seul coup, le prépuce établi sur
 » le morceau de bois ; il sépare ensuite ou plutôt il re-
 » plie en arriere les parties divisées , & ayant bandé la
 » plaie, il fait la même opération au reste des jeunes gens.
 » Les nouveaux circoncis se baignent cinq jours après ;
 » on ôte leurs bandages & on nettoie leur plaie ; le
 » dixieme jour ils se baignent de nouveau & ils se por-
 » tent bien ; mais la partie où s'est faite l'incision offre
 » encore une grosseur, & le *Tahoua* , toujours suivi
 » d'un domestique , mene une seconde fois les petits
 » garçons sur la colline ; y allume du feu, & il place
 » le prépuce entre deux pierres chaudes , il le presse
 » doucement, ce qui détruit la grosseur. Les nouveaux
 » circoncis retournent alors chez eux, la tête & le corps
 » ornés de fleurs odoriférantes ; leurs peres donnent à
 » l'Opérateur des cochons & des étoffes, & ils propor-
 » tionnent la récompense à son habileté ; s'ils sont pauvres,
 » la famille se charge du présent.

» LE SYSTÈME religieux des O-Taitiens est fort éten-
 » du & singulier sur un grand nombre de points: mais il
 » y a peu d'individus du bas-peuple qui le connoissent
 » parfaitement : cette connoissance se trouve sur-tout
 » parmi les Prêtres , dont la classe est très-nombreuse.
 » Ils croient qu'il y a plusieurs Dieux , dont chacun est

» très-puissant , mais ils ne paroissent pas admettre une
 » Divinité supérieure aux autres. Les différens districts
 » & les diverses îles des environs , ayant des Dieux
 » divers , les Habitans de chacun de ces districts , & de
 » chacune de ces terres imaginent sans doute avoir choisi
 » le plus respectable , ou du moins une Divinité revêue
 » d'assez de pouvoir pour les protéger , & pour fournir
 » à tous leurs besoins. Si ce Dieu ne satisfait pas leurs
 » espérances , ils ne pensent pas qu'il soit impie d'en
 » changer : c'est ce qui est arrivé dernièrement à *Tiar-*
 » *raboo* , où l'on a substitué aux deux Divinités ancien-
 » nes , *Oraa (a)* , Dieu de *Bolabola* , peut-être parce
 » qu'il est le protecteur d'une peuplade qui a été triom-
 » phante à la guerre ; & comme , depuis cette époque ,
 » ils ont eu des succès contre la Tribu d'*O-Taïti-nooe* ,
 » ils attribuent leurs victoires à *Oraa* , qui , selon leur ex-
 » pression , combat pour eux.

ANN. 1777.
 Décembre.

» ILS SERVENT leurs Dieux avec une assiduité remar-
 » quable : outre que les grands *Whattas* , c'est-à-dire ,
 » les endroits des *Morai* , où l'on dépose les offrandes ,
 » sont ordinairement chargés d'animaux & de fruits , on
 » rencontre peu de maisons qui n'en aient pas un petit
 » dans leur voisinage. Les habitans des îles de *la Société*
 » sont , sur ces matieres , d'une rigidité si scrupuleuse ,
 » qu'ils ne commencent jamais un repas , sans mettre de

(a) On trouve encore ici le même mot écrit d'une manière diffé-
 rente , par M. Anderson & le Capitaine Cook. Le dernier , ainsi
 qu'on l'a vu plus haut , écrit *Olla* .

ANN. 1777.
Décembre.

» côté un morceau pour l'*Eatooa*. Le sacrifice humain
 » dont nous avons été témoins durant ce voyage, montre
 » assez jusqu'où ils portent leur zèle religieux & leur fa-
 » natisme. Il paroît sûr, que les sacrifices humains revien-
 » nent fréquemment ; ils ont peut-être recours à cet
 » expédient abominable, quand ils éprouvent des con-
 » tretens fâcheux ; car ils nous demanderent, si l'un de
 » nos gens, détenu en prison à l'époque où nous nous
 » trouvions arrêtés par des vents contraires, étoit *Ta-*
 » *boo* ? Leurs prières sont aussi très-fréquentes, ils les
 » chantent à-peu-près sur le même ton que les ballades
 » de leurs jeux. On apperçoit encore l'infériorité des
 » femmes dans les pratiques religieuses ; on les oblige à
 » se découvrir en partie, lorsqu'elles passent devant les
 » *Morais*, ou à faire un long détour pour éviter les lieux
 » destinés au culte public. Selon leur mythologie, Dieu
 » n'est pas censé leur accorder toujours des bienfaits sans
 » jamais les oublier, & sans permettre qu'il leur arrive
 » du mal ; cependant lorsqu'ils essuyent des malheurs,
 » ils semblent y voir les effets d'un être malfaisant, qui
 » veut leur nuire. Ils disent qu'*Eteé*, est un esprit mal-
 » faisant qui leur fait quelquefois du mal ; ils lui présen-
 » tent des offrandes, ainsi qu'à leur Dieu ; mais ce qu'ils
 » redoutent des êtres invisibles, se borne à des choses pure-
 » ment temporelles.

» ILS CROIENT que l'ame est immatérielle & immor-
 » telle. Ils disent qu'elle voltige autour des lèvres du
 » mourant, pendant les dernières angoisses, & qu'elle
 » monte ensuite auprès du Dieu, qui la réunit à sa pro-

» pre substance, ou, selon leur expression, qui la mange ;
 » qu'elle demeure quelque tems dans cet état ; qu'elle
 » passe ensuite au lieu destiné à la réception de toutes
 » les ames humaines ; qu'elle y vit au milieu d'une nuit
 » éternelle, ou, comme ils le disent quelquefois, au milieu
 » d'un crépuscule qui ne finit jamais. Ils ne pensent pas
 » que les crimes commis sur la terre, soient punis après
 » la mort d'une maniere permanente ; car le Dieu mange
 » indifféremment les ames des bons & celles des méchans.
 » Mais il est sûr qu'ils regardent cette réunion à la Divi-
 » nité, comme une purification nécessaire, pour arriver
 » à l'état de bonheur ; en effet, selon leur doctrine, si
 » un homme s'abstient des femmes, quelques mois avant
 » de mourir, il passe tout de suite dans sa demeure éter-
 » nelle, sans avoir besoin de cette union préliminaire ; ils
 » imaginent qu'il est assez purifié par cette abstinence,
 » & affranchi de la loi générale.

ANN. 1777.
 Décembre.

» TOUTEFOIS ils sont loin de se former sur le bonheur
 » de l'autre vie, les idées sublimes que nous offrent notre
 » Religion & même notre raison. L'Immortalité est le seul
 » privilège important qu'ils semblent espérer ; car s'ils
 » croient les ames dépouillées de quelques-unes des pas-
 » sions qui les animoient tandis qu'elles se trouvoient
 » réunies au corps, ils ne supposent pas qu'elles en soient
 » absolument affranchies. Aussi les ames qui ont été enne-
 » mies sur la terre, se livrent-elles des combats lors-
 » qu'elles se rencontrent ; mais il paroît que ces démêlés
 » n'aboutissent à rien, puisqu'elles sont réputées invulné-
 » rables. Ils ont la même idée de la rencontre d'un homme

ANN. 1777.
Décembre.

» & d'une femme. Si le mari meurt le premier, il recon-
 » noît l'ame de son épouse, dès le moment où elle arrive
 » dans la terre des Esprits; il se fait reconnoître dans
 » une maison spacieuse, appelée *Tourova*, où se rassem-
 » blent les ames des morts, pour se divertir avec les
 » Dieux. Les deux époux vont ensuite occuper une habi-
 » tation séparée, où ils demeurent à jamais & où ils font
 » des enfans; au reste, ils ne procréent que des êtres
 » spirituels, car leur mariage & leurs embrassemens ne
 » sont pas les mêmes que ceux des êtres corporels.

» LEURS IDÉES sur la Divinité sont d'une extravagance
 » absurde. Ils la croient soumise au pouvoir de ces mêmes
 » Esprits à qui elle a donné l'être; ils imaginent que ces
 » Esprits la mangent souvent, mais ils lui supposent la
 » faculté de se reproduire. Ils emploient sans doute ici
 » l'expression de manger, parce qu'ils ne peuvent parler
 » des choses immatérielles, sans recourir à des objets
 » matériels. Ils ajoutent que la Divinité demande aux
 » Esprits assemblés dans le *Tourova*, s'ils ont le projet de
 » la détruire; que si les Esprits ont pris cette résolution,
 » elle ne peut la changer. Les Habitans de la terre se
 » croient instruits de ce qui se passe dans la région des
 » Esprits, car à l'époque où la lune est dans son dé-
 » clin, ils disent que les Esprits mangent leur *Eatooa*,
 » & que la reproduction de l'*Eatooa* avance, lorsque la
 » lune est dans son plein. Les Dieux les plus puissans sont
 » sujets à cet accident, ainsi que les Divinités subalternes.
 » Ils pensent aussi qu'il y a d'autres endroits destinés à
 » recevoir les ames après la mort. Ceux, par exemple,
 » qui

» qui se noient dans la mer, y demeurent au sein des
 » flots; ils y trouvent un beau pays, des maisons, &
 » tout ce qui peut les rendre heureux. Ils soutiennent de
 » plus que tous les animaux, que les arbres, les fruits &
 » même les pierres, ont des ames, qui, à l'instant de la
 » mort ou de la dissolution, montent auprès de la Divi-
 » nité, à laquelle ces substances s'incorporent d'abord,
 » pour passer ensuite dans la demeure particuliere qui
 » leur est destinée.

ANN. 1777.
 Décembre.

» ILS SONT PERSUADÉS que la pratique exacte de leurs
 » devoirs religieux, leur procure toute sorte d'avantages
 » temporels; & comme ils assurent, que l'action puissante
 » & vivifiante de l'esprit de Dieu est répandue par-tout,
 » on ne doit pas s'étonner s'ils ont une foule d'idées
 » superstitieuses, sur ses opérations. Ils disent que les morts
 » subites, & tous les autres accidens, sont l'effet de l'action
 » immédiate de quelque Divinité. Si un homme se heurte
 » contre une pierre, & se blesse l'orteil, ils attribuent la
 » meurtrissure à l'*Eatooa*; en sorte que, selon leur mytho-
 » logie, ils marchent réellement sur une terre enchan-
 » tée. Ils tressaillent pendant la nuit, lorsqu'ils appro-
 » chent d'un *Toopapao*, où sont exposés les morts,
 » ainsi que les hommes ignorans & superstitieux de nos
 » contrées de l'*Europe*, redoutent les Esprits, à la vue
 » d'un Cimetiere. Ils croient aussi aux songes, qu'ils pren-
 » nent pour des avis de leur Dieu, ou des Esprits de
 » leurs Amis défunts, & ils supposent le don de prédire
 » l'avenir à ceux qui ont des rêves; au reste, ils n'attri-
 » buent qu'à quelques personnes ce don de prophétie.

ANN. 1777.
 Décembre.

» Omai prétendoit l'avoir; il nous dit le 26 Juillet 1776,
 » que l'ame de son pere l'avoit averti en songe, qu'il
 » descendroit à terre dans trois jours; mais il ne put
 » triompher à l'occasion de sa prophétie, car nous n'arri-
 » vâmes à *Ténériffe* que le premier Août. La réputation
 » de ceux qui ont des songes approche beaucoup de celle
 » de leurs Prêtres & de leurs Prêtresses inspirés, auxquels
 » ils ajoutent une foi aveugle, & dont ils suivent les déci-
 » sions, toutes les fois qu'ils forment un projet important.
 » Opoony respecte beaucoup la Prêtresse qui lui persuada
 » d'envahir *Ulietea*, & il ne va jamais à la guerre sans la
 » consulter. Ils adoptent de plus, à quelques égards, notre
 » vieille doctrine de l'influence des Planètes, du moins ils
 » régient, en certains cas, leurs délibérations publiques
 » sur les aspects de la Lune: par exemple, ils entrepren-
 » nent une guerre, & ils comptent sur des succès, lorsque
 » cette Planète est couchée horizontalement, ou fort
 » inclinée dans sa partie convexe, après son renouvel-
 » lement.

» LEUR SYSTÈME sur la création de l'univers, est em-
 » brouillé, obscur & extravagant, comme on l'imagine
 » bien. Ils disent qu'une Déesse ayant un bloc ou une
 » masse de terre suspendue à une corde, la lança loin
 » d'elle, & en répandit aux environs des morceaux, tels
 » qu'*O-Taïti* & les îles voisines, dont les divers habi-
 » tans viennent d'un homme & d'une femme établis à
 » *O-Taïti*. Il ne s'agit cependant que de la création
 » immédiate de leur contrée; car ils admettent une créa-
 » tion universelle antérieure à celle-ci, & ils croient à

» l'existence de plusieurs terres qu'ils ne connoissent
 » que par tradition ; mais leurs idées s'arrêtent à *Ta-*
 » *tooma* & à *Tapuppa*, pierres & rochers mâle & fe-
 » melle, qui forment le noyau du globe, ou qui sou-
 » tiennent l'assemblage de terre & d'eau jetté à sa sur-
 » face. *Tatooma* & *Tapuppa* produisirent *Totorro*, qui
 » fut tué & décomposé en terre, & ensuite *O-Toïa* &
 » *Oroo*, qui s'épousèrent & qui donnerent d'abord nais-
 » sance à une terre, & ensuite à une race de Dieux.
 » *O-Taïa* fut tué, & *Oroo*, qui étoit de l'espèce fe-
 » melle, épousa un Dieu, son fils, appelé *Teerra*, à
 » qui elle ordonna de créer de nouvelles terres, les ani-
 » maux & les différentes espèces de comestibles, qu'on
 » trouve sur le Globe, ainsi que le firmament, sou-
 » tenu par des hommes, appelés *Teeferai*. Les taches
 » qu'on observe dans la Lune, sont, à leurs yeux, des
 » bocages d'une sorte d'arbres qui croissoient jadis à
 » *O-Taïi* ; ces arbres ayant été détruits par un acci-
 » dent, leurs semences furent portées dans la Lune par
 » des colombes.

» Ils ont d'ailleurs une multitude de légendes religieuses
 » & historiques ; l'une des dernières a rapport à l'usage
 » de manger de la chair humaine, & je vais en donner
 » le précis. Deux hommes, appelés *Taheei*, seul nom
 » qu'ils emploient pour désigner des Cannibales, vivoient
 » à *O-Taïi* il y a bien long-tems : on ne savoit
 » pas d'où ils sortoient, ni comment ils étoient arrivés
 » dans l'île. Ils habitoient les montagnes qu'ils avoient
 » coutume de quitter pour venir tuer les gens du pays ;

ANN. 1777.
Décembre.

„ils mangeoient ensuite les hommes qu'ils massacroient ;
 „ & ils arrêtoient les progrès de la population. Deux
 „ freres résolurent de détruire ces monstres formidables ,
 „ & ils imaginèrent un stratagème qui leur réussit. Ils
 „ habitoient aussi les montagnes , un peu au-dessus des
 „ *Tahecai* , & ils occupoient un poste , d'où ils pou-
 „ voient leur parler sans trop exposer leurs jours. Ils
 „ les inviterent à un repas que les *Tahecai* accep-
 „ terent de bon cœur ; ayant fait chauffer des
 „ pierres , ils les mirent dans du *Mahee* , & ils dirent
 „ à l'un des *Tahecai* d'ouvrir la bouche : le *Tahecai*
 „ ouvrit la bouche ; on y laissa tomber un de ces mor-
 „ ceaux de *Mahee* & on y versa de l'eau , laquelle , en
 „ se mêlant avec la pierre chaude , produisit un bouil-
 „ lonnement qui tua le monstre quelque tems après. Les
 „ deux freres voulurent engager l'autre à faire la même
 „ chose ; mais le second Cannibale , frappé du bouillon-
 „ nement de l'estomac de son camarade , les remer-
 „ cia ; on l'assura que le *Mahee* étoit excellent , & que
 „ ce bouillonnement passeroit bien vite , & il fut si
 „ crédule , qu'il ouvrit la bouche & subit le sort du pre-
 „ mier. Les Naturels alors les couperent en morceaux ,
 „ qu'ils enterrèrent , & ils donnerent , par reconnoissan-
 „ ce , le gouvernement de l'île aux deux freres. Les *Ta-*
 „ *hecais* résidoient dans le district appelé *Whapaneeoo* ,
 „ & on y trouve encore aujourd'hui un arbre à pain ,
 „ qui , dit-on , leur appartenoit. Une femme qui vivoit
 „ avec eux , avoit deux dents d'une grosseur prodigieuse ;
 „ après leur mort , elle alla s'établir à *O-Taha* , & les
 „ Insulaires la mirent au nombre de leurs déesses , lors-

» qu'elle eut rendu le dernier soupir. Elle ne mangeoit
 » pas de la chair humaine comme ses deux époux; mais,
 » d'après la grandeur de ses dents, on donne le nom
 » de *Taheei* à tout animal qui a un aspect farouche
 » ou de larges crocs.

ANN. 1777.
 Décembre.

» ON DOIT AVOUER que cette Histoire a la vraisem-
 » blance de celle d'Hercule, détruisant l'Hydre, ou des
 » Tueurs de Géants; dont parlent les Romanciers des der-
 » nières siècles; mais j'y trouve aussi peu de moralité, que
 » dans la plupart des vieilles fables de la même espèce,
 » reçues comme des vérités par des peuples ignorans;
 » dont la civilisation peut être comparée, à quelques
 » égards, à la civilisation des Naturels des îles de *la*
 » *Société*. Elle est d'ailleurs heureusement imaginée, car
 » elle exprime l'aversion & l'horreur qu'inspirent ici les
 » Cannibales. Plusieurs raisons feroient croire cependant
 » que les Habitans de ces îles mangeoient jadis de la
 » chair humaine. J'interrogeai Omaï sur ce point; il
 » soutint de la manière la plus positive, que je me
 » trompois, mais il me conta un fait dont il avoit été
 » témoin, & qui confirme presque cette opinion. Un
 » grand nombre de ses parens & de ses alliés furent tués
 » à l'époque où la peuplade de *Bolabola* battit celle de
 » *Huaheine*. Un homme de sa famille eut ensuite occasion
 » de se venger; il battit à son tour les Insulaires de
 » *Bolabola*, & coupant un morceau de la cuisse de l'un
 » de ses ennemis, il le rôtit, & il le mangea. M. Cook
 » a raconté plus haut, qu'on offre au Roi un œil du
 » malheureux qu'on sacrifie aux Dieux, & nous n'avons

310 TROISIEME VOYAGE

ANN. 1777.
Décembre.

» pu nous empêcher de voir dans cet usage les restes d'une
» coutume qui étoit, jadis, beaucoup plus étendue, & dont
» cette cérémonie emblématique rappelle le souvenir.

» Le Roi est investi du *Maro*, il préside aux sacri-
» fices humains ; & il paroît que ce sont là les privilèges
» distinctifs de sa Souveraineté. Il faut peut-être y ajouter
» celui de sonner d'une conque, qui produit un son très-
» éclatant. Dès qu'il donne ce signal, tous ses sujets sont
» obligés de lui apporter des comestibles de différentes
» espèces, en proportion de leurs facultés. Son nom seul
» leur inspire un respect, qui va jusqu'à l'extravagance ;
» & il les rend quelquefois cruels. Lorsqu'on le revêt du
» symbole de la Royauté, s'il y a dans la langue des
» mots qui aient de la ressemblance avec celui de *Maro*,
» on les change, & on en substitue d'autres : l'homme qui
» a ensuite la hardiesse de ne pas se soumettre au chan-
» gement, & de continuer à se servir des mots pro-
» crits, est sur-le-champ mis à mort, avec toute sa
» famille. On traite d'une manière aussi barbare ceux
» qui s'avisent d'appeler un animal, du nom du Prince.
» D'après cet usage, Omai fut toujours indigné de
» voir que les Anglois donnent, à des chevaux ou à des
» chiens, les noms d'un Prince, ou d'une Princesse. Au
» reste, tandis que les O-Taïtiens punissent de mort
» quiconque emploie légèrement le nom de leur Souve-
» rain, ils se contentent de confisquer les terres & les
» cabanes de ceux qui outragent son administration.

» Le Roi a, dans chaque District, des maisons qui lui

» appartiennent; & il n'entre jamais dans la maison d'un
 » de ses sujets. Si un accident l'oblige à s'écarter de cette
 » règle, on brûle la maison qu'il a honoré de sa pré-
 » sence, ainsi que tous les meubles qu'elle renferme. Non-
 » seulement ses sujets se découvrent devant lui, jusqu'à
 » la ceinture; mais lorsqu'il est quelque part on dresse,
 » dans les environs, un porceau, garni d'une pièce d'étoffe,
 » auquel ils rendent les mêmes honneurs. Les Naturels
 » des deux sexes se découvrent également jusqu'à la
 » ceinture, devant ses freres; mais les femmes seules se
 » découvrent devant les femmes du sang Royal. En un
 » mot, ils portent jusqu'à la superstition, leur respect
 » pour le Roi, & sa personne est presque sacrée à leurs
 » yeux. Il doit peut-être, à ces préjugés, la possession
 » tranquille de ses Domaines. Les Naturels du District
 » de *Tiarraboo* conviennent qu'il a droit aux mêmes
 » honneurs parmi eux, quoique leur Chef particulier
 » leur paroisse plus puissant, quoiqu'ils le supposent hé-
 » ritier du Gouvernement de l'île, en cas de l'extinction
 » de la famille Royale actuelle. Il est assez vraisemblable
 » que *Waheia-Dooa* deviendrait en effet Souverain de
 » toute la contrée; car outre *Tiarraboo*, il est le maître
 » de plusieurs Districts d'*Opooreeno*. Ses Domaines
 » égalent presque, en étendue, ceux d'*O-Too*, & la
 » portion de l'île, à laquelle il dicte des Loix, est d'ail-
 » leurs la plus peuplée & la plus fertile. Ses sujets ont
 » donné des preuves de leur supériorité; ils ont rem-
 » porté des victoires fréquentes sur ceux d'*O-Taiti-Nooc*;
 » & ils affectent de parler de leurs voisins, comme d'une

ANN. 1777.
 Décembre.

ANN. 1777.
 Décembre.

» troupe de Guerriers méprisables , qu'il seroit aisé de
 » battre si leur Chef vouloit déclarer la guerre.

» APRÈS l'*Eree-de-Hoi* & sa famille, viennent les
 » *Erees* ou les Chefs, revêtus de quelque pouvoir,
 » ensuite les *Manohone* ou les Vassaux, & les *Teous* ou
 » *Touous*, c'est-à-dire les Domestiques, ou plutôt
 » les Esclaves. Les hommes de chacune de ces classes
 » se lient, selon l'institution primitive, avec des fem-
 » mes de leur Tribu; mais s'ils ont des privautés avec
 » des femmes d'un rang inférieur, & s'il résulte un en-
 » fant de ce commerce, on laisse la vie à l'enfant, qui
 » prend le rang de son pere, à moins qu'il ne doive le
 » jour à un *Eree*; car on le tue dans ce dernier cas. Si
 » une femme de condition se lie avec un homme d'une
 » classe inférieure, on tue ses enfans; & on met à mort
 » le *Teou*, qui est surpris dans une intrigue avec une
 » femme du sang Royal. Le fils de l'*Eree-de-Hoi*
 » succède aux titres & aux honneurs de son pere, dès le
 » moment de sa naissance; si le Roi meurt sans enfans,
 » le Gouvernement passe à son frere. Dans les autres
 » familles, les biens passent toujours au fils aîné; mais il
 » est obligé de fournir à l'entretien de ses freres & de
 » ses sœurs, à qui on accorde une portion de ses
 » Domaines.

» DES RUISSEAUX ou de petites collines, qui en bien
 » des endroits se prolongent dans la mer, servent ordi-
 » nairement de bornes aux divers cantons d'*O-Taiii*. De
 » grosses

» grosses pierres marquent les Domaines particuliers : le
 » dérangement d'une de ces pierres produit des querel-
 » les , qui se décident par les armes : chaque parti met
 » alors ses amis en campagne : mais si l'on porte ses plain-
 » tes à l'*Erec-de-Hoi* , le Roi termine le différend à
 » l'amiable. Toutefois le délit dont il est ici question ,
 » n'est pas commun , & une longue possession , semble
 » assurer les propriétés des *O-Taïtiens* , aussi-bien que
 » les Loix les plus sévères des autres contrées. Un ancien
 » usage remet à la vengeance des particuliers , les crimes
 » qui n'intéressent pas la Communauté ; & on ne dénonce
 » point ces délits aux Chefs. Ils semblent croire que la
 » personne offensée ou lésée prononcera , d'une manière
 » aussi équitable , que des indifférens ; & les châtimens
 » décernés aux crimes de toutes espèces , étant connus
 » dès long-temps , on lui permet de les infliger , sans
 » avoir à répondre de sa conduite. Ainsi , lorsqu'on sur-
 » prend un voleur , ce qui en général arrive pendant la
 » nuit , l'homme qu'il a volé peut le tuer sur-le-champ ;
 » & si on en demande des nouvelles , il lui suffit , pour
 » sa justification , de dire les raisons qu'il a eu de lui
 » donner la mort. Au reste , on ne punit guere les voleurs
 » avec cette sévérité , à moins qu'ils ne dérobent des
 » choses réputées très-précieuses , telles que des pièces
 » de corps , & des cheveux tressés. Si un voleur s'enfuit
 » après avoir pris des étoffes ou même des cochons , &
 » qu'on le découvre ensuite , on ne le punit point , lors-
 » qu'il promet de rendre la même quantité d'étoffes ou
 » le même nombre de cochons. On lui pardonne quelque-
 » fois , quand il s'est tenu caché plusieurs jours , ou il en est

ANN. 1777.
 Décembre.

» quitte pour une légère bastonnade. Si un Insulaire en
 » tue un autre dans une querelle, les amis du défunt se
 » réunissent, & ils attaquent le meurtrier & ses parti-
 » sans : s'ils triomphent, ils s'emparent de la maison,
 » des terres & des meubles du meurtrier; mais s'ils sont
 » vaincus, leur richesses tombent au pouvoir du vain-
 » queur. Si un *Manahoune* tue le *Touou* ou l'Esclave
 » de l'un des Chefs, celui-ci détache des gens, qui
 » s'emparent des terres & de la maison du meurtrier,
 » lequel se réfugie dans un autre canton de l'île, ou
 » sur une des îles voisines. Il revient quelques mois après,
 » & trouvant son troupeau de cochons beaucoup au-
 » gmenté, il en offre une portion, avec des plumes
 » rouges, & d'autres choses précieuses, au Maître du
 » *Touou*, qui accepte ordinairement cette compen-
 » sation, & qui lui permet de rentrer en possession de
 » sa maison & de ses terres. Cet arrangement est le
 » comble de la vénalité & de l'injustice : le meurtrier de
 » l'Esclave ne semble se cacher, qu'afin de tromper la
 » classe inférieure du peuple; il ne paroît pas que le
 » Chef ait la moindre autorité pour le punir, & on ne
 » peut voir ici qu'un complot, entre le *Manahoune* &
 » son Supérieur, pour satisfaire la vengeance du premier,
 » & la cupidité du second. Au reste, on ne doit pas être
 » surpris que l'homicide soit regardé comme un délit si-
 » léger, dans un pays, où le meurtre de ses propres en-
 » sans, n'est pas réputé criminel. Je leur ai parlé à diverses
 » reprises de cette barbarie atroce, qui blesse les sentimens
 » de la nature; je leur ai demandé si elle n'excitoit pas
 » l'indignation des Chefs & des Principaux de l'île, &

ANN. 1777.
 Décembre.

» si on ne la punissoit pas : ils m'ont toujours répondu
 » que le Chef ne pouvoit ni ne vouloit intervenir, & que
 » chacun a le droit de faire ce qu'il veut de ses enfans.

ANN. 1777.
 Décembre.

» QUOIQ'ON trouve en général, sur les îles des en-
 » viron, les mêmes productions, la même race d'hom-
 » mes, les mêmes usages & les mêmes mœurs qu'à
 » *O-Taïti*, on y observe néanmoins un petit nombre
 » de différences, qu'il est à propos d'indiquer. Elles
 » serviront peut-être un jour à en faire appercevoir de
 » plus grandes.

» LA PETITE ÎLE de *Mataia* ou d'*Osnabrug*, qui
 » gît vingt lieues à l'Est d'*O-Taïti*, & qui appartient
 » à un Chef *O-Taïtien*, auquel elle paie des tribus,
 » emploie un dialecte différent de celui d'*O-Taïti*. Ses
 » Habitans portent leurs cheveux très-longs, & lorsqu'ils
 » se battent, ils couvrent leurs bras avec une substance
 » garnie de dents de requin, & leur corps, avec une
 » peau de poisson, qui ressemble à du chagrin : ils se
 » parent d'ailleurs avec des coquilles, de perles polies,
 » qui sont éblouissantes au soleil; & ils en ont une très-
 » large, qui leur tient lieu de bouclier ou de cuirasse.

» LA LANGUE des *O-Taïtiens* a beaucoup de mots
 » & même de phrases, qui ne ressemblent point du tout
 » à l'idiôme des îles situées à l'Est. Leur île produit une
 » quantité considérable d'un fruit délicieux, auquel nous
 » donnâmes le nom de pommes, & qu'on ne trouve sur
 » aucune des autres, excepté à *Eimeo*. Elle aussi l'avan-

316 TROISIEME VOYAGE

ANN. 1777.
 » tage de produire un bois odoriférant, appelé *Eahoi*, qui
 Décembre. » est fort estimé sur les terres des environs; il ne croit pas
 » même à *Tiarraboo*, ou dans la péninsule Sud-Est, contigue
 » au District d'où on le tire. *Huaheine* & *Eimeo* sont
 » les îles qui fournissent le plus d'ignames. Un oiseau
 » particulier, que ses plumes blanches rendent très-
 » précieux, fréquente les collines de *Mourooa*, &
 » quoique cette terre soit plus éloignée d'*O-Taii* &
 » d'*Eimeo*, que le reste des îles de la *Société*, on y voit
 » quelques-unes des pommes dont je parlois tout-à-
 » l'heure.

» LA RELIGION des îles de la *Société* est la même en
 » général; cependant chacune d'elles a un Dieu tutélaire
 » particulier. Voici la liste de ces Divinités particulières;
 » je l'ai faite d'après les meilleurs renseignemens que j'ai
 » pu me procurer.

Dieux des îles de la Société.

A <i>Huaheine</i> ,	Tanne.
A <i>Ulietea</i> ,	Ooro.
A <i>Otaha</i> ,	Tanne.
A <i>Bolabola</i> ,	Oraa.
A <i>Mourooa</i> ,	Oroo, Ec Weiahoo.
A <i>Toobae</i> ,	Tamouee.
A <i>Tabooymanoo</i> ou à l'île de <i>Saunders</i> , qui est soumise à <i>Huaheine</i> ,	Taroa.
A <i>Eimeo</i> ,	Oroo hadoo.

A O-Taïiti,	$\left\{ \begin{array}{l} \text{O-Taïiti,} \\ \text{Nooc,} \\ \text{Tiaraboo,} \end{array} \right\}$	Ooro.	$\left\{ \begin{array}{l} \text{que les Insulaires} \\ \text{ont chassé depuis} \\ \text{peu pour y substi-} \\ \text{tuer Oraa, Dieu} \\ \text{de Bolabola.} \end{array} \right\}$
		Opoona & Watooteerec.	
A Mataia ou à l'île d'Ofnabrug,	$\left\{ \begin{array}{l} \text{Tooboo, Toobooai,} \\ \text{Ry Maraiya.} \end{array} \right\}$		
Aux îles Basses, situées à l'Est,	$\left\{ \begin{array}{l} \text{Tammarec.} \end{array} \right\}$		

« OUTRE le groupe des hautes îles qu'on rencontre depuis Mataia jusqu'à Mourooa inclusivement, les O-Taïitiens connoissent une île basse & déserte, qu'ils appellent Mopeeha, & qui paroît être l'île Howe; marqué à l'Ouest de Mourooa, dans nos dernières Cartes de cet Océan. Les Naturels des îles, qui sont le plus sous le vent, y vont quelquefois. Il y a aussi au Nord-Est d'O-Taïiti des îles basses, où les O-Taïitiens ont abordé de tems-en-tems, mais par lesquelles ils n'entretennent pas de communication régulière. On dit qu'il ne faut que deux jours de navigation avec un bon vent, pour s'y rendre. On me les a nommées, dans l'ordre que voici.

Matazera.

Oanaa, } appelée Oannah dans la Lettre de M. Dal-
 rymple au Docteur Hawkesworth.

Taboohoe.

Awehee.

*Kaora.*ANN. 1777. *Orootooa.*

Décembre.

Otiavaoo, où l'on recueille de grosses perles.

» LES HABITANS de ces îles viennent plus fréquemment
 » à *O-Taïti*, & aux îles élevées des environs. Ils ont le
 » teint plus brun, la physionomie plus farouche, & leur
 » corps n'est pas piqueté de la même manière. J'ai appris
 » qu'à *Mataeva* & sur quelques-unes des terres dont
 » je viens de publier la liste, les hommes font dans
 » l'usage de donner leurs filles aux étrangers qui arri-
 » vent parmi eux : mais que la jeune femme & l'étran-
 » ger doivent coucher ensemble cinq nuits, sans se per-
 » mettre aucune liberté. Le sixième jour, à l'entrée de
 » la nuit, le père de la jeune femme offre des alimens à
 » son hôte, & il dit à sa fille, qu'elle doit traiter l'étran-
 » ger comme son mari. Celui-ci ne peut témoigner
 » aucun dégoût, lors même que la femme destinée à
 » partager sa couche est très-désagréable; car on regar-
 » deroit sa répugnance comme un insulte, qui ne se
 » pardonne point, & on la puniroit de mort. Quarante
 » hommes de *Bolabola*, que la curiosité avoit amené,
 » sur une pirogue, jusqu'à *Mataeva*, en firent la triste
 » expérience; l'un d'eux ayant montré indiscrètement du
 » dégoût pour la femme qui lui échut en partage, il fut
 » entendu d'un petit garçon, qui alla tout de suite en
 » informer le père de la jeune personne. Les Hab-
 » tans de l'île fondirent sur les étrangers; ceux-ci, qui
 » avoient toute la valeur de leur Nation, tuèrent trois
 » fois plus de monde qu'ils n'en avoient eux-mêmes;

» cependant accablés par le nombre, ils périrent sur le
 » champ de bataille, excepté cinq. Les cinq qui échap-
 » pèrent au carnage, se cachèrent dans les bois, & tan-
 » dis que le vainqueur enterroit ses morts, ils vinrent à
 » bout de gagner l'intérieur de quelques maisons, où ils
 » volèrent des provisions, qu'ils portèrent à bord d'une
 » embarcation. Ils mirent ensuite en mer, & ils passèrent
 » devant *Mataia*, où ils ne voulurent pas relâcher, &
 » ils arrivèrent à *Eimeo*. On les jugea néanmoins dignes
 » de blâme dans leur patrie; car une pirogue de *Mateeva*
 » ayant abordé à *Bolabola* peu de tems après, la peu-
 » plade, loin de venger la mort de ses compatriotes,
 » reconnut qu'ils avoient mérité de perdre la vie, & elle
 » accueillit les Mataevens d'une manière amicale.

ANN. 1777.
 Décembre.

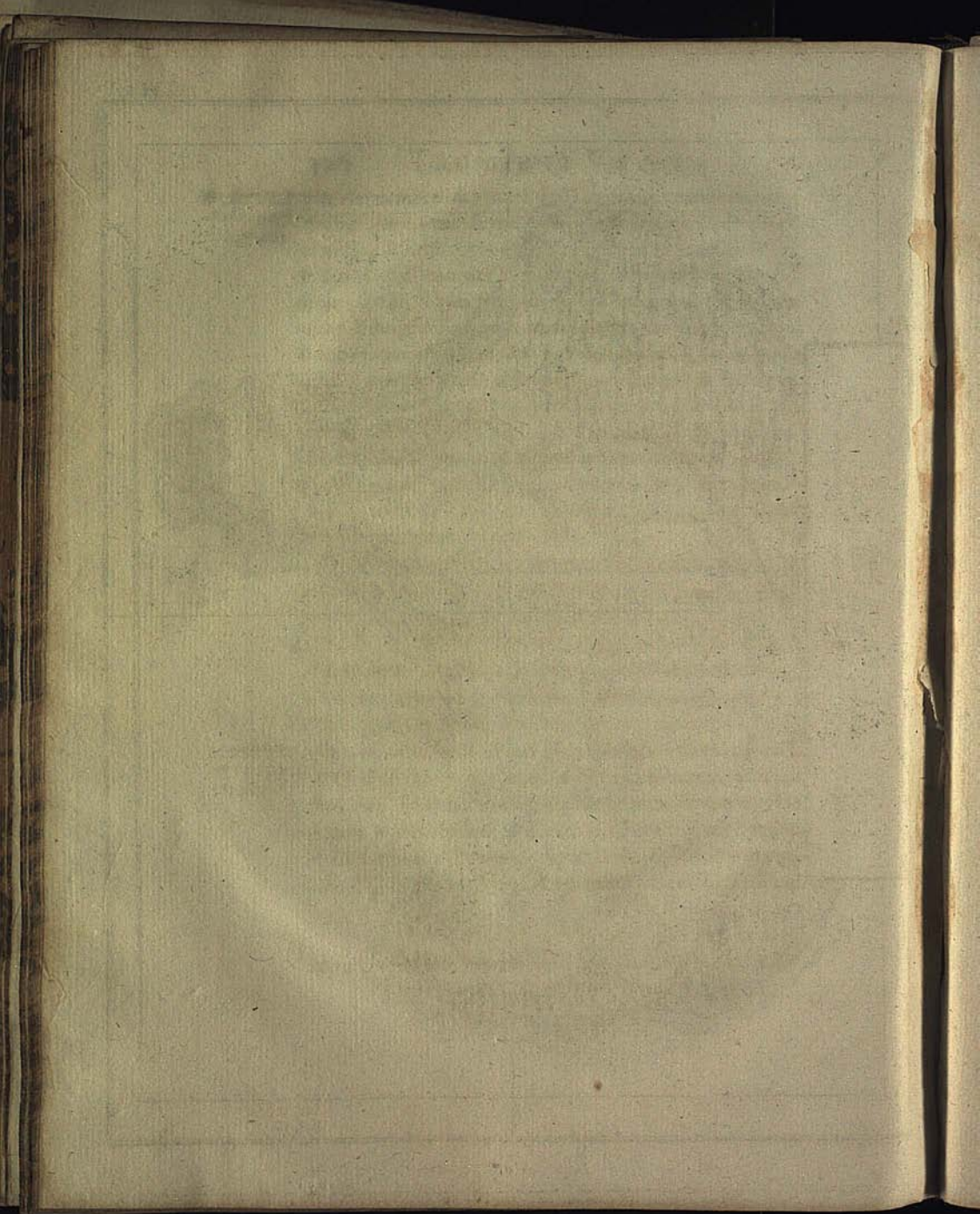
» LA NAVIGATION des Naturels d'*O-Taïti* & des îles
 » de *la Société*, ne s'étend pas aujourd'hui au-delà de
 » ces terres basses. Il paroît que M. de Bougainville (a)
 » leur attribue mal-à-propos des voyages beaucoup plus
 » longs; car on me citoit, comme une espèce de pro-
 » dige, qu'une pirogue chassée d'*O-Taïti* par la tempête,
 » eût abordé à *Moopcha*, ou à l'île de *Howe*, terre qui
 » est cependant très-voisine, & sous le vent. Ils ne con-
 » noissent sûrement les autres îles éloignés que par tra-
 » dition; des Naturels de ces îles, jettés sur leurs côtes,
 » leur en ont appris l'existence, les noms, la position,

(a) Voyez son *Voyage autour du Monde*, pag. 228: il dit que
 ces Insulaires font quelquefois des navigations de plus de trois
 cens lieues.

» & le nombre de jours qu'ils avoient passé en mer.
 ANN. 1777. » Ainsi, on peut supposer que les Insulaires de *Wa-*
 Décembre. » *taeoo*, instruits par les Voyageurs, sur lesquels j'ai
 » donné plus haut des détails, ont ajouré à leur Catalo-
 » gue *O-Taïti*, les îles voisines, & même d'autres, dont
 » ces Voyageurs avoient entendu parler. J'expliquerois
 » encore par-là l'instruction si étendue & si variée, que
 » M. Cook & les Observateurs qui étoient à bord de
 » l'*Endeavour* (a), trouvèrent à *Tupia*. Je suis loin de
 » l'accuser de charlatanerie; mais si, comme il le disoit,
 » il n'avoit jamais été à *Oheitea*, puisqu'il parvint à y
 » conduire le vaisseau si directement, je présume qu'il
 » avoit recueilli de la même manière des informations
 » sur le gissement de cette terre. »

(a) Collection de Hawkesworth, Volume II, page 278 de l'original.





 CHAPITRE X.

SUITE du Voyage après notre départ des îles de la SOCIÉTÉ : Découverte de l'île de NOËL : Position des Vaisseaux sur la Côte : Canots envoyés à terre : Grand nombre de tortues que nous y prenons : Observation d'une éclipse de Soleil : Détresse de deux Matelots qui s'égarèrent dans l'intérieur de l'île : Inscription laissée dans une bouteille : Description de l'île : Remarques sur le sol ; sur les arbres & les plantes ; sur les oiseaux ; sur l'étendue de cette Terre ; sur sa forme ; sur sa position : Mouillage.

EN QUITTANT *Balabola*, je mis le Cap au Nord, & je ferai le vent, qui souffloit entre le Nord-Est & l'Est; car nous ne l'eûmes presque jamais au Sud de l'Est, qu'après avoir passé la ligne, & atteint les latitudes septentrionales. Ainsi la route qui nous menoit à notre but fut toujours à l'Ouest du Nord, & quelquefois Nord-Ouest seulement.

 ANN. 1777.
 Décembre.

LES dix-sept mois qui s'étoient écoulés depuis notre
 Tome II. Sf

ANN. 1777.
Décembre.

départ d'Angleterre, n'avoient pas été mal employés; mais je sentoie que notre voyage ne faisoit que commencer, relativement au principal objet de mes instructions; & je crus devoir redoubler d'efforts & d'attention sur tout ce qui pouvoit assurer notre conservation & le succès de notre entreprise. J'avois examiné l'état de nos munitions durant nos dernieres relâches, & dès que je fus hors du groupe de *la Société*, & que j'eus dépassé les parages, où se trouvent les découvertes de ma premiere & de ma seconde expédition, j'ordonnai l'inventaire des approvisionnemens du Maître d'Equipage & du Charpentier; afin de connoître bien en détail la quantité & la qualité de chaque article, & d'en régler l'usage de la maniere la plus convenable.

DURANT mes relâches aux îles de *la Société*, je ne perdis aucune occasion de demander aux Naturels, s'il y a des îles au Nord ou au Nord-Ouest de leur groupe; mais je ne m'apperçus pas qu'ils en connussent une seule. Nous ne découvrimus rien qui annonçât le voisinage d'une terre, jusqu'au moment où nous atteignimes le huitieme degré de latitude Sud. A cette époque, nous commençâmes à voir des boubies, des oiseaux du tropique, des frégates, des hirondelles de mer & d'autres espèces d'oiseaux: Notre longitude étoit de 205^e Est. Mendana découvrit en 1568, durant sa premiere expédition (a), une île qu'il nomme *Ile de Jesus*, par 6^e

(a) Voyez la Collection de Dalrymple en Anglois, Vol. I, pag. 45.

45' de latitude Sud, à quatorze cens cinquante lieues de *Callao*, c'est-à-dire à 200^d de longitude Est du Méridien de *Greenwich*. Nous traversâmes cette latitude, près de cent lieues à l'Est de la longitude dont je viens de parler, & nous y rencontrâmes un grand nombre d'oiseaux des espèces que je citois tout-à-l'heure; on fait qu'il est rare de les voir s'éloigner beaucoup de la terre.

ANN. 1777.
Décembre.

NOUS COUPAMES l'équateur par 203^d 15' Est, la nuit du 22 au 23. La déclinaison de l'aimant étoit de 6^d 22. 23.
30' Est.

LE 24, une demi-heure après la pointe du jour, nous découvrimus une terre dans le Nord-Est-quart-Est, un demi-rumb à l'Est. Nous reconnûmes, en nous approchant, que c'étoit une des îles basses si communes dans cet océan, c'est-à-dire, une bordure étroite de terre, qui renfermoit une lagune d'eau de mer. Nous aperçûmes quelques cocotiers en deux ou trois endroits, mais, en général, elle paroissoit très-stérile: à midi, elle se prolongeoit du Nord-Est-quart-Est au Sud-quart-Sud-Est un demi-rumb-Est, à la distance d'environ quatre milles. Le vent souffloit de l'Est-Sud-Est, en sorte que nous fûmes obligés de courir de petites bordées pour atteindre le côté sous le vent ou le côté occidental, où nous eûmes de quarante à vingt & quatorze brasses d'eau fond de joli sable. La sonde rapporta cette dernière profondeur, à environ un demi-mille des brisans, & la plus grande à environ un mille. Ayant trouvé des sondes, je résolus de mouiller, afin de me procurer des tortues.

24.

Cette terre sembloit devoir en fournir , & elle n'étoit pas habitée. Nous jettâmes l'ancre en effet par trente brasses , & l'un de mes canots alla voir si le débarquement étoit praticable , ce dont je doutois ; car la mer produisoit un ressac terrible sur toute la côte. L'Officier que j'avois chargé de cette commission , me dit à son retour , qu'il n'avoit point aperçu d'endroit où un canot pût débarquer , mais que les bas-fonds en-dehors des brisans , offroient une quantité considérable de poissons.

ANN. 1777.
 Décembre.

25. LE 25 , à la pointe du jour , deux canots , l'un de la *Résolution* , & l'autre de la *Découverte* , allèrent examiner de nouveau , s'il n'y avoit point de lieu propre au débarquement : un troisieme & un quatrieme établirent en-même-tems leurs grapins près de la côte , ils pêchèrent & ils revinrent sur les huit heures avec plus de deux cens livres de poissons. Encouragé par ce succès , je les renvoyai à la pêche après le déjeuner. Je pris moi-même un cinquieme canot , j'examinai la côte , & j'essayai de débarquer , mais le débarquement étoit impraticable. Les deux premiers canots , qui étoient partis avec le même dessein , revinrent à midi : le *Master* , qui commandoit celui de la *Résolution* , me rapporta qu'à environ une lieue & demie au Nord , la côte offroit une coupure & un canal dans la *Lagune* , que par conséquent on pourroit y débarquer , & qu'en travers de cette entrée il avoit trouvé les mêmes sondes qu'à l'endroit où nous mouillions. D'après son rapport , les vaisseaux leverent l'ancre , & ayant couru deux ou trois bordées , nous mouillâmes de nouveau par vingt brasses , fond de joli sable

brun , devant une petite île qui gît à l'ouvert de la *Lagune* , de chaque côté de laquelle il y a un canal qui mene à la *Lagune* & qui est accessible seulement aux canots. La *Lagune* elle-même a très-peu de profondeur.

ANN. 1777.
Décembre.

LE 26 au matin , j'ordonnai au Capitaine Clerke d'envoyer un canot & un Officier à la rive Sud - Est de la *Lagune* , & d'y faire chercher des tortues. Nous prîmes ensuite un autre canot , M. King & moi , & je résolus de gagner la partie Nord - Est. Je me propoisois d'aller jusqu'à l'extrémité la plus orientale ; mais le vent souffloit avec trop de force , & nous fûmes contraints de débarquer plus sous le vent , à une batture sablonneuse , où nous prîmes une tortue , la seule que nous vîmes. En marchant dans l'eau , nous atteignîmes une île , où je n'apperçus qu'un petit nombre d'oiseaux ; je la quittai bientôt pour me rendre à la terre qui borde la mer au Nord-Ouest , & j'y laissai M. King , qui vouloit observer la hauteur méridienne du Soleil. Je la trouvai plus stérile encore que celle que je venois de quitter ; en longeant la côte , je rencontrai cinq tortues près du rivage , je ne pus en prendre qu'une , & n'en découvrant point d'autres je revins à bord : M. King y arriva bientôt après sans en avoir rencontré une seule. Nous ne désespérâmes cependant pas de nous en procurer ; car quelques-uns des Officiers du Capitaine Clerke qui débarquèrent sur la terre au Sud du canal qui débouche dans la *Lagune* , n'avoient pas été si malheureux , & ils en avoient rapporté plusieurs.

26.

26.

26.

326 TROISIEME VOYAGE

ANN. 1777.
Décembre.

27.

Le 27, au matin, la pinnasse & le grand canot, commandés par M. King allèrent à la partie Sud-Est de l'île, en-dedans de la *Lagune*, & le petit canot se rendit au Nord, où j'avois été la veille; quelques-uns des gens du Capitaine Clerke avoient passé la nuit à terre, & ils avoient eu le bonheur de tourner quarante à cinquante tortues, que nous ne tardâmes pas à recevoir à bord. Les hommes que j'avois envoyé au Nord, revinrent l'après-midi avec six autres: je les renvoyai de nouveau, & ils se tinrent dans cette partie de l'île, jusqu'au moment de notre appareillage; ils eurent en général beaucoup de succès.

28.

Le 28, je débarquai avec M. Bayly, sur l'île située entre les deux canaux de la *Lagune*; nous voulions préparer les télescopes, afin d'observer l'éclipse de Soleil; qui devoit avoir lieu bientôt. Cette observation ne contribua pas peu à me faire mouiller ici. M. King revint à midi, & il apporta huit tortues; il en laissa sur la grève sept, qui devoient être ramenées par l'autre canot, dont l'équipage en cherchoit de nouvelles: le soir, j'envoyai de l'eau & des vivres à ceux de nos gens qui étoient à terre; M. Williamson alla les surveiller en place de M. King, qui demeura à bord pour observer l'éclipse.

29.

M. WILLIAMSON nous envoya le lendemain deux canots chargés de tortues; il me pria en même-tems de les renvoyer au côté Sud-Est de l'île, où il avoit trouvé un débarquement, & où l'on prenoit le plus de tortues;

il m'avertit qu'on s'affranchiroit ainsi de l'embaras de Ann. 1777.
 les porter par terre dans l'intérieur de la *Lagune*, Décembre.
 comme on avoit été obligé de le faire jusqu'alors. J'or-
 donnai aux canots de se rendre à l'endroit qu'il m'indi-
 quoit.

Le 30, au matin, jour où l'éclipse devoit avoir lieu; 30.
 nous descendîmes, M. King, M. Bayly & moi, sur la
 petite île dont j'ai parlé plus haut, afin de nous prépa-
 rer à l'observation. Le ciel fut nébuleux jusqu'à neuf heu-
 res; les nuages se disperserent ensuite, & l'éclaircie fut
 assez longue pour prendre la hauteur du Soleil, & com-
 parer notre montre marine avec le tems apparent. L'at-
 mosphere s'obscurcit de nouveau jusqu'à environ neuf
 heures trente minutes, & nous reconnûmes bientôt que
 l'éclipse commençoit. Nous fixâmes nos micrometres aux
 télescopes, & nous mesurâmes la partie du disque du
 Soleil qui n'étoit pas éclipsée. Je suivis ces observations
 jusqu'à environ trois quarts-d'heure avant la fin, & je les
 abandonnai alors; je ne pouvois plus les continuer à cause
 de la grande chaleur du Soleil qu'accroissoient encore
 ses rayons réfléchis sur le sable.

LE SOLEIL fut nébuleux par intervalles; mais il se trouva
 clair à la fin de l'éclipse qui fut observée.

M. Bayly, à 0 ^h 26' 3 ^o	} tems apparent après midi.
Selon M. King, à 0 26 1	
Moi, à 0 25 37	

NOUS NOUS SERVIMES, M. Bayly & moi, des grandes

328 TROISIEME VOYAGE

ANN. 1777.
Décembre.

lunettes achromatiques , & M. King observa avec un télescope de réflexion. Comme ma lunette. & celle de M. Bayly amplifioient également , mon résultat n'auroit pas dû être aussi différent du sien ; il faut peut-être attribuer cette différence en partie, sinon en totalité, à une protubérance dans la Lune que je n'apperçus pas, & que virent M. King & M. Bayly.

L'APRÈS-MIDI , les canots & ceux de mes gens qui prenoient des tortues à la partie Sud - Est de l'île , revinrent à bord , excepté un matelot de la *Découverte* , qui étoit perdu depuis quarante - huit heures. Il y avoit d'abord eu deux de nos hommes d'égarés ; mais , ne s'accordant pas sur la route qu'ils devoient suivre pour rejoindre leurs camarades , l'un d'eux rejoignit en effet le détachement , après avoir été absent vingt-quatre heures , & s'être trouvé dans la plus grande détresse ; il ne put se procurer une seule goutte d'eau douce , car il n'y en a point dans l'île , & le canton où il étoit , ne lui offrant pas une noix de cocos pour diminuer sa soif , il imagina de tuer des tortues & d'en boire le sang : lorsqu'il se sentoît accablé de fatigue , il se déshabilloit , il se mettoit quelque tems dans les basses eaux qu'on voit sur la grève , & il dit que cette maniere de se rafraîchir , ne manqua jamais de le soulager.

NOUS NE CONCEVIONS PAS comment ces deux hommes étoient venus à bout de se perdre : l'espace qu'ils avoient à parcourir depuis la côte de la mer jusqu'à la Lagune où étoient les canots , n'est pas de plus de trois milles ; rien n'obstruait

n'obstruoit leur vue, car l'île est plate; on n'y rencontre qu'un petit nombre d'arbrisseaux, & il y a bien des points d'où ils pouvoient appercevoir les mâts de la *Résolution* & de la *Découverte*: mais ils ne songerent pas à ce moyen de se diriger; ils oublièrent en quelle partie mouilloient les vaisseaux; ils furent aussi embarassés pour gagner le mouillage ou atteindre le détachement dont ils venoient de se séparer, que s'ils étoient tombés des nues. Si l'on observe que les matelots, en général, sont d'une gaucherie & d'une bêtise extrêmes, quand ils se trouvent à terre, au lieu d'être surpris que ces deux-ci se soient égarés, il faut s'étonner plutôt que d'autres ne se soient pas perdus également. L'un de ceux qui débarqua avec moi, fut dans une situation pareille; mais il eut assez d'intelligence pour réfléchir que les vaisseaux étoient sous le vent, & il arriva à bord peu de minutes après l'instant où nous découvrîmes, qu'on l'avoit laissé parderrière.

ANN. 1777.
Décembre.

LE CAPITAINE CLERKE ayant appris que l'un des traîneurs n'étoit pas revenu, envoya un détachement pour le chercher; l'homme ni le détachement n'étoient de retour le lendemain. J'expédiai deux canots dans la *Lagune*, & je recommandai à ceux qui les montoient, de prendre différentes routes & de traverser l'île entière. Le détachement du Capitaine Clerke arriva bientôt après; avec le matelot qui s'étoit égaré, & j'avertis mes canots par un signal, de revenir à bord. Le pauvre matelot dont je viens de parler, dut souffrir encore plus que son

camarade ; son absence avoit été plus longue , & il avoit été trop délicat pour boire du sang de tortue.

ANN. 1777.
Décembre.

J'AVOIS à bord des noix de cocos & des ignames en pleine végétation ; & je les fis planter sur la petite île où nous avions observé l'éclipse. Nous semâmes des graines de melon dans une autre endroit ; j'y laissai aussi une bouteille qui renferme cette inscription :

Georgius tertius , Rex , 31 Decembris 1777.

Naves { *Résolution , Jac. Cook , pr.*
Discovery , Car. Clerke , pr.

LE 1 JANVIER 1778 , les canots allèrent chercher le détachement que nous avions à terre , & les tortues qu'il avoit tournées. Ils revinrent fort tard dans la soirée , & je crus ne devoir appareiller que le lendemain. Les deux vaisseaux se procurèrent à cette île environ trois cens tortues , qui pesoient l'une dans l'autre ; quatre-vingt-dix ou cent livres : elles étoient toutes de l'espèce verte , & peut-être qu'on n'en trouve de meilleures nulle part. Nous y prîmes aussi à l'hameçon & à la ligne autant de poissons qu'il nous en fallut pour notre consommation journaliere : c'étoient , sur-tout des *caval-lies* (a) , de différentes grosseurs , de grands & de pe-

ANN. 1778.
1 Janvier.

(a) J'ai conservé le terme de l'original. Je n'ai pu découvrir le nom de ce poisson dans l'Ytologie Française : il ne paroît pas

tits *snappers* (a), & quelques poissons de rochers de deux espèces, l'une qui avoit beaucoup de taches bleues, & l'autre qui portoit des rayures blanchâtres.

ANN. 1778.
Janvier.

LE SOL est, en quelques endroits, léger & noir : il paroît clair que c'est un composé du détriment des végétaux, de fiente d'oiseaux & de sable. Il y a des cantons où l'on n'apperçoit que des productions marines, telles que des pierres de corail brisées & des coquilles; ces pierres de corail brisées & ces coquilles offrent, dans une direction parallèle à la côte de la mer, des sillons étroits d'une grande longueur, qui ressemblent à un champ labouré, & elles doivent avoir été jetées par les vagues, quoique les flots en soient aujourd'hui éloignés d'un mille. Ce fait semble prouver d'une manière incontestable, que l'île a été produite par le vomissement de la mer, & qu'elle augmente de jour en jour; car les morceaux de corail brisé, & la plupart des coquilles sont trop lourds & trop gros pour avoir été apportés de la grève, par les oiseaux aux lieux où on les trouve maintenant. Nous avons fait divers puits pour découvrir de l'eau douce, & nous n'en avons pas ap-

que ce soit une espèce de surmulet, appelée *Cavillone* dans quelques-unes de nos Provinces: je croirois plutôt que c'est le *Cabeliau*.
Note du Traducteur.

(a) *Snappers*, en Anglois, signifie Castagnettes; mais je n'ai pas trouvé de poisson qui porte ce nom dans l'Ycétologie Française.

Note du Traducteur.

ANN. 1778.
Janvier.

perçu une goutte : mais on y rencontre plusieurs étangs d'eau salée, lesquels n'ont aucune communication visible avec la mer ; selon toute apparence, ils se remplissent par l'eau qui filtre à travers le sable, dans les marées hautes. L'un des deux matelots dont j'ai parlé, trouva du sel sur la partie Sud-Est de l'île, & quoique nous eussions un grand besoin de cet article, je ne pouvois envoyer un détachement sous la direction d'un homme qui avoit eu la maladresse de s'égarer, & qui ne fa-voit pas s'il marchoit à l'Est, à l'Ouest, au Sud ou au Nord.

Nous N'APPERÇUMES PAS sur l'île, la plus légère trace d'un être humain, & si l'un des habitans des terres voi-sines, avoit le malheur d'être jeté ou abandonné sur celle-ci, il lui seroit extrêmement difficile de prolonger son existence. On y trouve, il est vrai, une quantité con-sidérable d'oiseaux & de poissons, mais on n'y voit rien qui puisse servir à étancher la soif, & on n'y découvre au-cun végétal qui puisse tenir lieu de pain, ou détruire les mauvais effets d'un régime diététique purement animal, lequel ne tarderoit pas vraisemblablement à devenir fa-tal. Les cocotiers que nous rencontrâmes, n'étoient pas au nombre de plus de trente ; ils portoient très-peu de fruits, & en général, les noix que nous cueillîmes, n'avoient pas encore pris toute leur grosseur, ou leur suc étoit salé ou faumâtre. En relâchant ici, on ne doit donc espérer que du poison & des tortues, mais on peut compter sur une quantité considérable de ces deux articles.

IL Y AVOIT des arbres peu élevés en divers cantons de l'île. M. Anderson me fit la description de deux petits arbrisseaux, & de deux ou trois petites plantes que nous avons déjà vus à l'île *Palmerston* & à *Otakootaia*. Nous y apperçûmes aussi une espèce de *Sida* ou de mauve de l'*Inde*, une espèce de pourpier, une autre petite plante qui ressemble, par les feuilles, à un *Mesembryanthemum*, & deux espèces de graminées : mais chacune de ces productions végétales étoit en si petite quantité & d'une végétation si foible, qu'elles ne sembloient pas devoir se perpétuer.

ANN. 1778.
Janvier.

NOUS APPERÇÛMES sous les arbres peu élevés ; dont je parlois tout-à-l'heure, une multitude infinie d'une nouvelle espèce d'hirondelles de mer ou d'oiseaux d'œuf. Ceux-ci sont noirs dans la partie supérieure du corps, & blancs au-dessous ; ils ont un arc blanc au front, & ils sont un peu plus gros que le noddie ordinaire. La plupart soignoient leurs petits, qui étoient sur la terre nue, & les autres couvoient ; ils ne font qu'un œuf bleuâtre, tacheté de noir, & plus gros que celui d'un pigeon : on y rencontre aussi beaucoup de noddies, un oiseau, qui ressemble au goëland, & un second, qui est couleur de suie ou de chocolat, & qui a le ventre blanc. Il faut ajouter à cette liste, des frégates, des oiseaux du Tropique, des courlis, des guignettes (a) un petit

(a) Il y a dans l'original *Sand pipers* ; M. de Buffon, tome VIII,

334 TROISIEME VOYAGE

oiseau de terre qui ressemble à une fauvette d'hiver, des crabes de terre, de petits lézards & des rats.

ANN. 1778.
Janvier.

NOUS CÉLÉBRAMES ici la Fête de Noël, & je donnai à cette Terre le nom d'île de Noël. Je juge qu'elle a quinze ou vingt lieues de circonférence; elle me paroit dessinée en demi-cercle, ou présenter la forme de la Lune, lorsque cette planète se trouve dans le dernier quartier; les deux cornes sont au Nord & au Sud, & elles gissent entr'elles Nord-quart-Nord-Est, & Sud-quart-Sud-Ouest, à la distance de quatre ou cinq lieues. Le côté occidental ou la petite île, située à l'entrée de la *Lagune*, sur laquelle nous observâmes l'éclipse de Soleil, se trouve par $1^{\text{d}} 59'$ de latitude Nord, & $202^{\text{d}} 30'$ de longitude Est. Cette longitude fut déterminée par un nombre considérable d'observations de la Lune, qui ne différencient du garde-tems, que de sept minutes: la déclinaison de l'aimant, étoit de $6^{\text{d}} 22'$ & demie Est, & l'inclinaison de l'extrémité septentrionale de l'aiguille de $11^{\text{d}} 54'$.

L'ILE DE NOËL, comme la plupart des autres terres de cet océan, est bordée d'un récif de rochers de corail, qui se prolonge à peu de distance de la côte. Il y a en-dehors de ce récif, au côté occidental, un banc de joli

de l'Histoire Naturelle, in-4.^o, donne le nom de guignette à l'oiseau appelé *Sand piper* en Yorkskire.

fable, qui s'étend à un mille en mer. La profondeur de l'eau y varie, & elle offre un bon mouillage, si on le choisit entre dix-huit ou vingt brasses : si on jectoit l'ancre à moins de dix-huit, le récif seroit trop près, & à plus de trente, on ne seroit pas assez éloigné du bord du banc. Durant notre relâche, le vent fut constamment frais de l'Est ou de l'Est-quart-Sud-Est, excepté un ou deux jours : nous eûmes toujours de la partie du Nord, une grosse houle, qui causoit un ressac prodigieux sur le récif : nous avons rencontré cette houle avant d'arriver à la côte, & elle dura quelques jours après que nous eûmes regagné le large.

ANN. 1778,
Janvier.



 CHAPITRE XI.

DÉCOUVERTE de quelques îles : Observations sur les Naturels d'ATOUI qui arriverent aux Vaisseaux , & sur leur conduite au moment où ils se rendirent auprès de nous : L'un d'eux est tué : Précautions pour empêcher les équipages de communiquer avec les femmes : Nous trouvons une aiguade : Réception qu'on nous fait à notre débarquement : Excursion dans l'intérieur du Pays : Nous allons voir un Morai : Description de cet édifice : Tombeaux des Chefs : On y dépose les corps des victimes sacrifiées aux Dieux : Reconnoissance d'une autre île appelée ONEEHÉOW : Cérémonies exécutées par quelques-uns des Naturels qui viennent aux Vaisseaux : Raisons de croire qu'ils sont Cannibales : Un Détachement envoyé à terre y passe deux nuits : Récit de ce qui se passa lors du débarquement : les Vaisseaux s'éloignent de ces îles & marchent au Nord.

NOUS APPAREILLAMES, le 2 Janvier, à la pointe du jour, & nous reprîmes la route du Nord ; nous eûmes un beau

un beau tems & une jolie brise de l'Est & de l'Est-Sud-Est, jusqu'au moment où nous atteignîmes le septieme degré 45' de latitude Nord, & le 205.^{eme} degré de longitude orientale : il survint, à cette époque, un jour de calme, qui fut suivi d'un vent du Nord-Est-quart-Est, & de l'Est-Nord-Est. Ce vent, foible d'abord, fraîchit à mesure que nous avançâmes au Nord. Nous continuâmes à voir chaque jour des oiseaux des espèces dont j'ai parlé en dernier lieu ; ils étoient quelquefois plus ou moins nombreux, & , entre le dixieme & le onzieme parallèles, nous apperçûmes plusieurs tortues, d'où nous conclûmes que nous nous trouvions près d'une terre : cependant nous ne découvrîmes une côte que le 18, au levér de l'aurore : une île s'offrit alors à nos regards dans le Nord-Est-quart-Est ; bientôt après, nous en vîmes au Nord une seconde entièrement détachée de la premiere : l'une & l'autre paroissoient élevées. A midi, la premiere nous restoit au Nord-Est-quart-Est un demi-rumb à l'Est, & , selon ce qu'il nous sembla, à la distance de huit ou neuf lieues ; une colline élevée, située près de l'extrémité orientale de la seconde, se monroit au Nord un demi-rumb-Ouest : notre latitude étoit de 21^d 12' Nord, & notre longitude de 200^d 41' Est. Nous avions alternativement de légers souffles de vent & des calmes ; en forte qu'au coucher du Soleil, nous n'étions pas à moins de neuf à dix lieues de la terre la plus voisine.

LE 19, au lever du soleil, l'île que nous avions apperçue la premiere, nous restoit à l'Est, à plusieurs lieues. Comme elle se trouvoit au vent, & que nous ne pûmes en

 ANN. 1778
 Janvier.

approcher, je mis le Cap sur l'autre qui se trouvoit à notre portée. Nous découvrîmes bientôt après une troisième île, dans la direction de l'Ouest-Nord-Ouest; mais à une si grande distance qu'on la voyoit à peine. Nous avions une jolie brise de l'Est-quart-Nord-Est, & je gouvernai sur l'extrémité méridionale de la seconde qui, s'étendoit à midi, du Nord un demi-rumb Est à l'Ouest-Nord-Ouest un quart de rumb Ouest. La côte la plus proche étoit éloignée d'environ deux lieues. Nous ne savions pas encore si la terre placée devant nous, avoit des Habitans; mais nous ne tardâmes pas à en être assurés, car quelques pirogues se détachèrent du rivage, pour venir aux Vaisseaux. Je mis en panne, tout de suite, afin de leur permettre de nous joindre. Ces embarcations portoient chacune de trois à six hommes; & nous fîmes agréablement surpris de les entendre parler la langue d'*O-Taïti*, & des diverses îles où nous venions de relâcher. Ils consentirent sans peine à se placer à la hanche de la *Résolution*; mais nos invitations & nos caresses, ne purent les déterminer à monter à bord. J'attachai à une corde des médailles de cuivre, que je jetai dans une des pirogues; ils acceptèrent mon présent, & ils attachèrent à la même corde, du maquereau qu'ils me prièrent de recevoir en retour. Je leur donnai de plus, toujours par l'entremise de la corde, de petits clous ou des morceaux de fer, dont ils faisoient plus de cas que de toute autre chose; ils m'envoyèrent de leur côté une quantité plus considérable de poissons & une patate douce, indice certain qu'ils connoissoient les échanges, ou du moins qu'ils rendoient un présent pour un autre. Nous n'apperçûmes dans leurs

pirogues , que de larges citrouilles & une espèce de filet de pêche ; mais l'un d'eux nous proposa d'acheter la pièce d'étoffe qu'il portoit autour de ses reins , selon l'usage des îles de la *Société*. Ils avoient la peau brune , & ; quoique d'une taille ordinaire , ils étoient très-robustes. Leur teint offroit peu de nuances , mais leurs traits n'avoient point du tout d'uniformité : le visage de quelques-uns ressembloit assez à celui des Européens. La chevelure de la plupart étoit courte , d'autres l'avoient flottante , & un petit nombre la portoient relevée en touffe au sommet de la tête : elle paroissoit naturellement noire , ainsi que celle des habitans des *Iles des Amis* ; elle étoit chargée d'une graisse ou d'une substance , qui lui donnoit une couleur brune ou rousse : en général , ils portoient leurs barbes : leur corps ne se trouvoit chargé d'aucun ornement , & nous ne nous aperçûmes pas que leurs oreilles fussent trouées , mais quelques-uns étoient légèrement piquetés sur les mains , ou près de l'aine , & les morceaux d'étoffe qui leur servoient de pagnes , présentoiënt des taches rouges , noires & blanches d'un dessein curieux. Nous les jugeâmes d'un caractère doux ; ils étoient sans armes , si j'en excepte de petites pierres , qu'ils avoient évidemment apporté pour leur défense , & qu'ils jetterent à la mer , lorsqu'ils virent que nous ne les attaquions pas.

ANN. 1778.
Janvier.

RIEN ne m'annonçant un mouillage à cette extrémité orientale de l'île , j'arrivai sous le vent , & je longai la bande Sud-Est à une demi-lieue de la côte. Les pirogues nous quitterent dès qu'elles nous virent faire de la voile ;

ANN. 1778.
Janvier.

mais, tandis que nous rangions la côte, d'autres nous apportèrent des cochons-de-lait rôtis, & de très-belles patates, qu'elles échangeaient contre ce que nous voulûmes leur donner. Nous achetâmes plusieurs cochons-de-lait, qui nous coûtèrent chacun un clou de six sols sterling : nous nous trouvâmes de nouveau dans l'abondance, & nous en fûmes d'autant plus charmés, que nos tortues de l'île de Noël alloient finir. Nous dépassâmes plusieurs villages, les uns situés près de la mer, & d'autres plus avant dans l'intérieur du pays. Les habitans de ces diverses bourgades, se réunirent en foule sur le rivage, & ils eurent soin de monter aux endroits élevés, afin de voir les vaisseaux. De ce côté, le terrain s'élève peu-à-peu, depuis la mer jusqu'au pied des montagnes qui occupent le centre de l'île, excepté dans un endroit près de l'extrémité orientale, où il s'élève tout-à-coup du sein des flots, & où il ne semble offrir que de la pierre ou des rochers, disposés en couches horizontales. On ne voyoit des bois que dans la partie intérieure de l'île; mais un petit nombre d'arbres se trouvoient répandus autour des villages, près desquelles nous remarquâmes des plantations de bananiers & de cannes de sucre, & des cantons où il nous sembla qu'on cultivoit des racines.

NOUS CONTINUAMES à sonder, & nous ne trouvâmes de fond avec une ligne de cinquante brasses qu'en travers d'une pointe basse, située vers le milieu de ce côté de l'île, & assez près de l'extrémité Nord-Ouest. La sonde y rapporta douze à quatorze brasses fond de roche.

Lorsque nous eûmes dépassé cette pointe, d'où la côte se prolonge plus au Nord, la sonde donna vingt, ensuite seize & douze, & enfin cinq brasses fond de sable. Les dernières sondes eurent lieu à environ un mille du rivage. La nuit mit fin à nos recherches, & nous la passâmes à louver. Le lendemain au matin, nous atteignîmes la terre, & nous rencontrâmes plusieurs pirogues; les Insulaires qui les montoient, prirent courage & ils se hasardèrent à venir à bord.

ANN. 1778.

Janvier.

20.

Je N'AVOIS JAMAIS VU dans mes voyages, d'hommes aussi étonnés que ceux-ci, à l'aspect d'un vaisseau; leurs yeux alloient continuellement d'un objet à l'autre; l'admiration étoit peinte sur leur physionomie & dans leurs gestes: nous jugeâmes que tout ce qui frappoit leurs regards étoit nouveau pour eux; qu'ils n'avoient reçu jusqu'alors la visite d'aucun Européen, & qu'excepté le fer, ils ne connoissoient aucune de nos marchandises. Il étoit clair néanmoins, qu'ils en avoient seulement entendu parler, ou qu'on leur en avoit apporté jadis une petite quantité, mais qu'il s'étoit écoulé bien du tems depuis cette époque. Ils sembloient savoir que c'étoit une substance beaucoup plus propre à tailler des corps ou à percer des trous, que celles dont ils faisoient usage. Ils nous en demanderent sous le nom de *Hamaite*; c'est vraisemblablement le terme qu'ils emploient pour désigner un instrument auquel on peut employer le fer d'une manière utile: ils l'appliquoient en effet à la lame d'un couteau. Nous reconnûmes toutefois qu'ils n'avoient aucune idée de nos couteaux, & qu'ils ne savoient pas

ANN. 1778.
Janvier.

du tout les manier. Par la même raison, ils appelloient souvent le fer du nom de *Toë*, qui, dans leur langue, signifie une petite hache ou plutôt une herminette. Nous leur dîmes de nous expliquer ce que c'étoit que le fer, & ils nous répondirent sur-le-champ ; « Nous n'en savons rien ; vous savez vous-même ce que c'est ; nous n'en avons d'autre idée que celle du *Toë* » ou de *l'Hamaite*. » Lorsque nous leur montrâmes des grains de verre, ils nous demandèrent ce que c'étoit, & s'ils devoient les manger. Nous les avertîmes qu'ils devoient les suspendre à leurs oreilles, & ils nous les rendirent comme une chose inutile : ils ne firent pas plus de cas d'un miroir que nous leur offrîmes & qu'ils refuserent par le même motif : mais ils témoignèrent un grand désir d'avoir de *l'Hamaite* & du *Toë* ; & ils le vouloient en gros morceaux. Les assiettes de faïence, les tasses de porcelaine & les autres meubles de cette espèce, étoient si nouveaux à leurs yeux, qu'ils nous demandèrent si on les faisoit avec du bois ; ils nous prièrent de leur en donner des échantillons, qu'ils desiroient montrer à leurs compatriotes. Ils avoient, à quelques égards, une politesse naturelle qui nous charma : ils craignoient beaucoup de nous offenser ; ils nous demandèrent où ils devoient s'asseoir, s'ils pouvoient cracher sur le pont, & ils nous montrèrent de la délicatesse de toute sorte de manieres. Quelques-uns répéterent une longue priere avant de venir à bord : plusieurs chanterent & firent avec leurs mains des gestes pareils à ceux que nous avons vu souvent dans les danfes des îles *des Amis* & de la *Société*. Ils ressembloient parfaitement, sous un second

rapport , aux Insulaires de ces deux groupes. Dès qu'ils furent au vaisseau , ils s'efforcèrent de voler toutes les choses qui se trouvoient près d'eux , ou plutôt ils les prirent sans se cacher , comme s'ils avoient été sûrs de ne point nous fâcher , ou de ne pas être punis. Nous ne tardâmes pas à les détromper , & s'ils devinrent ensuite moins empressés à se rendre maîtres de tout ce qui excitoit leurs desirs , c'est parce qu'ils se virent surveillés de près.

ANN. 1778.
Janvier.

Nous étions peu éloignés de la côte à neuf heures ; j'ordonnai au Lieutenant Williamson de prendre trois canots , & d'aller chercher un lieu propre au débarquement , & de l'eau douce. Je lui recommandai de ne pas emmener plus d'un homme , s'il étoit obligé de quitter les canots pour découvrir une aiguade. Au moment où il partit , un des Naturels qui avoit volé le couperet du Boucher , se jeta à la mer & gagna sa pirogue ; M. Williamson qui en fut averti , poursuivit le voleur sans pouvoir l'atteindre.

J'AVOIS DÉFENDU d'aller à terre , aux équipages des trois canots , parce que je voulois prendre tous les moyens possibles de ne pas introduire la maladie vénérienne dans cette île. Je savois que quelques-uns de nos gens en étoient infectés , & que malheureusement nous l'avions déjà répandue sur d'autres terres de l'océan pacifique. Le même motif me détermina à ne pas recevoir des femmes à bord des vaisseaux : plusieurs étoient arrivées sur des pirogues ; elles avoient à-peu-près la

ANN. 1778.
Janvier.

taille , le teint & les traits des hommes , & , quoique leur physionomie annonçât une franchise aimable , leur visage & leurs proportions manquoient de délicatesse. Au lieu de *Maro* que portoient les hommes , elles avoient au tour du corps , une pièce d'étoffe qui tomboit de la hauteur des reins jusqu'à mi-cuisse , & c'est la seule différence que présentoit leur vêtement. Elles n'étoient pas moins empressées que les hommes à monter à bord ; mais , ainsi que je le disois tout à l'heure , je cherchois à prévenir des liaisons qui leur auroient fait un mal irréparable , & qui auroient attiré une calamité affreuse sur la Nation entière. Je ne bornai pas là mes précautions ; je défendis de la maniere la plus expresse , d'employer à terre les hommes qui pouvoient y répandre l'infection.

LE TEMS SEUL découvrira si ces réglemens , inspirés par l'humanité , produisirent l'effet que j'en attendois. Je m'étois occupé de cet objet avec le même soin , lorsque j'abordai pour la première fois aux îles *des Amis* ; & j'ai vu depuis depuis avec beaucoup de chagrin , que je n'avois pas réussi. Je crains beaucoup que de pareilles espérances ne soient toujours trompées : dans une expédition comme la nôtre , où il devient nécessaire d'avoir à terre un certain nombre d'hommes , les détachemens qu'on laisse sur la côte , ont tant d'occasions & un tel desir de connoître les femmes du pays , qu'il est bien difficile d'empêcher ces liaisons , & un Capitaine qui se croit sûr de la santé de son équipage , est souvent détrompé trop tard. Je ne suis pas même persuadé que le plus habile Médecin soit toujours en état de dire avec certitude

certitude, si un homme qui sort du traitement, est tellement guéri, qu'il lui soit impossible de communiquer le venin. Il me seroit aisé de justifier mon opinion par quelques exemples. On fait aussi que, parmi les malades, il y en a qui, par un sentiment de honte & de pudeur, s'efforcent de cacher à tout le monde les divers symptômes qu'ils éprouvent, & qu'on en trouve d'autres si dépravés, qu'ils ne craignent pas d'empoisonner la compagnie de leurs plaisirs. Le canonnier de la *Découverte* eut cette audace criminelle à *Tongataboo*; on l'avoit chargé des échanges à terre: lorsqu'il se vit attaqué de la maladie vénérienne, il continua ses liaisons avec plusieurs femmes, qu'on supposoit ne l'avoir pas encore contracté. Ses camarades lui adressèrent vainement des reproches, & il fallut que le Capitaine Clerke, instruit d'une conduite aussi dangereuse, lui ordonnât de se rendre à bord & de ne pas retourner dans l'île.

ANN. 1778.
Janvier.

TANDIS que les canots examinoient la côte, nous louvoyâmes pour les attendre. M. Williamson fut de retour à midi, il me dit qu'il avoit vu derrière une grève, près de l'un des villages, un vaste étang, où les Naturels l'avoient assuré qu'on trouveroit de l'eau douce, & que le mouillage seroit bon en face de cet étang. Il essaya de débarquer dans un autre endroit, mais les gens du pays l'en empêchèrent; ils se rendirent en foule au canot, & ils s'efforcèrent d'enlever les rames, les fusils, & tout ce qui leur tomba sous la main; ils le pressèrent très-vivement, & son détachement, obligé de faire feu, tua un homme. Je ne fus instruit de cette

ANN. 1778.
Janvier.

malheureuse circonstance, qu'après notre départ de l'île; en sorte que je dirigeai mes mesures comme s'il n'étoit rien arrivé de fâcheux. M. Williamson me dit depuis, que les Insulaires emportèrent leur compatriote tué; que, frappés de cette mort, ils s'éloignèrent, qu'ils continuèrent à lui faire signe de débarquer, mais qu'il se garda bien d'accepter l'invitation. Il ne jugea pas qu'ils eussent le projet de tuer ou de frapper aucun de ses gens; il crut que la curiosité seule les excitoit à obtenir par échange des choses utiles; car ils étoient prêts, de leur côté, à donner en retour ce qu'ils avoient.

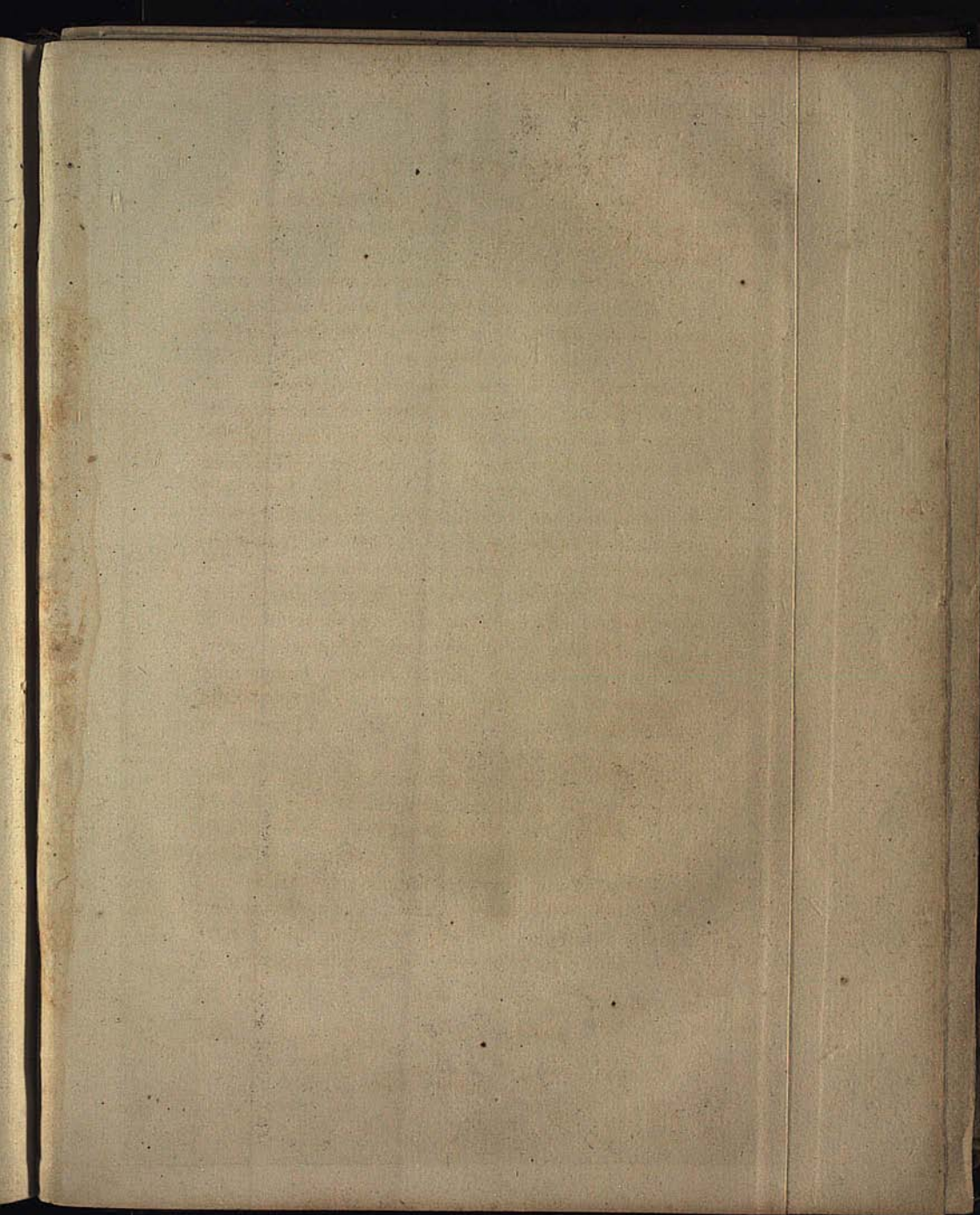
JE RENVOYAI dans l'île un des canots, auquel j'ordonnai de s'établir au meilleur mouillage; j'y conduisis ensuite les vaisseaux, & je mouillai par vingt-cinq brasses fond de sable gris. La pointe orientale de la rade, qui étoit la pointe basse, dont j'ai parlé plus haut, nous restoit au Sud 51^d Est; la pointe occidentale au Nord 25^d Ouest, & le village derrière lequel on nous annonçoit de l'eau douce, au Nord-Est-quart-Est, à la distance d'un mille; mais il se trouvoit à un quart de mille des brisans, que j'aperçus lorsque la *Résolution* fut placé. La *Découverte* jeta l'ancre à l'Est de nous, & plus loin de la terre. Je descendis sur la côte entre trois & quatre heures, avec trois canots armés & douze soldats de marine; je voulois goûter l'eau de l'étang, & sonder les dispositions des Insulaires rassemblés au nombre de plusieurs centaines, sur une grève sablonneuse devant le village. Le fond d'une vallée étroite située derrière, offrit en effet une pièce d'eau à mes

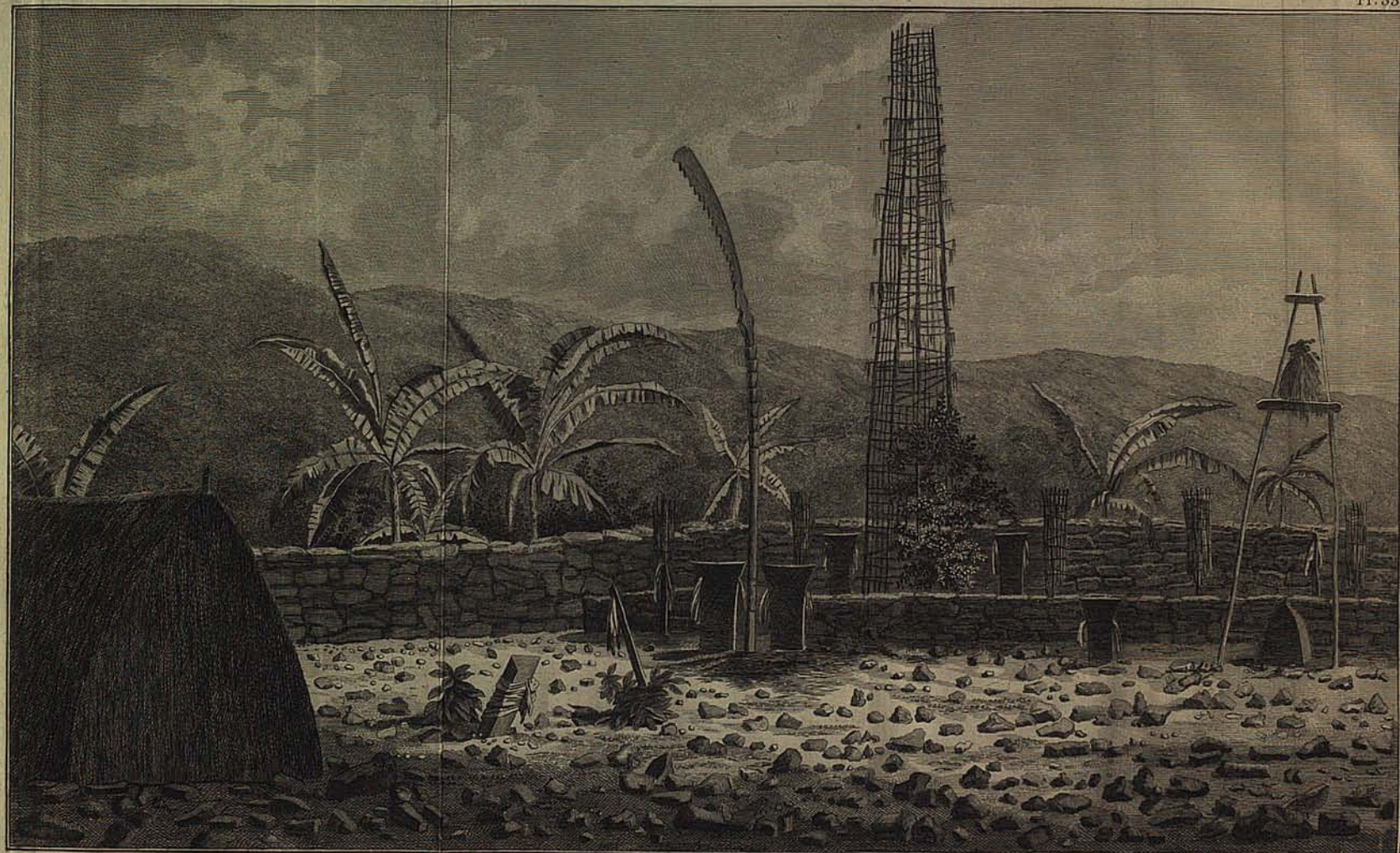
regards. Dès l'instant où je débarquai, tous les Naturels se prosternerent la face contre terre; ils se tenoient dans cette humble posture, & il me fallut employer les gestes les plus expressifs pour les déterminer à se relever. Ils m'apportèrent ensuite une multitude de petits cochons, qu'ils me présentèrent avec des bananiers; ils pratiquerent les mêmes cérémonies que nous avions vues dans des occasions pareilles, aux îles de la *Société*, & sur d'autres îles; l'un d'eux fit une longue prière, à laquelle l'assemblée prit part quelquefois. Je leur témoignai ma reconnaissance des marques d'amitié qu'ils me donnoient, & je leur offris, de mon côté, les diverses choses que j'avois apportées du vaisseau. Quand les cérémonies de ma réception furent terminées, je plaçai une garde sur le rivage, & on me conduisit à l'étang. L'eau étoit bonne, & l'on pouvoit y remplir commodément les futailles. Cette pièce d'eau étoit si considérable, qu'elle méritoit le nom de lac: elle se prolongeoit dans l'intérieur du pays, au-delà de la portée de la vue. Après m'être assuré moi-même de ce point essentiel, & des dispositions pacifiques des habitans de l'île, je retournai à bord, & j'ordonnai de se préparer à remplir les futailles le lendemain. Le 21, je descendis de nouveau à terre, avec le détachement chargé de ce service, & je portai sur la grève des soldats de marine qui y monterent la garde.

LES ÉCHANGES commencerent dès que nous eûmes débarqué; les Naturels nous vendirent des cochons & des patates, que nous payâmes avec des clous & des mor-

ANN. 1778.
— Janvier.

ceaux de fer grossièrement taillés en forme de ciseaux. Nous fîmes de l'eau sans aucun obstacle ; les gens du pays nous aidèrent, au contraire, à rouler les futailles & ils nous rendirent de bon cœur les services que nous leur demandâmes. Comme tout se passoit à ma satisfaction, & que ma présence à l'aiguade n'étoit pas nécessaire, je laissai le commandement à M. Williamson, & je remontai la vallée, accompagné de M. Anderson & de M. Webber : le premier se dispoisoit à décrire, & le second à dessiner tout ce que nous rencontrerions de digne de remarque. Une troupe nombreuse d'Insulaires nous suivoit, & je choisis, pour notre guide, l'un d'eux, qui avoit mis beaucoup d'activité à maintenir le bon ordre. Il annonçoit de tems-en-tems notre approche, & les personnes que nous rencontrions, se prosternoient la face contre terre, & elles demeuroient dans cette posture jusqu'à ce nous eussions passé. Je fus, par la suite, qu'ils observent ce cérémonial respectueux envers leurs grands Chefs. En longeant la côte, lorsque nous arrivâmes de la partie de l'Est, nous avions observé des vaisseaux, dans chaque village, un ou plusieurs corps blancs, semblables à des pyramides, ou plutôt à des obélisques ; l'un de ces corps qui me parut avoir au moins cinquante pieds de hauteur, se voyoit très-bien du mouillage, & il sembloit n'être pas placé bien avant dans la vallée. Le principal objet de ma promenade, étoit de l'examiner de près ; notre guide comprit parfaitement, qu'il devoit nous y mener ; mais l'obélisque se trouvant au-delà de l'étang, nous ne pûmes l'atteindre. Un autre de la même espèce s'offroit à nos regards à environ un





CIMETIERE D'ATOOL.

Samuel J. ...

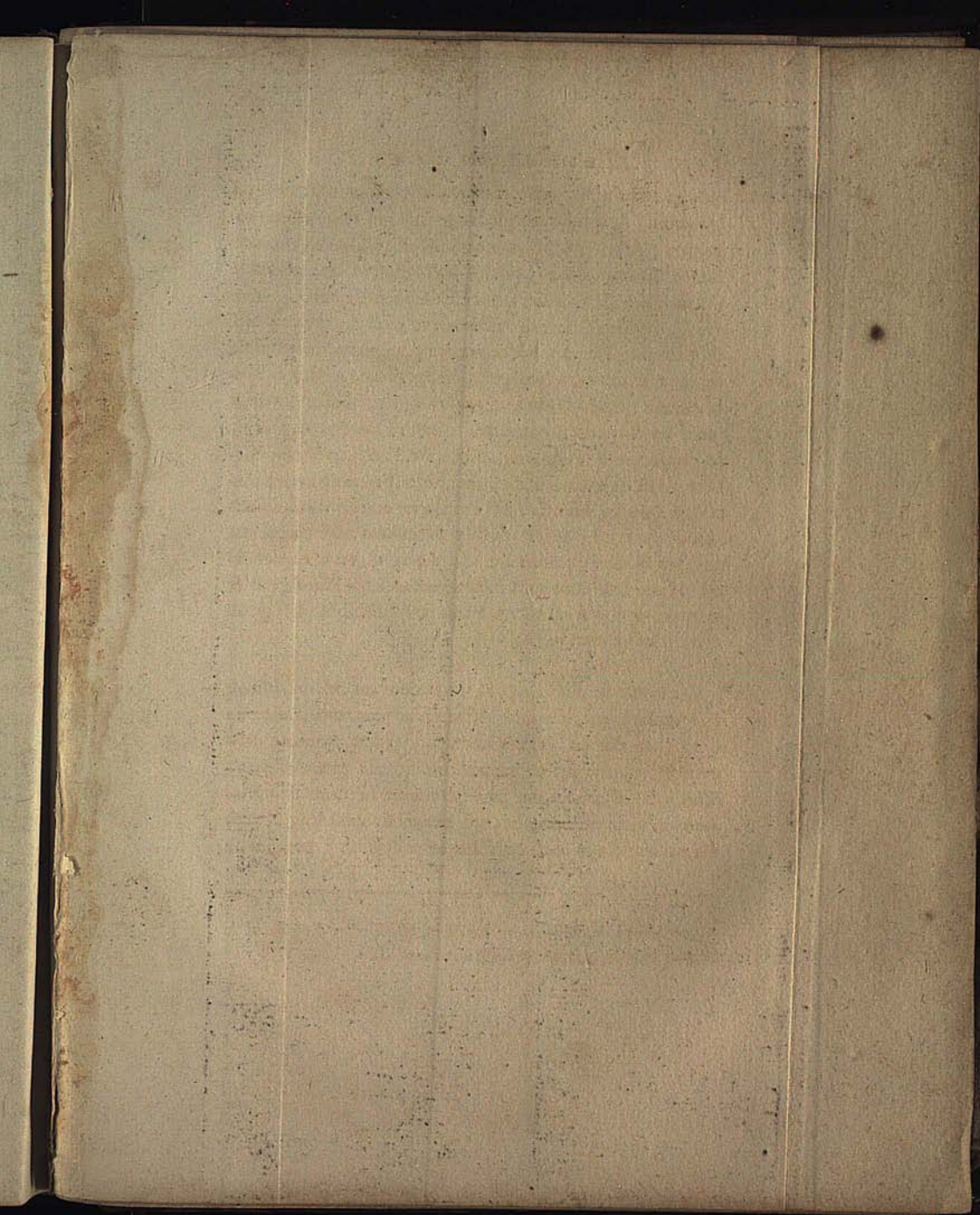
demi-mille du flanc de la vallée, & nous en prîmes la route. Dès le moment où nous approchâmes, nous reconnûmes qu'il étoit dans un cimetièrè ou *Morai*, qui ressembloit, à bien des égards, d'une maniere frappante, aux *Morais* que nous avons rencontré sur les îles de cet océan, & en particulier à l'île d'*O-Taïti*; nous découvrîmes aussi que les diverses parties portoient le même nom: c'étoit un terrein oblong, d'une étendue considérable, & environné d'une muraille de pierre d'environ quatre pieds de hauteur; il étoit pavé de cailloux mobiles, & ce que je nomme la pyramide, & ce qui est appelé *Henananoo*, dans la langue du pays, occupoit l'une des extrémités. La pyramide ressembloit exactement à une seconde plus grande, que nous avions apperçu des vaisseaux; elle avoit environ quatre pieds en quarré à la base, & à-peu-près vingt d'élevation; des baguettes & des branchages entrelacées à de petites perches, lesquels présentoient un mauvais treillage, creux ou ouvert en-dedans, depuis le fond jusqu'au sommet, en formoient les quatre côtés. La construction tomboit en ruine, mais elle se trouvoit assez bien conservée pour nous laisser voir, qu'elle avoit été originairément couverte d'une étoffe mince, légère & grise. Il paroît que les Insulaires consacrent à des usages religieux cette espèce d'étoffe; car nous en apperçûmes une grande quantité, suspendue en plusieurs endroits du *Morai*, & on m'en avoit mis quelques pièces sur le corps, lorsque je débarquai pour la première fois. Il y avoit de chaque côté de la pyramide, de longues pièces de treillages ou d'ouvrages d'osier, appelés *Hereanee*, qui tomboient également en

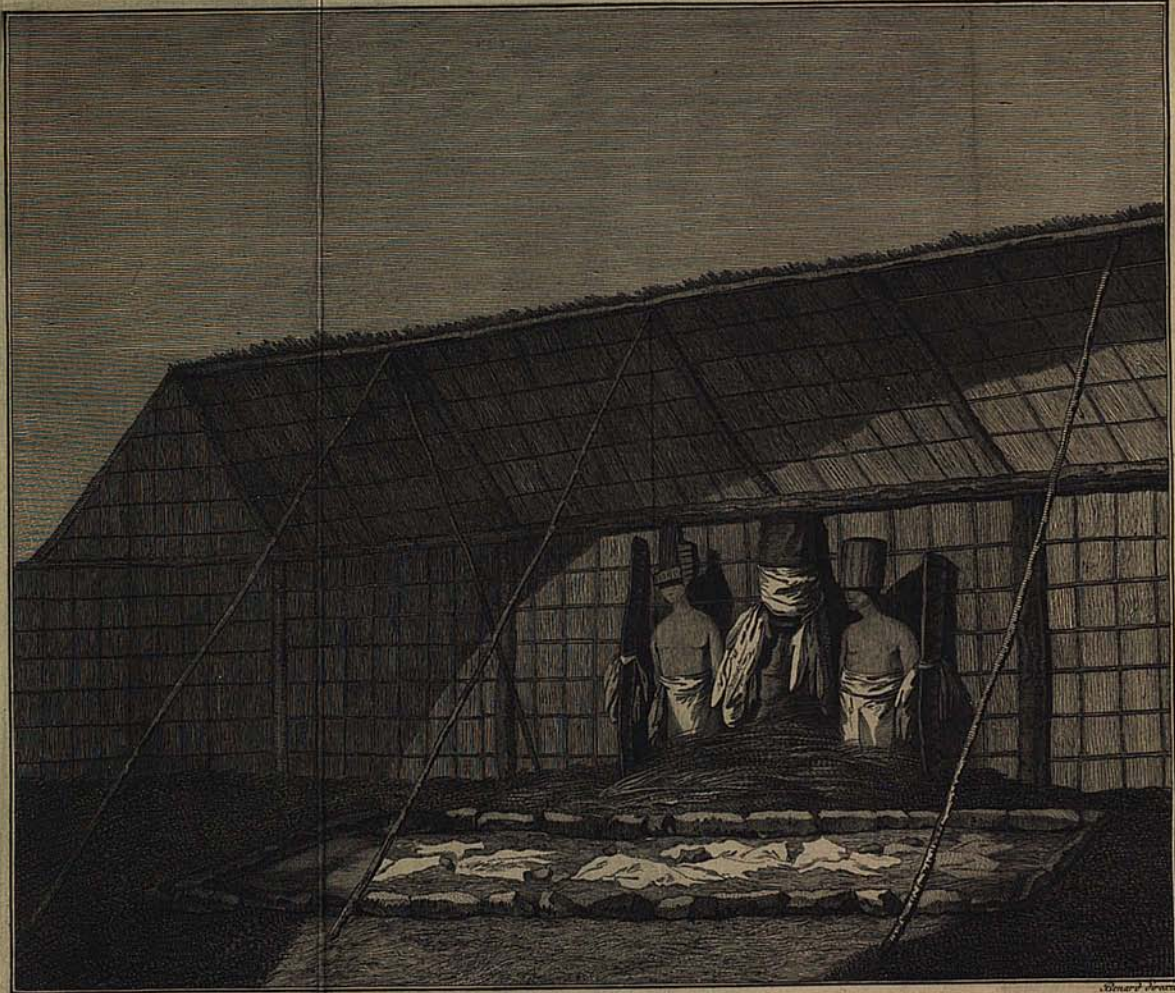
ANN. 1778.
Janvier.

ruines; & à l'un des coins, près d'une planche attachée, à la hauteur de cinq à six pieds, & chargée de quelques bananiers, deux perches minces qui s'inclinoient l'une vers l'autre. Ils nous dirent que les fruits étoient une offrande à leur Dieu. Ils donnent à cette espèce d'autel, le nom de *Herairemy*, d'où il résulte que c'est le *Whatta* des O-Taïtiens. Devant l'*Henananoo*, un petit nombre de morceaux de bois sculptés, représentoient des figures humaines: ces sculptures, jointes à une pierre de deux pieds de hauteur, couvertes d'étoffes, appelée *Hoho*, & consacrée à *Tongaroa*, Dieu de l'île, nous rappellerent de plus en plus les diverses choses que nous avions rencontré dans les *Morais*, des dernières terres où nous avions abordé (a): un hangard aussi petit qu'une loge de chiens, que les Naturels nomment *Hareepahoo*, étoit en-dehors du *Morai*, & contigu à l'*Henananoo* & à l'*Hoho*; il se trouvoit précédé d'un tombeau, où l'on nous dit qu'on avoit enterré une femme.

LE côté le plus éloigné, de la cour du *Morai*, offroit une maison ou hangard, d'environ quarante pieds de long, de dix de large au milieu, d'une moindre largeur à chacune des extrémités & de dix pieds de hauteur. Les Naturels du pays donnent le nom de *Hermanaa* à cet édifice, qui est beaucoup plus long, mais moins élevé que leurs habitations ordinaires: l'entrée se

(a) Voyez la description du *Morai* O-Taïtien, où se fit le sacrifice humain, auquel le Capitaine Cook assista.





INTÉRIEUR D'UN MORAIS D'ATOOL.

Del. et Gravé par J. B. H. P.

trouvoit au milieu, du côté qui regardoit le *Morai*. Il y avoit au côté le plus éloigné de ce hangard, en face de l'entrée, deux figures de bois d'un seul morceau, sur un piédestal; elles étoient d'environ trois pieds de hauteur, assez bien dessinées & assez bien sculptées; les Insulaires les appelloient *Eatoba no Veheina*, ou figures de Déeses: l'une d'elles portoit sur sa tête un casque sculpté, peu différent de celui de nos anciens guerriers; & l'autre, un bonnet cylindrique, qui ressembloit au *Tomou* des O-Taïtiens; des pièces d'étoffes leur enveloppoient les reins & tomboient fort bas. On voyoit à peu de distance de chacune, un morceau de bois sculpté, orné également de lambeaux d'étoffe, & un amas de fougère, entre ou devant les piédestaux. Nous jugeâmes qu'on y avoit déposé cette fougère à différentes époques, car nous y remarquâmes tous les degrés du desséchement, & une partie étoit entièrement stérile, tandis qu'une autre partie conservoit sa fraîcheur & sa couleur.

ANN. 1778.
Janvier.

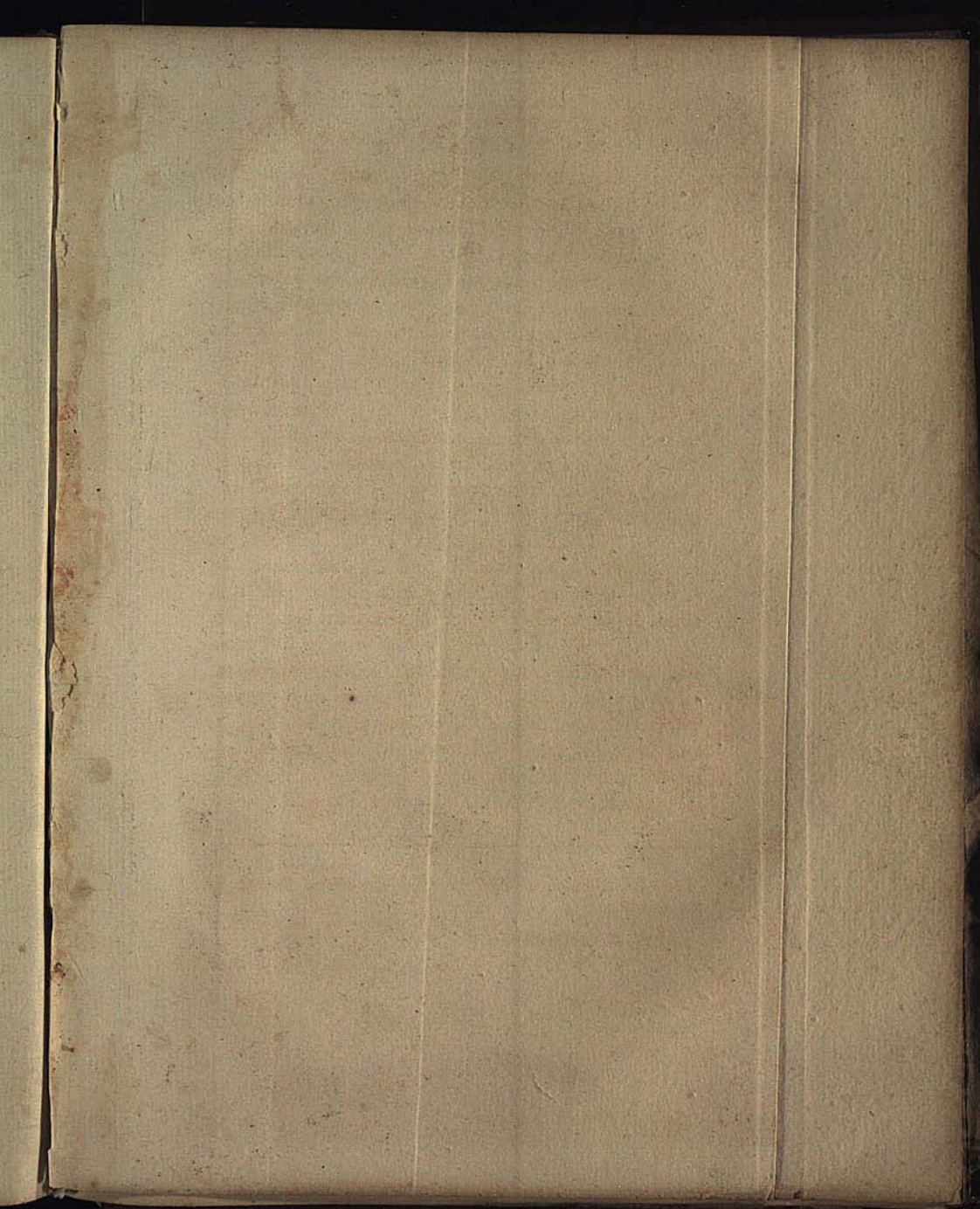
LE MILIEU de la maison, devant les deux figures de bois, offroit un espace oblong, enfermé par une bordure de pierres, peu élevé & couvert de ces lambeaux d'étoffe, dont j'ai parlé si souvent. Les Insulaires donnoient à cet endroit, le nom de *Heneene*; ils nous dirent que c'étoit le tombeau de sept Chefs, qu'ils désignèrent par leur noms. Nous remarquons des analogies si fréquentes, entre ce cimetière, & ceux des îles des *Amis* & de la *Société*, que nous nous attendîmes à trouver la ressemblance portée plus loin: nous ne doutâmes pas que les cérémonies ne fussent les

ANN. 1778.
Janvier.

mêmes, & que cette peuplade n'eût aussi l'horrible habitude de sacrifier des victimes humaines. Des indices directs ne tarderent pas à confirmer nos soupçons ; car, en sortant de la maison, nous aperçûmes près de l'entrée, un petit carré & un second moindre encore ; & ayant demandé ce que c'étoit ? notre guide nous répondit tout de suite, qu'on avoit enterré dans l'un un homme sacrifié aux Dieux *Taata* (a), *Taboo* (b), & dans l'autre, un cochon immolé aussi à la Divinité. Nous observâmes à peu de distance de ceux-ci trois autres quartiers ornés chacun de deux morceaux de bois sculptés & couverts de fougere : c'étoient les tombeaux de trois Chefs. On voyoit sur le devant un espace oblong & enclos, que notre conducteur appelloit aussi, *Tangata-Taboo* ; il ajouta clairement, & de manière à ne pas nous exposer à une méprise, qu'on y avoit enterré les victimes humaines, sacrifiées aux funérailles des trois Chefs. Je fus vivement affligé de rencontrer des preuves de cet usage sanguinaire dans toutes les terres de l'océan pacifique, parmi des peuplades qui sont si éloignées & même qui ne se connoissent pas, quoique tout annonce l'identité de leur origine. Ce qui augmenta ma douleur, tout indiquoit que ces barbares sacrifices étoient très-communs. L'île sembloit rempli de tombeaux des victimes humaines, pareils à celui que je viens de décrire :

(a) Les Naturels de cette île disent quelquefois *Tanata* ou *Tangata*.

(b) On prononce quelquefois *Tafso*.





UNE VUE DE L'INTERIEUR DE L'ISLE D'ATOOI.

il étoit l'un des moins considérables, & il avoit beaucoup moins d'apparence que plusieurs autres qui frappèrent nos regards, au moment où les vaisseaux longèrent la côte, & en particulier, qu'un situé de l'autre côté de l'étang dans cette vallée. L'*Henananoo*, où la pyramide blanche tiroit sa couleur des pièces d'étoffe, qui la décorent : diverses parties de l'enclos renfermoient des arbres de l'espèce appelée *Cordia Sebestina*, quelques-uns de l'espèce nommée *Morinda citrifolia*, & plusieurs *Etees* ou *Jeejes* de *Tongataboo*. L'*Hemanaa* étoit couvert des feuilles de l'*Etee*; & comme j'observai que les Naturels n'emploient pas les feuilles de cette plante, dans la couverture de leurs habitations, il est vraisemblable qu'ils les emploient toutes à des usages religieux.

ANN. 1778.
Janvier.

Nous TRAVERSAMES des plantations pour aller au *Morai*, & pour en revenir. La plus grande partie du terrain étoit plat, & entrecoupé de fossés remplis d'eau; & de chemins élevés par les Naturels à une certaine hauteur. Nous y trouvâmes sur-tout des champs de *Taro*, lequel croît ici avec beaucoup de force; car le sol est au-dessous du niveau ordinaire, & il conserve l'eau, dont cette racine a besoin. L'eau vient probablement de la source, qui entretient l'étang auquel nous remplîmes nos futailles. Nous aperçûmes, dans les endroits plus secs, des plantations très-régulières de murier-étouffe, qu'on tenoit fort propres, & dont la végétation n'étoit pas moins vigoureuse. Les cocotiers, tous peu élevés, n'avoient pas une aussi belle apparence; les bananiers, sans

ANN. 1778.
Janvier.

être d'une grande taille, promettoient davantage. En général, les arbres qui environnoient le village, & les autres que nous vîmes autour de la plupart des bourgades que nous dépassâmes avant de mouiller, sont de l'espèce appelée *Cordia Sebestina*, mais moins gros que dans les îles situées plus au Sud. La partie la plus étendue du village, se trouve près de la grève, & on y compte plus de soixante maisons; environ quarante autres sont dispersées plus avant dans l'intérieur du pays, du côté du cimetière.

LORSQUE nous eûmes examiné soigneusement tout ce qui se trouvoit aux environs du *Morai*, & lorsque M. Webber eut achevé ses desseins de l'édifice & du district d'alentour, nous retournâmes à nos canots, en suivant un chemin différent de celui par lequel nous étions venus. Il y avoit une foule nombreuse rassemblée sur la grève; nos gens achetoient des Insulaires des cochons-de-lait, des volailles & des racines, & une loyauté extrême présidoit aux échanges: je ne m'aperçus pas néanmoins qu'aucun des Naturels fit la police. A midi, j'allai dîner à bord, & M. King se rendit à terre pour commander le détachement qui y étoit. Il devoit s'y rendre le matin, mais des observations de Lune le retinrent au vaisseau. Dans l'après-dîner, je débarquai de nouveau avec le Capitaine Clerke; nous voulions examiner une seconde fois l'intérieur du pays, mais la nuit survint avant que nous pussions exécuter notre projet: j'y renonçai pour le moment, & il ne se présenta pas ensuite d'occasion de l'effectuer. Je ramenai tout

le monde à bord au coucher du Soleil. Nous remplîmes neuf futailles durant cette journée, & nous obtînmes soixante-dix ou quatre-vingt cochons-de-lait, un petit nombre de volailles, beaucoup de patates, quelques bananes, & des racines de taro, que nous payâmes sur-tout avec des clous & des morceaux de fer. Les Insulaires sont dignes de tous nos éloges, pour l'honnêteté qu'ils mirent dans les échanges; ils n'essayèrent pas une fois de nous tromper, soit à bord, soit à la hanche des vaisseaux: quelques-uns d'eux, il est vrai, montrèrent d'abord une disposition au vol, ainsi que je l'ai déjà dit, ou plutôt ils crurent qu'ils avoient droit à tout ce dont ils pouvoient s'emparer; mais ils ne tarderent pas à changer de conduite, lorsqu'ils virent que nous les punirions.

ANN. 1778.

Janvier.

PARMI les choses qu'ils apportèrent au marché, nous remarquâmes une espèce particulière de manteaux & de bonnets, qui seroient réputés élégans, même dans les pays où l'on s'occupe le plus de la parure; les premiers ont à-peu-près la grandeur & la forme des manteaux courts que portent les femmes en *Angleterre*, & les hommes en *Espagne*; ils descendent jusqu'au milieu du dos, & ils sont attachés sur le devant d'une manière peu serrée. Le fond est un réseau sur lequel on a placé de très-belles plumes rouges & jaunes, si près les unes des autres, que la surface ressemble au velours le plus épais, le plus moëlleux & le plus lustré. Les desseins en sont très-différens; quelques-uns offrent des espaces

ANN. 1778.
Janvier.

triangulaires, rouges & jaunes; d'autres, une espèce de croissant; plusieurs entièrement rouges, avoient une large bordure jaune, &, à une certaine distance, on les eût pris pour un manteau d'écarlate, galonné d'or à la bordure. Les couleurs éclatantes des plumes; dans ceux qui étoient neufs, n'ajoutoient pas peu à leur beauté. Les Naturels y mettoient un grand prix; car rien de ce que nous leur offrîmes, ne put les déterminer d'abord à nous en céder un seul; ils ne vouloient les échanger que contre un fusil: par la suite néanmoins on nous en vendit quatre ou cinq, que nous payâmes avec de très-grands clous. Ceux de ces manteaux qui se trouvoient de la première qualité, étoient rares: il paroît qu'ils s'en servent seulement dans leurs cérémonies d'appareil, & dans leurs jeux; car tous les Naturels auxquels nous en vîmes, firent les gestes que nous avions vu faire auparavant aux chanteurs.

LE BONNET a presque la forme d'un casque; le milieu est orné d'une crête qui est quelquefois de la largeur de la main: il serre la tête de près, & il a des trous par où passent les oreilles. C'est un chassis de baguettes d'osier, couvert d'un réseau dans lequel on a tissu des plumes de même que sur les manteaux, mais le tissu en est plus serré, & les couleurs en sont moins variées. La plus grande partie est rouge, & ils présentent sur les côtés quelques rayures noires, jaunes ou vertes, qui suivent la courbure de la crête: il est vraisemblable que le bonnet & le manteau forment un

ajustement complet; car nous rencontrâmes des Naturels qui porroient l'un & l'autre.

ANN. 1778.
Janvier.

Nous NE POUVRONS imaginer d'où ils tiroient une quantité si considérable de ces belles plumes rouges; mais nous sûmes bientôt d'où ils en tirent du moins une espèce; car ils apportèrent à notre marché une multitude de petits oiseaux rouges, qui formoient des paquets de plus de vingt, & qui étoient enfilés par les narines à une brochette de bois. Les premières robes d'oiseaux que nous achetâmes, à bord ne contenoient que les plumes placées dans l'intervalle des ailes à la tête; mais depuis, nous nous en procurâmes beaucoup d'autres où se trouvoient les plumes de derrière, avec la queue & les pieds. Les premières nous donnerent tout de suite l'explication de la fable, adoptée jadis touchant les oiseaux du Paradis, qu'on disoit manquer de jambes. Les habitans des îles situées à l'Est des *Moluques*, d'où nous viennent les robes des oiseaux du Paradis, leur coupent vraisemblablement les pieds, par la même raison que les Insulaires d'*Atooi*; ceux-ci nous dirent qu'ils font cette amputation, afin de conserver les plumes plus aisément, & sans perdre aucune des parties qu'ils regardent comme précieuses. M. Anderson jugea que l'oiseau rouge d'*Atooi*, est une espèce de *Mérops*; il est à-peu-près de la grosseur d'un moineau, & d'un beau rouge écarlate; il a la queue & les ailes noires; son bec arqué, a deux fois la longueur de sa tête, & il est rougeâtre, ainsi que les pieds. Ceux que nous achetâmes, avoient la tête vuide, ainsi que les oiseaux du Paradis; mais il paroît que, pour les conserver, ils

ANN. 1778.
Janvier.

n'emploie d'autre méthode que de les sécher ; car les robes , quoique humides , n'avoient ni la faveur ni l'odeur qui résultent des substances antiputrides (a).

22. IL PLUT presque continuellement durant la nuit , & la matinée du 22 ; le vent souffloit du Sud-Est , du Sud-Sud-Est & du Sud , & la mer devint clapoteuse ; comme les brisans se trouvoient à environ deux milles de l'arrière de la *Résolution* , notre position étoit assez dangereuse : le ressac qui battoit la côte , avoit une si grande

(a) La prédilection pour les plumes rouges , qu'on remarque dans toutes les îles de l'Océan Pacifique , est réellement curieuse , & ceux qui s'amuse à découvrir les migrations extraordinaires de la même Nation ou Tribu , sur les différentes terres de cette partie du monde , tireront vraisemblablement du paragraphe qu'on vient de lire , un nouvel argument en faveur de l'hypothèse qui regarde la *Nouvelle-Guinée* , & les îles des *Indes Orientales* , d'où les Hollandois nous apportent les oiseaux du paradis , comme ayant été peuplées originairement par la race d'Indiens , que le Capitaine Cook a trouvé sur toutes les îles de la mer du Sud , depuis la *Nouvelle-Zélande* jusqu'au groupe dont *Atooi* fait partie.

Ce que M. Sonnerat dit de l'oiseau du paradis , est parfaitement d'accord avec les détails que nous donne M. Cook touchant les oiseaux rouges , conservés par les Naturels de *Atooi*. Après avoir parlé des Papous , il continue ainsi : « Ils nous présentèrent plusieurs espèces d'oiseaux , aussi élégans par leur forme , que brillans par l'éclat de leurs couleurs. La dépouille des oiseaux sert à la parure des Chefs , qui la portent attachée à leurs bonnets en forme d'aigrettes : mais en préparant la peau , ils coupent les pieds. Les Hollandois qui trafiquent sur ces côtes , y achètent de ces

élévation que nous ne pouvions débarquer en canots ; mais cette journée ne fut pas entièrement perdue , car les Naturels arrivèrent en pirogues , & ils apportèrent des cochons & des racines , que nous achetâmes. L'un d'eux qui offrit de nous vendre des hameçons avoit un paquet d'étoffe attaché à la corde d'un de ces hameçons ; & il eut soin de le réserver lorsqu'il nous vendit l'hameçon. Nous lui demandâmes ce que c'étoit ; il nous montra son ventre , il parla de la mort , & il dit en même-tems que cela étoit mauvais : il ne parut pas disposé à répondre à notre question d'une manière plus claire. Il cachoit avec empressement les choses que renfermoit son paquet : nous le priâmes de l'ouvrir , il y consentit en témoignant beaucoup de répugnance , & il lui fallut un peu de tems pour nous satisfaire ; car il y avoit bien des morceaux d'étoffes : nous vîmes qu'il contenoit une tranche de chair de deux pouces de longueur , qui paroissoit avoir été séchée & sur laquelle on avoit jetté de l'eau salée qui la rendoit humide : nous jugeâmes que ce pouvoit être de la chair humaine , & que les habitans de l'île mangent

ANN. 1778.
Janvier.

peaux ainsi préparées, les transportent en *Perse*, à *Surate*, dans les *Indes*, où ils les vendent fort cher aux habitans riches, qui en font des aigrettes pour leurs turbans, & pour le calque des guerriers, & qui en parent leurs chevaux. C'est de-là qu'est venue l'opinion, qu'une de ces espèces d'oiseaux, (l'oiseau du paradis) n'a point de pattes. Les Hollandois ont accredité ces fables, qui, en jettant du merveilleux sur les objets dont ils trafiquoient, étoient propres à les rendre plus précieux, & à en rehausser la valeur. *Voyage à la Nouvelle-Guinée*, pag. 154.

ANN. 1778.
Janvier.

peut-être leurs ennemis ; nous n'avions en effet que trop de preuves de l'existence de cet usage parmi quelques-unes des peuplades de la mer du Sud. Nous interrogeâmes , sur ce point , l'homme à qui appartenoit le paquet ; il nous répondit que c'étoit de la chair humaine ; nous demandâmes ensuite à un autre de ses compatriotes , qui étoit auprès de lui , s'ils avoient coutume de manger les guerriers qu'ils tuoient dans les batailles ? & sur-le-champ il nous dit qu'oui.

IL Y EUT quelques intervalles de beau tems dans l'après-dîner , & le vent prit alors de l'Est & du Nord-Est ; mais le soir il repassa au Sud-Sud-est ; la pluie revint & elle dura toute la nuit : par bonheur , elle ne fut pas accompagnée de beaucoup de vent. Nous nous étions préparés à l'orage , en laissant tomber l'ancre d'affourche & en abattant nos vergues de perroquet.

23.

LE 23 , à sept heures du matin , il s'éleva une brise du Nord-Est , & je fis relever les ancrs avec le dessein de conduire la *Résolution* plus au large : la dernière ancre fut à peine au bossoir , que le vent passa à l'Est , ce qui m'obligea de forcer de voile pour m'éloigner de la côte ; nous fûmes jettés sous le vent , avant que nous eussions pris une bonne position. Je m'étendis au large , dans l'intention de regagner la rade ; mais , ayant peu de vent , & un courant très-fort portant contre les vaisseaux , je vis que je ne pourrois pas exécuter mon projet. J'ordonnai à MM. King & Williamson de prendre trois canots , de se rendre à la côte , & de nous rapporter

rapporter de l'eau & des rafraîchissemens : j'envoyai aussi au Capitaine Clerke , un ordre de mettre en mer , s'il me jugeoit dans l'impossibilité de regagner la rade. J'espérois en rencontrer une ou peut-être un havre à l'entrée occidentale de l'île , & je me consolais des obstacles qui m'écartoient de ma première station : mais comme j'y avois envoyé trois canots , je me tins au vent le plus qu'il me fût possible , & , malgré tous mes efforts , j'étois à trois lieues sous le vent à midi. A mesure que nous approchâmes de l'extrémité occidentale de l'île ; nous reconnûmes que la côte s'arrondissoit peu-à-peu au Nord-Est , sans former une crique ou une anse qui offrît un asyle contre la force de la houle , qui venoit du Nord , & qui produisoit sur la côte un reflac effrayant ; & les espérances que j'avois conçues de découvrir un havre s'évanouirent.

 ANN. 1778.

Janvier.

PLUSIEURS PIROGUES qui arriverent dans la matinée ; nous suivirent , & elles échangerent les racines & les autres articles qui formoient leur cargaison. Toujours éloigné de croire que cette peuplade étoit cannibale , malgré les soupçons bien fondés que nous avions conçus la veille , je profitai de l'occasion pour faire de nouvelles recherches sur cette matière. Nous avions acheté un petit instrument de bois , garni de dents de requin ; il ressembloit un peu à la scie ou au couteau dont se servent les Naturels de la *Nouvelle - Zélande* , pour diléquer les corps de leurs ennemis , & nous pensâmes qu'il avoit peut-être ici le même usage. L'un des Insulaires nous apprit tout de suite le nom de l'instrument ; il nous dit

ANN. 1778.
Janvier.

qu'il seroit à découper le ventre d'un homme ou d'une femme tué; sa réponse expliquant & confirmant les idées que nous avoit donné le Naturel qui toucha son ventre, le 22, je lui demandai si ses compatriotes mangeoient la partie qu'ils découpoient ainsi, & il déclara que non d'une manière très-positive: je lui fis une seconde fois la même question; alors il parut effrayé, & il gagna sa pirogue à la nage. Au moment où il l'atteignit, il exprima par ses gestes l'usage de l'instrument. Nous demandâmes aussi à un vieillard, qui étoit assis sur le devant de la pirogue, s'ils mangeoient de la chair humaine; il répondit qu'oui, & il se mit à rire, comme s'il se fût moqué de la simplicité de notre question. Nous lui proposâmes la même question une seconde fois, il fit la même réponse, & il ajouta que c'étoit un excellent mets, ou, pour me servir de ses expressions, *un manger savoureux*.

LES CÁNOTS furent de retour à sept heures du soir; ils rapportèrent deux barriques d'eau, un petit nombre de cochons, une quantité considérable de bananes, & quelques racines. M. King me dit qu'il avoit trouvé une foule nombreuse à l'Aiguade & à l'endroit où il fit son débarquement. Il supposa qu'il étoit venu des Insulaires de toutes les parties de l'île; ils avoient une multitude de cochons très-gras, qu'ils offrirent de vendre; mais mon détachement manquoit de marchandises pour en payer la valeur. Ce ne fut pas une grande perte, car nous en avions déjà à bord tout ce qu'il nous en falloit pour notre consommation journalière; & comme nous n'avions point de sel, nous ne pouvions les saler.

M. King ajouta, qu'il étoit tombé beaucoup de pluie sur la côte, tandis que nous en avions eu fort peu en mer; que le reflac se trouvoit si élevé, que les gens avoient eu bien de la peine à débarquer, & à regagner les canots.

ANN. 1778.
Janvier.

DURANT LA NUIT, nous eûmes tout au tour de légers souffles de vent accompagnés d'ondées de pluie. Nous nous aperçûmes, le 24 à la pointe du jour, que les courans avoient porté le vaisseau au Nord-Ouest & au Nord; en sorte que l'extrémité occidentale de l'île, sur laquelle (a) nous avons été, nous restoit à l'Est, à la distance d'une lieue. Une autre île appelée *Oreehoua*, nous restoit à l'Ouest-quart-Sud-Ouest, & une troisième île, nommée *Onecheow*, se prolongeoit du Sud-Ouest-quart-Ouest, à l'Ouest-Sud-Ouest. Il s'éleva une brise du Nord bientôt après, & comme j'espérois que la *Découverte* en profiteroit pour appareiller, je mis le cap sur *Onecheow*, afin de mieux reconnoître cette île & d'y mouiller, si j'y trouvois un ancrage convenable. Je continuai à gouverner vers la côte jusqu'à plus de onze heures; à cette époque, nous en étions éloignés d'environ deux lieues; mais, ne voyant pas la *Découverte*, & doutant qu'elle pût nous voir, je craignis les suites fâcheuses qui pouvoient résulter de notre séparation. Je renonçai donc pour le moment, au projet d'aborder à *Onecheow*, & je repris la route d'*Atooi*, dont je vou-

242

(a) Elle est appelée *Atooi* par les Insulaires.

ANN. 1778.
Janvier.

lois regagner la rade, pour y remplir le reste de nos futailles. A deux heures de l'après-dîner, le vent du Nord s'éteignit, & il fut remplacé par des souffles légers & des calmes, qui durèrent jusqu'à onze heures du soir. Nous nous étendîmes au Sud-Est jusqu'à la pointe du jour du 25; nous revîrâmes alors, nous gouvernâmes sur la rade d'*Atooi*, qui nous restoit à-peu-près au Nord, & la *Découverte* ne tarda pas à nous joindre.

29. Nous ATTEIGNÎMES la côte à environ deux lieues sous le vent de la rade, où nous ne pûmes cependant jamais arriver; car ce que nous gagnions dans un moment, nous le perdions dans un autre. Le 29 au matin, les courants nous avoient porté à l'Ouest, à trois lieues du *Onecheow*. Fatigué d'aller à la bouline avec si peu de succès, je ne songeai plus à retourner à *Atooi*, & je résolus d'essayer; si nous ne pourrions pas nous procurer à l'autre île, qui se trouvoit à notre portée, les choses dont nous avions besoin. Le *Master* partit pour sonder la côte, & chercher un lieu propre au débarquement. Je lui ordonnai, s'il en découvroit un, d'examiner si l'on pourroit commodément remplir les futailles aux environs. Afin de lui laisser le tems d'exécuter sa commission, les Vaisseaux suivirent à petites voiles. Dès que nous fûmes en travers ou à l'Ouest de la pointe méridionale de *Onecheow*, la sonde rapporta, à un mille de la côte, trente, vingt-cinq & vingt brasses, fond de sable de corail.

Le *Master* fut de retour à dix heures; il me dit qu'il avoit débarqué dans un endroit; qu'il n'avoit pas décou-

vert d'eau douce : mais qu'on pouvoit mouiller par-tout, le long de la côte. Appercevant une Bourgade, un peu plus loin sous le vent, & quelques-uns des Insulaires, qui arrivèrent aux Vaisseaux, nous informant qu'on y trouvoit de l'eau douce, j'en pris le chemin, & je mouillai en face, par vingt-six brasses, à environ trois-quarts de mille du rivage. La pointe Sud-Est de l'île, nous restoit au Sud 65^d Est, à trois milles; nous avions au Nord quart Nord-Est, à environ deux ou trois milles, l'autre extrémité de cette terre; au Nord-Est, un quart de rumb Est, une colline à pic située dans l'intérieur du pays; & au Sud, 61^d Ouest, à la distance de sept lieues, une seconde île appelée *Tahoorá*, que nous avions apperçue la veille au soir.

ANN. 1778.
Janvier.

SIX OU SEPT PIROGUES étoient venues près de nous, avant que nous mouillassions; elles nous apportèrent des cochons-de-lait, quelques patates, & beaucoup d'ignames & de nattes. Les hommes qui les montoient ressembloient aux Insulaires d'*Atooi*; & ils paroissoient connoître également l'usage du fer, qu'ils demandoient aussi sous les noms de *Hamaite* & de *Toe*; ils échangeèrent avec empressement tout ce qu'ils avoient, contre des morceaux de ce métal précieux. De nouvelles pirogues nous abordèrent bientôt, quand nous fûmes mouillés; mais les Naturels qui montoient celles-ci ne sembloient avoir d'autre objet, que de nous faire une visite en forme. La plupart d'entr'eux se rendirent volontiers sur le pont, ils s'y prosternèrent devant nous, & ils ne quittèrent cette humble posture, que lorsque nous leur dîmes de

ANN. 1778.
Janvier.

se relever. Ils amenèrent plusieurs femmes, qui se tinrent dans leurs embarcations, à la hanche des Vaisseaux, & qui se conduisirent d'une maniere beaucoup plus immodeste que celles d'*Atooi*; elles chantèrent en chœur un air qui n'étoit pas remarquable par la mélodie, mais leurs sons étoient parfaitement d'accord, & elles battoient la mesure d'une maniere très-exacte, en se donnant avec leurs mains des coups sur la poitrine. Les hommes qui passèrent sur notre bord, n'y demeurèrent pas long-tems, & avant de partir, quelques-uns d'entre eux, nous prièrent de leur permettre de nous laisser des touffes de leurs cheveux.

ILS NOUS FOURNIRENT une occasion d'examiner de nouveau s'ils étoient Cannibales. Nous ne remîmes pas la question sur le tapis; elle y revint d'elle-même, & d'une maniere qui ne comportoit aucune équivoque. L'un des Insulaires n'ayant pu obtenir la permission d'entrer par le sabord de la Sainte-Barbe, nous demanda si nous le tuerions & si nous le mangerions, supposé qu'il y entrât; il fit en même-tems des gestes si expressifs, qu'il étoit impossible de ne pas le comprendre. Nous eûmes soin de demander à notre tour si c'étoit l'usage dans le pays de manger des hommes. Un autre des Naturels, qui observoit soigneusement ce qui se disoit & ce qui se faisoit, répondit tout de suite, que ses Compatriotes nous mangeroient sûrement si nous étions tués sur la côte. Il parla d'un air si tranquille, qu'il nous parut clairement, qu'ils ne nous tueroient pas pour nous manger, mais que ce repas de chair humaine, seroit la suite de

notre inimitié pour eux. J'ai profité ici des notes de M. Anderson ; & je suis fâché de dire que je ne vois pas la moindre raison de hésiter à donner, comme certain, que ces horribles banquets d'antropophages sont aussi goûtés à *Onesheow*, où l'on vit dans l'abondance, qu'ils le sont à la *Nouvelle-Zélande*.

ANN. 1778.
Janvier.

LE LIEUTENANT GORE partit l'après-dîner avec trois canots armés; je lui ordonnai d'examiner l'endroit le plus propre au débarquement, & lorsqu'il seroit à terre, de chercher de l'eau douce. Il revint le soir, après avoir débarqué à la Bourgade indiquée plus haut; il me dit qu'on l'avoit mené à un puits, situé à un demi-mille dans l'intérieur de l'île; mais je jugeai sur son rapport, qu'il n'y avoit pas assez d'eau pour remplir nos futailles, & qu'il faudroit y arriver par un chemin extrêmement mauvais.

LE 30, je renvoyai une seconde fois M. Gore à terre; je lui donnai une Garde de Soldats de Marine, & quelques hommes, qui devoient acheter des rafraîchissemens. Je voulois débarquer moi-même bientôt après, & je quittai en effet le Vaisseau dans cette intention; mais je trouvai le ressac si fort, que je craignis de ne pouvoir pas regagner mon bord, si je débarquois. C'est ce qui arriva bientôt après à M. Gore & à sa petite Troupe; il m'avertit le soir, par un signal, de lui envoyer des canots; ces canots ne tardèrent pas à revenir, avec quelques ignames & un peu de sel. Ceux de nos gens qui étoient à terre, en avoient acheté une quantité assez considérable, dans le cours de la journée; mais l'impé-

30.

ANN. 1778.
Janvier.

tuosité du ressac avoit causé la perte de la plus grande partie de ces deux articles, au moment où on voulut les embarquer. M. Gore & vingt hommes n'osant pas affronter des vagues si terribles, passèrent la nuit dans l'île, & ce malheureux contretems occasionna sans doute des liaisons avec les femmes du pays, que je desirois si vivement de prévenir, & que je m'applaudissois d'avoir empêché. La violence du ressac que nos canots ne purent surmonter, n'empêcha pas les Naturels d'arriver aux Vaisseaux, sur leurs pirogues. Ils nous apportèrent des provisions, que nous payâmes avec des clous & des morceaux de cercles de fer, & je donnai des rubans, des boutons & des bracelets aux femmes qui se trouvoient dans les embarcations. L'un des hommes avoit un lézard piqueté sur sa poitrine, & nous aperçûmes sur celle des autres, des figures d'hommes grossièrement imitées. Ils nous apprirent qu'il n'y a point de Chef ou de *Hairee* dans cette île; mais qu'elle est soumise à *Teneoonoo*, Chef d'*Atooi*; ils ajoutèrent que *Atooi* n'est pas gouvernée par un seul Chef, mais qu'elle en a plusieurs, auxquels on rend l'honneur du *Moe*, ou de la prostration. Ils nous nommèrent, entr'autres, *Otaeiao* & *Teratotoa*. Parmi les choses qu'ils nous apportèrent, il y avoit un petit tambour, presque semblable à ceux d'*O-Taïti*.

LE VENT passa au Sud sur les dix heures du soir, & le ciel sembloit annoncer une tempête. Jugeant que nous étions un peu trop près de la côte, j'ordonnai de relever les ancrés; &, après avoir conduit les Vaisseaux dans un endroit

un endroit où la sonde rapportoit quarante-deux brasses, nous y mouillâmes de nouveau, & nous nous crûmes plus en sûreté. Cette précaution n'étoit pas nécessaire, car le vent tourna bientôt après au Nord Nord-Est, où il devint frais, accompagné de raffalles & de fortes ondées de pluie.

ANN. 1778.
Janvier.

NOUS EUMES le même tems durant la journée du lendemain, & la mer devint si grosse, qu'il ne nous resta aucune espèce de communication avec notre détachement qui se trouvoit à terre. Les Naturels eux-mêmes n'osèrent pas venir aux Vaisseaux sur leurs pirogues. Le soir, j'envoyai le *Master* à la pointe Sud-Est de l'île, en lui ordonnant de voir si l'on pourroit débarquer au-dessous. Son rapport fut favorable, mais il étoit trop tard alors, pour envoyer chercher M. Gore, qui fut obligé de passer une seconde nuit à terre.

31

ENCOURAGÉ par les détails que m'avoit donné le *Master*, j'envoyai le lendemain, dès le lever de l'aurore, un canot à la pointe Sud-Est, avec un ordre par lequel j'enjoignois à M. Gore de conduire son détachement à cette pointe, s'il n'osoit pas l'embarquer à l'endroit où il se trouvoit. Le canot ne put atteindre la côte, & l'un des Matelots se rendit sur la greve à la nage. Au retour du canot, j'allai moi-même à la pointe Sud-Est, avec la pinnaffe & la chaloupe, afin de ramener le détachement à bord des Vaisseaux. J'y portai une chèvre mâle & deux femelles, un verrat & une truie de race Angloise, des graines de melons, de citrouilles & d'oi-

1 Février;

ANN. 1778.
Février.

gnons; car je desirois beaucoup accroître les moyens de subsistance de cette peuplade. Je débarquai sans peine sous le côté occidental de l'île; quelques Naturels & mon détachement m'attendoient; je donnai les chèvres, les cochons & les graines, à l'un des Insulaires, que M. Gore avoit vu exercer une sorte d'autorité sur les autres. J'aurois laissé ces choses précieuses à *Atooi*, si le mauvais tems ne nous en eût pas éloigné.

TANDIS que mes gens remplissoient quatre futailles, à un petit ruisseau qu'avoit formé la dernière pluie, je fis une promenade dans l'intérieur de l'île, accompagné du Chef dont je parlois tout-à-l'heure, & suivi de deux hommes, qui portoient les deux cochons que je lui avois donnés. Dès que nous fûmes sur un terrain élevé, je m'arrêtai pour examiner le pays; & j'aperçus de l'autre côté de la vallée, où s'étoit fait mon débarquement, une femme, qui appelloit ses trois compatriotes. Le Chef se mit à marmoter quelques paroles; je jugeai qu'il faisoit une prière, & ses deux camarades, qui portoient les cochons, continuerent durant cet intervalle à marcher autour de moi; ils firent au moins une douzaine de tours, avant que le Chef eût achevé son oraison. Nous nous remîmes en route après cette cérémonie, & nous rencontrâmes bientôt des Naturels qui arrivoient de tous les côtés, & qui se prosternerent la face contre terre, tant que je fus à la portée de leur vue. Le district que je traversai, se trouvoit dans l'état de nature & rempli de pierres, & le sol paroissoit très-pauvre; il étoit cependant couvert d'arbrisseaux & de plantes qui parfai-

moient l'air ; je n'avois rencontré sur aucune des îles de cet océan , une odeur aussi agréable. Ceux de mes gens qui demeurèrent deux jours à terre , avoient observé la même chose dans les parties de l'île qu'ils traversèrent ; ils avoient découvert plusieurs marais salins , dont quelques-uns renfermoient encore un peu d'eau ; mais ils y apperçurent si peu de sel , qu'ils ne purent en recueillir une grande quantité ; s'ils n'observèrent rien qui indiquât un ruisseau d'eau douce , on leur montra de petits puits presque à sec , qui offroient une eau assez bonne. Les habitations des Naturels étoient dispersées sur les environs ; M. Gore supposa qu'il n'y avoit pas plus de cinq cens habitans dans l'île entière , car la plupart des Naturels se rassemblerent au lieu où son détachement faisoit les échanges , & ceux de nos gens qui pénétrèrent dans le pays , virent peu de monde autour des maisons : il eut occasion d'examiner l'intérieur des ménages des Insulaires , qui lui parurent décents & propres , mais il ne vit pas une seule fois les hommes & les femmes manger ensemble : les femmes se réunissoient ordinairement pour prendre leur repas. La noix huileuse de *Dooc - doae* leur sert de flambeau durant la nuit , ainsi que parmi les Ô-Taïtiens ; ils cuisoient aussi leurs cochons dans un four ; mais , ce qui est contraire à l'usage des îles de *la Société & des Amis* , ils coupent l'épine du dos dans toute sa longueur. M. Gore eut une preuve directe du *Taboo* ; ou (selon la prononciation des Naturels , du *Tafoo* ,) car une femme mettoit ses alimens dans la bouche d'une autre , qui se trouvoit soumise à cette espèce d'interdit. Il remarqua d'autres

ANN. 1778.
Février.

ANN. 1778.
Février.

cérémonies mystéricuses; une femme, par exemple, prit un petit cochon qu'elle jetta dans le ressac, jusqu'à ce qu'il fût noyé, & elle y jeta ensuite un petit fagot; une autre fois, la même femme frappa avec un bâton sur les épaules d'un homme, qui s'assit devant elle pour recevoir cette discipline. Les habitans de l'île semblent avoir une vénération particuliere pour les chouettes qui sont très-apprivoisées, & M. Gore jugea que c'étoit parmi eux une habitude assez générale de s'arracher une dent (a); il leur demanda la raison d'une coutume aussi bizarre, & ils lui dirent, pour toute réponse, que cela étoit *Teeha*; ils expliquerent de la même maniere un autre de leurs usages, celui de donner un faisceau de leurs cheveux en signe de respect ou d'amitié.

LORSQUE LES TONNEAUX furent remplis, & qu'on les eut embarqué sur le canot; lorsque nous eûmes acheté des Naturels une petite quantité de racines, un peu de sel & quelques poissons salés, je revins à bord avec le détachement. Je me proposois de redescendre à terre le lendemain; mais à sept heures du soir, la *Résolution* dérappa; comme nous avions un cable entier de filé, nous fûmes contraints de mettre l'ancre au bossoir, &

(a) Cette coutume est si peu naturelle, qu'elle ne semble pas devoir se trouver parmi deux Tribus, dont l'origine n'est pas commune; & ce qui est digne de remarque, les Habitans de cette île & les Naturels de la côte occidentale de la *Nouvelle-Hollande*, dont parle Dampierre, l'observent malgré la distance des deux contrées.

de remonter la chaloupe avant de faire voile. Après cet accident, nous nous trouvâmes le lendemain à la pointe du jour, trois lieues sous le vent de notre dernière station, & prévoyant qu'il faudroit, pour la regagner, plus de tems que je ne voulois en employer, j'avertis la *Découverte* par un signal, d'appareiller & de nous joindre. Elle nous joignit à midi, & nous cinglâmes tout de suite au Nord, afin d'arriver plutôt à la côte d'*Amérique*. Ainsi, après avoir passé autour de ces îles plus de jours que n'en auroit pris une relâche ordinaire, nous fûmes obligés de les quitter, sans y avoir rempli toutes nos futailles, & sans en avoir tiré les provisions que les Naturels étoient en état & dans la disposition de nous fournir. Au reste, la *Résolution* y embarqua des vivres pour au moins trois semaines, & le Capitaine Clerke, plus heureux que moi, s'y procura des végétaux, qui servirent à son équipage durant deux mois.

ANN. 1778.
Février.
2.

LES OBSERVATIONS que j'ai faites, combinées avec celles de M. Anderson, qui m'étoit toujours d'un grand secours dans ces occasions, formeront la matiere du Chapitre suivant.



CHAPITRE XII.

POSITION des îles dont je viens de parler : Noms que leur donnent les Insulaires : Je les ai appelées îles SANDWICH : Description d'ATOOI : Remarques sur le sol, le climat, les productions végétales, les oiseaux, les poissons, les animaux domestiques, la personne des Naturels, leur caractère, leurs habits, leurs ornemens, leurs habitations, leur régime diététique, leur maniere d'appréter les alimens, leurs amusemens, leurs Manufactures, leurs outils, la connoissance qu'ils ont du fer, leurs pirogues & leur Agriculture : Détails sur un de leurs Chefs : Armes dont ils se servent : Usages conformes à ceux de TONGATABOO & de O-TAÏTI : La Langue des îles SANDWICH est la même que celle des îles des AMIS & de la SOCIÉTÉ : comment la même Nation s'est répandue sur toute la Mer Pacifique : Avantages qu'on peut tirer de la position des îles SANDWICH.

ANN. 1778. **L**ES ÎLES de l'océan pacifique, que nos derniers voyages ont ajouté à la Géographie, sont, en général, dif-
Février.

posées en groupes, & cette observation est digne de remarque : les terres détachées qu'on a découvertes dans l'intervalle des différens groupes, sont peu nombreuses en proportion de celles que forment les Archipels, quoiqu'il en reste, selon toute apparence, beaucoup d'autres également solitaires, que les Navigateurs n'ont point encore apperçues. Il faut laisser aux vaisseaux qui nous suivront, le soin de déterminer le nombre des îles qui composent le groupe, qui fait la matière de ce Chapitre (a). Nous en avons vu cinq ; voici les noms que leur donnent les Naturels : *Woaho*, *Atooi*, *Oneheow*, *Oreehoua* & *Tahoora*. La dernière est petite, mais élevée ; elle gît à quatre ou cinq lieues de la pointe Sud-Est de *Oneheow*, dans la direction du Sud 69^e Ouest : on nous a dit qu'elle est remplie d'oiseaux, mais qu'elle est déserte d'ailleurs ; on nous parla aussi d'une île basse & déserte, située aux environs de *Tahoora*, & appelée *Tammata-pappa*. Indépendamment de ces six Terres, les Insulaires, avec lesquels nous eûmes des entretiens, nous parurent connoître d'autres îles à l'Est & à l'Ouest. J'ai donné au groupe entier, le nom d'îles *Sandwich*, en honneur du Comte de Sandwich. Celles que j'ai apperçues, gissent entre le 21.^e degré 30 minutes, & le 22.^e degré 15 minutes de latitude Nord, & entre le 199.^e degré 20 minutes, & le 201.^e degré 30 minutes de longitude Est.

ANN. 1778.
Février.

(a) La reconnaissance, dont parle ici M. Cook, a été achevée après sa mort, & on en trouvera les détails plus bas, *Note du Traducteur*.

WOAHOO, la plus orientale, gît par 21^d 36', & nous n'avons rien appris sur cette terre, sinon qu'elle est élevée & habitée.

ANN. 1778.
Février.

NOUS EUMES OCCASION de recueillir sur *Oneehow*, quelques détails dont j'ai déjà parlé. Elle gît sept lieues à l'Ouest du mouillage qu'occupèrent nos vaisseaux à *Atooi*, & elle n'a pas plus de quinze lieues de circonférence: elle produit sur-tout des ignames, si nous pouvons juger de ses productions par celles que nous apporterent les Naturels. Les habitans ont du sel, qu'ils appellent *patai*, & qu'ils recueillent dans des marais; ils font du poisson & du porc; les poissons salés qu'ils nous vendirent, se conserverent très-bien, & ils étoient fort bons. L'île est basse, si j'en excepte la partie située en face d'*Atooi*, laquelle commence du bord de la mer, à s'élever à une assez grande hauteur; il faut en excepter aussi la pointe Sud-Est, qui se termine en colline ronde: nos vaisseaux mouillèrent au côté occidental de cette pointe.

NOUS NE SAVONS rien sur *Oreehoua*, sinon qu'elle est petite & peu élevée, & qu'elle gît près du côté septentrional de *Oneehow*.

ATOOI est la plus étendue, &, comme nous l'avons mieux observée que les autres, je vais indiquer quelques résultats que nous nous sommes formés d'après nos propres remarques, tandis que nous étions à terre, ou d'après nos entretiens avec les habitans qui vinrent sans cesse à bord

bord de nos vaisseaux ; tandis que nous étions à l'ancre. En général , ceux d'entre nous qui avoient étudié les dialectes de la mer pacifique , entendoient assez bien les Naturels : on doit regretter toutefois que nous ayions été obligés de quitter sitôt une terre qui paroît mériter une étude plus approfondie.

ANN. 1778.
Février.

SI JE JUGE de l'île d'*Atooi* sur ce que nous en avons aperçu , elle a au moins dix lieues de longueur de l'Est à l'Ouest , & l'on peut de-là évaluer sa circonférence par approximation ; au reste , elle semble être beaucoup moins large à la pointe occidentale qu'à la pointe orientale , où l'on voit une double rangée de collines. La rade ou le mouillage que nous occupâmes , se trouve au côté Sud-Ouest , à environ six milles de l'extrémité Ouest , devant un village appelé *Wymoa*. Dans tous les endroits où nous primes des sondes , le fond de la mer est d'un joli sable gris , & il n'y a point de rochers , si j'en excepte un espace peu éloigné du village & dans la partie de l'Est , où l'on rencontre un bas-fond , sur lequel il y a des rochers & des brisans ; mais ces rochers & ces brisans sont près de la côte. La rade seroit complètement à l'abri du vent alisé , si la hauteur de la terre par-dessus laquelle il souffle , ne changeoit pas sa direction pour lui donner celle de la côte : ainsi , le vent alisé souffle du Nord-Est sur l'une des bandes de l'île , & de l'Est-Sud-Est ou du Sud-Est sur l'autre , en frappant la côte d'une manière oblique. La rade située au côté sous le vent , est donc un peu exposée au vent alisé ; mais , malgré ce défaut , elle n'offre pas une mauvaise station , & elle est

ANN. 1778.

Février.

bien supérieure à celles que la nécessité oblige journellement les vaisseaux de prendre dans des pays tels que *Ténérife*, *Madere*, les *Açores*, &c. où les vents sont plus variables & plus orageux. Le débarquement est d'ailleurs moins difficile, & il est toujours praticable lorsque le tems n'est pas très-mauvais; l'eau qu'on peut se procurer dans le voisinage est excellente, & il est facile de l'embarquer; mais, pour faire du bois à une distance commode, il faudroit déterminer les Naturels à céder le petit nombre d'Etoas (a) qui croissent autour de leurs villages, ou une espèce appelée *Dooe dooe*, qu'on rencontre plus avant dans le pays.

L'ASPECT GÉNÉRAL de cette terre, ne ressemble point du tout aux îles que nous avions aperçues jusqu'alors en dedans du Tropique; au côté méridional de l'Equateur; j'en excepte toutefois les collines situées près du centre, qui sont élevées, mais qui s'abaissent peu-à-peu jusqu'à la mer ou jusqu'aux terrains bas: quoiqu'on n'y voie pas, comme à *O-Taïti* & à *Tongataboo*, cette bordure charmante, ou ces plaines fertiles, couvertes d'arbres, qui offrent un coup-d'œil enchanteur, un asyle contre la chaleur brûlante du Soleil, & des fruits dont on peut se nourrir sans se donner la peine de les cultiver; comme elle a plus de districts d'une pente douce, elle leur est supérieure à quelques égards, puisqu'elle se trouve par-là plus susceptible des améliorations de la culture.

(a) Les Naturels donnent ce nom au *Cordia sebestina*.

LA HAUTEUR du sol dans l'intérieur de l'île, & la multitude de nuages qui, durant notre relâche, la couvroient au centre, & souvent dans les autres parties, semblent prouver d'une manière incontestable qu'elle renferme une quantité suffisante d'eau douce: je pense qu'il y a sur-tout dans les vallées profondes, à l'entrée desquels les villages sont bâtis pour l'ordinaire, des ruisseaux que nous n'aperçûmes pas. Depuis la partie boisée jusqu'à la mer, elle est revêtue d'une herbe d'une excellente qualité: cette herbe a environ deux pieds de hauteur; elle croît quelquefois en touffes, &, quoiqu'elle ne fût pas très-épaisse à l'endroit où nous étions, il nous parut qu'on pourroit y faire des récoltes abondantes d'un très-beau foin; mais il ne vient pas naturellement un arbrisseau sur cet espace étendu.

ANN. 1778.
Février.

LE SOL de la vallée étroite que nous traversâmes pour nous rendre au *Morai*, est d'un noir brun, un peu friable; mais, en nous avançant sur les terrains élevés, nous le trouvâmes d'un brun rougeâtre, plus compacte & argileux, quoiqu'il fût toujours aisé de le rompre, à cause de la sécheresse. Il est vraisemblablement le même dans tous les districts cultivés; car le terreau qui adhéroît à la plupart des patates que nous achetâmes, lesquelles venoient sans doute de différens cantons, étoit de la même nature. Au reste, on juge mieux de sa qualité par ses productions, que par son apparence; en effet la vallée ou le terrain humide, produit du *taro* dont la grosseur excède celui que nous avons vu ailleurs, & le terrain plus élevé fournit des patates douces, qui pèsent souvent dix, quel-

ANN. 1778.
Février.

quelques douze ou quatorze livres, & rarement moins de deux ou trois.

D'APRÈS la position de l'île, il est aisé de se former une idée de la température du climat. Je puis dire qu'il est très-variable, si nous en jugeons par notre expérience; car, selon l'opinion généralement reçue, nous étions à l'époque de l'année où le tems est le plus fixe, puisque le Soleil se trouvoit à sa plus grande distance. La chaleur étoit très-moderée, & on doit éprouver ici peu des incommodités auxquelles la chaleur & l'humidité rendent sujettes, la plupart des terres du Tropique; les habitations des Naturels, sont très-près les unes des autres, & ils font du poisson & du porc qui se gardent très-bien, ce qui n'arrive pas ordinairement, lorsqu'on fait cette salaison dans les climats chauds. Nous n'y trouvâmes pas de fortes rosées, peut-être parce que la partie basse de l'île est dénuée d'arbres.

LE ROCHER qui forme les flancs de la vallée, & qui paroît être le même que nous avons vu en différentes parties de la côte, est une pierre lourde d'un noir grisâtre, disposé comme le sont les rayons de miel, parsemé de petites particules luisantes & de quelques taches couleur de rouille; ces taches le font paroître rougeâtre quand on le regarde de loin; il a une immense profondeur, mais il paroît offrir des couches, entre lesquelles il n'y a point de corps intermédiaires; car de gros morceaux se détachent toujours à une profondeur déterminée, & ils ne sembloient pas adhérens à ceux de dessous.

Les autres pierres sont probablement beaucoup plus variées qu'aux îles méridionales: en effet, durant notre courte relâche, outre la *Lapis Lydius* qui paroît commune sur toutes les terres de la mer du Sud, nous rencontrâmes une pierre à aiguïser, couleur de crème, tachetée, ainsi que le marbre, de veines plus noires ou plus blanches; une seconde qui ressemble à la *brèche*, l'ardoise à écrire, & une quatrième plus grossière; mais nous ne vîmes les carrières d'aucune. Les Naturels nous apportèrent en outre quelques morceaux d'une grossière pierre-ponce blanchâtre. Nous nous procurâmes de plus une *Haematites* brune; elle étoit fortement attirée par l'aimant; nous jugeâmes qu'elle contenoit beaucoup de fer, & qu'elle appartenoit à la seconde espèce dont parle Cronstedt, quoique Linnæus l'ait rangé parmi ses *intractabilia*; mais nous n'avons pu en découvrir les variétés: les échantillons que nous vîmes, ainsi que ceux des ardoises & des pierres à aiguïser, avoient été taillés par la main de l'homme.

ANN. 1778.
Février.

INDÉPENDAMMENT des végétaux que nous achetâmes, & parmi lesquels il y avoit au moins cinq ou six espèces de bananes, l'île produit du fruit à pain; au reste, ce dernier fruit paroît rare; car nous n'aperçûmes qu'un arbre qui en portât. On y trouve de plus, un petit nombre de cocotiers, des ignames, (nous n'en vîmes cependant aucune); le *Kappa* des îles des *Amis*, ou l'*Arum* de *Virginie*, l'arbre appelé *Etooa*, & la *Gardenia* parfumée ou le jasmin du *Cap*. Nous rencontrâmes plusieurs arbres, appelés *Dooe Dooe*, si utiles à *O-Taïti*, parce qu'ils

ANN. 1778.
Février.

donnent des noix huileuses, qu'on embroche à une espèce de baguettes, & qui tiennent lieu de chandelles. Nos gens remarquerent que les Insulaires de *Oneehew*, en faisoient le même usage : nous ne fûmes dans l'île d'*Atooi* que pendant le jour ; & les habitans portoient ces noix suspendues à des cordes & attachées autour de leur col. On y trouve de plus, une espèce de *Sida* ou de mauve, que le climat a rendu un peu différente de celle qui croît à l'île de *Noël*, la *Morinda citrifolia*, qui est appelée *None*, une espèce de *Convolvulus*, l'*Ava* ou le poivre enivrant, & une multitude de citrouilles. Les citrouilles parviennent à une grosseur considérable, & elles prennent un grand nombre de formes, qui sont probablement un effet de l'art. Le sable sec qui est autour du village devant lequel nous mouillâmes, offre une plante que nous n'avions jamais rencontrée dans ces mers ; elle est de la taille du chardon ordinaire, & armée de piquans de la même manière, mais elle porte une belle fleur, qui approche beaucoup du pavot blanc : celle-ci & une seconde plus petite, furent les seules plantes nouvelles que notre excursion dans l'intérieur du pays, nous donna occasion d'observer.

Nous n'avons jamais aperçu vivans, ces oiseaux rouges ou écarlates que nous achetâmes, & dont j'ai déjà fait la description ; mais nous en vîmes voltiger un, cramoisi foncé, de la grosseur d'un serin : nous aperçûmes en outre, une grosse chouette, deux grands faucons ou milans bruns, & un canard sauvage. Les Naturels nous donnerent les noms de plusieurs autres oiseaux, parmi

lesquels nous reconnûmes l'*Otoo* ou le héron bleu , & le *Torata* des O-Taitiens , qui est une espèce de corlieu. Si l'on juge de la multitude des plumes jaunes , vertes , noires & veloutées , que nous remarquâmes sur les manreaux & les ornemens des Insulaires , il est probable qu'il y a dans cette île , beaucoup d'espèces différentes d'oiseaux.

ANN. 1778.
Février.

IL NOUS PARUT que le poisson & les autres productions de la mer , n'étoient pas très - variées ; car nous n'apperçûmes que le petit maquereau , le mulot ordinaire , un second mulot d'un blanc mat ou couleur de craie , un petit poisson de rocher , brunâtre & tacheté de bleu ; une tortue enfermée dans un étang , & trois ou quatre espèces de poisson salé. Le peu de coquillages qui frapperent nos regards , servoient sur-tout à la parure des Naturels , mais ils n'étoient pas d'une forme assez jolie & assez nouvelle pour les décrire ici.

LES COCHONS , les chiens & les volailles , les seuls animaux domestiques dont nous ayons eu connoissance , sont de la même espèce que sur les îles de la mer pacifique du Sud : nous vîmes aussi de petits lézards & des rats semblables à ceux qu'on rencontre sur chacune des îles où nous étions descendu.

LA TAILLE des Naturels du pays est moyenne , & leur stature robuste ; en général , ils ne sont pas remarquables par la beauté de leurs formes ou par le caractère de leur physionomie. Leurs traits annoncent de la franchise

ANN. 1778.
Février.

& de la bonté, plutôt que de la vivacité & de l'intelligence: leur visage, sur-tout celui des femmes, est souvent rond, mais il est presque aussi fréquemment allongé; & on ne peut pas dire qu'une coupe particulière dans la face distingue la peuplade. Leur teint est presque d'un brun de noix, & cette couleur ayant des nuances diverses, il est difficile d'employer une comparaison plus exacte; celui de quelques individus est plus foncé. J'ai déjà remarqué que les femmes présentent des formes un peu plus délicates que les hommes; au reste en admettant un petit nombre d'exceptions, elles ont peu de ces avantages de figure qui les distinguent dans les autres pays. Les deux sexes se ressemblent plus ici, en effet, par la taille, le teint & la mine, que sur la plupart des terres où j'ai abordé. Les Insulaires d'*Atooi* néanmoins sont bien éloignés de la laideur, & nous jugâmes qu'on rencontre peu de difformités naturelles parmi eux. Leur peau n'est ni douce ni luisante, peut-être parce qu'ils ne la frottent pas d'huile comme les habitans des îles méridionales: en général, leurs yeux & leurs dents sont d'une assez bonne qualité; la chevelure de la plupart est lisse, mais quelquefois bouclée; elle est communément noire & peinte, comme aux îles *des Amis* & à celles qu'on rencontre depuis la *Nouvelle-Zélande*. Nous vîmes peu d'individus qui eussent de la corpulence, & nous trouvâmes plus souvent de l'embonpoint parmi les femmes que parmi les hommes; c'est sur-tout parmi les hommes que nous remarquâmes des difformités corporelles; & si quelques individus offrent une sorte de beauté, ils sont de la classe des jeunes gens,

L'ART DE NAGER leur est très-familier, ils fendent l'onde avec une vigueur, une légèreté & une habileté extraordinaires; la cause la plus légère les détermine à abandonner leurs pirogues; ils plongent par-dessous, & ils se rendent sur d'autres embarcations très-éloignées. Nous vîmes souvent des femmes qui portoient des enfans à la mammelle, se jeter au milieu des flots lorsque le ressac étoit si fort, qu'elles ne pouvoient atteindre le rivage sur leurs pirogues, & traverser un espace de mer effrayant, sans faire de mal à leurs nourrissons.

ANN. 1778.
Février.

ILS PAROISSENT doués d'un caractère franc & joyeux; & si je voulois établir des comparaisons, je dirois qu'ils n'ont ni la légèreté inconstante des *O-Taïtiens*, ni la gravité tranquille des habitans de *Tongataboo*. Nous jugeâmes qu'ils vivent entr'eux d'une manière très-sociale, & excepté la disposition au vol, qui semble naturelle à la plupart des Insulaires que nous avons fréquentés sur cet océan, ils nous prodiguèrent les marques de la plus grande amitié. Ce qui donne une bonne opinion de leur intelligence, & ce qui ne doit pas nous trop enorgueillir, lorsqu'ils virent les différens articles de nos manufactures européennes, ils témoignèrent leur surprise avec un mélange de joie & d'intérêt, où l'on appercevoit les réflexions humiliantes qu'ils faisoient sur l'imperfection de leurs ouvrages. Dans toutes les occasions, nous les trouvâmes pénétrés du sentiment de leur infériorité; cette manière de se rendre justice, est d'autant plus estimable,

ANN. 1777.
Février.

que chacun connoit l'orgueil déplacé du Japonois civilisé, ou du sauvage Groënlandois. Nous eûmes beaucoup de plaisir à observer avec quelle tendresse les meres soignent leurs enfans, & avec quel empressement les hommes les aidoient dans ces aimables soins : ils sont donc, à cet égard, bien supérieurs aux peuplades grossieres, qui regardent les femmes & les enfans comme des choses plus nécessaires que desirables ou dignes d'attention.

D'APRÈS le nombre d'habitans que nous aperçûmes dans toutes les bourgades, en longeant la côte, la population doit être considérable : nos calculs ne peuvent être fondés que sur des conjectures ; mais s'il faut donner un résultat quelconque, je dirai, qu'y comprises les chaumières écartées, il peut y avoir dans l'île entière soixante villages, pareils à celui devant lequel nous mouillâmes ; qu'en admittant cinq personnes pour chaque maison, chaque village contient cinq cents habitans, & que le nombre total est de trente mille (a). Ce calcul n'est sûrement point exagéré ; car trois mille personnes au moins, se rassemblerent quelquefois sur la grève autour de nous, & l'on ne doit pas croire qu'il y eût alors plus de la dixieme partie des Insulaires.

(a) Les Anglois ayant relâché une seconde fois aux îles *Sandwich*, après leur première campagne au Nord, on trouvera plus bas d'autres détails sur la population de l'île d'*Atooi*, & des Terres voisines. *Note du Traducteur.*

J'AI DÉJÀ DÉCRIT le vêtement ordinaire des hommes & des femmes. Les femmes portent souvent une quantité beaucoup plus grande d'étoffes, qui commencent à couvrir la poitrine, & qui descendent jusqu'au genoux, ou même plus bas; nous en vîmes plusieurs qui avoient des pièces de la même étoffe jettées négligemment sur leurs épaules, & enveloppant la plus grande partie de leur corps: les enfans sont absolument nus. Les deux sexes ne mettent rien sur leur tête, mais leur chevelure est taillée de différentes manières: la mode générale, surtout parmi les femmes, est de l'avoir longue sur le devant, & courte par-derrière: celle des hommes est souvent coupée ou rasée de chaque côté, de façon que ce qui en reste, ressemble, à quelques égards, à la crête de leurs chapeaux & de leurs casques, dont j'ai déjà parlé. Les hommes & les femmes paroissent d'ailleurs négliger beaucoup leurs cheveux; ils ne possèdent aucun instrument qui leur tienne lieu de peigne: quelques hommes avoient une multitude de queues, chacune de l'épaisseur d'un doigt, qui étoient fort longues; mais nous nous aperçûmes que la plupart de ces queues étoient postiches (a).

ANN. 1778.
Février.

(a) La Planche de l'île de *Horn*, qu'on trouve dans le Précis des Voyages de le Maire & Schouten, donné par M. Dalrymple, représente quelques-uns des Naturels de cette île, avec de longues queues semblables à celles que M. Cook vient de décrire. Voyez *Dalrymple's Voyages to the south Pacific*, Vol. II, pag. 58.

ANN. 1778.
Février.

IL FAUT OBSERVER que les Naturels des îles *Sandwich* n'ont pas les oreilles trouées, & qu'ils ne songent jamais à y mettre des ornemens, contre l'usage universel des peuplades que nous avons découvertes jusqu'ici dans l'océan pacifique. Les deux sexes néanmoins portent des colliers composés de faisceaux d'une petite corde noire, pareille à nos cordons de chapeau : il y a souvent plus de cent cordes dans ces colliers, qui ressemblent exactement à ceux de *Wateroo* ; seulement, au lieu des deux petites boules, les Naturels d'*Atooi* placent au milieu de leurs colliers, un morceau de bois, de pierre, ou de coquillage, d'environ deux pouces de longueur, & un hameçon large & poli, dont la pointe est tournée en-avant. Des rangées de petits coquillages ou des guirlandes de fleurs seches de mauve de l'*Inde*, leur servent aussi de colliers, & quelquefois une petite figure d'homme travaillée en os, d'environ trois pouces de longueur, & bien polie, est suspendue à leur col. Les femmes ont des bracelets composés d'écaille, & de morceaux d'un bois noir, incrusté d'ivoire, & garnis d'une corde qui les serre sur le poignet, ou d'autres, de dents de cochons disposées parallèlement, dont la partie concave est en-dedans & dont les pointes sont coupées ; ceux-ci s'attachent de la même maniere que les premiers : quelques-uns ne sont autre chose que de larges défenses de sanglier, mais ils sont très-élégans (a). Les hommes ornent de tems-en-tems leurs cheveux de plumes.

(a) Voyez la Planche LXVII.

d'oiseaux du Tropicque, ou de plumes de coqs, qui environnent de petits bâtons bien polis, de deux pieds de longueur, garnis communément d'*oora* à l'extrémité inférieure. Ils y placent encore la queue d'un chien blanc, montée sur une baguette: on voit souvent aussi leur tête couverte d'une espèce d'ornement d'un pouce ou deux d'épaisseur, chargé de plumes rouges ou jaunes, variées d'une manière curieuse, & attachées parrerrière, & nous en avons rencontré un grand nombre qui avoient sur le bras au-dessus du coude, un ouvrage en coquille, monté sur un réseau.

ANN. 1778.
Février.

LES HOMMES sont ordinairement *piquetés*; mais ils ne forment pas ces *piquetures* dans un endroit particulier, comme les O-Taïtiens & les habitans de *Tongataboo*; ils en ont quelquefois sur les mains ou les bras & près des aines; souvent aussi leur corps entier n'en offre pas une seule. Nous rencontrâmes un petit nombre d'individus, qui en avoient plus que nous n'en avions jamais apperçu sur la peau des autres peuplades; leur bras & le devant de leur corps, offroient une multitude de lignes, & de figures diverses; le devant du corps de plusieurs de ceux-ci, représentoit le *Taama*, ou la cuirasse des O-Taïtiens, que nous n'avions jamais vu ainsi piquetée. A *O-Taïti*, ils ne fendent ni ne coupent une partie de leur prépuce, ce qui est contraire à l'usage des Naturels des îles de *la Société & des Amis*, mais ils le retirent toujours sur le gland, & ils l'attachent à une corde, selon la coutume de quelques habitans de la *Nouvelle-Zélande*.

ANN. 1778.
Février.

QUOIQ'ILS paroissent vivre en bourgades, les environs de ces bourgades n'offrent rien qui ressemble à des remparts ou à des fortifications, & les maisons sont disposées sans aucun ordre, relativement à leur distance respective ou à leur position particuliere. Leur grandeur n'est pas non plus uniforme; il y en a de vastes & de commodes, de quarante à cinquante pieds de long, & de vingt ou trente de large, tandis que d'autres sont de misérables chaumieres: leur forme approche un peu de celle d'une meule oblongue de bled ou de foin: on s'en formera peut-être une idée plus exacte, en supposant le toit d'une grange, placé de maniere à produire un faite élevé & aigu avec deux côtés très-bas, qu'il soit à peine possible de distinguer de loin: le bord du faite correspondant aux deux extrémités, rend ces habitations parfaitement closes dans le pourtour. Une herbe longue, posée sur des perches menues, disposées avec une sorte de régularité, leur sert de couverture; l'entrée se trouve indifféremment à l'une des extrémités ou sur l'un des flancs; c'est un trou oblong, si peu élevé, qu'il faut se traîner à genoux pour le passer; il est souvent cachée par un chassis de planches qui tient lieu de porte: mais comme le chassis ne porte pas sur des gonds, on est obligé de l'enlever toutes les fois qu'on veut entrer ou sortir. Le jour ne pénètre dans l'intérieur que par cette ouverture; & quoique des habitations si fermées, offrent une retraite agréable dans les mauvais tems, elles paroissent peu convenir à la chaleur du climat. Elles sont d'une propreté remarquable; le plancher est couvert d'une herbe seche, sur laquelle les Naturels

étendent des nattes, qui leur tiennent lieu de sièges & de lits : on apperçoit à l'une des extrémités, une espèce de banc de trois pieds de hauteur, où se trouvent les ustensiles du ménage. La liste de ces meubles est très-courte; elle est composée de citrouilles dont ils font des vases dans lesquels ils mettent de l'eau, & des paniers qui contiennent leurs vivres & d'autres choses; un lambeau de citrouille sert de couvercle à ces vases & à ces paniers; il faut y ajouter un petit nombre de plats & d'assiettes de bois de diverses grandeurs. Si l'on juge d'après les productions que nous vîmes sur pied, & d'après celles que les Insulaires apportèrent à notre marché, il paroît sûr que les patates douces, le *taro* & les bananes, forment la plus grande partie de leurs nourritures végétales, & que le fruit à pain & les ignames, sont pour eux des friandises. Ils ne doivent pas manquer de nourritures animales, car ils ont une multitude de cochons, qui rodent en liberté autour des maisons; & s'ils mangent des chiens, ce qui est assez vraisemblable, leur fonds, sur ce point, se trouve plus riche encore. Nous apperçûmes une grande quantité de hameçons, d'où il résulte que la mer leur fournit un supplément considérable de nourritures animales; mais on est tenté de croire, vu leur habitude de saler du poisson, que l'ouverture de la côte ne leur permet pas toujours de pêcher; car il est naturel de supposer qu'une peuplade ne songera jamais à garder des vivres artificiellement, si elle peut compter chaque jour sur un supplément régulier de nourriture fraîche. Au reste, on doit expliquer, d'une autre manière, leur coutume de saler du porc; ils conservent dans des citrouilles

ANN. 1778.
Février.

ANN. 1778.
Février.

le porc & le poisson salé. Le sel dont ils font une con-
somation prodigieuse pour cet usage, est rouge, & il
n'est pas trop grossier; il paroît être de la nature de celui
que nos traîneurs rencontrèrent à l'île de Noël. Sa cou-
leur lui vient sans doute de ce qu'il se mêle à la vase
dans l'endroit où il se forme; car nous en vîmes des
échantillons, qu'on avoit tiré en bloc du fond des
marais salans, & qui avoit assez de blancheur & de
pureté.

ILS CUISENT leurs végétaux entre des pierres chaudes;
comme aux îles de la mer du Sud, situées vers l'autre
Tropique; & d'après la quantité considérable que nous
en vîmes apprêter à-la-fois, nous jugeâmes que le vil-
lage entier, ou du moins un grand nombre des habi-
tans, se sert du même four. Nous ne vîmes pas ap-
prêter de nourritures animales; mais, comme je l'ai déjà
dit, le détachement de M. Gore eut occasion d'obser-
ver, qu'on les cuisoit à *Onneheow* dans des fours de la
même espèce, & il est d'autant plus vraisemblable, qu'
c'est aussi l'usage à *Aivooi*, que nous n'y rencontrâmes
point d'ustensile dans lequel on pût les cuire à l'étuvée
ou les faire bouillir: nous n'aperçûmes d'autre mets
recherché, qu'un pudding de *Taro*; les Naturels le
dévorerent avec avidité, quoiqu'il fût d'une aigreur désa-
gréable. Ils mangent sur des plats ou des assiettes de
bois, & à juger d'un repas dont nous fûmes témoins, si
l'on ne permet pas aux femmes de manger au plat des
hommes, on ne leur défend pas du moins, ainsi qu'à
O-Taïti, de manger dans le même lieu.

LEURS AMUSEMENS

LEURS AMUSEMENS paroissent assez variés ; car nous en remarquâmes plusieurs, durant notre courtte relâche : nous n'assistâmes à aucune de ces danses , où ils font usage de leurs manteaux & de leurs bonnets de plume , mais, d'après les mouvemens de mains dont ils accompagnent leurs chants , il y a lieu de penser qu'elles ressemblent , à quelques égards , à celles que nous avons vues aux îles méridionales , mais que l'exécution n'en est pas aussi adroite. Nous ne rencontrâmes parmi eux ni flûtes simples , ni flûtes à roseaux : les deux seuls instrumens de musique qui frappèrent nos regards , étoient extrêmement grossiers. Ils tirent de l'un , des sons aussi peu mélodieux que les sons du grelot d'un enfant : c'est une espèce de cône renversé , un peu creusé depuis la base jusqu'à un pied de hauteur , & composé de plantes grossières qui ressemblent au jonc ; la partie supérieure & les bords sont ornés de belles plumes rouges , & une écorce de citrouille plus grosse que le poing , est attachée à la pointe ou à la partie inférieure ; on y met quelque chose qui fait du bruit : les Insulaires le tiennent par la pointe , & ils le secouent , ou plutôt ils le font mouvoir avec vivacité d'un endroit à l'autre de différens côtés , en avant & en arrière , & ils se frappent en-même-tems la poitrine avec l'autre main (a). Un vase de bois assez ressemblant à un plat , & deux bâtons , forment leur second instrument de musique (si toutefois l'un ou l'autre mérite ce nom.) L'un de nos Messieurs les vit en

ANN. 1778.
Février.

(a) Voyez la Planche LXVII.

ANN. 1778.
Février.

faire usage : l'Insulaire qui s'en servit tenoit d'une main ; l'un des bâtons qui avoit environ deux pieds de longueur, ainsi que nous tenons un violon ; il frappoit dessus, quelquefois vivement & d'autres fois lentement, avec l'autre, qui étoit plus petit, & qui ressembloit à une baguette de tambour ; son pied frappoit en-même-temps sur le vase creux renversé par terre, & il produisoit ainsi des sons qui ne déplaisoient point : quelques femmes chantoient au son de cet instrument un air tendre d'un effet agréable.

NOUS APPERÇŪMES une multitude de petits roseaux polis, d'environ quatre ou cinq pieds de longueur, un peu plus épais que la baguette d'un fusil, & ornés à l'extrémité d'une longue touffe de poils blancs de chien. Il est probable qu'ils s'en servent dans leurs divertissemens. Nous vîmes un Insulaire, prendre un de ces roseaux ; après l'avoir élevé verticalement, il y appliqua des coups secs, jusqu'à ce qu'il l'eût mis dans une position horizontale ; en même-tems, il fappoit du pied la terre, & il se donnoit des coups sur la poitrine avec sa main. Ils ont une espèce de jeu de boule ; ils y emploient des morceaux de la pierre à aiguiser, dont j'ai parlé plus haut, du poids d'une livre, & de la forme d'un petit fromage, mais arrondis sur les côtés & sur les bords, qui sont très-bien polis ; ils ont d'autres boules de la même espèce, d'une ardoise grossiere, d'un gris brun, ou d'une argille pesante, & d'un brun rougeâtre, enduites d'une composition de la même couleur, qui les rend luisantes. Ils jettent aussi, comme nous jetons nos palets, de

petits morceaux d'ardoise polis, qui sont plats & arrondis, & du diamètre de leurs boules, mais qui ont à peine un quart de pouce d'épaisseur; d'où on est tenté de croire que, dans leurs jeux, ils essayent de montrer de l'adresse plutôt que de la force.

ANN. 1778.
Février.

Tous les ouvrages mécaniques de cette peuplade annoncent une grace & une adresse peu communes. Leur principale manufacture est celle d'étoffes: ils tirent leurs étoffes du *Morus - Papyrifera*, sans doute, selon le procédé qu'on suit à *O-Taïti* & à *Tongataboo*, car nous achetâmes quelques-uns des morceaux de bois fillonnés, dont ils se servent pour battre cette plante. Le tissu de l'étoffe, quoique plus épais, est inférieur à celui des étoffes des îles de la *Société* ou des îles *des Amis*; mais les Insulaires d'*Atooi* développent une supériorité de goût dans l'application des couleurs & des peintures, & ils en varient les desseins avec une richesse d'imagination surprenante. En voyant un certain nombre de pièces de ces étoffes, on supposeroit qu'ils ont pris leurs modèles dans une boutique remplie des plus jolies toiles de la *Chine* & de l'*Europe*; ils ont d'ailleurs des desseins qui leur sont particuliers. Au reste excepté le rouge, leurs couleurs ne sont pas brillantes, mais on est étonné de la régularité des figures & des rayures; & si j'en juge d'après ce que nous avons remarqué, ils ne paroissent pas avoir de formes d'empreinte. Nous n'avons pas eu occasion de découvrir, de quelle manière ils produisent leurs couleurs. Outre les étoffes bigarrées, ils en ont de toutes blanches, & d'autres d'une seule couleur; celles-ci sont sur-tout

396 TROISIEME VOYAGE

ANN. 1778.

Février.

d'un brun foncé, & d'un bleu clair. En général, les pièces qu'ils nous vendirent avoient deux pieds de large, & quatre ou cinq verges de longueur; une seule suffit pour leur *Maro* ou vêtement ordinaire: nous trouvâmes quelquefois des pièces réunies par une couture, procédé que nous n'avions pas observé aux îles situées vers l'autre tropique; leur couture est très-forte; mais elle n'a rien d'agréable à l'œil. Ils ont aussi une étoffe particulière, qui ressemble à la toile cirée; elle est huilée ou trempée dans une espèce de vernis, & elle doit résister assez bien à l'action de l'eau.

ILS FABRIQUENT une multitude de nattes blanches, qui sont très-fortes, souvent assez étendues, & qui offrent un grand nombre de rayures rouges, & de losanges entrelacés; il est vraisemblable qu'elles leur servent quelquefois d'habits, car ils les mettoient sur leur dos, lorsqu'ils les proposoient en vente. Ils en font d'autres plus grossières, unies & également fortes; ils les posent sur le plancher, & elles leur tiennent lieu de lits.

ILS PEIGNENT en noir sur l'écorce de leurs citrouilles des lignes ondées, des triangles, & d'autres figures qui produisent un bon effet: nous avons vu des peintures de cette espèce à la *Nouvelle-Zélande*. Ils paroissent connoître l'art de vernir, car quelques-unes des citrouilles peintes, sont chargées d'une forte de vernis pareil aux nôtres; ils se servent d'ailleurs d'une substance glutineuse pour coller ensemble deux corps. L'arbre, appelé *Étooa* ou le *Cordia*, leur fournit les vases & les jattes de bois

dans lesquels ils boivent l'*Ava* ; ces vases & ces jattes sont aussi jolis, que s'ils avoient été faits dans l'atelier de nos Tourneurs, & peut-être mieux polis. Je ne dois pas oublier de petits éventails carrés de nattes & d'osier, qui ont des manches en pointe, de la même substance, ou de bois, & des cordelettes de cheveux & de bourre de cocos, entrelacées d'une manière agréable. Leurs hameçons de pêche dont on distingue une multitude d'espèces, annoncent beaucoup d'intelligence : les uns sont d'os, les autres de bois & garnis d'un os à la pointe, & il y en a un grand nombre de nacre de perle ; quelques-uns de ces derniers ressemblent à ceux que nous vîmes à *Tongataboo* ; d'autres sont simplement courbés, comme ceux dont se servent ordinairement les O-Taïtiens. Ils y emploient de petits os, divisés en deux morceaux. Tous ces hameçons ont une barbe en-dehors, comme les nôtres, ou en-dedans ; quelquefois ils ont les deux barbes, & celle qui est le plus en-dehors se trouve la plus éloignée de la pointe. Nous en achetâmes un de cette sorte, de neuf pouces de longueur ; il étoit d'un seul os, qui venoit sans doute d'un gros poisson : un ouvrier d'*Europe*, avec toutes ses connoissances dans l'art du dessin, & la multitude & la commodité de ses instrumens, ne pourroit sûrement rien faire de plus élégant ou de mieux poli. Pour polir leurs pierres, ils emploient une pierre-ponce mouillée : les outils que j'ai rencontré parmi eux, ressembloient à ceux des îles méridionales ; leurs haches ou plutôt leurs herminettes ont exactement la même forme ; elles sont de pierre noirâtre, ou d'une autre pierre couleur de glaise. Ils nous montrèrent d'ailleurs

ANN. 1777.
Février.

ANN. 1778.
Février.

de petits instrumens composés d'une seule dent de requin; quelques-uns de ces instrumens sont fixés sur le devant d'une mandibule de chien, ou sur un manche de bois de la même forme, & à l'autre extrémité du manche de bois ou de la mandibule de chien, il y a une corde qui passe dans un petit trou; ils leur tiennent lieu de couteau en certaines occasions, & peut-être qu'ils s'en servent lorsqu'ils veulent faire des sculptures.

LES SEULS OUTILS de fer, ou plutôt les seuls morceaux de ce métal, que nous aions vu parmi eux, & qu'ils eussent avant notre arrivée, étoient une portion de cerceau d'environ deux pouces de longueur, adaptée à un manche de bois (a), & un autre outil tranchant, qui nous parut être la pointe d'un grand fabre. Ils connoissoient d'ailleurs presque tous l'usage du fer, & quelques-uns de nos Messieurs imaginèrent que des Européens nous avoient précédé sur ces îles: mais il me semble que leur surprise extrême à l'aspect de nos vaisseaux, & leur ignorance absolue de l'usage des armes à feu, contrarient cette opinion. Ils peuvent avoir acquis des morceaux de fer, ou la connoissance de ce métal, de bien des manières, & il n'est pas besoin de leur supposer une liaison immédiate avec les Européens. Il paroît incontestable, que les habitans de cette mer ne le connoissoient point avant l'expédition de Magellan;

(a) Le Capitaine King l'acheta, & on la trouve aujourd'hui dans son Cabinet.

car les bâtimens qui traverserent l'Océan pacifique bientôt après le retour de ce Navigateur, n'en trouverent pas un seul morceau, & nous nous sommes aperçus nous-mêmes, dans le cours de nos derniers voyages, que différentes îles auxquelles nul Vaisseau Européen connu, n'avoit abordé, savoient l'usage qu'on en fait. Mendana en montra & en laissa sans doute sur toutes les terres où il relâcha durant ses deux expéditions, & cette connoissance se répandit sur chacune des îles, avec lesquelles elles entretenoient des communications: elle s'étendit même plus loin, & les Naturels des pays qui ne purent se procurer des échantillons de ce métal précieux, dûrent en obtenir du moins la description, d'après laquelle ils l'ont reconnu lorsqu'il s'est offert à leurs regards. Après Mendana, Quiros traversa l'Océan pacifique; il débarqua à la *Sagittaria*, à l'île de la *belle Nation*, & à la terre du *Saint-Esprit*; toutes ces îles & d'autres avec lesquelles elles avoient des communications, dûrent acquérir également la connoissance du fer. Le Maire & Schouten, dont les liaisons avec les Insulaires commencerent beaucoup plus loin à l'Est, & se terminerent aux îles des *Cocos* & de *Horn*, vinrent après Quiros. Je trouvai un morceau de fer à *Tongataboo*, en 1773, & je n'en fus pas surpris: je savois que Tasman y avoit relâché: mais si ce Navigateur n'avoit pas découvert les îles des *Amis*, le morceau de fer, dont je parle, auroit occasionné bien de fausses conjectures. J'ai dit ailleurs (a) néanmoins, com-

ANN. 1778.
Février.

(a) Volume II, pages 43 & suivantes.

ANN. 1778.
Février.

ment les habitans de ce groupe s'étoient assurés pour la seconde fois de l'existence du fer. *Neeotaboo*, *Taboo*, ou l'île de *Boscaven*, sur laquelle les vaisseaux du Capitaine Wallis laisserent le morceau de fer que je retrouvai à *Tongataboo*, & d'où Poulaho l'a reçu, gît quelques degrés au Nord-Ouest. On sait que Roggewin perdit un de ses bâtimens sur les îles *Pernicieuses*; &, d'après leur position, on peut juger que si les habitans d'*O-Taïti* & du groupe de *la Société* ne les fréquentent pas souvent, ils les connoissent du moins. Il est également sûr que ces dernières peuplades connoissent le fer, & qu'elles en acheterent avec beaucoup d'empressement, lorsque le Capitaine Wallis découvrit *O-Taïti*; elles ne pouvoient avoir acquis cette connoissance, que par le moyen des îles voisines, où les Navigateurs en avoient laissé autrefois. Elles conviennent aujourd'hui qu'elles avoient acquis par-là cette instruction, & elles nous ont dit depuis, qu'avant l'arrivée du Capitaine Wallis, elles faisoient un si grand cas du fer, qu'un Chef d'*O-Taïti*, qui possédoit deux clous, en tira un revenu assez considérable, en les prêtant à ses voisins pour percer des trous, dans des circonstances où leurs méthodes nationales étoient insuffisantes ou trop pénibles (a). Les Naturels des îles de *la Société*, que nous

(a) Le Pere Cantova dit que les Chefs des îles *Carolines* s'enrichissent également en louant des clous : « Si par hasard un vaisseau étranger laisse dans leurs îles, quelques vieux morceaux de fer, ils appartiennent de droit aux *Tamoles*, qui en font
trouvâmes

trouvâmes à *Wateoo*, avoient été jettés sur cette Terre long-tems après l'époque où leurs compatriotes acquirent la connoissance du fer ; il est vraisemblable qu'ils n'avoient point d'échantillons de ce métal, quand ils furent recueillis de la maniere que j'ai indiquée plus haut ; mais il est aisé de concevoir, qu'ils décrivent assez bien la nature & l'usage de ce métal à la Nation qui leur prodigua des soins si hospitaliers. Les habitans de *Wateoo* ont pu communiquer aux habitans de l'île de *Hervey*, le desir de posséder du fer, desir que nous montrèrent ces derniers, durant nos courtes entrevues avec eux.

ANN. 1778.
Février.

CES FAITS expliquent assez, comment la connoissance du fer s'est répandue sur les îles de l'Océan pacifique, qui n'ont jamais eu de communication immédiate avec les Européens ; & il est aisé de croire, que par-tout où l'on aura parlé de l'existence de ce métal, & que par-tout où l'on en aura laissé des morceaux, les Naturels s'empresseront de s'en procurer une quantité considérable. L'application de ces remarques au point que nous examinons, n'est pas difficile. Les Insulaires d'*Atooi* & de *Oncheow*, ont pu tirer la connoissance de ce métal

» faire des outils, le mieux qu'il est possible. Ces outils sont un
 » fond dont le *Tamole* tire un revenu considérable, car il les
 » donne à louage, & ce louage se paye assez cher, page 314. »

ANN. 1778.
Février.

des îles intermédiaires, situées entre leurs pays & les îles des *Larrons*, qui ont presque toujours été fréquentés par les Espagnols, depuis le Voyage de Magellan; si l'éloignement des îles des *Larrons*, laisse des doutes sur cette explication, ne trouve-t-on pas au vent, le vaste continent de l'*Amérique*, où les Espagnols sont établis depuis plus de deux siècles, & durant cette période, les côtes des îles *Sandwich* n'ont-elles pas dû recevoir fréquemment des débris de naufrage? Il paroît sûrement vraisemblable, que des débris contenant du fer, ont été portés de tems-en-tems par le vent alisé de l'Est, aux îles dispersées sur cet immense océan. La distance d'*Atooi* à l'*Amérique*, n'est pas une objection solide, & quand elle auroit plus de force, elle ne détruiroit pas ma supposition; des vaisseaux Espagnols traversent l'Océan pacifique toutes les années, & il est clair, qu'outre la perte d'un mâc & de ses garnitures, des tonneaux environnés de cercles de fer, & beaucoup d'autres choses dans lesquelles il y a des morceaux de ce métal, peuvent être jettés à la mer ou tomber dans les flots pendant une si longue traversée, & aborder ensuite sur quelque Terre. Mais ce que je viens de dire n'est pas une simple conjecture; un de mes gens vit dans une maison de *Wymoa*, des bois de sapin; ils étoient mangés de ver, & on lui dit, qu'ils avoient été apportés sur la côte par les vagues; de plus, les Naturels de cette île, nous déclarerent expressément, que les échantillons de fer peu considérables que nous trouvâmes parmi eux, leur étoient venus de l'Est.

APRÈS CETTE DIGRESSION, (si toutefois on peut appeller une digression, les détails dans lesquels je viens d'entrer) je reprends la suite des observations que nous fîmes durant notre séjour à *Atooi*, & je vais parler des pirogues de cette île. Leur longueur est en général de vingt-quatre pieds; une seule pièce de bois, ou un tronc d'arbre, creusé d'un pouce ou d'un pouce & demi, & terminé en pointe à chaque extrémité en compose le fond. Les flancs présentent trois planches; chacune d'environ un pouce d'épaisseur, ajustées & liées au fond d'une manière très-exacte. Les extrémités de l'avant & de l'arrière sont un peu élevées, affilées & taillées à-peu-près en coin; avec cette différence, qu'elles s'applatissent brusquement de manière que les planches qui forment les côtés, sont appliquées l'une contre l'autre sur toute leur surface, l'espace d'au moins un pied. Au reste, le dessein de M. Webber donnera une idée plus exacte de leur construction, que je ne pourrois la donner ici. Comme elles n'ont pas plus de quinze ou dix-huit pouces de largeur, celles qui vont seules (car ils en amarrent quelquefois deux ensemble, ainsi que sur les autres îles) ont des balanciers d'une forme & d'une disposition si judicieuses, que je n'en avois jamais vu d'aussi heureusement imaginés: ils les manœuvrent avec des pagayes pareil les à celles que nous avions rencontrées ordinairement. Quelques-unes ont une voile triangulaire, légère, semblable aux voiles des îles *des Amis*, enverguée à un mât & à un boutehors: les cordes employées dans leurs embarcations, & les cordes plus petites dont ils se servent dans leurs pêches, sont fortes & bien faites,

ANN. 1778.
Février.

ANN. 1778.
Février.

CE QUE NOUS AVONS VU de leur agriculture ; annonce qu'ils ne sont pas novices dans cet art. J'ai déjà parlé d'une de leurs vallées, qui est une plantation continue de *taro*, & d'un petit nombre d'arbres à fruits, dont ils paroissent prendre des soins extrêmes. Les champs de patates & les carreaux plantés de cannes de sucre ou de bananiers, qu'on trouve sur les terrains plus élevés, offrent une disposition aussi régulière ; on y aperçoit toujours une figure géométrique, & ordinairement un carré ou un rectangle : mais aucune de ces plantations n'est environnée d'une clôture, à moins qu'on ne veuille regarder comme des clôtures, des fossés qu'on voit dans les terrains bas : au reste, il est probable que ces fossés servent à conduire de l'eau autour de la racine du *taro* : il faut peut-être attribuer à l'adresse du cultivateur autant qu'à la fertilité du sol, la richesse des récoltes & la bonne qualité de ces productions, auxquelles la terre convient mieux qu'aux arbres à pain & aux cocotiers. Le peu d'arbres à pain & de cocotiers qui frappent nos regards, ne venoient pas trop bien, & on ne doit pas être surpris s'ils aiment mieux s'occuper d'autres fruits, dont la culture exige plus de travaux. Quoique les Insulaires d'*Atoui* semblent très-habiles en ce qui a rapport à l'économie rurale, nous jugeâmes à l'aspect de l'île qu'elle est susceptible d'une culture beaucoup plus étendue, & qu'elle nourriroit une population au moins trois fois aussi nombreuse ; car la plus grande partie du terrain qui est aujourd'hui en friche, paroît offrir un sol aussi bon que celui des districts cultivés. Nous pouvons conclure que, par une cause dont notre courte relâche parmi eux, ne

nous a pas permis de nous instruire , ils ne se multiplient pas dans la proportion qui seroit nécessaire pour mettre en valeur l'île entière.

ANN. 1778.
Février.

JE N'Y AI VU aucun Chef de quelque importance ; mais , de l'aveu des Naturels , il y en a plusieurs qui résident à *Atooi* , & toutes les classes se prosternent devant eux ; cette marque de soumission équivaloit au *Moe Moea* , qu'on donne aux Chefs des îles *des Amis* , & elle est appelée ici *Hamoëa* ou *Moe* : j'ignore s'ils craignirent d'abord de se montrer , ou s'ils étoient absens ; mais , après que j'eus quitté l'île , l'un de ces grands personnages parut , & il fit une visite au Capitaine Clerke , à bord de la *Découverte* : il arriva sur une double pirogue , & ainsi que le Roi des îles *des Amis* , il n'eut aucun égard pour les petites pirogues qui se trouverent sur son chemin ; il les heurta ou il les renversa sans chercher le moins du monde à les éviter : ce n'étoit pas aux pauvres malheureux qui montoient les embarcations , à éviter la double pirogue ; car étant contraints de se tenir couchés jusqu'à ce que le Chef fût loin d'eux , ils ne pouvoient manœuvrer. Les gens de sa suite le hisserent dans le vaisseau & ils l'établirent sur le passe-avant. Lorsqu'il y fut , les soins qu'ils prirent de lui , ne finirent pas encore ; ils se rangèrent autour de lui , en se donnant la main les uns aux autres , & , excepté le Capitaine Clerke , ils ne permirent à personne d'en approcher. Il étoit jeune & couvert d'étoffes de la tête aux pieds ; une jeune femme que nous primes pour son épouse , l'accompagnoit ; il s'appelloit Tamahano. Le Capitaine Clerke lui fit des présens , &

ANN. 1778.
Février.

il en reçut une jatte de bois soutenue par deux petits hommes, dont la sculpture, relativement au dessin & à l'exécution, annonçoit une sorte de talent. Les Insulaires nous dirent, qu'elle avoit été souvent remplie de *kava* ou d'*ava*, selon la prononciation des O-Taïtiens; ils préparèrent & ils boivent cette liqueur de la même manière que sur les autres îles de l'Océan pacifique. Le Capitaine Clerke ne put déterminer le Chef ni à descendre dans les chambres, ni à quitter l'endroit où on l'avoit placé d'abord. Lorsqu'il eut passé une heure sur la *Découverte*, il fut reporté dans sa pirogue; il retourna à la côte, & les gens du pays qu'il rencontra en chemin, lui rendirent les honneurs qu'ils lui avoient rendu quand il étoit venu près de nous. Plusieurs messagers arriverent le lendemain; on invitoit le Capitaine Clerke à aller dans l'île, & on l'avertissoit que le Chef se dispoit à lui offrir un présent considérable; mais, empressé de remettre en mer & de me rejoindre, il ne crut pas devoir accepter l'invitation.

Nous AVONS VU les Naturels si peu de tems, & notre entrevue a été si imparfaite, que nous ne pouvons exposer d'une manière exacte la forme de gouvernement établie dans l'île; mais, en général, les coutumes d'*Atooi* ressemblent singulièrement à celles des autres terres de l'Océan pacifique où nous avons abordé; les hommages en particulier qu'on y rend aux Chefs, sont absolument les mêmes. Il est probable que les guerres ne sont pas moins fréquentes à *Atooi*, qu'aux îles de la *Société* & aux îles des *Amis*: on peut, en effet, le conjecturer, d'a-

près la multitude de leurs armes , & le bon état dans lequel nous les trouvâmes : ce qu'ils dirent eux-mêmes , nous le prouve d'une manière plus directe encore ; nous comprîmes qu'ils font la guerre à leurs voisins de *Ooneheow* & *Orrehoua* , & que les divers districts de l'île se battent aussi entr'eux. Cette cause est presque la seule que nous puissions assigner de la foiblesse de la population en proportion de l'étendue du terrain susceptible de culture.

ANN. 1778.
Février.

INDÉPENDAMMENT de leurs piques ou lances ; qui sont d'un très-beau bois couleur de charaigne , bien poli , & dont quelques-unes ont une extrémité barbelée & l'autre aplatie , ils se servent d'une arme que nous n'avions jamais rencontrée auparavant , & qu'aucun Navigateur n'a trouvé parmi les *Naturels* de la mer du Sud. Elle ressemble un peu à un poignard ; elle est d'environ un pied & demi de longueur , terminé en pointe à l'une des extrémités , & quelquefois aux deux : on l'assujettit sur la main avec un cordon : ils en font usage lorsqu'ils se battent corps-à-corps , & elle est très-propre à poignarder un ennemi. Quelques-unes de leurs dagues peuvent être appelées de doubles poignards ; le manche de celles-ci est au milieu , & il donne plus de moyens de frapper de différens côtés. Ils ont aussi des arcs & des traits ; mais comme nous en vîmes peu , & qu'ils étoient très-foibles , on peut presque assurer qu'ils ne les emploient jamais dans les batailles. Le couteau ou la scie dont j'ai parlé plus haut , & avec lequel ils dépècent les morts , peut aussi être mis au nombre de leurs armes ; car il leur sert à porter des coups d'estoc ou de

ANN. 1778.
Février.

taille, lorsqu'ils se battent de très-près: c'est un petit instrument de bois aplati, d'une forme oblongue, d'un pied de longueur, arrondi aux coins, garni d'un manche & ressemblant, à bien des égards à quelques-uns des *Patoos* de la *Nouvelle-Zélande*; mais ses bords sont environnés par-tout de dents de requin fortement attachées à la monture, & pointant en-dehors: le manche offre ordinairement un trou dans lequel passe un long cordon, qu'on entortille plusieurs fois autour du poignet. Nous jugeâmes qu'ils se servent de la fronde; car nous achetâmes des morceaux de *Haematites* ou de pierre sanguine, taillés dans la forme d'un œuf coupé longitudinalement, & offrant un fillon étroit au milieu de la partie convexe: l'un des Insulaires appliqua une corde de peu d'épaisseur sur la rainure de l'un de ces morceaux de *Haematites*, mais il ne voulut pas vendre la fronde, quoiqu'il consentit à nous céder la pierre: cette pierre, lancée avec force, devoit porter un coup dangereux, car elle pesoit une livre. Nous vîmes d'ailleurs, des pierres à aiguiser ovales, bien polies, terminées en pointes vers chacune des extrémités, & ressemblant beaucoup à des pierres que nous avons apperçues en 1774, à la *Nouvelle-Calédonie*, & que les Naturels de cette terre jettent avec leurs frondes.

J'AI DÉJÀ DIT ce que nous avons pu découvrir des institutions religieuses des habitans d'*Acoor*, & de la manière dont ils disposent de leurs morts. Comme rien ne montrera mieux l'affinité qui existe entre les mœurs de ces Insulaires & les mœurs des *Îles des Amis* & de la
Société;

Société, je vais y ajouter de nouveaux détails qui éclairciront ce point, & qui feront voir en-même-tems, comment quelques-unes des modifications infinies dont les principes généraux des habitudes humaines sont susceptibles, peuvent distinguer une nation particulière. Les Naturels de *Tongataboo* enterrent leurs morts d'une manière très-décente, & ils enterrent aussi les victimes humaines qu'ils sacrifient aux Dieux. Je ne sache pas qu'ils offrent à la Divinité ou qu'ils posent sur les Autels aucun animal, non plus que des végétaux. Les O-Taïtiens n'enterrent point leurs morts, ils les laissent en plein air où le tems & la putréfaction les consomment; mais ils déposent ensuite les ossemens dans une fosse, & ils enterrent les corps entiers des victimes humaines: ils offrent d'ailleurs à leurs Dieux des animaux & des végétaux, mais ils ne soignent point dutout les lieux où se font ces offrandes & ces sacrifices; la plupart de leurs *Morais* tombent en ruine, & annoncent une extrême négligence. Les Naturels d'*Atooi* enterrent ainsi qu'à *Tongatabao*, ceux qui meurent de mort naturelle, & ceux qu'on sacrifie aux Dieux, mais leurs Temples sont sales, & ils offrent des végétaux & des animaux à leurs Dieux comme à O-Taïti.

ANN. 1778.
Février.

Le *Taboo* est connu à *Atooi*, dans toute son étendue; il paroît même qu'il y est encore plus rigoureux qu'à *Tongatabao*; car les gens du pays nous demandoient toujours avec empressement & d'un ton qui annonçoit la crainte de nous offenser, si ce qu'ils

ANN. 1778.
Février.

desiroient de voir ; & que nous ne voulions pas leur montrer , étoit *Taboo* , ou , comme ils prononçoient ce mot , *Tafoo* ? Le lecteur se rappelle qu'aux îles de la Société , on donne le nom de *Maia raa* , aux choses dont l'usage est interdit ; mais les Insulaires d'*Atoou* ne paroissent pas aussi scrupuleux sur le *Taboo* , que la sont les O-Taïtiens sur le *Maia raa* ; j'en excepte toutefois ce qui regarde les morts , article sur lequel nous les jugeâmes plus superstitieux que les autres peuplades. Au reste , ces observations n'ont pas été faites d'une manière assez précise , pour les citer comme très-exactes. Afin de montrer jusqu'où va la conformité des usages des divers pays , en d'autres points liés à la Religion , je remarquerai que les Prêtres ou *Tahounas* , ne sont pas moins nombreux à *Atooi* que sur les autres îles , si tous les Insulaires que nous avons vu disant des *poores* ou des *prieres* , étoient de cette classe.

SI LES MŒURS des Insulaires d'*Atooi* ressemblent à celles d'O-Taïti , la conformité du langage est encore plus frappante : en effet , on peut dire que les idiômes des deux îles sont presque mot-à-mot les mêmes. Nous remarquâmes aussi , des mots prononcés absolument de la même manière qu'à la Nouvelle-Zélande & aux îles des *Amis* ; mais quoique les quatre dialectes soient incontestablement les mêmes , les Naturels d'*Atooi* , en général , n'ont ni l'articulation forte & gutturale des Zélandois , ni l'articulation un peu moins rude des habitans de *Tongataboo* , & des terres voisines : non-seulement ils ont adopté la prononciation plus douce des

O-Taïtiens ; qu'ils imitent d'ailleurs ; en évitant les sons âpres , mais encore l'idiôme entier. Ils donnent à leurs mots les mêmes affixes & les mêmes suffixes , & leurs chants offrent la même mesure & la même cadence ; quoique d'une manière un peu moins agréable : nous crûmes d'abord y appercevoir quelque différence , mais il faut observer que les O-Taïtiens ayant eu de fréquentes liaisons avec nous , daignoient , en bien des occasions ; adapter les mots & les tournures dont ils se servoient , à notre connoissance imparfaite de leur langue , qu'ils employoient les termes les plus ordinaires & même des expressions corrompues , lorsqu'ils causoient avec nous : s'ils conversoient entr'eux & s'ils se servoient des tournures de phrase & des mots qu'exigeoit leur syntaxe , ils étoient à peine entendus de ceux d'entre nous qui avoient fait le plus de progrès dans l'étude de leur vocabulaire. M. Anderson ne laissant échapper aucune occasion de rendre notre voyage utile à ceux qui s'amusaient à suivre les migrations des différentes tribus ou familles qui ont peuplé la terre , d'après le plus décisif de tous les argumens , celui qu'on tire de l'affinité des idiômes , rassembla un catalogue de mots à *Atoui*.

IL N'EST PAS AÏSÉ de dire comment une seule Nation s'est répandue dans toutes les parties de l'Océan pacifique , sur un si grand nombre d'îles séparées les unes des autres par un intervalle si considérable : on la trouve depuis la *Nouvelle-Zélande* au Sud jusqu'aux îles *Sandwich* au Nord , & du Levant au Couchant , depuis l'île de *Pâques* jusqu'aux *Nouvelles-Hébrides* ,

ANN. 1778.
Février.

c'est-à-dire, sur une étendue de soixante degrés de latitude, ou de douze cens lieues du Nord au Sud, & de quatre-vingt-trois degrés de longitude ou de seize cent-soixante lieues de l'Est à l'Ouest. On ne sait pas encore jusqu'où vont ses Colonies dans chacune de ces directions; mais, d'après les observations faites durant mon second Voyage, & durant celui-ci, je puis assurer que si elle n'est pas la nation du globe la plus nombreuse, c'est certainement la plus étendue (a).

SI LES ESPAGNOLS avoient découvert, dans le dernier siècle, les îles *Sandwich*, il paroît sûr qu'ils auroient profité de l'heureuse position de ces terres, & qu'ils auroient fait d'*Atooi* ou d'une des terres voisines, un lieu de rafraîchissement pour les vaisseaux qui vont chaque année d'*Acapulco* à *Manille*; elles se trouvent presque à mi-chemin entre *Acapulco* & *Guam*, l'une des *Larrones*; le seul port où ils relâchent dans la traversée de l'Océan pacifique, & ils n'auroient pas allongé leur route d'une semaine; ils auroient même pu s'y reposer sans courir le moindre danger de perdre leur passage; car le vent alisé de l'Est, exerce son action sur l'espace qu'elles occupent. La connoissance de cet Archipel n'eût pas été moins favorable à nos sibusniers, qui se rendirent quelquefois de la côte d'*Amérique* aux îles des *Larrons*, ayant à peine assez de vivres & d'eau pour ne pas mou-

(a) Voyez, dans l'Introduction, de nouveaux détails sur la vaste étendue des Colonies de cette Nation.

tir de fain & de foif; ils y auroient trouvé des vivres en abondance, & dans un mois d'une navigation sûre, ils auroient atteint la partie de la *Californie*, que le gallion de *Manille* est obligé de reconnoître; s'ils n'avoient pas rencontré le gallion, ils auroient pu retourner bien radoubés à la côte d'*Amérique*, après une absence de deux mois. Enfin combien le Lord Anson se seroit cru heureux, & de combien de fatigues & de peines il se seroit affranchi, s'ils eût fu qu'il y avoit à mi-chemin entre l'*Amérique* & *Tinian*, un groupe d'îles en état de fournir à tous ses besoins! L'élégant Historien de son voyage en auroit fait une description plus agréable que celle dont je viens de donner l'esquisse.

ANN. 1778.
Février

FIN du Tome second.

TABLE DES CHAPITRES.

<i>SUITE</i> du Livre Second.	Page 1
CHAP. IX. Description d'une grande Fête appelée Natche, relative au Fils du Roi : Processions & autres cérémonies qui eurent lieu le premier jour : Nuit passée dans la Maison du Roi : Continuation de la Fête le lendemain : Conjectures sur son objet : Départ de Tongataboo & arrivée à Eooa : Description de cette île, & récit de ce qui nous y arriva. Ibid.	
CHAP. X. Avantages que nous procura notre séjour aux îles des Amis : Remarques sur les articles les plus propres aux échanges avec les Naturels : Rafraichissemens qu'on peut s'y procurer : Nombre des îles & leurs noms : Les îles de Keppel & de Boscawen en dépendent : Remarques sur Vavaoo, Hamoa, Feejee : Voyages de long cours que les Naturels font sur leurs pirogues : Combien il est difficile d'obtenir des informations exactes ; Détails sur la personne des Insulaires de l'un & l'autre sexe, sur la couleur de leur peau, leurs maladies, leur caractère ; de quelle manière ils portent leurs cheveux ; piquetures de leurs corps ; habits & ornemens dont ils se parent ; propriété personnelle.	34

TABLE DES CHAPITRES. 415

CHAP. XI. Occupations des femmes des îles des Amis ; occupations des hommes ; agriculture ; construction des maisons ; outils , cordages & instrumens de pêche ; instrumens de musique ; armes , nourritures & manière d'apprêter les alimens ; amusemens ; Mariages ; Cérémonies funèbres ; Divinités du Pays ; idées sur l'ame & sur une autre vie : Temples ; Gouvernement ; hommages qu'on rend au Roi : Détails sur la Famille Royale : Remarques sur la Langue & petit Vocabulaire de cet idiôme : Observations nautiques & autres. 66

LIVRE III.

RELACHE à O-Taïti & aux îles de la Société ; suite du Voyage jusqu'à notre arrivée sur la côte d'Améri- que. 105

CHAP. I.^{er} Observation d'une éclipse de lune : Découverte de l'île Toobouai : Sa situation , son étendue & son aspect ; entrevues avec les Habitans ; description de leur figure , de leurs vêtemens & de leurs pirogues : Arrivée à Oheitepeha , l'un des havres d'O-Taïti : De quelle manière Omâi est reçu ; imprudence de sa conduite : Détails sur les Vaisseaux Espagnols qui ont relâché deux fois à O-Taïti :

*Entrevue avec le Chef du district d'Oheitepeha :
L'Olla ou le Dieu de Bolabola : Fou qui contrefait
le Prophète : Arrivée dans la baie de Matavai. 106*

CHAP. II. *Entrevue avec O-Too, Roi d'O-Taïti :
Conduite imprudente d'Omaï : Nos occupations à
terre : Débarquement de nos quadrupèdes d'Europe :
Détails sur un des Naturels qui avoit fait le voyage
de Lima : Détails sur Œdidee : Révolte d'Eimeo :
Guerre contre cette île résolue dans un Conseil des
Chefs : Sacrifice humain qui eut lieu à cette occasion :
Description particulière des Cérémonies pratiquées au
grand Morai, où l'on offrit la victime : Autres
coutumes barbares de ce Peuple. 129*

CHAP. III. *Conférence avec Towha : Description
de quelques Heevas : Omaï & Œdidee nous donnent
à dîner : Feux d'artifice : Magnifique présent d'étoffes
qu'on nous fait : Manière de conserver les cadavres
des Chefs : Un autre sacrifice humain : Promenades
à cheval : Soins d'O-too pour nous fournir des
provisions & empêcher les vols : Quadrupèdes que je
lui donne : Etary & les Deputes d'un Chef du pays
obtiennent une audience : Combat simulé de deux
pirogues de guerre : Force navale de ces îles ; com-
ment elles font la guerre. 158*

CHAP. IV.

CHAP. IV. *Le jour de notre appareillage fixé : O-Taïti fait sa paix avec Eimeo : Débats sur ce point : La conduite d'O-too est blâmée : Cérémonies pratiquées au Morai en cette occasion, & décrites par M. King : Remarques sur ces Cérémonies : Trait d'artifice de la part d'O-too : Omaï obtient une pirogue de guerre : Réflexions sur sa conduite : Présent que m'offre O-too pour le Roi de la Grande-Bretagne, & ce qu'il me chargea de dire à Sa Majesté : Observations sur les échanges que nous fîmes, & sur la manière dont nous fûmes reçus à O-Taïti : Détails sur les voyages qu'y ont fait les Espagnols : Ce qu'ils ont imaginé pour donner mauvaise opinion des Anglois : Combien il est à désirer qu'on ne forme point d'établissmens à O-Taïti : Jaloufie qu'un autre Voyageur inspire à Omaï.*

176

CHAP. V. *Arrivée à Eimeo : On y trouve deux havres : Description de ces deux havres : Nous recevons une visite de Maheine, Chef de l'île : Description de sa personne : Les Insulaires nous volent une chèvre ; ils la renvoient ensuite avec le Volcur : Vol d'une autre chèvre que les Naturels ont soin de cacher : Mesures que je pris à cette occasion : expédition militaire dans l'île : Nous brûlons des maisons*

*& des pirogues : On nous rend la chèvre , & la
paix se rétablit : Détails sur l'île, &c.* 198

CHAP. VI. *Arrivée à Huaheine : Conseil des Chefs :
Présens & discours d'Omaï aux Chefs du pays : Son
établissement dans cette île est décidé : Nous lui bâtissons
une maison & nous lui formons un jardin : Remarques
sur l'état où il se trouvoit : Mesures que nous prenons
pour le mettre en sûreté : Dégât fait par les blattes
à bord de nos Vaisseaux : Voleur decouvert & puni :
Feux d'artifice : Animaux que nous laissâmes à Omaï :
Observations sur sa Famille : Ses Armes : Inscription
que nous mîmes sur sa maison : Sa conduite lors de
notre départ : Observations générales sur sa conduite &
son caractère : Détails sur les deux jeunes gens qu'il
avoit pris à la Nouvelle-Zélande.* 213

CHAP. VII. *Arrivée à Ulietea : Observations astro-
nomiques : Un Soldat de Marine déserte , & les
Insulaires le ramènent : Je reçois des nouvelles d'Omaï :
Instructions que je donne au capitaine Clerke : Autre
défertion d'un Midshipman & d'un Matelot : Trois
des principaux Personnages de l'île emprisonnés à cette
occasion : Découverte d'un complot des Naturels, qui
formoient le projet de m'arrêter, ainsi que le capitaine
Clerke : On me ramène les deux Déserteurs , & je*

rends la liberté aux Gens du Pays, que je tenois en prison : Les deux Vaisseaux appareillent : Rafraîchissemens que nous primes à Ulietea : Etat de cette île, comparé à l'état où nous l'avions trouvée autrefois : Détails sur un de ses Rois qui fut détrôné, & sur le dernier Régent de Huaheine.

237

CHAP. VIII. *Arrivée à Bolabola : Entrevue avec le Roi Opoony : Raisons qui me déterminent à acheter l'ancre de M. de Bougainville : Départ des îles de la Société : Détails sur Bolabola : Histoire de la conquête d'Otaha & d'Ulietea : Terreur qu'inspirent les Habitans de Bolabola : Animaux que nous laissâmes dans cette île, ainsi qu'à Ulietea : Supplément de vivres que nous y embarquâmes, & maniere dont nous salâmes les cochons : Observations relatives à O-Taïti & aux îles de la Société : Observations astronomiques & nautiques sur ces Terres.* 255

CHAP. IX. *Les détails sur O-Taïti sont encore imparfaits : Vents dominans dans le parage de cette île : Beauté du pays : Culture : Remarques sur les curiosités naturelles du pays ; sur la personne des Naturels ; sur leurs maladies ; sur leur caractère ; sur leur amour pour le plaisir : sur leur langue ; sur la Chirurgie & la Médecine qu'ils pratiquent ; Leur*

G g g ij

régime diététique : Effets de l'Ava : Époques de leur repas, & manière de manger : Liaisons avec les femmes : Circoncision : Système Religieux : Idées sur l'ame & sur une vie future : Superstitions diverses : Traditions sur la création : Légende historique : Honneurs qu'on rend au Roi : distinction des rangs : Châtimens des Crimes : Particularités des îles voisines : noms de leurs Dieux : Noms des îles fréquentées par les Naturels des îles de la Société : étendue de leur Navigation. 273

CHAP. X. Suite du Voyage après notre départ des îles de la Société : Découverte de l'île de Noël : Position des Vaisseaux sur la Côte : Canots envoyés à terre : Grand nombre de tortues que nous y prenons : Observation d'une éclipse de Soleil : Détresse de deux Matelots qui s'égarèrent dans l'intérieur de l'île : Inscription laissée dans une bouteille : Description de l'île : Remarques sur le sol ; sur les arbres & les plantes ; sur les oiseaux ; sur l'étendue de cette Terre ; sur sa forme ; sur sa position ; Mouillage. 321

CHAP. XI. Découverte de quelques îles : Observations sur les Naturels d'Atooi qui arriverent aux Vaisseaux ; & sur leur conduite au moment où ils se ren-

dirent auprès de nous : L'un d'eux est tué : Précautions pour empêcher les équipages de communiquer avec les femmes : Nous trouvons une aiguade : Réception qu'on nous fait à notre débarquement : Excursion dans l'intérieur du Pays : Nous allons voir un Morai : Description de cet édifice : Tombeaux des Chefs : On y dépose les corps des victimes sacrifiées aux Dieux : Reconnoissance d'une autre île appelée Oneecheow : Cérémonies exécutées par quelques-uns des Naturels qui viennent aux Vaisseaux : Raisons de croire qu'ils sont Cannibales : Un Détachement envoyé à terre y passe deux nuits : Récit de ce qui se passa lors du débarquement : Les Vaisseaux s'éloignent de ces îles & marchent au Nord. 336

CHAP. XII. Position des îles dont je viens de parler : Noms que leur donnent les Insulaires : Je les ai appelées îles Sandwich : Description d'Atooi : Remarques sur le sol, le climat, les productions végétales, les oiseaux, les poissons, les animaux domestiques, la personne des Naturels, leur caractère, leurs habits, leurs ornemens, leurs habitations, leur régime diététique, leur manière d'appréter les alimens, leurs amusemens, leurs Manufactures, leurs outils, la connoissance qu'ils ont du fer, leurs pirogues & leur Agriculture : Détails sur un de leurs Chefs : Armes

422 TABLE DES CHAPITRES.

dont ils se servent : Usages conformes à ceux de Tongataboo & de O-Taïti : La Langue des îles Sandwich est la même que celle des îles des Amis & de la Société : comment la même Nation s'est répandue sur toute la Mer Pacifique : Avantages qu'on peut tirer de la position des îles Sanwich. 374

FIN de la Table des Chapitres.